

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

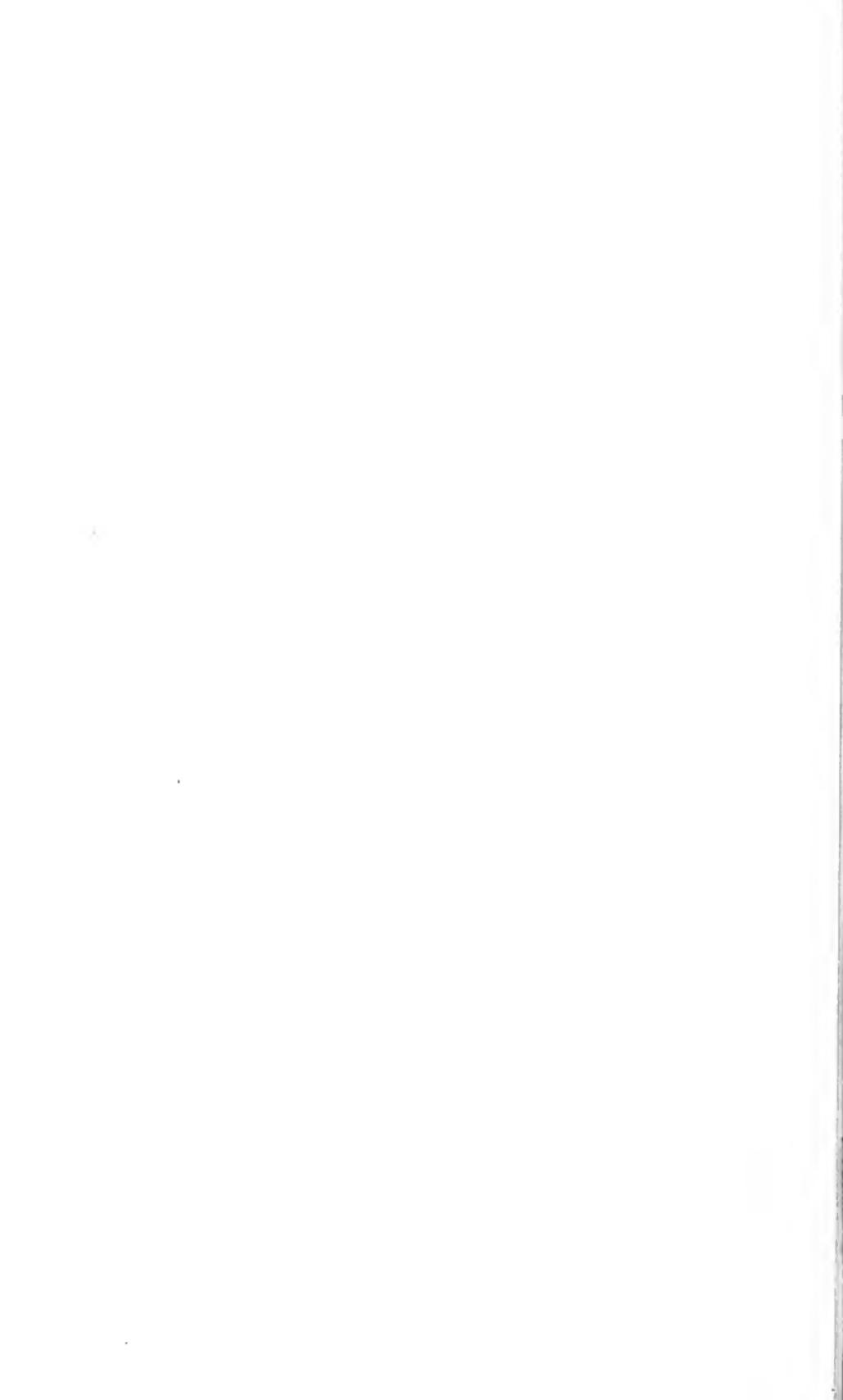


3 1761 0006715 7













EVVRES EN RIME  
DE  
IAN ANTOINE DE BAIF

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY

*Avec une Notice biographique et des Notes*

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

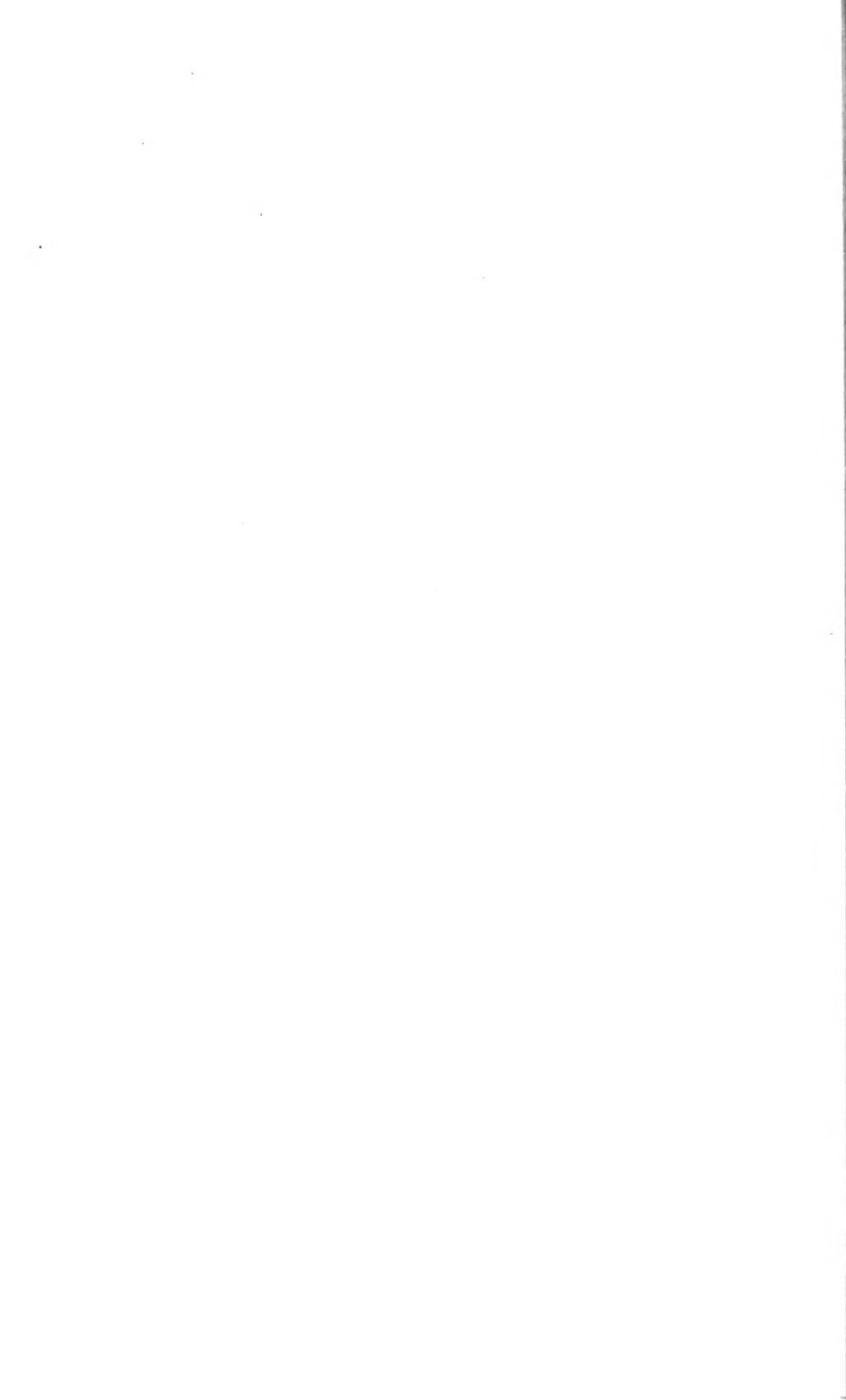
TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—  
M DCCC LXXXIII



LA

PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 248 exemplaires numérotés  
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande.  
18 — sur papier de Chine.

---

N<sup>o</sup> 179.  
A. L.

EVVRES EN RIME  
DE  
IAN ANTOINE DE BAIF

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY

*Avec une Notice biographique et des Notes*

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—  
M DCCC LXXXIII

15

10 -

A1

1001

1.2



LE PREMIER  
DES METEORES

DE I. A. DE BAIF.

---

A TRESAVGVSTE ET TRESSAGE PRINCESSE  
CATERINE DE MEDICIS

ROYNE MERE DV ROY.

*LE* chante la saison, le lieu, la cause & l'estre,  
De tout ce que lon voit en mille formes nestre  
De diuerfes vapeurs, sur terre, & dans les cieux,  
Creé differemment (grand' merueille à nos yeux!)  
Les grand's pointes de feu, les poutres flamboyantes,  
Les lances & les dards : & les fosses beantes  
Dans le ciel creuassé : les longs dragons fumans,  
Iusqu'aux ardans folets sur les eaux s'alumans :  
Les astres cheuelus, presages execrables  
De meurdres & de peste, aux mortels miserables :  
Et douù vient que voyons celle blanche clarté  
Trauerfer tous les cieux d'un grand chemin laitté.

Puis ie diray l'humeur, dont la terre arosee  
Produit tant de beaux fruits : la pluye, & la rosee

*Douce mere des fleurs du Printems amoureux ,  
Et la manne du ciel le sucre faououreux :  
La nege & le frimas : & come les nuages  
Paroiffent enflamez de meflez peinturages :  
L'arc-en-ciel piolé : les aires dont le tour  
Enceint , or le Soleil or la Lune, alentour.*

*Après ie chanteray come l'air & la terre  
Prement vn nouveau jour sous l'éclair du tonnerre :  
Pour quoy se redoublant il deuanca le bruit :  
Coment le foudre aigu dans les nuës se cuit :  
L'origine des vents, leurs demeures certaines ,  
Les tourbillons rouans , les borafques soudaines :  
Doù font les branlemens de terre fuscitez,  
Qui fouuent ont perdu Citoyens & citez.*

*Pourquoy la mer profonde a ses vagues falees,  
Doù coulent les ruisseaux par les basses valees,  
Les sources, les bouillons, les étans & les lacs,  
Les fleuves qui jamais de courir ne font las.*

*Et pourray dire après les venes des perrieres,  
Et des metaux fouillez les maudites minieres,  
Ce que la soif d'auoir ne pouuant s'étancher  
Nous a fait aux boyaux de la terre chercher.*

*O TOY le Roy des Roys, la tressainde pensee  
Du Pere souuerain, par qui est dispensée  
La Nature, & de qui elle a tout son auoir,  
Son ordre limité, son estre, & son pouuoir,  
Sans qui le foible esprit du mortel miserable  
Se foruoie en la nuit d'vne erreur deplorable :  
Aide moy de ta grace, & fay que de tes fets  
Ie puisse découurir la cause & les effets.*

*VOUS Mere de nos Roys, O Royne CATERINE,  
La colonne & l'apuy contre toute ruine  
De l'Empire François : Vous, dont le sage soin  
Sur tout ce grand Royaume a paroist au besoin,  
Animant la vertu par digne récompense,  
Et rembarant le mal en sa pleine licence :  
Et quand vous vniſſez de nos Princes les cœurs  
De douces amitiéſ éſaçant les rancueurs,*

---

O MERE DE LA FRANCE, achuez liberale  
Cét ouvrage entrepris sous vostre main Royale :  
Preslez vostre faueur à ce commencement :  
Donez à ma fortune eureux auancement.  
Ainsi la bone Paix, de son cor d'abondance,  
Tous ses riches presens répande par la France,  
Les Seigneurs tiene vuis, le peuple obeissant,  
Sous vous & vostre race à jamais florissant.





Tout ce qui est enclos dans le ciel de la Lune,  
Créé par le grand DIEU sous vne Loy comune  
D'estre & de prendre fin, naist des quatre Elemens,  
Qui de tous corps meslez font les commencemens :  
Desquels tout est formé, dans lesquels tout retourne.  
Nul d'eux en son entier pur & net ne sejourne,  
Mais s'entrecorrompans engendrent tous les corps  
Imparfais & parfaits, par contraires acords.

Ce sont la flame & l'air, l'onde avecque la terre :  
La flame au lieu plus haut pres la Lune se serre,  
Et l'air se range apres : l'eau sous l'air se plaça,  
La terre deffous eux au milieu s'amassa.  
La terre seche froide & massiue, s'afesse  
Deffous la froide humeur qui flote moins escesse :  
L'air qui monte leger tient du moite & du chaud :  
Et le feu chaud & sec vole encore plus haut.

Chacun d'eux en son ranc demourroit immobile,  
Simple entier pur & net, mais du tout inutile,  
Si DIEU tant seulement pour eux les auoit fais :  
Mais il voulut qu'ici tout s'en feist à jamais  
Sous la cloison des cieux, ainsi que des semences  
Qui doivent engendrer les mortelles effences,  
Arrétant que par ordre ensemble s'vniroyent  
Pour se dissoudre apres, & puis se ralliroyent.

Il joignit par moyens le chaud & la froidure,  
Le sec & la moiteur : avec la chose dure  
La molle il acoupla, par contrainte faisant  
Descendre le legier, & monter le pesant :  
Depuis qu'il arondit les grans cieux où reluisent  
Les astres attachcz, qui les choses produijent,

*Changeans de leur vertu les simples elements,  
Emportez & brouillez quand- & leurs mouuements.*

*Sur tous il ébranla pour iamais n'auoir cesse  
Le ciel premier-mouuant, de si roide vitesse  
Qu'en douze heures deux fois de la nuit & du jour,  
Rauissant tous les cieux, il acheue son tour  
De l'aube vers le soir. Or l'Architecte sage,  
Voulant perpetuer l'estre de son ouurage,  
Poussa les autres ronds d'un branle differant  
Ou legiers ou tardifs, leurs forces moderant :  
Car s'ils eussent suyui de pareille carriere  
Le courir violant de la voute premiere,  
Ils alloient rebrouiller le Chaos ancien,  
Et peut-estre la flame eust reduit tout à rien.  
Et si i'ose parler du jour épouuantable,  
La fin de l'vniuers, il seroit vray-semblable  
Que DIEV laissant au feu le monde à l'abandon  
Fera tourner les cieux d'une mesme raudon.  
Mais le soigneux Ouurier, limitant sa duree  
Iusque à son bon vouloir pleinement assuree,  
Aux globes estoilez dona contraire cours :  
Et du soir vers le jour les tournant au rebours,  
Les vns tost, les vns tard, par telle resistance  
Feit de leurs mouuements vne belle attrempance,  
A fin qu'en l'Vniuers d'un ordre moderé  
Dessus & sous les cieux tout fust mieux temperé.*

*Pres du premier-mouuant la grand' Sfere estoilee  
Va d'un contraire tour par son Ange ébranlee,  
Ne pouuant se háter pour le cours violent,  
Qui luy est trop voisin, & le fait le plus lent  
De tous les autres cieux. Son allure est si tarde  
Que l'homme ingenieux (combien qu'il y prinist garde)  
Viuant plus que Nestor, ne s'auiseroit pas  
Au dernier de ses ans qu'il auance d'un pas.  
Mais quoy qu'il soit tardif, les estoiles qu'il porte  
Commandent icy bas en mainte & mainte sorte  
Sus les quatre elements, varians dedans l'air  
La pluye & le beau-tems, le tonnerre & l'éclair.*

*En ce rond, parsemé d'images diferantes,  
Est merqué le chemin des estoiles Errantes,  
Qui en écharpe ceint le cartier du Midi,  
Et tranche de biais tout le ciel arondi.*

*Le vieil Saturne aupres du ciel estoilé torne  
Le froid & sec rayon de son estoile morne,  
Et va comme les cieux des terres alentour,  
En six lustres entiers paracheuant son tour.*

*Plus bas regne en son rond Iupiter le bon Pere,  
Qui des hommes heureux la naissance tempere,  
Iupiter l'heur des Roys, astre doux & benin,  
Qui en six fois deux ans acomplit son chemin.*

*Sous luy de Mars guerrier le planete flamboye,  
Sec ardent & malin, qui n'a plus grande ioye  
Que voir de sang humain vn large fleuve teint :  
Et son terme prefix en l'an deuxieme atteint.*

*Aupres l'alme Soleil, le flambeau de l'annee,  
Doux pere nourricier de toute chose nee,  
Roy des quatre elements, borne l'an de son cours  
En six heures, trois cent & soissante & cinq iours.*

*Prochaine du Soleil puis deuant puis derriere,  
De la molle Venus l'estoile semenciere  
En dix & sept jours moins à son tour donne fin,  
Dicte Vesper au soir, & Phosphore au matin.*

*Mercuré va sous elle, en douteuse inconstance  
Chaud & froid, moite & sec, prenant son influence  
De l'astre qui le joint : & legier il parfait  
Son voyage en neuf jours moins que Venus ne fait.*

*Plus bas la claire Lune à nos manoirs prochaine  
Entretient la moiteur, tantôt se montrant pleine,  
Puis demie, & soudain cornué aparouissant,  
En huit heures vingt jours avec neuf recroissant.*

*Ce sont les propres Cieux & places diferantes,  
Les retours & les noms des estoiles Errantes,  
Dont les puissants rayons font diuers changements  
Sus les corps composez des meslez elements,  
Selon que poursuivant leurs courses coutumieres  
Elles se regarderont opasant leurs lumieres,*

*Ou les entrejoindront, deffous les animaux  
De l'écharpe imagée, ores froids ores chauds :  
Toft affechant les eaux, & creuaffant la terre,  
Et dans l'air alumant l'éclair & le tonnerre,  
Toft enflant les torrents, & de rauines d'eaux  
Rauageant par les champs le labour des toreaux.*

*Mais toujours nous sentons les effets ordinaires,  
Sur tous les autres cinq, des deux grands lumineux  
Du jour & de la nuit. Cestuy-ci la moiteur,  
Et cestuy-là soustient la vitale chaleur.*

*La Lune sur l'humeur exerce son empire :  
La mer luy obeit, qui débordé & retire  
Son flot & son reflot, se réglant à son cours,  
Selon qu'elle est entiere en croissant ou decours.  
L'huitre dans son écaille essaye sa puissance,  
Ainsi comme elle croist prenant son accroissance,  
Decroissant avec elle : & l'arbreuse forest  
En sa sève cognoist combien puissante elle est.  
Mesme tous animaux, iusques en leurs ceruelles  
Couuertes de leur test, iusques en leurs moëles,  
Sentent bien son pouuoir dans le fond de leurs os,  
Et iusques en leur sang dans leurs vènes enclos.  
Sa boule remplissant, tandis que l'hÿuer dure,  
Sous les signes plus chauds, amollit la froiture :  
Et lors que l'esté boust d'une excessiue ardeur,  
Iointe aux signes plus froids en sa pleine rondeur,  
Sa fureur afoiblit : & benine recree  
De sa moite frescheur la nature alteree,  
Rauigourant les fleurs qui s'en aloyent mourir,  
Et grossissant les fruits pour au chaud se meurir.  
Par elle le paisant, quand son Croissant eclere,  
Cognoist pour tout le mois quel tems c'est qu'il doit faire :  
S'il est rouge, le vent : s'il est blesme, de l'eau :  
S'il est clair argenté, le tems serein & beau.  
Elle en son char tiré par la course legiere  
De deux cheuaux tou-blancs, d'une flame estrangiere  
Sa face embellissant, çà puis là se fait voir,  
Et de mere nourrice exerce le deuoir.*

Come compagne & sœur du pere du bas monde,  
 Le Soleil nourricier, qui dardant à la ronde  
 Ses rayons sur la terre, & sur la grande mer,  
 En tous les animaux vient la vie alumer.  
 Ceux, & qui dans le bois, & qui par les campagnes,  
 Et qui ont leur repaire aux caueins des montagnes,  
 Et qui rampent en bas, & qui nagent sous l'eau,  
 Et qui volent en l'air, vivent par son flambeau.  
 C'est luy qui conduisant les couples atelees  
 De ses cheuaux ardents (qui non jamais foulees  
 Tirent son char doré par le tortu chemin)  
 Voit finir toute chose, & jamais ne prend fin.  
 C'est luy qui maintenant nos manoirs illumine,  
 Donant couleur à tout de sa clarté diuine,  
 Qui maintenant sous terre à l'autre monde luit,  
 Et chacun à son tour a le jour & la nuit.  
 C'est luy qui alongeant la nuit & la journee,  
 Départit aux humains les saisons de l'annee.

Quand il tient enflamé de Phrixie le Mouton,  
 Et le Toreau de Crete, & le signe Besson,  
 Lors sous les foliueaux l'aronde, messagere  
 Du printems gracieux, vient maçonner son ére :  
 Le chantre Rossignol d'un frais ombre couuert  
 Gringotte sa chanson dans le bocage vert.

Tout s'échauffe d'amour : & la terre amoureuse  
 Pour plaire au beau Soleil prend sa robe odoureuse  
 De fleurs damassée : aux vignes le bourgeon  
 Défourre le grapeau de son tendre coton :  
 Et l'herbe par les champs reuerdit arosée  
 En ses brins vigoureux de la douce rosée :  
 De la manne du ciel le doux sucre descendant  
 Dessus les arbres verds, les feuilles blanchissant.

Puis quand dedans le Cancre il aura fait entrée  
 Pour passer au Lyon & dans la Vierge Astree,  
 La Cigale enrouée assise par les bois  
 Choquant ses ailerons crie d'une aigre voix :  
 La verdure jaunist, & Ceres espiee  
 Trebuchera bien tost par jaelles ciee

Sous l'ousteron haslé, pour emplir le grenier  
 De ses presens dorez au joyeux mestayer.  
 Lors le gay pastoureau deffous un frais ombrage  
 Retire son bestail, contre l'ardente rage  
 Du feureux Syrien, pres le bruyant ruisseau  
 Qui de la viue source amene sa claire eau.  
 Là, remplissant de vent sa douce chalemie,  
 Va jouër sa chanson de l'amour de s'amie,  
 Autant pour adoucir l'ennuyeuse chaleur  
 Come pour rafraeschir la flamme de son cœur.  
 Les tourbillons rouans les pierres & la poudre  
 Font le gast par les chams : Souuent l'horrible foudre  
 Rompt la nuë orangeuse, & la flambante main  
 De Iupiter tonant palit le genre humain.

Quand Febus de la Vierge en la Balance passe,  
 Puis entre au Scorpion, punisseur de l'audace  
 D'Orion violeur, & de là dans l'Archer,  
 En ce tems la chaleur comance à se lascher.  
 Par les chams despouillez le portefruit Automme  
 Montre son chef orné d'une riche couronne  
 De fruitages diuers, quand le nuage epès  
 Des étourneaux goulus mange l'honneur des céps.  
 Le jeu lors & le ris, les libres chansonetes  
 (Car tout est de vendange) & les gayeres fornetes,  
 Regne entre les garçons, qui aux filles mestlez  
 Emplissent les hoteaux de raisins griuelez :  
 Qui entone du vin la liqueur écoulée  
 Sous le pié du fouleur de la grape foulée,  
 Qui trepigne dessus, qui d'un bruit enroué  
 Fait geindre sur le marc le pressoir escroué.  
 Alors plus qu'en nul tems dedans l'air vuide croissent  
 Les feux prodigieux qui la nuict apparroissent :  
 Souuent en grosse pluye les nuus espanchez  
 Rempliront les canaux des fleues estanchez.

Mais quand hors de Chiron il passe au Capricorne  
 Et s'éloigne de nous, puis dessus nous retourne  
 Enflamant le Verseau pour monter aux Poissons,  
 Les fleues tout ce tems chariront les glaçons.

Alors d'un vol fourchu les grucs passagers  
 Fendent l'air, par leur cry certaines messageres  
 Du champêtre labour, quand le soigneux paisant  
 Retaille les guerets d'un contre reluisant.  
 Les chams sont pleins d'horreur : les forests éfueillées  
 De verdure & d'honneur languissent dévouillées :  
 C'est quand les vents hideux forceneront le plus  
 Déracinant les troncs des hauts chesnes branchus :  
 Quand les bestes des bois, qui ont la peau plus dure  
 Et le poil plus épais, frissonnant de froidure  
 Sous leur ventre tremblant la queue ferreront,  
 Et de la Biçe froide exemtes ne feront,  
 Qui percera la peau du toreau dur, & celle  
 De la cheure à long poil : mais la tendre pucelle  
 Qui pres sa douce mere gardera la maison  
 Seule ne sentira la mauuaise saison.  
 Alors la nege épeffe & les froides brouees,  
 Le frimas, la gelee, & les noires nuces  
 Couurent terres & cieux : & c'est quand les Ardans  
 Luiront par les marêts & dessus les étans.  
 Tel est le cours de l'an que le Soleil nous borne  
 Depuis s'estre cloigné jusqu'au point qu'il retourne  
 Fraper à plomb nos chams de ses rais chaleureux,  
 Rendant nostre séjour chaud & puis froidureux,  
 Puis tiede & temperé, comme sa flâme bone  
 Ou de loin ou de prés sur la terre rayone,  
 Qui resoûte dessous sa puissante chaleur  
 De son sein jette en l'air vne double vapeur.  
 L'vne pesante humide à grand peine éleuee  
 Par la tiede chaleur dont elle est échaufée,  
 Se hauffant toutefois s'arreste haut ou bas,  
 Et fait la gresle ou l'eau, la neige ou le brouillas,  
 Et tout cela qui peut s'engendrer dans le vide  
 En diuerfes façons de la matiere humide,  
 Tenant ou de la terre, ou de l'onde, ou de l'er,  
 Ayant monté la sus pour apres deualer.  
 L'autre seche vapeur legiere & chaleureuse,  
 Prompte s'élance en l'air, de nature fumeuse,

*Et va dedans le Ciel des flammes alumer  
 Qu'on voit diuerfement leurs figures former,  
 Selon que la matiere, ou gluante ou futile,  
 Epandue ou serree, à s'enflammer abile  
 Les déguise à nos yeux, ou longuement ou peu,  
 En rondeur ou largeur faisant luire le feu.*

*Or sçachez deuant tout que la mere Nature  
 N'a rien qui n'ait senti le chaud ou la froidure :  
 Mesme tout ce qu'on voit se concreer là haut  
 Ne se brasse sinon par le froid ou le chaud.  
 La froidure étreignante, indiscrete & lourdaſſe,  
 Les cors plus diſerans peſle-meſle ramaffe,  
 Ioignant le mol au dur, le peſant au legier,  
 Ce qui eſt tout diuers avecques l'étrangier :  
 Et non pas la chaleur, qui gentille & diſcrete  
 Fait bien ſon action plus entiere & parfète,  
 Vniſſant le ſemblable, & d'un cors ſeparant  
 Par certène vertu ce qui eſt diſerant.*

*Le grand air, qui remplit le Ciel juſqu'en la terre,  
 Où ſe forgent les feus, l'éclair & le tonnerre,  
 Et la pluye & la greſle, en tous lieux n'eſt pareil  
 Car où les chauds rayons du flamboyant ſoleil  
 Se doublent reflechis pres de noſtre contree,  
 Icy l'air s'atiedit de chaleur temperee :  
 Qui touteſois ſouuent s'enfuit deuant le frais,  
 Quand la nuit ou l'hyuer il retire ſes rais  
 Hors de noſtre ſejour, & ſon grand luminaire  
 Aux peuples baſanez de l'autre monde eclere.  
 Mais où ſe débandans ils perdent leur ardeur,  
 Ce cartier eſt enceint d'une extreme froideur,  
 Et dautant vn hyuer plus violent y dure  
 Que deſſus & deſſous vn double chaud l'emture,  
 Dont il tient le milieu. Là des deux combatu  
 Le froid ſe racueillant redouble ſa vertu  
 Sous la chaleur d'enhaut : ſoit que là ſoit la place  
 Du plus chaud element qui l'air voiſin embraffe.  
 Ou ſoit que la roideur, dont ſe tournent les Cieux,  
 Face bouillir le chaud exceſſif en ces lieux.*

Donc la seche vapeur & fumeuse & legere,  
 Volant à mont dans l'air du ventre de sa mere,  
 Si elle est forte assez, le froid ne la retient,  
 Mais jusques au fomet de l'air chaud elle vient.  
 Là prompte elle s'alume en la part où l'émorche,  
 Plus propre à concevoir la flâme dans la torche,  
 S'éprend d'un feu soudain : & la claire splendeur  
 Compagne de la flâme acusera l'ardeur,  
 Lors qu'en l'air de la haut que le Ciel voisin pousse  
 Elle s'embrasera violemment secousse :  
 Comme quand vn qui veut regagner sa maison  
 Par vne noire nuit, leue vn brazeux tison  
 Au foyer de l'ami, pour soigneux se conduire,  
 Et le hochant menu au deuant le fait luire  
 Jusqu'à tant qu'il l'alume, & l'ardente clarté  
 A force de mouvoir enflamme l'obscurté :  
 Ainsi des Cieux ravis la bouillante bouted  
 Pourroit tant échauffer la matiere agitée  
 Des fumeuses vapeurs, que le dru mouuement  
 Seroit le seul motif du prompt embrasement :  
 Ou bien comme lon voit vne éteinte chandelle,  
 Si vne autre alumee on approche sur elle,  
 Soudain se rallumer, tout ainsi la chaleur  
 Brulant le hault de l'air atise la vapeur :  
 Et comme elle sera esparse ou continuë,  
 Egale ou non egale, ou grossiere ou menue,  
 Si tost qu'en la vapeur la flamme s'éprendra,  
 De diuerses façons sa forme elle prendra.

Lors que l'Exalezon sera d'une matiere  
 Faite inegalement & futile & grossiere,  
 Ce qui sera futil en haut s'apointira.  
 Le terrestre & pesant par bas s'élargira.  
 Ainsi le voyageur, s'il voit ceste fumee  
 A l'approche du feu tout par tout alumee,  
 Ebaira les siens, s'il jure qu'il a veu  
 L'eguille d'un clocher dans le ciel tout en feu.

Mais si la fumiere est également épaisse,  
 Et fine également, tant que ny l'un s'abaisse,

Ny l'autre ne se hausse, ains d'un pareil compas  
 Le gros & le menu tint le hault & le bas,  
 Selon que la vapeur est ou grande ou petite,  
 La flamme qui s'en fait de diuers noms est dite :  
 Si la longueur est mince, vn trait de feu volant :  
 Si elle estoit plus longue, vn jaelot brulant :  
 Si la matiere estoit en moyenne montance,  
 Tu dirois auoir veu flamboyer vne lance,  
 Si grosse elle s'étand, tu voudras estre cru  
 Qu'un grand cheuron de feu te seroit aparu.

Vn brandon dans le Ciel te pourroit aparostre  
 Par vne belle nuit, & le voyant tel estre  
 Qu'une chandele ardent, & luire clair & beau.  
 Tu voudrois luy donner le surnom de flambeau.

Possible que l'enfant à la belle Cyprine,  
 (Las de genner les cœurs de la race diuine  
 Et de l'humaine gent) a planté dans les Cieux  
 Son flambeau, le vainqueur des homes & des Dieux,  
 Ce dira quelque Amant, lors que leuant sa veue  
 Ceste flamme il aura dans le Ciel aperceue,  
 Alant veoir sa maistresse : & croira dans son cœur  
 Qu'Amour par ce flambeau luy preste sa faueur.

O trespuissant Amour, propice fauorise  
 Par l'ombre de la nuit ma segrete entreprise :  
 Eclairc moy propice, ó gratieux flambeau :  
 La Lune ne luit point, montre toy clair & beau.  
 Si par l'obscurite nuit ie me suis mis en voye,  
 Ce n'est pour dérober, ce n'est que j'eusse joye  
 D'outrager le passant, c'est que suis amoureux,  
 Et si j'ay ta faueur me voyla trop heureux.

L'Amant diroit ainsi. Le sage qui a cure  
 De chercher par raison les segrets de Nature,  
 Sçaroit qu'une vapeur (sutile egalement,  
 Vniment alongee, & dont le brulement  
 Comence par le haut, & peu à peu deuale  
 Se suiuant jusqu'en bas d'une descente egale)  
 Formeroit ceste flamme : & pource qu'elle auroit  
 D'un flambeau la semblance, ainsi l'appelleroit.

Mais quand, ainsi que l'autre également doucée.  
 Elle ne seroit pas vnement alongée.  
 Ains forgetant son feu alecart flamboira,  
 La figure & le nom de la Torche elle aura.  
 As-tu veu quelquefois, quand le labourer sage  
 Dessous vn vent serén deuant le labourage  
 A son champ fourmentier done vn amendement,  
 Afin d'y moissoner dans l'an plus grassement?  
 Le feu se prend au chaume, & les flammes éparfes  
 Gagnent en pétillant parmi les pailles arses  
 Atravers les sillons : Tout ainsi dedans l'er  
 Tu verras çà & là des flammeches voler  
 D'une suite de feux dans vne large nué,  
 Seche épanduë & rare, & qui n'est continuë :  
 De sorte qu'a la fois ne peut de bout en bout,  
 De trauers ny de long s'enflammer tout par tout,  
 Mais ard par cy par là. Lors des pailles brulantes  
 Il te semblera voir, de mesme étincelantes  
 Qu'vn brazier d'une forge, si soigneux tu l'as veu  
 Quand les soufflets bruyans éparpillent le feu.  
 Qui te diroit aussi que des cheures sautassent  
 Ardantes dans le Ciel, & qu'elles se creassent  
 Des terrestres vapeurs, ne le croirois-tu pas?  
 Et tu vois tous les jours tout le mesme icy bas,  
 Quand le page malin, au flasque de son maistre  
 Ayant robé la poudre, alecart se voit estre  
 Avec ses compagnons pour y faire ses jeux,  
 Par petits moncelets laissant des entredeux  
 Il range son émorche, & choisit vne place  
 Qu'il netoie deuant, où sa poudre il entasse :  
 Et puis y met le feu, resouflant le charbon  
 Qu'il auoit enfourché dans le bout d'vn baston.  
 Soudain la flamme prend, & dont elle comence  
 De l'vn en l'autre tas à sauts elle s'élance :  
 Tu dirois à les voir que seroyent des moutons,  
 Ou des cheures en feu qui se iettent à bons.  
 Telles cheures aussi dedans l'air figurees  
 S'enflamment de vapeurs d'entre elles separees.

Qui font come en monceaux de pareille grandeur  
 L'un pres l'autre rangez : Et si tost que l'ardeur  
 Dedans l'une est éprise, elle à bons s'achemine  
 Pour gagner de son feu l'autre cheure voisine.  
 Alors qu'elle s'alume on la voit blueter,  
 Et des flocons de feu dehors de soy jetter,  
 Qui raportans autour vn long flammeux pelage  
 Font ces houpeaux ardans ressembler dauantage  
 Aux femmes à long poil des barbus étalons.

Mais de l'exalézon si les nuages lons  
 Sont épars pres-à-pres en petites parcelles,  
 De largeur & grandeur egales par entre elles,  
 Quand la flamme les fait de suite étinceler,  
 Les étoiles se font qui semblent sauteler.

Or d'enhaut la vapeur est par fois enflammee,  
 Ainsi que sous vne autre vne lampe alumee,  
 Et c'est lors que le feu contre mont bondissant  
 Ne force sa nature, & qu'en bas ne dessand :  
 Par fois de l'air gelé la pressante froidure  
 Rembarre contre val le chault qu'elle n'endure :  
 La chaleur se renforce, & le feu s'en éprand  
 Qui des nuaux fumeux la matiere comprend.  
 La flamme tand au ciel: le froid qu'elle rencontre  
 La rabat violent, & la repousse contre  
 Son enclin naturel qui la rejete à mont,  
 Et fait que jalissant contre bas elle fond,  
 D'vn oblique sentier: l'enflamezon coulisse  
 D'vn long trait blanchissant atrauers l'air se glisse.  
 Ce qui la fait si tost courir obliquement,  
 C'est qu'assez prés de nous vn double mouuement  
 Douteuse la distrait. Sa naïue boutee  
 La pousse dans le Ciel, mais elle est dejettee  
 Par le froid ennemi, comme jalir tu vois  
 Vn noyau de cerise étreint entre les doigts.

Garde de t'abuser avecque ceux qui euident  
 Que les astres des Cieux aucunefois se vident,  
 Quand ils se font soulez, come si leur repas  
 Et nourriture estoit des vapeurs d'icy bas.

Non, ces feux immortels ne prennent nourriture  
 Come tout ce qui naist de mortelle nature,  
 Mais entiers & parfaits, sans d'ailleurs se nourrir,  
 Voyent tout deffous eux se nourrir pour mourir.  
 Et lon conoist assez par la course soudaine  
 De ceste flamme cy, qu'elle nous est prochaine :  
 Car d'autant qu'elle est prés, plus tost semble voler  
 Que ne voyons la Lune ou le Soleil aller :  
 Comme aussi font les traits qui de nos mains s'élancent,  
 Combien que les hauts Cieux en course les deuantent  
 De si vite roideur, que n'aurions le pouuoir  
 D'en penser le chemin, tant s'en faut de le voir.

Mais par l'ombreuse nuit, ou soit que tu te jettes  
 Aux périls de la mer, ou soit que tu te mettes  
 Aux hazards de la guerre, si tu veilles dehors,  
 Possible estant de garde à l'écoute, ou du cors,  
 Leuant les yeux là sus d'une creuasse ardante  
 Par fois tu cuideras voir la vouëte beante  
 Du Ciel qui s'ouvrira, l'autre fois dedans l'er  
 Un long dragon fumant te semblera voler,  
 Ou tu verras la haut vne flamme courante,  
 Tantôt estre cachée, & tantôt aparante,  
 Ou des ardans folets deçà delà tourner :  
 Ecoute les raisons pour ne t'en estoner.

Le Ciel ne s'ouure pas, mais vne grand' fumee  
 De grasse exalazion luit dans l'air alumez  
 Par les bords seulement, où se tient alié  
 De l'épaisse vapeur tout le plus delié.  
 La flamme s'y éprend, & soudain elle embrasse  
 Espandant sa leur celle grossiere masse,  
 Qui s'assied au milieu, mal propre à concevoir  
 Le grand feu qui la leche : & lon cuide à le voir  
 Que le Ciel creuassé d'une large ouuerture  
 Bâisfle effroyablement en sa grande vouture,  
 Grand merueille à celui qui ne sçait la raison  
 Du motif naturel de telle enflammaison.  
 Quand le peintre en son plain te voudra faire acroire  
 Qu'il t'a peinct vne fosse, il ceint la couleur noire

*D'une proche blancheur : pren garde qu'en ceci  
Le feu ceignant l'obscur creuse le Ciel ainsi.  
Quand l'exalaison grande au large s'amoucelle,  
S'il est desmesuré, bâislement on l'apelle :  
Mais s'il est plus petit, & ferré tellement  
Qu'il ne s'étande au loin, c'est vn muy seulement.*

*Lors qu'un Dragon volant tu verras aparcestre,  
Tel qu'il te semblera ne le pense pas estre :  
Ce n'est point vn dragon, combien que tournoyant  
Il te semble ondoyer d'un repli flamboyant.  
C'est vne grand' vapeur inegale, tenue  
Autrauers d'une chaude & d'une froide nuë,  
Où elle a pris son feu, le milieu plus épais  
Sous la chaude étandu se courbe de biais,  
Et figure la pance : à l'un des bouts la teste,  
A l'autre paroistra la queue de la beste.  
Il fumera par tout pour la proche froideur  
De la nuë ennemie irritant son ardeur,  
Come qui jeteroit de l'eau pleine vne éguiere  
Dans vn brazier ardent, vne grosse fumiere  
Se roulant dedans l'air soudain en sortiroit,  
Et de son ombre épais l'environ noirciroit.*

*Quand tu verras là sus vne flamme reluire,  
Qui s'auance vne fois, l'autre fois se retire,  
Come font les garçons au jeu du frapemain,  
Qui se mussent la teste & la monstrent soudain :  
Ou come quand lon voit les deux pointes cornues  
Du Croissant recourir sous les courantes nuës,  
Si la Bise les chasse, ou l'Auton pluuiieux  
Pour ensler les torrents les presse dans les Cieux.  
C'est vne exalaison qui futile & qui pronte  
Sur les nuaux volans pour y prendre feu monte :  
Elle semble s'éteindre, & puis elle reluit,  
Selon que le nuage ou reuient ou refuit.*

*On a veu maintefois des flammeches lechantes,  
Qu'on nomme des Ardans, flamboyer s'atachantes  
Aux piques des soudars, ou quand ils font du guet,  
Ou quand le Capitaine en embusche les met.*

Souuent on les a veu sur le fomét s'éprendre  
 De ceux qui vont la nuit : mesme on les a veu pendre  
 Autour de leur barbe, & par flambeaux épars,  
 Come larmes de feu, briller de toutes pars,  
 Sans bruler toutefois, non plus que l'eau de vie  
 Esprise en vn mouchoir, dont la flamme suiuite  
 En rampant l'enuclope, & perse & blanche luit  
 D'un feu tousiours montant qui au linge ne nuit.  
 Ces Ardans si lon va, changent aussi de place,  
 Se pouffent en auant : & si lon ne déplace  
 Souuent ne bougeront : par fois en vn moment  
 Les voyla sauteler volages follement :  
 De cheual en cheual, de l'home dessus l'home,  
 Saillans de place en place, ils volent ainsi come  
 Les petits oisillons encor nouueaux à l'er,  
 Qu'on voit de branche en branche à leur mere voler.

Volontiers ces folets ont coutume de naistre  
 Où dans l'air éleuez on les voit aparoistre,  
 Par les prez aualez, aux cimetières gras,  
 Sur les croupisses eaux, en tous lieux qui sont bas :  
 Où le país est propre à jeter les fumees  
 De ces grosses vapeurs, qui luisent alumees  
 Prés d'icy, ne pouuant leur grasse pesanteur  
 Lente atteindre de l'air la moyenne hauteur,  
 Tant leur chaleur est foible. Or grandement n'admire  
 Si tu vois ces Ardans sans qu'ils brulent reluire,  
 Mais repense à par toy quelles choses tu vois  
 Esclairer à nos yeux, ne bruler toutefois.  
 Voy du poumon marin la baguete frottee,  
 D'où part vne lueur en pleine nuit jetee,  
 Si grande qu'elle sert à conduire celuy  
 Qui en lieu de flambeau la porte deuant luy :  
 Voy l'écarboucle fine, & regarde l'eau claire  
 Que l'on distile à fin que de nuit elle éclaire :  
 Voy le bois vermoulu, les mailles des poissons,  
 Le petit ver qui luit bloti sous les buiffons.  
 De pareille vapeur vne flamme aparante  
 Esclaire aux mariniers quand ils sont en tourmante :

Ore alumee au Ciel contre bas elle fond,  
 Ore du choc des flots elle s'esleue à mont,  
 Tantôt elle s'affie.l come vne double étoile  
 Sur le mast du nauire, ou saute sur la voile :  
 Quelque fois elle est seule, ah ! ce n'est sans danger  
 De faire le tillac sous les vagues plonger :  
 Et si elle descend au ventre du nauire,  
 C'est alors que brulante elle se montre pire,  
 Et sans vn prompt secours les gents & le vaisseau  
 Sont en peril de feu dans le milieu de l'eau.  
 Quand seule elle aparoit, c'est la mauuaise Helene,  
 Qui tousiours malencontre aux paaures naufs amene,  
 Si Castor & Pollux, les jumeaux bien-heureux,  
 Ne viennent rassurer les matelots poureux.  
 Que tousiours sur la mer ceste flamme jumelle  
 Alors que la tourmente y fera plus cruelle,  
 Et les vents plus hideux, se montre à mon ami :  
 Que la seule tousiours luisse à mon ennemi.

De cent mille autres feux les formes diferantes  
 Se peuuent engendrer, qui seront aparantes  
 Non seulement en haut dans le pais de l'er,  
 Mais encor si tu veux sous terre deualer,  
 Tu en verras souuent aux caues des perrieres,  
 Et dans les longs détours des profondes minieres,  
 Où les ouuiers qui sont à la peine atachez  
 Y voyent tous les jours des flambeaux emorchez  
 De diuerses façons, qui de mesme matiere  
 Et qui s'alumeront de parcille maniere,  
 Ou come deux cailloux qu'on voit s'entrefroisser,  
 Ou sous le froid qui vient son contraire opresser.

Maintefois on a veu par vne nuit ombreuse  
 Vne clarté chasser la noirceur tenebreuse :  
 Elle descend du Ciel, & par ce bas sejour  
 Au milieu de la nuit épan.d vn nouveau jour.

On a veu quelque fois vne rondelle ardante  
 Tout autrauers de l'air courir étincelante,  
 Du soir jusqu'au matin le chemin despescher,  
 Ainsi que le Soleil s'aloit desia coucher.

*D'autres fois on a veu jalir vne bluete,  
 Qui dehors d'une étoile encontre bas se jete.  
 On la voyoit descendre : & tant plus descendoit  
 S'apochant de la terre, & tant plus s'étendoit  
 Toufours toufours croiffant : A peine fa lumiere  
 Egalloit vne Lune en fa rondeur entiere,  
 Qu'il fit clair come il fait, quand le Soleil ne luit,  
 Quand la lumiere est nubie, & n'est ne jour ne nuit.  
 Elle remonte apres là dont elle est venue,  
 Et regagnant le Ciel là fus est deuenue  
 Vne torche flambante : & lon n'a point conu  
 Que plus de ceste fois cela soit auenu.*

*Mais eusse-ie cent voix, ie ne pourroy deduire  
 Tous les brandons de feu que Nature fait luire  
 Des terrestres vapeurs : cent mille elle en a fais,  
 Et cent mille en fera qui ne furent jamais.  
 Qui est l'home viuant d'ame si rebouchee,  
 Si pesante & grossiere, en terre si sichee,  
 Qu'il ne s'éleue en haut de tout l'entandement  
 Pour admirer de Dieu les faits euidentment,  
 Au moins quand dans le Ciel quelque nouveau spectacle  
 Flamboyant y raut nos cœurs de son miracle?*

*Tant que tout s'entrefuit d'ordinaire teneur,  
 L'acoustumance éteint des choses la grandeur :  
 Si quelque chose auient, tant petite soit elle,  
 Outre l'acoustumé, pource qu'elle est nouvelle  
 Des homes estonez sotement curieux  
 Elle vient empescher les pensers & les yeux.  
 Nous sommes ainsi faits : Nul des mortels n'admire  
 La beauté du grand Ciel, qui tous les jours se vire  
 Sur deux gous asfermis, roüant tant de flambeaux  
 Qui luisans eternels font des astres si beaux.*

*Qui s'ébaüt de voir des deux grands Luminaires  
 Du jour & de la nuit les courses ordinaires?  
 Mais s'il auient qu'un d'eux manque de sa clarté,  
 Quand l'un est empesché par l'ombreuse obscurté  
 De la terre entremise, ou quand l'autre s'éface  
 Lors qu'entre nous & luy sa soeur étand sa face,*

Tout le peuple fremit : vne douteuse peur  
 Bat dans les cœurs humains, presage de maleur.  
 Si tost que dans le Ciel quelque étoile aperçue  
 Luifante alongera sa flamme cheuelue,  
 Les peuples tu verras se troubler peins d'effroy,  
 S'enquerir, la montrer, & palir pour le Roy :  
 Tant l'erreur a gagné par toutes les prouinces  
 Que les Cometes longs de quelcun des grands Princes  
 Marquent la mort fameuse : on le tient assure  
 Come vn signe en tout tems par épreuue aueré,  
 De peur que cet abus n'eust trop brieue duree,  
 Les sauans imposteurs l'ont depuis assuree  
 D'aparantes raisons : Mais telle fausse erreur  
 Par superstition donne aux homes terreur,  
 Que les vents forcenez ne démembrerent le monde,  
 Ou qu'un pais entier en abyssine ne fonde  
 Par tremblement de terre, ou qu'encor Faëton  
 Du coche paternel ne soit fait le charton :  
 On craint par la cherté que la pale famine  
 D'une triste langueur les abitans ne mine,  
 Ou que la peste affreuse, épandant ses poisons  
 Dedans l'air infecté, né vuide les maisons :  
 L'horrible guerre on craint des meres execree,  
 Par qui la terre aux chams ne soit plus labouree,  
 Et le peuple fuitif par les villes errant  
 De maison en maison son pain aille querant :  
 On cràint que les citez dedans elles émuës,  
 De sang, las ! fraternel ruiffelant par les ruës  
 N'empourprent le paué. Quelles iustes rancueurs  
 Allument, Citoyens, telle rage en vos cœurs ?  
 Mais le sage & sçauant, qui ne se paist de bourdes,  
 Qui au caquet du peuple a les oreilles sourdes,  
 Ces soles peurs ne sent. Heureux l'home qui sçait  
 Les segrets de Nature, & coment tout se fait !  
 Il chasse de son cœur la frayeur miserable,  
 Mesme il peut du Destin qui n'est point exorable,  
 Dessous ses piez vaincueurs toute crainte fouler,  
 Et le bruit d'Acheron qui ne se peut fouler.

*Il ne s'étonne pas de voir luire vn Comete  
Dedans le Ciel, seachant que toute chose est fête  
Par vn ordre certain, & cherchant la raison  
Trouuera que ce n'est rien qu'une exalaison,  
Combien qu'au tems jadis la florissante Grece  
Ait porté l'ornement de seauoir & sageffe  
Des homes excellents, qui tiadrent des auis  
Bien diserans du nostre, & n'ont esté suyuis :  
Car depuis qu'un flambeau se monstra de Stagire,  
Come deuant Febus le troupeau se retire  
Des étoiles des Cieux qu'Heſper chasse deuant,  
Leur clarté s'éteignit par ce Soleil leuant.*

*Les vns furent d'auis que là haut aparantes  
Ces étoiles luifoyent, alors que les Errantes  
Pour vn tems de si pres l'une l'autre aprochoyent,  
Qu'on pensoit à les voir qu'elles s'entretouchoyent.*

*Les autres ont tenu que c'est vne de celles  
Qui errant par les Cieux font leur course à par-elles :  
Et que pour éloigner peu souuent le Soleil  
Loïn à loïn se montroit, par vn retour pareil  
Au cours Mercurien : Car l'astre de Mercure  
Pres du luifant Febus tient sa lumiere obscure :  
Et pour ne l'éloigner, vn long tems il fera  
A se tenir couché, puis se releuera.*

*D'autres qui ont suyui la sentence derniere  
Rendent autre raison de la longue criniere,  
N'auoüans qu'elle soit dependante du corps  
De l'étoile qui luit, mais qu'elle est au dehors :  
Et que ce qui la fait aparôître crinuë,  
C'est le rebrifement des rais de notre vüë  
Contre ceux du Soleil, qui joints ensemble font  
Les crins dans la vapeur que l'astre élue à mont.  
Et tenoyent que iamais elle ne s'est montree  
D'autre part que du Nort : & qu'en l'autre contree  
Nulle moite vapeur ne peut monter en haut  
Entre les deux arrêts où Titan est plus chaud.*

*Voyez coment ny l'un ni l'autre ne peut estre :  
Si par autre moyen elle ne pouuoit nestre*

*Que des Planetes joints, apres on les verroit  
 Ainsi que peu-à-peu l'un l'autre lefferoit.  
 On ne verroit ailleurs ceste flamme alongee  
 Que des douze animaux en la route imagee  
 Où les errantes vont : mais on la veu' souvant  
 Loin de là se former vers le Nort bien auant.  
 D'autres ont aparu vers le Sur allumees  
 Entre les deux retours, qu'on a veu consumees  
 En l'une & l'autre part, deuant que se plonger  
 Chés Ocean leur hôte où toutes vont loger.*

*Donc l'astre cheuelu n'a point d'autre naissance  
 Que la cheure sautante, ou la flambante lancee,  
 Ou le chaume grillé : la mesme exalaïson  
 L'engendre dans le ciel par mesme enflamaïson.  
 Il faut qu'en la vapeur dans l'Ether amassée  
 Par le mouuoir d'enhaut la flamme comancee,  
 Ne s'asprisse si fort qu'elle deuore tout,  
 Ne soit si morne aussi qu'elle s'éteigne à coup :  
 Et faut que la matiere à la flamme raporte,  
 Qui pour bruler en paix soit moyennement forte,  
 Et que toujours d'endas la gardant de mourir  
 Y monte vne fumee abile à la nourrir.  
 Ainsi se concrera cet astre qu'on appelle  
 Selon que la vapeur s'alonge ou s'amoncelle :  
 On l'apelle Barbu, s'il étand son ardeur,  
 Il sera Cheuelu s'il la presse en rondeur.*

*Mais les vnes se font en la region basse  
 De l'element du feu : l'Estoile qui s'y place  
 Ne montre que son cors soit en rien ataché  
 A nul astre des Cieux, ni erant ni fiché :  
 Et bien qu'avec le Ciel en rond elle se tourne,  
 Toutefois en vn lieu son brandon ne sejourne,  
 Ains delaisant d'enhaut le certain branlement  
 Semble se retirer d'un rebours mouuement.*

*Encor il me souuient quand la tréue fourree  
 Entre France & l'Espagne, fut malement iuree  
 Sous HENRY le bon Roy, pour la voir rompre, exprés  
 A fin que nous vissions mille malcurs après :*

*Febus tint les Poissons : dans le chasteau d'Amboise  
Le Roy tenoit sa court : la noblesse Françoise  
Ses victoires soufloit d'un magnanime cœur,  
Qui, las! devoit bien tost sous l'ennemi vainqueur  
Defensier son orgueil. O qu'eust esté coupee  
Celle maudite main qui nous dona l'espee,  
Cause de tant de maux! mais sa malinité  
A receu le loyer qu'elle avoit merité.*

*Il me souvient qu'alors vne étoile barbuë  
Par neuf soirs bien serens dedans le ciel fut vuë  
Du cartier d'Aquilon. L'astre qui regardoit  
Le matin vers Boré, ses longs rayons dardoit :  
Je la vy d'une fuite au tour des Cieux rebourse  
Chaque nuit clairement se retirer à l'Ourse,  
Jusqu'à ce qu'à la fin sa clarté qui mourut  
Evanouïe en l'air du tout se disparut.  
Et pource que la flamme aux cieux jointe & prochaine  
Par le branle denhaut se rault & se meïne,  
Mais d'un pas inegal: (car la plus haute part  
Se meut plus vitement, & la basse plus tard)  
Ce n'est hors de raison que par la grand' bouted  
Du milieu des hauts Cieux l'étoile rejetee  
Se pouffe vers le Nort, là où le tournement  
Come étant pres l'esfeuil se fait plus lentement.  
Où, peut estre, là sus la matiere alongee  
Tirant deuers le pole est de fuyte rangee,  
Et la flamme dans elle éprise par un bout  
Gagnant tousiours se suit tant qu'elle brule tout.*

*Come au froid de l'hyuer vne jeunesse gaye  
Par vne noire nuit va du long de la haye  
Chasser aux oisillons : Qui tiendra le bouleau,  
Qui portera le glu pour servir de flambeau :  
La flamme dans le bout du feurre luit éprise,  
Et rampant peu à peu feroit lâcher la prise  
Au porteur, si n'estoit qu'il la fait reculer  
Luy fournissant tousiours de la paille à bruler.  
Si la chasse les tient si long tems que la paille  
Loin de toutes maisons par les chams leur defaille,*

*Ils demeurent sans feu : il faut rompre le jeu.  
 Les garçons vont en queſte & de feurre & de feu.  
 Ainſi dans la vapeur vers la Biſe ordounee,  
 Qui pareille ſe fuit d'une longue trainee,  
 Le Comete ſ'alume, & ſemble reculer  
 A meſure qu'on voit la matiere bruler.*

*L'autre ſorte ſe forme en la haute contree  
 De l'element du feu pres la voûte etheree,  
 Quand l'amas épaiſſi de foueuſe vapeur  
 S'afſied en propre lieu pour ſe ioindre à l'ardeur  
 D'une étoile d'enhaut (ſoit errante, ou ſoit elle  
 De ce nombre infini que Fixes on appelle)  
 Qui dans ceſte fumee ainſi qu'en vn miroir  
 Sa lueur ſeulement, non ſa forme fait voir.  
 Quand ſes rayons dardeꝝ en eux ſe reflechiſſent,  
 Et redoublés entre eux à nos yeux reſplendiſſent,  
 Vne queuë alonger l'étoile ſemblera,  
 Ou bien d'une perruque elle ſ'afublera.*

*Or ces Cometes cy faiſans meſme carriere  
 Que l'aſtre qui les joint, ni auant ni arriere  
 Ne ſemblent l'éloigner, ou ſi peu qu'à le voir  
 A peine en quatre jours on peut l'apercevoir :  
 Et pource qu'au plus haut la vapeur eſt montee,  
 Où de plus grand randon la flamme transportee  
 Suit le branle des cieux, elle ſans varier,  
 Come ſon aſtre va, ſe laiſſe charier.*

*Mais deuant que deſcendre, ó deeſſe Vranie  
 La fille du grand Dieu, deuers le Ciel manie  
 Les reſnes à clous d'or de tes cheuaux ælés,  
 A fin que dans ton char à rayons étoilés  
 Je ſoy porté là ſus, & rauy ie contemple  
 Les hauts faits de ton Pere en ſon celeſte temple :  
 P'ay deſir deſſus tout par raiſon de ſçauoir  
 Le grand cercle laitë qui le fait tel à voir.*

*Bien qu'on ne puiſſe pas ſans longue experience.  
 Qu'on acquiert avec ceux qui ſçauent la ſcience,  
 Cognoiſtre les cerceaux qui partiſſent les Cieux,  
 Ceſtuy-ci promptement ſe preſente à tes yeux :*

Ne le cherche long tems : car sa blanche lumiere  
 Coupe le Ciel en deux, come vne double orniere  
 Merque à trauers les chams vn long chemin rayé,  
 Du charroy des rouliers à toute heure frayé :  
 Come en la grande mer vne suyte chenuë  
 D'écume blanchissant longue se continuë  
 Derriere vn galiot, qui souflé d'vn bon vent  
 Depart les flots ronflans, & s'en vole en Leuant :  
 Ce long chemin aussi de sa lumiere blanche  
 En deux egales parts tout ce grand monde tranche,  
 Et claire aparoiſſant par vne noire nuit  
 Dans le ciel étoilé sa longue bande luit :  
 Là où contrimitant la biaize carriere  
 Des sept flambeaux ardans, il étand sa lumiere  
 Vis-à-vis de leur course, & luit d'astres si beaux,  
 Qu'il porte peu d'enuie à leurs douze animaux.  
 Et ce n'est sans raison qu'ils ont creu, du vieil âge  
 Que Febus y faisoit son annuel voyage :  
 Si qu'encore aujour'd'huy la cendreuse blancheur  
 Remerque son chemin d'vne oblique longueur :  
 Pourtant ne le croy pas : car si la flamme ardante  
 Du Soleil rayonnant se tournoit si puissante  
 Que d'alterer les Cieux, le sentier du Soleil  
 Tel que l'autre de nuit se montreroit à l'œil.  
 Ce Lait comence aux pieds de Cassiope dolante  
 Du Cancre ayant coupé la ceinture brulante :  
 Et razant de Cephé les flamboyans cheueux  
 Se panche, & va couvrir du bas Cygne les feux.  
 Retranchant de l'Esté la ceinture, il traueſe  
 L'Aigle qui dans le Ciel se pend à la renuerſe,  
 Et rentrant au cerceau qui fait egaux les jours  
 Et les nuits, du Soleil outrepasse le cours  
 Entre la gauche main de l'Archer auancee,  
 Et du grand Scorpion la queue retrouſſee :  
 Doù cambrant son reply va l'Autel embrasser,  
 Et de là sous les flancs du Centaure passer.  
 Puis cachant l'éperon de l'Argiue galee,  
 Recomence à monter en la voute étoilee

*Pour y partir le monde : & laissant le grand Chien  
Puis le bras d'Orion, l'astre Laconien  
Et le front du Toreau il départ & cotoye :  
Doù passant au Charton, il prend sa droite voye  
Contre l'ælé Perfé. Là, sur le mesme point  
Dont il estoit parti son grand cerne il rejoint.*

*OR chantons maintenant la certaine origine,  
Doù blanchit dans le Ciel ceste voye Laitine :  
Ie ne suis aprenti des fables que lon dit  
De ce lait qui jadis là haut se repandit.*

*Les vns vont racontant que, quand la bone Rhee  
La pierre presentoit pour estre deuoree,  
A son cruel mari qu'elle aloit deceuant,  
L'ayant emmaillotee au lieu de son enfant,  
Le Pere l'éprouua : comande qu'elle alétte  
Son enfant deuant luy. Elle presse sa tette  
Feignant de la doner au poupard : & soudain  
Vne ondee de lait luy echape du sein.  
Il coula par le Ciel : la tache depuis l'heure,  
Qui blanchit ce cartier pour jamais y demeure.*

*Les autres vont disant que c'est encor du lét,  
Dont Iunon aleta Hercule enfantelet,  
Surprise en son dormant. Iupiter qui l'aguete  
Vn jour luy vint dresser ceste embusche segrete :  
Marâtre qu'elle estoit son Hercule aleta,  
Qui haue goulument sa mammelle teta,  
En suçant de sa bouche vne telle abondance  
Qu'il ne la pust tenir dans sa petite pance,  
Mais la plus grande part en la place il rendit,  
Où du lait à jamais la blancheur s'étandit.*

*Qui ne sçait les horreurs de l'effroyable guerre  
Que menerent jadis les Enfans de la terre  
Aux abitans du Ciel? quand ils oferent tant  
D'aller contre les Dieux & leur Pere attentant.  
Ils ont (tant les pouffoit leur aueugle folie)  
Mis Ofse sur Olympe, & sur Ofse Pelie :  
Pour écheler les Cieux le chemin ils se font  
Obstinés entassant vn mont sur l'autre mont.*

Ils s'en venoyent aux mains : déjà la foule grosse  
 Des Géans s'ébranloit à l'assaut dessus Offe :  
 Leur mere les voyant au grand pas y courir  
 Par vn nouveau moyen les voulut secourir :  
 Ses antres elle ouurit : vne épaisse poussiere  
 Et de nuages noirs vne ombreuse fumiere  
 Acoup vint ennubler les étoiles des Cieux,  
 Jetant vn grand effroy dans la troupe des Dieux.  
 Iupiter éperdu du combat se retire,  
 Mars s'en retire aussi : l'arc de Diane tire,  
 Mais c'est à coup perdu : car les brouillas montez  
 Voiloyent deuant leurs yeux le jour de tous costez :  
 Lors que voici Febus qui de la clarté pure  
 De ses rayons ardans chasse la nuit obscure :  
 Et le poussier épais & les brouillas épars  
 Deuant les yeux des Dieux fuyent de toutes parts.  
 Lors arrestant son vol la douteuse victoire  
 Se planta dans le Ciel. Pour merque de memoire  
 Iupiter ordona, tant que le Ciel seroit,  
 Qu'vne voye poudreuse en ce lieu se verroit.

On fait de Facton encores vn vieil conte,  
 Du jeune Facton qui mal conseillé monte  
 Dans le char d'Apollon, & menant son flambeau  
 S'égayé solement par vn sentier nouveau :  
 Qui mesprisant l'avis de son bien-voulant pere  
 Aime mieux trebucher (tant il est volontere)  
 Qu'aler droit le croyant. Les signes non appris  
 A porter la chaleur furent soudain épris,  
 Et le feu violent forcena par le monde.  
 Sur terre tout brula : Thetis cacha son onde :  
 Le ciel taché de blanc marque aujourd'hui l'endroit  
 Par où se foruoya le Charton mal-adroit.

Quelcun lors que là sus les étoiles clignantes  
 Par vne obscure nuit luiront etincelantes,  
 Pour mieux les contempler ses yeux renuerfera,  
 Et voyant ce baudrier en son cœur pensera  
 La segrete raison & la cause cachée.  
 Et peut-estre dira l'ayant long tems cherchée

Saisi de grand' frayeur : Mon Dieu, seroit-ce point  
 Que la masse du monde en ce lieu se déjoit ?  
 De l'univers vieilly l'ancienne machine  
 Attend-elle déjà sa dernière ruïne ?  
 Et le Ciel creuassé dans son vsé séjour  
 Par sa playe d'ailleurs prend-il vn nouveau jour ?  
 Mais ne seroit-ce point la durable couture  
 Où ferme se reprend du monde la soudure,  
 Et sont rejoints en vn les bors de deux demis  
 A clous de diamant pour jamais afermis ?

Au vieil tems les premiers de la Grece sçauante  
 Tenoyent que la lueur come lait blanchiffante,  
 De vrais astres étoit la naïue clarté,  
 Qui n'estoyent rayonez du Soleil écarté,  
 Pour l'ombre de la terre alentredoux jetée,  
 Et que ceux-là lui foyent de lumière empruntée  
 Qui brillent par les Cieux, lors que de ses rayons  
 Apolon loin-tirant alume leurs brandons.

Mais en nulle saison où que le Soleil tourne  
 Des étoiles denhaut sa face il ne détourne :  
 La terre est trop petite auprès de sa grandeur,  
 Et le Ciel est trop loin de sa claire splendeur :  
 Deuant que d'y venir, de son ombre la pointe  
 Entre ses clairs rayons en chemin est rejointe,  
 Et ne va plus auant, mais son grand œil ardant  
 Aux étoiles bien loin sa flamme va dardant.

Autres ont soutenu qu'ainsi que du Comete  
 La barbe & la criniere ils disoyent estre fete,  
 Par le relancement des rais jettez de l'œil  
 Contre l'éclair de ceux du flamboyant Soleil,  
 Ceste blancheur se fait. Or il ne se peut faire :  
 Car du miroir certain, tant que la glace claire,  
 Et ce qui est miré, & l'œil ne bougeront,  
 Les images qu'on voit jamais ne changeront :  
 Si la chose mirée & du miroir la glace  
 D'vn mouuement diuers aloyent muer de place  
 Sans que l'œil remuast, l'œil ne pourroit plus voir  
 Le mesme qu'il auroit veu peint dans le miroir.

*Tout le mesme se fait en la fouldre arrestee  
 Des astres amassez dans la voye Laitee,  
 Qui portez par le Ciel des terres alentour  
 Se voyent remuer & n'auoir nul sejour :*  
*Et le Soleil aussi (contre qui nostre vuë  
 Reploye ses rayons) de sa part se remuë  
 Sans arrest sans repos : & par ainsi les deux  
 Vont d'espace inegal s'éloignant par entr'eux,  
 Encores que durant leur douteuse inconstance  
 Ils soyent absents de nous d'une egale distance :*  
*Et toutefois ce Lait, qui trauerse les Cieux,  
 Ne change, ains aparoißt tousiours mesme à nos yeux.*

*Outre tu pouras voir par la nuit la plus brune,  
 Au tems le plus couuert sans étoile & sans Lune,  
 Vne blancheur de lait treluire sur les eaux  
 Et des étans cropis & des coulans ruisseaux :*  
*Qui montre clairement que ce Lait se peut faire  
 Sans les rais du Soleil qui n'y est necessaire :*  
*Que peuuent ses rayons sur les nostres la nuit  
 Lors que deffous nos pieds à l'autre monde il luit?*

*Mais le grand Aristote vne cause a trouuee,  
 Qui n'est mesme des siens pour certaine aprouuee :*  
*O rare & merueilleux esprit, pardone moy  
 Si j'ose en cet auis me débander de toy,  
 Quand tu dis qu'il se fait ainsi que le Comete  
 Formé de la vapeur à quelque astre sujete,  
 Et que cela qu'on voit sur vne étoile, il faut  
 Le penser fait ensemble à plusieurs de là haut.  
 Or s'il estoit ainsi, pourquoy telle aparance  
 Ne se fait elle ailleurs, avec la concurrence  
 Et des astres épais & des propres vapeurs  
 Pour y tacher le Ciel de pareilles blancheurs?  
 Si deffous vne étoile elle se peut bien faire,  
 Pourquoy en diuers lieux ne luit-elle ordinaire,  
 Où les astres ferrez en des monceaux touffus  
 D'y repandre ce lait ne feroient nul refus?*

*Donques nous penserons la ceinture Laitee  
 Au cors Etherien d'ailleurs estre ajoutée,*

*Ou du nombre infini des étoiles que Dieu  
Voulut amonceler pefle-mefle en ce lieu,  
Qui ont fi peu de cors que noftre foible vue  
Nulle d'elles à part n'a jamais aperçue,  
Mais toutes leurs clartez confondans leurs rayons  
Raportent la blancheur du Lait que nous voyons.*

*Ou peut eftre l'Olympe en fa grande vouture  
Eft par certains endroits de diuerfe nature,  
Eftant plus rare ici & plus épais de là,  
Et la source du Lait viendroit bien de cela :  
Pource que la lueur des étoiles fortie  
Brilleroit redardee en l'épaille partie,  
Come quand le Soleil enflamme de fa feur  
Par fa pure clarté la maiffiue epeffeur.*

*Sous le figne du Cancre vne ofcurité fombre  
Noirciffant dans le Ciel toufiours étand fon ombre :  
C'eft du lieu la nature : & fi le Ciel ici  
Blanchit plus qu'autre part, c'eft fa nature auffi.*

*IE CHANTAY iufqu'ici, meü de gloire louable  
A m'ombrager le front d'une branche honorable,  
Deffous CHARLE neuuieme : Et j'auois entrepris  
Acheuer la chanfon, quand d'orage furpris  
(De l'orage ciuil forcenant par la guerre),  
Je perdi cœur & voix : come sous le tonnerre  
Eclatant dedans l'air, le Roffignol du bois  
En la verde faifon tronque fa douce voix.*

*Que puiſſe mon bon Roy de faueur liberale  
Ranimer ma parole : & fa vertu Royale  
Croiffant avec ſes ans, tenir ſes ennemis  
En auffi grand' frayeur, qu'en feurté ſes amis.*





PREMIER LIVRE

DES POEMES

---

PRESAGES D'ORPHEVS

SVR

LES TREMBLEMENS DE TERRE

---

A IAN DE BELOT.

*BELOT, à qui l'amour de la Muse atrayante  
A peu faire oublier la Gironde ondoyante  
Au gyron de Tethys, & l'agreable soïn  
De ta chere maison, pour t'en venir bien loïn  
Sur les riues de Sène aquerir l'acointance  
De plus rares esprits, ornement de la France :  
Je ne pourroy souffrir, que t'en ailles reuoir  
Ton haure de la Lune, & les tiens, sans auoir  
Vn don qui flatera la iuste déplaisance  
De ton épouse aimée, & pour ta longue abſence  
Mollira ses regrets, alors qu'elle verra  
Des Muses le present, qui nouveau luy ylera :*

*Jean de Baif. — II.*

*Present que ie vous done, où fouchantre d'Orfee  
 Le dy l'ame des vents dans la terre étoufee,  
 Cherchante vn soupirail aux tremblis qui se font  
 Sous les manoirs marins tels que les vôtres font.  
 Et possible contant les merueilleux presages  
 Que ie va rechanter, voire entre les plus sages  
 Te feras admirer, qui de merueille épris  
 Diront bien de Baïf dont tu les as appris.*

*RAMENTOY donc ces vers, quand tu voudras apprendre  
 Si les hommes deuront eur ou maleur atendre,  
 Lors que le hocheterre Neptune aux cheueux pers  
 La terre ébranlera de mouuements diuers.*

*Quand le Soleil entrant la toison printannale  
 Du mouton d'or fera la nuit au jour egale,  
 Si la terre de nuit sent le coup du Trident,  
 De rebelle cité c'est vn signe euident.  
 Mais si c'est en plein jour, effroyable il adresse  
 Vn domageux méchef fuyui de grand' detresse  
 Qui court impetueux sur le peuple estranger  
 Par la cité qui veut ses iniures vanger.*

*Si c'estoit, quand Titan dedans le Toreau monte,  
 Qu'elle tremblât de nuit, le bien le mal surmonte :  
 Le bon-eur chassera la triste auersité :  
 Ioye & paix floriront par l'eureuse cité.  
 Mais si c'estoit de jour, d'une guerre bien forte  
 Les fieres factions à la ville elle aporte,  
 Pour tous les plus puiffans : donc il faut regarder  
 A muir la cité, à fin de la garder.*

*Mais si, quand le Soleil sous les Iumeaux repasse,  
 De tremblement nital la terre nous menasse,  
 Les ennemis armez nos gens outrageront,  
 Et gâtant le pais nos chams facageront.  
 S'elle tremble de jour, alors par la prouince,  
 Tous les plus grands Seigneurs & le souuerain Prince,  
 Par le courroux vangeur des Dieux leurs ennemis,  
 Seront de leurs honeurs honteusement démis.*

*Mais, lors qu'Hyperion marche sous l'Ecreuiffe  
 Grim pant le haut fomet du chaleureux Solstice,*

*Si la terre trembloit, & que ce fût de nuit,  
 Quelque facheux maleur ce grief prefage fuit.  
 Fuyez les triftes maux de la fale chetive  
 Honteufe pauvreté! Si de jour il arrive,  
 Il denote du mal par des rebellions,  
 Qui perdent les Citez & gâtent les maifons.*

*Si durant que Febus dans le Lion chemine  
 La terre fe mouuoit, de nuit feroit un figne  
 De ducil, plaintes & pleurs pour toute la cité :  
 De jour il prediroit la même auerfité.*

*Si quand le grand flambeau deffous la Vierge paffe,  
 Le tremblement fe fait fur le foir, il menace  
 Les peuples de famine : & fi de jour il vient,  
 Sur les fruits de la terre vn grand domage auient.*

*Mais fi, lors que Febus dans la Balance ordone  
 La nuit pareille au jour en la faifon d'Autone,  
 Neptune la mouuoit fous l'ombre de la nuit,  
 Il menaffe les fruits que la terre produit.  
 Et fi c'est en plein jour, cela nous amonefte  
 Des dures faxions de guerre qui s'aprefte :  
 Et la plus part de ceux que Mars y conduira,  
 Abatus fur le champ la terre courira.*

*Si lors que le Soleil par le Scorpion paffe  
 De nuit vn tremblement de la terre fe braffe,  
 Les œuures des humains vainement entrepris,  
 Manques demoureront par leur mauuais auis.  
 Et s'il s'êmeut de jour, lors alors il reuele  
 A plusieurs force maux par la guerre cruelle,  
 Qui les deffeins mortels viendra precipiter,  
 Le tout par le confeil de ce grand Iupiter.*

*Mais fi, quand Apollon tournera fa lumiere  
 Au cartier de l'Archer, le Dieu Perfe-criniere  
 Par la nuit s'en venoit les terres émouuoir,  
 C'est vn figne de maux où beaucoup doiuent choir.  
 S'il aparoiſt de jour, il denote au grand Prince,  
 Qu'il faudra que laiffant fa terre & fa prouince,  
 Son ſceptre, & fa courone & toute dinité,  
 Il s'en aille étranger en vne autre cité.*

*Si, lors que le Soleil du frilleux Cheure-corne  
 Au retour hyuernal sur nos manoirs retourne,  
 Neptune s'en venoit d'un soufle vehément  
 De la terre élocher le massif fondement,  
 Et que ce fût de nuit : Ce sont guerres & larmes,  
 Et la sedition metra le peuple en armes.  
 S'il auenoit de jour, c'est signe, que les fruits  
 Seront du mauuais tems degâtez & détruits.*

*Mais si, quand du Verseau le Soleil nous éclère,  
 De nuit la terre tremble, à la ville il declère  
 Sac, perte de maisons, outrage, lâcheté.  
 Si c'est de jour, l'état demeure en sauueté.*

*Si, lors que le Soleil sous les deux Poissons erre,  
 Durant l'oscure nuit, le tremblement de terre  
 S'éleuoit susfaillant, alors dans les citez  
 Par tout s'emouueront les troubles suscitez.  
 Mais si c'estoit de jour, aux villes & villages  
 Vne mortalié feroit de grands dommages,  
 Aux troupeaux bien nourris des moutons & des bœufs  
 Gros & menu bétail par les pâtis herbeux.*

## VIE DES CHAMS.

*Si ce n'étoit qu'apres cette mortelle  
 Nous attendons vne vie eternelle,  
 Amy Neuville, & n'étoit l'assurance  
 De nostre foy qui nous done esperance  
 De viure mieux en vn plus heureux monde  
 Où nul ennuy, mais tout plaisir abonde,  
 Je maudiray la marâtre nature  
 De m'auoir fait nétre en la race dure  
 Des maleureux pauvres & foibles hommes,*

Qui plus chetifs que nulle beste sommes.  
 La nature a doné dès levr neffiance  
 Aux animaux leur arme & leur defance :  
 Les vns la corne, aucuns ont la viteffe,  
 D'autres la pate, & d'aires s'on les blesse  
 Frapent des pieds & deuant & derriere,  
 Aucuns dentuꝝ d'vne machoire fiere  
 Claquent leurs dents. Ils ont contre l'injure  
 Du tems diuers vne épeffe fourure :  
 Et sont ils nés? La plus grande partie  
 Trouue à ses pieds de quoy nourrir sa vie.  
 Mais las! tou-nuds & sans armes quelconques  
 Nous rechignons en naissant, desadonques  
 Montrant sentir par nos cris lamentables  
 Que nous naiffons pour viure miserables  
 Humant cet air. La pauure gent huméne  
 Ne se nourrit qu'en sueur & qu'en peine.  
 Nature non ne nous a pas fait être  
 Mieux fortunés pour nous auoir fait nétre  
 De la raison ayans l'ame pourvue,  
 Que par trop cher elle nous a vendue.

Des Animaux la race moins chetiue  
 Que n'est la nôtre, (à son mal inuentiue  
 De mille soins) autre soin ne se done  
 Que l'apetit que sa nature ou bone  
 Ou bien mauuaise ainsi qu'elle est encline,  
 Luy a doné : mais la raison maline  
 Qui nous gouuerne, outre ceux de nature  
 Dix mille maux encore nous procure.

Nous faisons cas si quelcun eternué,  
 Pour vn seul mot nous auons l'ame emué,  
 Vn songe vain en dormant nous effraye,  
 Nous paliffons du cry d'vne Freꝝaye.  
 Les vains honeurs, les soties bigotifes,  
 De plus grands biens les palles conuoitifes,  
 L'ambition que rien ne reffasie,  
 Des sens troubleꝝ la fausse fantasia,  
 Et les rigueurs des loix qui nous étonnent.

*Ce sont les maux que les homes se donnent  
Par leur raison, outre ceux dont leur vie  
De sa nature est troublée & suiuite.  
C'est tout malheur que la vie de l'hôme,  
Que sa Raison ronge mine & consome.  
En quelque état que le chetif s'employe  
L'ennuy le suit : nulle bien nette joye  
Il ne reçoit : Mais si l'hôme peut estre  
Heureux, il l'est en la vie champestre.  
O trop heureux ceux qui par les chams viuent  
S'ils conoïssent tous les biens qui les suiuent!  
De son bon gré la bonne & douce terre,  
Bien loing bien loin des troubles de la guerre  
Tout ce qu'il faut pour leur vie raporte.  
Tous les matins s'ils n'ont deuant leur porte  
De courtisans vue importune presse,  
S'ils n'ont maisons d'ecceffiue richesse  
Qui soyent dedans & dehors reparees  
D'euures exquis & moulures dorees  
Et de tableaux & de tapisseries :  
S'ils n'ont abits couuerts de broderies  
De chaisnes d'or & pierres precieuses,  
Ils ont pourtant les delices heureuses  
Du doux repos loin d'ennuy loin de peine.  
La vie ils ont que sans fraude on demeïne,  
Qui par les chams de diuers biens abonde.  
Au vif fourgeon ils puisent la clere onde,  
Ils ont des rocs les cauernes mouffues  
Et la verdeur par les riues herbues.  
Béler aux chams les doux moutons ils oyent,  
Les bœufs mugir, paitre aux chams ils les voyent,  
Et vont dormir s'il leur en vient enuie,  
Au bruit des eaux qui au someil couuie.  
Dedans leurs bois ils ont bestes sauuages,  
Et les oyseaux nichent dans leurs bocages.  
Lasser filets est leur plus grand finesse.  
Dedans les chams la modeste jeunesse  
Acoutumee à la peine se passe*

*Au peu qu'elle a, ny jamais ne se lasse.  
 Sans trahison, sans bigotise feinte,  
 Dedans les chams la religion sainte  
 Se garde entre eux. Dame Justice, alheure  
 Qu'elle quita des terres la demeure,  
 Volant des cieux à la vouûte étoilee,  
 Print dans les chams sa derniere volce.*

*Mais tout premier les Muses amiables,  
 Dont ie poursui les segrets venerables,  
 Etant épris d'une afcxion grande,  
 Degnent sur tout m'auouer de leur bande,  
 Et m'enseigner les astres & la voye  
 Des cieux tournans, & quelle cause enuoye  
 Au soleil manque & sa feur non entiere  
 En certain tems defaut de leur lumiere.  
 Doù peut venir le tremblement de terre,  
 Que c'est qui fait que Neptune desferre  
 Enflant sa mer, les ondes éleuees,  
 Qui noyent tout & rompent les leuees.  
 Qui fait apres que la mer se retire  
 Dedans ses clos & plus loin ne va nuire.  
 Qui fait l'hyuer que si tost le jour plonge  
 Dans l'Océan, pourquoy la nuit s'alonge :  
 Pourquoi l'Esté le jour plus long tems dure,  
 Et qui les fait d'une égale mesure.  
 Mais si mon sang tenant trop de la terre  
 L'esprit grossier me detenoit en ferre,  
 Tant qu'il ne peust ces beaux discours aprendre,  
 Ny les raisons de nature comprendre,  
 Sur tout les chams & dedans les valees  
 Je chercheroy les sources recelees.  
 Loin loin de bruit j'aimeroy les riuieres  
 Et les forests : & ne me chaudroit guieres  
 Des grands honneurs. O qui dans les campagnes  
 Où court Sperchie, ó qui dans les montagnes,  
 Où folatrant les Lacenes pucelles  
 Au chaud du jour hálent leurs faces belles,  
 Me viendra metre, & dans un verd bocage*

Me courrira d'un large & frais ombrage!  
 Heureux celuy qui a bien peu conoistre  
 De chaque chose & les causes & l'étre :  
 Qui foule aux pieds toute peur effroyable,  
 Et le destin qui n'est point exorable,  
 Et le vain bruit d'Acheron qui sçait prendre  
 Tout ce qui vit pour jamais ne le rendre.  
 Heureux aussi celuy la qui reuere  
 Les Dieux des chams, Pan, Sylvain le bon pere,  
 Palés. Pomon, les brunes Orcades,  
 Les fraiches feurs, & les moites Najades.  
 De voir des Rois celuy la ne s'effroye,  
 Ny de leur guerre & discord ne s'émoye,  
 Ny du grand Turc ny de ses entreprises,  
 Ny des Citez qu'aux Hongres il a prises.  
 Il n'a douleur voyant la triste vie  
 Du souffreteux, & si ne porte enuie  
 A vn plus riche. Aise il se reconforte  
 Cueillant les fruits que son vergier raporte,  
 Et que ses chams de leur bon gré luy donnent.  
 Les Presidents d'une court ne l'étonnent,  
 Ny leurs huisfiers, ny toute leur cririe,  
 Qu'il n'ouit onc ny ne vit de sa vie.  
 Les autres vont sur mer, ou dessus terre  
 Pleins de furie ils s'entrefont la guerre.  
 Qui fait la court aux Rois, qui veut deffendre  
 Vne cité qu'il est contreint de rendre :  
 Et qui l'assiege à fin qu'ayant la ville  
 Il face vn riche apaurissant vingt mille.  
 L'un palissant de grans tresors amasse  
 Que le voleur tousiours tousiours menasse.  
 L'autre forgeant des faux temoins acuse  
 L'home de bien, & par mechante ruse  
 Il le contreint luy doner vne place,  
 Pour luy aider à recouarer sa grace  
 D'un Roy tout bon duquel il a l'oreille.  
 L'autre creignant ce qu'on luy apareille,  
 Aime trop mieux s'enfuyant à l'Enuie

Quitter ses biens que de perdre sa vie.  
Le laboureur a til fait sa semance,  
De là de l'an tout le labour s'avance,  
Il entretient de là tout son ménage :  
Pour son betail de là vient le fouflage,  
Et tout du long de l'an n'a point de cesse  
Qu'il n'ait toujours quelque fruit qui le presse :  
Ou ses fruitiers ont les branches chargees,  
Ou bien fouent ses portieres enfilees  
De nouveaux fruits remplissent les etables,  
Ou de Cerés les presens profitables  
Courent les chams de planté si estrange  
Que les greniers en rompront & la grange.  
L'Autonne est il? la vendange se foule,  
Le moust fumeux épreint des pieds s'ecoule,  
Le vin cuué dans les muiꝝ on entonne,  
Et quand il a bouilli on le bondone,  
Pour puis apres aux caues le descendre,  
Ou aux marchans de la ville le vendre.  
L'hyuer vient il? Les noix lors on enoule.  
Et l'huile etreint hors de la presse coule.  
Les pourceaux gras retournez du glandage  
Sont egorgez, & mis pour le ménage  
En des saloirs durent plus d'une annee,  
Et font trouver meilleure la vinee.  
En cependant la petite jevnesse  
Se pend au cou de son pere, & le presse  
De la baiꝝer. La chasteté louable  
En sa maison se garde inuiolable.  
Leurs vaches ont les pis jusques en terre  
Creuant de lait, qu'en terrines on ferre.  
Puis on en bat le beurre de la crème  
Et le fourmage on pressure du même.  
Force volaille au pailé se repressent,  
D'autres aussi dans les mués s'engressent.  
Et les cochets reglissent leurs plumages  
S'entrejoutans dans la court : aux herbage  
Les moutons gras des cornes s'entrefrayent

*Et bondiffans sur la terre s'egayent.*  
*Aux jours festez la jeunesse champestre*  
*Passé le tems à mille jeux adestre,*  
*Ou dans vn pré joué à la longue paume,*  
*Ou dans le bourg sur vn rabat de chaume,*  
*Ou dans la bute on decoche la vire*  
*De l'arbalétre, ou la fleche lon tire*  
*Entesant l'arc pour le pris qui demeure*  
*A qui aura choisi d'vne main seure*  
*Le papegaut dejuché de la sime*  
*D'vn haut noyer, & qui aura l'estime*  
*Du mieux tirant, tant que chacun le prise*  
*Pour ne faillir à fraper ce qu'il vise.*  
*Aucunefois on s'étand à la course*  
*Non sans le pris qu'vn bon vieillard debourse :*  
*Aucunefois à la lutte on s'epreue,*  
*Et pour gagner mille rufes lon treuve,*  
*Où bien-souuent le plus fort, qui renuerse*  
*Son compagnon, s'abat à la renuerse.*  
*C'étoit icy la maniere de viure*  
*Qu'au tems jadis nos ayeux fouloyent suiure,*  
*Vn peu deuant que le Tyran de Crete*  
*La roiauté de son pere eust defféte,*  
*Lors que Saturne entretenoit en terre*  
*L'âge doré : lors qu'encores la guerre*  
*Ne se nommoit, ny encor les espees*  
*Ne se forgeoyent sur l'enclume frapees,*  
*Ny ne tonoyent lors les artilleries*  
*Qu'a inuenté la pire des furies,*  
*A fin qu'eussions nostre foudre en la terre*  
*Ainsi qu'au ciel les Dieux ont leur tonnerre.*

## LE LAVRIER.

A MONSIEVR DE FIZES

Secretaire d'Etat.

IL me plaist, Muse mignonne,  
De lacer vne couronne  
De vostre rameau cheri,  
Que vostre sainte main donne  
Au chef de vous favori.  
Or qu'oyssif ie me promeine  
Echeuant la chaleur vaine  
De l'astre Erigonien,  
Ie veu faire vn chant sans peine  
Sous l'ombrage Daphnien.  
Sous ce Daphnien ombrage  
Mettons en oubli la rage  
Qui de Mastin me vengea,  
Quand mon forcené courage  
Contre luy se degorgea :  
Et d'vne chanson plus douce  
Au frapement de mon poulce  
Accordon. Mais quel sera  
Le trait, qui vuidant ma trouce  
Sur mon arc s'enochera?  
Iettant l'œil à la trauerse  
Mainte chose bien diuerse  
Cà & là ie puis trier,  
Mais rien mon ame ne perce  
Si bien que fait ce Laurier.  
Ce Laurier que de sa dextre,  
FIZES, le vertueux maistre  
De ce jardin, a planté

*Pres ce pourmenoir, pour estre  
 Rampar encontre l'esté.  
 Quelle louange premiere,  
 Quelle seconde ou derniere,  
 Laurier, te puis-ie donner,  
 De ta branche couronniere  
 Meritant me couronner?*  
*Laurier, de qui tousiours dure  
 La feuilleuse couverture,  
 Que, ny des vents la rigueur  
 Ny la glaçante froidure  
 Ne deuest de son honneur.*  
*O gaye, ô bien-verte plante  
 L'honneur des bois ie te chante :  
 Sur tous arbres des forests,  
 Ta gloire d'autant ie vante  
 Qu'un pin passe les genefts.*  
*Toy maintenant plante ornee  
 De verds rameaux, ô Daphnee,  
 Verdoyante icy, jadis  
 Fille au Theffalois Penee  
 Tous amans tu escondis.*  
*Bien que ta beauté contraire  
 Maint amant te puisse attraire,  
 Qui tes noyçailles poursuit,  
 Et bien que ton benin pere  
 A l'alliance ne nuit :*  
*Te disant souuent, Rebelle,  
 L'auray, j'auray, fille belle,  
 Vn beau gendre si tu veux :  
 Si tu n'es à tous cruelle  
 L'auray de toy des nepueux.*  
*Mais toy comme vn grand outrage  
 Haïssant le mariage,  
 Ton doux pere tu blandis :  
 Et vermeillant ton visage  
 De grand simpleffe, luy dis :*  
*Donne moy pere amiable*

- D'une chasteté durable  
 Pouvoir jouir : de ce bien  
 Ma Diane inuiolable  
 Ne fut dédiée du sien.  
 Bien ie le veu (dit Penee)  
 Bien que ta beauté mieux nee  
 Empesche ce que tu veux,  
 Bien que de graces ornee  
 Toy-mesme tu romps tes vœux.*
- Daphné ayant sa demande  
 Se combla de joye grande,  
 Et son destin ne pensant,  
 En la Dianine bande  
 Par les forests va chassant.*
- D'un nœud ses crins elle lie,  
 D'une blanche surquenie  
 Hault trouffee elle se vest :  
 L'arc au poing elle manie,  
 Brossant dedans la forest.*
- Vn jour la Nymphette lasse  
 Du long trauail de la chasse  
 D'un cerf long tems maumené,  
 Des Nymphes perdit la trace  
 Dans vn vallon détourné.*
- Là sous vne roche viue  
 Vne fontaine naue  
 Auec doux bruit ondoyant,  
 Auigouroit sur la riue  
 D'herbe vn tapis verdoyant.*
- De coudres vne courtine  
 Deffendoit l'onde argentine  
 Contre le midy bruslant,  
 Et la verdeur Printannine  
 Contre l'esté violant.*
- Lors estoit la mi-journee,  
 Lors par toute la vallee  
 Les grillons criquoyent au chaud :  
 Lors estoit l'ombre esgalee*

Sous le Soleil le plus hault :  
 Quand Daphné suante & vaine  
 Cherchant repos à sa peine  
 Le ruisseau vint approcher,  
 Et dans la fresche fontaine  
 Son aspre soif estancher.  
 Là prend d'un coudre vne branche,  
 S'agenouille, & puis se panche  
 Sa bouche adioutant sur l'eau :  
 Et sa soif à-mesme estanche  
 Au clair coulant du ruisseau.  
 Quand sa soif elle eut esteindte  
 Cuidant estre en lieu sans craincte  
 De tout dommage estranger,  
 Dormant elle fut contraincte  
 D'attendre là son danger.  
 Son arc du long d'elle pose :  
 Son chef sur son bras repose :  
 Son carquois sert d'oreiller.  
 Bien tost sa paupiere close  
 Va doucement sommeiller.  
 Là s'estendit aupres d'elle  
 Vne barbette fidelle  
 Qui tout par tout la suiuoit,  
 Don que Diane pucelle  
 Premier donné luy auoit.  
 Ainsi dormoit la Nymphette  
 Sous la verdure fraichette,  
 Quand Apollon de son œil  
 Qui voit tout, ardent la guette  
 Souspirante vn doux sommeil.  
 Peu-à-peu il s'en approche :  
 Sur vne voisine roche  
 Premier il surattendit :  
 Puis la desirant, plus proche  
 Jusques au val descendit.  
 Daphné par l'ombre fueilluë  
 Il apperçoit estenduë :

Et si tost qu'il l'apperçoit,  
 Dans sa poitrine esferduë  
 D'amour la fleche reçoit.  
 De plus en plus dans son ame  
 S'accroist l'amoureuse flame,  
 Qu'à peine il peult maistrifer :  
 Tant de graces de sa dame  
 Viennent son cœur attiser.  
 La pauvre fille innocente,  
 Tandis à luy ne pensante  
 Dans luy darde mille traits,  
 Qu'à son grand mal cognoiffante  
 Elle doit payer apres.  
 Soit que lentement repouffe,  
 Tirant son haleine douce,  
 Ses tetins, comme en repos  
 La Zephirine secouffe  
 Meine à rive les doux flots.  
 Soit que sous l'aure mollette,  
 Sa cheuclure volette,  
 De qui l'or clair blondissant  
 Esteint de sa lucur nette  
 Son carquois se palissant.  
 Soit qu'un cousin l'entr'éeuille,  
 Baisant sa joue vermeille  
 Par grand amoureux desir,  
 Quand d'un ris plein de merucille  
 Elle entrerompt son plaisir.  
 Soit que dessus l'herbe verte  
 Sous la vesture entrouuerte,  
 Cherchant la fraischeur à nu,  
 Sa cuisse elle ait decouuerte,  
 Tendrant son jarret charnu :  
 Decourant peu vergongneuse,  
 Ou plustost bien peu soigneuse,  
 Le marbre blanc arondi  
 De sa hanche vigoureuse  
 D'un embompoinct rebondi :

Ne le sçachant mille fleches,  
 Mille amou eufes flameches  
 Au cœur du Dieu dardillant,  
 De mille amoureufes meches  
 Ses veines luy va grillant.  
 Tandis le Dieu rauï yâme  
 Et d'vne croiffante flâme  
 Se laiffe ardre peu-à-peu,  
 Receuant dedans fon âme  
 Les amorces d'un grand feu.  
 Comme quand la filandiere,  
 Qui pauurement mefnagere  
 Vit du labeur de fa main,  
 Depefche fa tafche entiere  
 Pour la rendre au lendemain :  
 D'un tizon qui fous la cendre  
 Eftoit muffé fait éprendre  
 Un feu pour luyre la nuict,  
 Qu'on voit en un rien s'estendre  
 Avec un petillant bruict.  
 Par les flambantes bufchettes,  
 Qu'à coup il rend fes fubjettes,  
 Fait grand d'un petit tizon,  
 Il remplit l'air de bluettes,  
 Et de clarté la maifon.  
 Ainfi l'ardeur efpanduë  
 Prend prend plusgrand' eftendue  
 Dans le brufant Apollon :  
 Amour fon ame a renduë  
 Serue d'un brazier felon.  
 Il ne peut plus furattendre,  
 Mais pourpenfe de fupprendre  
 Daphné qui belle dormoit.  
 Mallement t'y fait pretendre  
 Le feu qui te confumoit !  
 Dieu cruel que veux-tu faire ?  
 Où guides tu ton affaire ?  
 Ne te preuois tu confus,

Pour ofer ainsi défaire  
 Celle que tu aimes plus?  
 Où sont les trepieds de Clare,  
 Les deuinoirs de Patare  
 Où tu deuines de loing,  
 Quand ce qui est pres s'esgare  
 De ton esprit au besoing?  
 Non, ta deshonneste enuie  
 Ne sera pas assouuie,  
 Si par vn cruel plaisir  
 Perdant de Daphné la vie  
 Tu n'assouuis ton desir!  
 Que ferions nous race humaine  
 Contre l'amoureuse peine,  
 Puis que ce sçauant deuin  
 Y sent bien sa force vaine,  
 Perdant son sçauoir diuin?  
 Apollon brusle & s'auance :  
 La chienne oit comme il s'estance  
 Froissant des coudres le fort :  
 Elle aboye à sa presence,  
 Et la Nymphé descendort.  
 Aussi tost qu'elle l'aduisé  
 Se leue, à courir s'est mise,  
 Franchit russeaux, & s'enfuit,  
 Gaigne le bois : son emprise  
 Le Dieu forcené poursuit.  
 Il la suit : mais la chetiue  
 Hasté sa course fuitiue,  
 En vain Diane appellant  
 D'une clameur, las! oisíue  
 Contre vn Dieu si violent.  
 Plus soudaine qu'une vire  
 Deuant ses pas elle tire,  
 Estant sourde à tous propos,  
 Qu'Apollon luy puisse dire,  
 Pour tenir ses pieds dispos.  
 Nymphé demeurant luy  
 Jean de Baif. — II

Demeure, tu n'es fuiuie  
 D'un qui te soit ennemy :  
 Hé! demeure ie te prie,  
 Ne me fuy moy ton amy.  
 Ah! moy chetif que i'ay crainte  
 Que ta peau ne soit atteinte,  
 Qui ne l'a pas merité,  
 Et que sur moy soit la plainte  
 D'une telle aduerfité !  
 La part où tu fuis, maistresse,  
 Ce sont lieux tous pleins d'apresse :  
 Va ie te pry lentement.  
 Tien toy, ie te fay promesse  
 Te fuir moins viftement.  
 Toutefois vueilles cognoistre,  
 O Nymphé, qui ie puis estre,  
 A qui tant plaifent tes yeux :  
 Je n'ay coustume de paistre  
 Les troupeaux entre ces lieux :  
 Je ne fuis berger : mais mienne  
 Est la terre Delphienne,  
 Mienne est celle de Delos,  
 Mienne est la Patarienne,  
 Et Claros & Tenedos.  
 Je fuis, ô sang de Penée  
 Le Dieu à qui est donnee  
 La Iouence, eternal don,  
 Et jamais la barbe nee  
 Ne fait rude ce menton.  
 Le Roy des Dieux est mon pere,  
 Par mon art la chose à faire.  
 Qui est faicte, & qui se fait  
 Diuinement se voit claire  
 Ains que sortir son effeã.  
 C'est moy qui sçay la nature  
 Et des herbes la meslure.  
 Ha, que par le jus espreinã  
 Des racines, ne se cure

La playe qu'amour empreint !  
 D'en dire bien plus il pense :  
 Mais la Nymphe qui s'élançe  
 Comme vn cheureul bondissant,  
 De loing son chasseur deuançe,  
 Halliers à bonds franchissant,  
 Et luy coupe sa parolle.  
 Mais luy d'une ardeur plus folle  
 Dont sa course s'enflammoit,  
 Vifste comme le vent vole  
 Apres celle qu'il aimoit.  
 En fuyant à la pucelle  
 Son crin, qui d'or estincelle,  
 S'estoit lasché de son nœud,  
 Et comme en l'air il ventelle  
 De l'amant accroist le feu.  
 Le vent qui contre elle donne  
 Dans sa vesture s'entonne,  
 Laquelle au fuitif mouuoir  
 Les jarrêts nuds abandonne,  
 Sa chair blanche laissant voir.  
 Ceste gracieuse fuitte  
 Encourageoit à sa fuitte  
 Le jeune Dieu chaleureux,  
 Hastant sa course conduite  
 Sous l'esperon amoureux.  
 Comme vn leurier de Champagne  
 Qui court le lieure en campagne,  
 Dont l'un viuement poursuit,  
 A fin que son gibier gaigne,  
 L'autre pour sa vie fuit.  
 Fuit, & fuçant ne s'assure :  
 Toft atteint de la morsure,  
 Toft repris, toft échapé  
 D'une fuiarde glicure  
 Coule sans estre hapé.  
 Apollon & la pucelle  
 Sont douteux en peine telle :

Luy pour l'espoir de son heur  
 Hastant sa course : mais elle  
 Pour le soing de son honneur.  
 Toutefois ecluy qui presse  
 Court de plus grande alegresse  
 Que l'autre qui fuit deuant,  
 Amour aislant la vitesse  
 Du jeune Dieu poursuiuant.  
 Tant soit-peu ne l'abandonne.  
 Mais la chasse, & ne luy donne  
 Vn seul moment de repos.  
 Ains de pres de sa mignonne  
 Fuiarde presse le dos.  
 Comme courant il halette,  
 Le crin de Dayhne volette  
 Et folastre sur son vent :  
 Et de sa touffe blondette  
 Sa sueur torche souuent.  
 Tant le Dieu la Vierge meine,  
 Que recreuë de la feine  
 Du pais rude & du chaud,  
 Ne peut nauoir son haleine,  
 Et presque le cœur luy fault.  
 Quand sa force fut faillie  
 Soudain la Nymphe blesmie  
 (Tournant les yeux vers les flots  
 De son pere) à voix demië  
 Hors de soy tire ces mots.  
 O pere, ô aiüe moy, pere :  
 Ma beauté que trop sen plaire,  
 O terre, en m'endommageant,  
 Ou dans toy vien la retraire,  
 Ou la pers en me changeant.  
 A peine de sa priere  
 S'acheuoit la voix dernière,  
 Que ses membres alourdis  
 De roideur non coustumiere  
 Dayhne sentit engourdis.

*Vne tenante pareffe*  
*De racines déjà presse*  
*Ses pieds dans terre perclus,*  
*Qui de si prompte viteffe*  
*Fuyoyent naguere Phebus.*  
*L'écorce des la racine*  
*Luy monte sur la poitrine,*  
*Et fait verdier à la fois*  
*Celle charnure negine,*  
*Iusqu'au conduit de la voix.*  
*Acouy sa vermeille face*  
*Sous mefme verdeur s'efface.*  
*Et rien ne luy reste fors*  
*De fon teint poly la grace,*  
*Qui luit aux fueilles dehors.*  
*Ses bras en branches s'estendent,*  
*Ses doigts en rameaux se fendent,*  
*Ses blonds cheueux feparez*  
*En des fueilles vertes fendent,*  
*Et ne font plus si dorez.*  
*Elle est Laurier : le Dieu baife*  
*Les rameaux, & fon mefaife,*  
*La vaine écorce accollant,*  
*Pour lors comme il peut appaife,*  
*Avec dueil ainfi parlant.*  
*Tu aimes donc mieux, Rebelle,*  
*Perdre ta face tant belle,*  
*Et de cest arbre veftir*  
*Ainfi l'écorce nouvelle*  
*Qu'à mon amour consentir?*  
*Mais l'aduanture forçante,*  
*Qui ne permet qu'on te vante*  
*Mon amie à ceste fois,*  
*N'empeschera que ma plante*  
*Diète à jamais tu ne fois.*  
*Toufiours, Laurier, ta fueillec*  
*Ma perruque enuironnee*  
*De fa branche honorera.*

*Et ma harpe entortillée,  
Et ma trouffe parera.  
Tu feras de la victoire  
Et la couronne, & la gloire,  
Quand le vainqueur pour guerdon  
De solemnelle memoire  
Receura ta fueille en don.  
La brigade Pieride  
Des sœurs, dont ie suis le guide,  
Qui tes rameaux aimera,  
De la source Pegafide  
Les eaux encourtinera :  
Et qui de ta branche verte  
N'aura la teste couuerte,  
Voulant boire pas ouuerte  
Ne trouuera pas ouuerte  
La fente au diuin ruffeau :  
Mais qui de tes fueilles saintes  
Portera les temples ceindés.  
Le Deuin qui tentera  
De Morphé les vraies feindés  
Ta branche aussi portera.  
Et bien que de sa tempeste  
Iupiter frape le feste  
Des haults sapins verdoyans,  
Si ne doit craindre ta teste  
Ses tonnerres foudroyans.  
Comme ma teste immortelle  
Porte vne perruque belle  
Qui ne se coupe jamais,  
Ta fueille tousiours nouvelle  
Soit verdoyant deormais.  
Il dit ainsi : mais ingrate  
Tu ne sens pas qui te flate,  
Celle Daphné tu n'es plus,  
Dont la beauté delicate  
Raut le cœur de Phebus.  
Tu n'es plus rien qu'une plante,*

*Et de ta beauté plaisante  
Rien ne te demeure, fors  
La lueur encor luisante  
Au verd des feuilles dehors.  
Laurier, le beau Dieu sans barbe,  
Le Dieu qui porte en escharpe  
L'arc & le doré carquois,  
Et la dou-bruiante harpe,  
Te garde, ô l'honneur des bois :  
A fin que d'une couronne  
De ta branche j'environne  
Mon chef à Phebus voué :  
Et que chantant je guerdonne  
L'honneur de FIZES loué.  
Nul ne fuit plus la malice  
S'accompagnant moins du vice,  
Nul ne fuit mieux l'équité,  
Nul n'est amy plus propice,  
Plus aimant la verité.*

FIN DU PREMIER LIVRE  
DES POEMES.







LE SECOND LIVRE  
DES POÈMES

---

A MONSIEUR

LE COMTE DE RETZ.

NE croy que le vers que je chante,  
Moy qui boy de l'eau dou-coulante  
Dont la Seine abbrenue Paris,  
Pour estre joué sur la lyre,  
GONDY, soit de si peu de pris.  
Que du dard qu'enuieuse tire  
La fiere mort il ne s'exente.  
Non, si des Muses la brigade  
Me guigna d'une bonne œillade,  
Quand ie dormy sous leurs lauriers.  
Et quand j'eu d'elles assurance  
De marcher au ranc des premiers,  
Me permettant parmi leur dance  
Jeune encor mesler ma gambade.

*Mes chansons non mourir ne doiuent,  
 Si les belles ne me deçoient :  
 Mais immortellement viuans  
 Doiuent mouffer la faux rebelle  
 Du tems par les âges fuiuans,  
 Quand déjà d'une gloire belle  
 Moy viuant honneur ils reçoient :*

*Et les noms que ma Muse chere  
 Vaincueurs du siecle voudra faire  
 Viuront aux graces de mes vers :  
 Mais sur tous d'une clarté nette  
 Tes honneurs luiront decouverts,  
 Ainsi qu'un rayonnant planette  
 Sur les menus astres éclaire.*

*Celuy ne suis qui des pucelles  
 D'Helicon les richesses belles  
 Va prodigieusement repandant,  
 Voire au plus ingrat par la France,  
 Le pris de tels dons n'entendant :  
 O par trop sacrilege offense,  
 De profaner saincteté telles!*

*Non ne soit dit qu'ainsi je donne  
 Mes dons à l'ingrate personne,  
 Ne soit dit aussi que je sois  
 Ingrat à qui bien les merite,  
 Faisant preuue aux yeux des François  
 Que la liberale Charite  
 De loing la Muse n'abandonne.*

*Sur tous ma Muse fait estime  
 Du sage, qui discret estime  
 Ne se laissant pas abuser  
 A ceux qui faulxement s'auouent  
 Des Muses, alant amuser  
 Les pauures ignorans qu'ils louent  
 Bèans apres leur vaine rime.*

*Rauaudeurs d'estranger ouurage  
 N'ont seduit ton iugement sage,  
 Quoy que les ignorans comme eux*

De leurs vaines chansons s'estonnent,  
 Et qu'à leurs ourrages fumeux  
 Ainsi qu'aux plus exquis ils donnent  
 Dans Parnasse vn mesme auantage.  
 Mais à qui ha l'oreille saine  
 Ainsi que toy, leur chanson vaine  
 Aupres d'vne exquisite chanson,  
 Semble la rane qui coasse  
 Contre le rossignol mignon,  
 Ou bien le corbeau qui croasse  
 Contre la voix d'vne Serene.  
 De ceux-cy l'vn par nostre France  
 Ammanetele son ignorance  
 D'vn vestement tout rapiecé,  
 S'égayant en l'autrui plumage,  
 Et folement aux sens blecé,  
 Trop presomptueux s'encourage  
 En son aueugle outrecuidance.  
 L'vn, masqué d'aparence belle,  
 De mille vains mots emmielle,  
 En rimes coulans doucement,  
 De l'écoutant la simple oreille,  
 Qui pasmé d'ébahissement  
 De ce qu'il n'entend s'emerveille.  
 Et Prince d'Helicon l'appelle.  
 L'autre, si quelques sçauans trouuent  
 Vn chant que deux ou trois approuuent,  
 Pensant gaïgner vn mesme honneur,  
 D'vne seruite s'ingerie  
 Imite le premier sonneur,  
 Et fert en fin de mocquerie  
 Aux sçauans qui ses vers reprouent.  
 Mais radresse moy, Pieride,  
 Et le train de ma chanson guide  
 Par vn sentier qui soit tout mien,  
 A fin que droict elle se range  
 D'vn pied vrayment Aonien,  
 A GONDY portant sa louange

Du miel de vos douceurs humide.  
 La vertu que lon tient cachee  
 Est comme vne flamme empeschee  
 Dessous vn brouillas espessi,  
 Bien peu different de pareffe,  
 Quand l'honneur demeure obscurci  
 Sous l'oublimuet qui l'opresse,  
 Si d'un sçauant pouce touchee  
 La corde qui sonne la gloire  
 N'en éternise la memoire :  
 Et si des neuf Muses l'ouurier  
 En chanson brauement sonnee  
 Ne fait par le monde crier  
 Sa douce louange entounee,  
 Luy donnant sur l'oubli victoire.  
 Or il ne faut que je permette  
 Que ma lyre reste muette  
 A faire entendre ton honneur,  
 Ne que par la pareffe oyfue,  
 De moy qui en seray sonneur.  
 Ainsi l'oubliance chetifue  
 Ta vertu se rende sujette.  
 Tu es pourueu d'entier couragc,  
 Et d'un sens également sage,  
 Soit qu'en calme prosperité  
 Tu leues ta modeste hune,  
 Soit qu'en douteuse aduersité  
 Nageast la nef de ta fortune,  
 Pour te sauuer à bon riuage.  
 Iupiter de main liberale  
 T'a fait vne largesse égale  
 Des biens du sort & de l'esprit,  
 Et de ceux qui la vie honorent :  
 Mais jamais ton cœur ne s'éprit  
 Des biens que les hommes adorent,  
 Se souillans d'auarice sale.  
 Celuy ne se doit nommer riche  
 Qui baaille apres ses threfors, chiche

*Seigneur des biens qui sont oisifs :*  
*Bien que cent bœufs pour luy labourent,*  
*Mille champs de greffe moisis,*  
*Si les biens l'amy ne secourent,*  
*C'est vn bon champ qui est en friche.*

GONDI, tu as double auantage,  
 Tu as & les biens & l'vsage :  
 Donc ne desire dans les cieux,  
 Puis que la Muse te renomme,  
 T'abreuuer du nectar des Dieux :  
 Tu tiens le hault de l'heur d'vn homme,  
 Si tu regles ton desir sage.

## L'HIPPOCRENE.

A MONSIEUR DE VILLEROY

Secretaire d'Etat.

### VERS BAIFINS.

FRANC de tout vice ne suis : mais j'ay mis tousiours mon étude  
 De sauuer mon cher honneur du reproche d'ingratitude.  
 Ne pouuant rendre le bien, pour le moins ie ren temoignage  
 Vers ceux qui m'ont obligé d'vn nêt & candide courage.  
 O VILLEROY, Toy qui as tant auancé ma pauure Muse,  
 D'estre mis au premier front de cet ouurage ne refuse.  
 C'est l'Hippocrene qui doit par tous ses canauls se répandre,  
 Pour honorant tes vertus dignes remerciments te randre.  
 MUSE Royne d'Elicon fille de Memoire, ô Decesse

*O des Poètes l'appuy fauorise ma hardieffe.  
 Le veu donner aux François vn vers de plus libre accordance  
 Pour le joindre au lut sonn  d'une moins contrainte cadance :  
 Fay qu'il oigne doucement des oyans les pleines oreilles,  
 Dedans degoutant flateur vn miel douceureux   merueilles :  
 Le veu d'un nouveau sentier m'ouurir l'honorable passage  
 Pour aller sur vostre mont m'ombroyer sous vostre bocage,  
 Et ma soif desalterer en vostre fontaine diuine,  
 Qui sourdit du mont caud   dessous la corne Pegasine,  
 Lors que le cheual aisle bondit en l'air hors de l'ondee  
 Du sang qui couloit du col de la Meduse outreuidee,  
 L'aisnee des trois Gorgons, qui d'un c il commun se seruirent,  
 Et qui jamais vn Soleil ensemble à mesme tems ne virent :  
 Les trois filles de Phorcis, Stenon, Euriale, Meduse,  
 Meduse qui s'auueuglant en sa vaine beauté s'abuse,  
 Bien que mortelle elle fut & ses s eurs ne fussent pas telles,  
 Elle sujette à la mort, ses s eurs viuantes immortelles :  
 Elle osa bien à Pallas de l'honneur de beauté debatre,  
 Mais tost la vierge guerriere elle & son orgueil sceut abatre,  
 Faisant d'ell' exemple à tous que ceux trop mallement m prenent  
 Qui aux Dieux s'apareiller par outreuidance entreprenent.*

*Au pied du grand mont Atlas, pres des jardins des Esperides  
 Où reluisoit le fruit d'or, fut la maison de ces Forcides,  
 Et là fut vne chapelle à la vierge Pallas sacree  
 Où Meduse s'abandonne au Roy de la moite contree :  
 La vierge ne put souffrir de voir si sale paillardise,  
 Mais sa face retournant au deuant sa targue elle a mise,  
 Cachant hors d'un tel forfait son chaste rougissant visage :  
 Mais d'un si honteux peche conçoit vne ire en son courage  
 Digne d'un cœur de Deesse : & fait dessus sa teste impure  
 Grouler en serpens hideux son execrable cheuelure :  
 Outre, fait que qui mal-caut ses yeux de la meschante approche  
 Soudain se sentant roidir s'endurcisse en nouvelle roche.*

*Et non satisfaitte encore, en son cœur enflammé pourpense  
 D'apaiser son fier courroux par vne derniere vengeance,  
 Et par vn mesme moyen honorer son frere Persee,  
 Que l'Acrifine Dan s conceut en pluie d'or forcee  
 Sous Iupiter déguisé, bien que son rude pere Acrife*

*Dedans vne tour d'erain en garde la pucelle eut mise :  
 Mais qui pourroit echeuer ce qu'un si grand seigneur desire  
 Qu'il ne face son vouloir, luy qui tient du monde l'empire?  
 En pluie d'or par le tét il se coule au sein de sa belle,  
 Et deceinte, de son sang il fait enceinte, la pucelle.*

*Ia la Lune par neuf fois auoit monstré sa face pleine,  
 Quand Danés se deschargea, apres longue & tranchante peine,  
 De son desiré fardeau : La nouvelle en vint vers Acrise,  
 Qui selon contre son sang machine vne cruelle emprise,  
 Et sa fille & son enfant tirer de la tour il commande.*

*Desia Danés deuant luy à genou pardon luy demande,  
 Elle demande au Tyran pardon, he! de son innocence,  
 Non soucieuse de foy, mais de la pitoyable enfance  
 De son tendre fils Persé, de qui le gracieux sourire  
 D'un Lion le plus cruel eust peu flechir & rompre l'ire,  
 Et de qui les yeux diuins donnoient suffisant tesmoignage  
 En son regard doufferam du haut fourjon de son lignage.*

*Lors, comme quand le serpent sui prend au buisson la nichee  
 Du rossignol bocager, quand à la pasture cherchée  
 Vole au loïn pour abecher ses petis qui seulet respient,  
 L'oiseau soigneux reuenu trouue ses oiselets qui crient,  
 Et le serpent qui dressé les petis sans plume menace :  
 Tandis l'oiseau se plaignant deuant son nid passe & repasse,  
 Et ne craint pas piéteux mourir pour sa chere couuee,  
 Qui en fin avecque luy du serpent souffre la hauee :  
 Ainsi pour son cher enfant la pauure Danés soucieuse  
 Repand des yeux tristes pleurs recriant ceste voix piteuse :*

*Pere, je veu bien mourir, Pere, la mort j'ay desseruie,  
 De mourir il ne me chaut, mais sauue a ton neueu la vie :  
 Mon pere, viue mon fils, & si tu le veux, que je meure :  
 Perdre la vie je veu si la vie à mon fils demeure.*

*Mais pour ce ne se desneut Acrise de sa felonnie,  
 Ains s'aveuglant de fureur rompt le frein à sa tyrannie :  
 Et, s'il repandoit leur sang, fûiant la vengeance diuine,  
 L'abandonne elle & son fils dans vne casse à la marine.*

*Ia la casse au gré des flots vagoit dessus l'onde salée,  
 Et son cher fils embrassé tenoit la mere desolée  
 Plorante vne triste pluye : & trempant le tendre visage*

*De l'enfant qu'elle baifoit, n'attendoit qu'un commun naufrage  
 Au premier vent tempeſtueux qui braſſeroit les eaux profondes.  
 La le bois auoit flotté loin du bord ſur les calmes ondes,  
 Et plus rien n'aparoifſoit fors l'eau deſſous, deſſus le vuide,  
 Quand Danés dru ſanglotant, lauand de pleurs ſa face humide,  
 Cria ſon dernier ſecours, ainſi qu'aux dernieres deſtreſſes  
 Deſſus les flots perilleux, deuers les Nerines Deeſſes.*

*O Deeſſes de la mer, filles du bon vieillard Neree,  
 S'il y a quelque pitié ſous voſtre demeure azuree,  
 A ceſte fois monſtrez-la, monſtrez-la ſur la pauvre mere  
 Et ſur ſon chetif enfant, de qui Iupiter eſt le pere,  
 Iupiter le frere ainſné du grand Roy qui tient voſtre empire.  
 O Nymphes, ne permettez voſtre renom ſe faire pire :  
 Vous auez acquis le bruit d'eſtre Deeſſes pitoyables,  
 Employant voſtre faueur aux pauvres meres larmoyables.  
 De frais j'en ay pour teſmoin Inon de qui les triſtes plaintes  
 Pour elle & ſon Palemon vos tendres ames ont atteintes,  
 Vous les feiſtes Dieux nouveaux parmy voſtre immortelle bande :  
 Nymphes, nobles de pitié, non ſi grand heur je ne demande,  
 Nymphes, ſauuez-nous à bord, ſauuez ſeulement noſtre vie.*

*Ainſi Danés les prioit, & des Nerines fut ouïe :  
 Soudain la race voicy de Doris & du bon Neree,  
 Qui des eaux pouſſoient leur chef oyans la voix de l'eſploree,  
 Juſque au deſſous des tetins decourans leur blanche poitrine  
 Qu'elles monſtrèrent à nu deſſus les flots de la marine,  
 Et la caſſe tout autour cinquante qu'elles font couronner.*

*Comme par la calme mer les daufins en flotte environnent,  
 La nef ſ'egayant d'un vent qui fait boufer la voile pléne,  
 Les vns lon voit ſe jouer contre les flans de la caréne,  
 Les vns à la poupe vont, les autres deuant la proué,  
 Grande joye aux Nautonniers, tandis la nef joyeuſe noué :  
 Les Nereides ainſi pres la canoué ſ'amafferent,  
 Et çà là la couſtoyans dedans les filets la pouſſerent  
 D'un peſcheur Serifien qui gay de ceſte priſe heureuſe  
 En ſon eſquif recueillit l'enfant & la mere pleureuſe :  
 Et ramant ſoudain à bord les meine à Polydecte prince  
 De Serif, qui gouuernoit la non encor friche prouince  
 De l'Ifle, qui fut depuis de fertile faite pierreuſe,*

Quand le peuple s'empierçant regarda la face hideuse  
 Que Persee le vangeur de la vergongne de sa mere,  
 ( Car tout le peuple aprouuoit de Polidece l'adultere )  
 Leur fit voir à son retour de l'aunture de Forcide.

Dedans l'isle de Serif Perfé la race Danaïde  
 Hors d'enfance estoit sorti : desja la barbe crepeluë  
 D'un premier poil blondelet frizotoit sa jouë veluë :  
 Plus il ne pouuoit tenir enclose sa noble prouësse,  
 Mais il brusloit d'esprouuer sa genereuse hardiësse,  
 Quand Minerue, qui veilloit à prendre la digne vengeance  
 Du peché de la Meduse, & de sa siere outrecuidance,  
 Au Tiran Serisien mit finement en la pensee,  
 ( Lors qu'en vn festin public du pais la gent amassée  
 Le don que le Roy vouloit luy donnoit en signe d'hommage )  
 De demander à Perfé de la Forcide le visage,  
 Cuidant ainsi l'estloigner de la vengeance de sa mere  
 Qu'il forçoit au lit seruil de son violant adultere.

La race de Iupiter pleine de vertu ne refuse  
 De s'efforcer d'accomplir l'entreprise de la Meduse :  
 Mais qu'y pourroit sa vertu sans le secours de la Deesse,  
 Qui vint pour l'accompagner arçant d'une ire vangereffe ?

Le vaillant Acrisien seul pourpensant à son voyage,  
 A l'escart de la cité se pourmenoit par vn bocage,  
 Les yeux fichez contre bas dans vne retraitte vallee,  
 Quand soudain voicy venir Minerue du ciel deualee  
 Qui dauant luy se presente, & donne des dons à Persee  
 Pour voyager dedans l'air, de ces mots flattant sa pensee.

Ne te ronge de soucy, gentille race Danaïde  
 O le sang de Iupiter, avec ces dons passe l'air vuide,  
 Fais preuue de ta vertu contre Meduse l'execrable :  
 Et n'ayant avecque toy pour ta compagne secourable,  
 Moy Pallas, qui suis ta sœur, qui ton courage fauorise.  
 Mesprise moy tout danger & poursuy ta braue entreprise.

Ce dit, luy baille les dons, Perfé dont le cœur tressaut d'aise  
 Ioyeux de si beaux joyaux atard son grand plaisir apaise,  
 Lettant ses yeux inconstans dessus les presans qu'il admire,  
 Qu'en ses mains & qu'en ses bras il tourne, tournaffe & renire :  
 Vn corselet ecaillé de mainte histoire surbossée,

*Que Vulcain feure des Dieux par bel art y auoit traſſee :*  
*A Pallas il le donna pour don noſçal, lors que pour femme*  
*Il eſpouſa dans les Cieux d'Amatonte la belle dame.*

*En la piece de dauant s'horribloit l'ancienne guerre*  
*Des Dieux ſouſtenans au ciel l'aſſaut des enfans de la terre :*  
*Trois montagnes les Geans l'vne ſur l'autre auoyent dreſſees,*  
*Qui la terre dedaignoient. & cachoient leurs fines hauffees*  
*Dedans le vague des cieux. Par deſſus des Titans les tropes*  
*Deçà delà ſurrampans preſſoyent des montaignes les croupes :*  
*Et ia portans dans le ciel le vray courroux de leurs menaces*  
*Aloyent joindre main à main encontre les dieux leurs audaces.*

*L'vn d'eux brandit comme vn dard, vn ſayn avec ſa racine,*  
*L'vn arriere ſe vouſlant renfrongne ſa hideuſe mine,*  
*Et dans ſes horribles mains ſur ſon col ployé renuerſes*  
*Tient vn enorme rocher : du rocher deux ſources verſees*  
*Coulent derriere ſon dos : tu dirois que l'eau ſeroit vraye*  
*Tant bien l'art dedans l'acier les ondes creſpes tourne & raye.*  
*Il tient le roc en ſes mains, & guignant d'vne fiere face*  
*De tous ſes nerfs il s'eſleue, & ia de l'elancer menace :*  
*L'vn en bas ſ'arme les poings d'vn mont que panchant il arrache,*  
*L'autre vne Iſle dans la mer hors de ſes fondemens detache.*

*Les vns ſont ſur les ſommets, les vns au pendant des montagnes,*  
*Les autres à michemin, les autres eneor aux campagnes.*  
*O terre, tes propres fils arrachent de toy tes entrailles,*  
*Qu'à leur dommage trop grand trop liberale tu leur bailles !*

*En ſes bras ſe conſtant cette audacieuſe jeuneſſe*  
*Mit de ſon premier abord Iupiter en grande deſtreſſe.*  
*Mais Tiſee le Geant & Mimas au euilé de rage*  
*Et le fier Porſirion à l'eſpouantable corſage,*  
*Reté avec ſes rochers & le violant Eneclade*  
*Iet leur deſtroncs arrachez, qu'euffent-ils peu encontre Pallade*  
*S'aoursans encontre l'eſcu qui brille horrible en ſa ſeneſtre,*  
*Et encontre la hache roide armure de ſa forte dextre ?*  
*Icy portraite elle eſtoit comme Pallante elle renuerſe*  
*Qui vomit vn lac de ſang par où ſa hache le trauerſe.*  
*Il tombe ainſi qu'il eſt grand tout alenuers pieds par ſus teſte,*  
*Et là dans les Cieux ouuers Iupiter brandit ſa tempeſte :*  
*A ſon coſté les Cyclops de foudres aiſlez le fourniffent :*

*Iupiter les darde : les vns les Geans de flammes saisissent,  
 Les vns volent parmy l'air, les vns les montagnes foudroyent,  
 Les vns voltent de sa main, les autres la terre poudroyent :  
 De foudres ardent ses mains, la gauche stambante il auance,  
 Et sa dextre hautcoubant déjà desja son foudre elance.  
 L'air rougit d'esclairs ardens, la raieur au ciel s'en allume,  
 La terre fume bruslant, la mer bouillonnante en escume.*

*Tout aupres du foudroyant Mars leue sa lame terrible  
 Brillante vne palle peur. Bacchus de la machoire horrible  
 Et des griffes d'un Lyon Reté tout de son long deschire,  
 Et ses boyaux tressaillans de son enorme panse tire.*

*Apollon tient l'arc au poing d'où vient de voler la sagette,  
 Qui le grand Porfirion renuersé piécontramont jette.  
 Chacun des Dieux son Geant se choisit pour son aduersaire,  
 L'etour se pellemellant s'eschauffe d'un effort contraire,  
 Les Geansdonnent l'assaut, les Dieux foustiemment & repoussent,  
 Des deux parts les assaillans & les foustenans se courroussent.*

*Cecy fut bossé dauant en l'endroit où sous l'espauliere  
 Du bras droit le corselet s'esleue esclatant sa lumiere.  
 Sous le gauche en mesme endroit des Dieux menus vne autre armee  
 Se viennent joindre au combat par les trois freres animee  
 Cotte, Gige & Briaré : sur leurs espales employab'es  
 Sailloient de cinquante couls cinquante testes effroyables  
 A chacun d'eux, d'oüpendoient cent bras & cent mains violantes.  
 Ces trois freres d'un seul coup dardent trois cent roches volantes  
 Sur les Titans accablez : l'air s'obscurcit du noir orage  
 Des rochers s'entrepoussans, la terre noircit de l'ombrage.*

*Deffus les cuiffots pendans se herissonnoyent deux batailles  
 De piques, haches & dards, & de corselets & d'escailles :  
 Et desja couchans le bois au choc apprestoient leur courage  
 Ardens leurs armes bagner au sang coulant de leur charnage,  
 Sur l'une bataille Mars estinceloit dedans ses armes,  
 Sur l'autre rayoit Pallas, tous deux les poussans aux alarves.*

*En la piece de derriere au bas Athenes sont portretes  
 La Citadelle & le port fait en arc, où les ondes fêtes  
 D'azur calmes se crespoyent : Là viuoit la noise gentille  
 D'entre Neptune & Pallas pour donner le nom à la ville.  
 Deux fois six Dieux au plus haut esleuz pour juges de l'affaire*

*En sieges hauts sont assis, au milieu Iupiter le pere  
 Se sied en grand'Majesté. Plus bas, le Roy des eaux marines  
 Sous son trident fait saillir vn cheual, qui de ses naines  
 Souffle viuant en l'acier vn alene feu-vomissante :*  
*Sous la hache de Pallas se pousse l'Oliue naissante :*  
*Les Dieux en sont esbahis : d'Oliuier vn retors feuillage  
 Entournant le corselet borde les bornes de l'ouurage.*

*Vn tel corselet vestit de Iupiter l'orine race,  
 Qui gaillard s'esfouïsoit en la beauté de sa cuirasse,  
 Comme l'oyseau de Iunon, qui glorieux sa teste vire,  
 Et de son pennache ceillé fait la roué & dedans se mire.  
 Puis d'un baudrier cloué d'or ceignit son espaule en escherpe,  
 D'où pendoit vn coutelas lumé en façon d'vne serpe,  
 Vn coutelas portemort : de laspe verd est la poignée,  
 Du long du fourreau brillant mainte estoille d'or est semée.*

*A ses pieds il attacha deux talonieres à deux aisles,  
 Qui dans l'air sur terre & mer deuoyent le soutenir isnelles  
 Haut esleué par le vent : & d'vne Capeline aiflee  
 De l'vne & de l'autre part il a sa perruque affublée.  
 Elle a d'vn Hibou la forme : audauant il fanche la teste,  
 Au flanc ses aisles estend, de son eschine il fait la creste.  
 Puis apres le jouuenceau faisant sin de s'armer se charge  
 Tout joyeux le gauche bras d'vne resplendissante targe,  
 Ronde grande comme on voit vne Lune pleinement ronde  
 Contre le Soleil couchant s'esleuer de l'Indienne onde.*

*De ces armes que Minerue apporta du ciel deualante  
 Persee estoit tout armé, quand cette parole volante  
 Elle luy dit l'enhortant de haster sa braue entreprise.*

*A quoy ven-tu plus musier, ô le noble neveu d'Acrise?  
 Sus, il est tems de partir : me suiuant pour ta seure guide,  
 Pousse la terre des pieds & t'eslance dedans le vuide :*  
*Mais quand tu seras dauant la Meduse empierrante, garde  
 De la guigner autrement, mais en ma targe la regarde,  
 Et si tost que l'y verras ne crein, mais dès icy t'appreste  
 A luy faucher d'vn bras fort dehors des espaules la teste.*

*Ce dit, la Deesse part. Persé que sa parole auance,  
 Des pieds repoussant la terre apres elle dans l'air s'élance.  
 Et comme l'oyseau niais qui n'a fait essay de ses aisles,*

*Après sa mere craintif bat l'air de ses plumes nouvelles,  
Et n'ose encor l'esloigner, ainsi le volant Acrifide  
Suit de pres le vol legier de Minerue sa bonne guide.*

*Quelque pefcheur l'auifant fillonner les pleines érines,  
Qui de fa ligne jettoit ses ameçons aux eaux marines,  
Ou quelque bergier penchant deffus fa houlette crochue,  
Ou le paifan appuyé fur le manchon de fa charruë,  
Penfoit que ce fust vn Dieu qui fit ainsi par l'air fa voye,  
Et le priant l'adoroit en fon cœur friffonnant de joyc.  
Perfé seul apparoiſſoit, non pas Minerue la Deefſe,  
Pour neant aux yeux mortels vn immortel voir ne fe laiſſe.*

*La leur chemin s'auançoit, & ja la ville d'Eredee  
A dextre ils abandonnoyent, à gauche Crete la peuplee,  
Et paſſoyent ja d'affés loing d'Enomas l'eſclandreufe ville,  
Pendans en l'air fur la mer, qui eut le furnom de Mirtille,  
Qui depuis ayant trahi de fon Roy la rouë meurtriere,  
Reccut noyé par Pelops de fa trahifon le falere.*

*Bien loin à dextre ils voyoyent de Cercire l'Ifle fruiteufe,  
Des Feaces le ſejour, gent des eſtrangers ſoucieufe,  
Et voir de loin ils pouuoient en Etne la Sicilienne  
Rouler des torrens de feu la fournaiſe Cyclopienne.  
A gauche ils auoyent laiſſé la grande & la Syrte petite  
Mal-fameufe de perils, que la ſage Pilote euite,  
Quand les hauts ſommets d'Atlas qui peu-à-peu ſe decouuurent,  
Deſia deſia plus à plein à veué d'œil ſurcroiſtre ils virent.  
Là droit eſtendans leur vol tant de pais laiſſent derriere  
Qu'ils viennent où les Gorgons ont leur maiſon : quand la guerriere  
Minerue arreſta Perfé, mettant pied la premiere à terre,  
Et Penhardit de ces mots : Or vuide de ton ſineterre,  
Perfé, vuide ton fourreau : l'affaire plus ne nous retarde.  
Fiche l'œil en mon eſcu, comme dans vn miroir regarde.  
Ce que voir tu ne pourrois autrement ſans triſte dommage :  
Telle hideuſe vertu j'ay voulu mettre en ſon viſage :  
Perfé, ſuy moy valeureux, & me ſuiuant fay preuue au faire,  
Que tu es frere à Pallas & vrayment du ſang de mon pere.*

*Ce dit, elle marche auant par vn vergier que les Forcines  
Tout dauant leur antre auoyent. Quatre fontaines argentines  
Crefſoyent de diuers endroits maint ruiſſeau, qui d'un lent murmure*

Faisant gazouiller ses eaux mainte isle verdoyante emmure,  
 Qui de Trembles & Peupliers & d'Aulnes aimans les riuages,  
 Et qui de Saules brehains s'egaioyent sous les frais ombrages.

Pres vne touche de bois verdoyoit de porteglans Chesnes,  
 De Chasteigners heriffez, d'Ormes ombreux, & de hauts Fresnes  
 Propres au poin des guerriers. Dans ce bois auoit son repaire  
 Mainte beste, & maint oyseau dedans ce bois faisoit son aire.  
 Deçà delà s'y voyoit sans ordre mainte beste roide  
 Qui la Meduse ayant veuë estoit durcie en roche froide :  
 Viues on les penseroit, tant bien le geste encores dure,  
 (Qu'ils auoyent au changement) empreint dedans la pierre dure.

Vne vigne surrampant ombrageoit la porte de l'autre,  
 S'esgayant en maint raisin. Minerue dedans le creux entre,  
 Et l'Acrisien la suit de l'escu ne bougeant sa veuë  
 Où Meduse qui dormoit dans vn coin il vit estenduë :  
 La Deesse l'y guida : tost de son courbe Simeterre  
 Il luy trançonne le chef. Le corps sans chefchet contre terre,  
 Vn estang de sang sourdit coullant de la gorge couppée,  
 D'où sailit miracle grand Crisator à l'orine espee,  
 Et Pegase aïslé cheual : Crisator d'Ibere eut l'empire,  
 Pegase haut esleué hache l'air & des aïslés tire,  
 Et volant dedans le ciel dedaigne les basses campagnes,  
 Et se maniant leger franchit les fines des montagnes,  
 Ainsi perradant en l'air d'Elicon la jime il encaue,  
 Et de son pied fontenier repoussant le mont il l'engraue :  
 De là soudain vn souzjon d'vne onde nouvelle boullonne.

Des Muses vierges le chœur qui voit fourdre l'eau, s'enestonne,  
 Remarquant le pas sourceux, & bœant en haut s'esjouuante,  
 De voir ainsi voyager dans le ciel la beste volante.  
 Depuis autour de ces eaux les Nymphes leur bal demenerent,  
 Et de Lauriers verdoyans tout le riuage encourtinèrent :  
 Et nulle beste depuis n'a touché cette onde argentine,  
 Qu'en memoire du cheual ils surnommerent chevaline.  
 Fors les chantres oyfillons qui par le Laurierin bocage  
 Fredonnetans leurs chançons degoyent vn mignot ramage.  
 Mais les Corbeaux croassans, ny les Corneilles jazereffes,  
 Ny les criards Chahuans, ny les Agaffes jangleresses  
 Ne touchent à la belle eau, qui coulant de la nette source

*Sur un sablon argentin crespé sa tournoyante course,  
 Autour de cent prezaux & cent verdoyantes iflettes,  
 Là où la fraîche moiteur abreuve dix mille fleurettes.*

---

LES MUSES.

---

A MONSIEUR BELOT.

*P*UIS que, BELOT, des Muses tu embrasses,  
 Un d'entre feu, les miellicuses graces,  
 Et que les vers tu ne tiens à mespris  
 Que j'ay chantez de leur fureur épris,  
 A l'amitié qui nos esprits allie  
 D'un doux lien ces chansons ie dedie,  
 Ces chansons cy qu'outré de leurs douceurs  
 Me font chanter les Pierides sœurs.

*Pauretes Sœurs aujourdhuy reboutees  
 Presque de tous : las ! a qui sont ostées  
 Les dignitez qui d'honneur les vestoyent  
 Jadis alois qu'en terre elles hantoyent,  
 Quand leurs seruans estoyent cheries des Princes,  
 Sous qui bransloyent les plus grandes prouinces :  
 Quand de ses dons la Muse cheriffoit  
 Les mesmes Rois, si quelque foy reçoit  
 Le bon viellard qui ceste voix sacree  
 Chanta jadis aux vmbrages d'Aseree.*

*« Celle des sœurs qui se dit Belle-voix,  
 Et leur aînée, accompagne les Rois.  
 A qui des Rois de Iupiter la race,  
 De Iupiter les filles font la grace  
 De l'honorer : A celui qu'ell' auront*

Regardé naistre, elles luy verseront  
 Dedans la bouche vne voix sauoureuse :  
 Tout doux propos sa langue douceuse  
 Est degoutant. Et quand selon les droictz  
 Entre le peuple il ministre les loix,  
 Chacun ravi sur luy ses yeux estance :  
 Luy cependant d'un parler d'assurance  
 Soudain & bien appaise un grand debat.  
 Des sages Roys aussi est-ce l'estat,  
 Qu'en plein conseil de paroles aisees  
 Du peuple soyent les noises appeasees :  
 Le tort puni, le bien remuneré.  
 Ainsi de tous humblement reueré  
 Comme un grand Dieu par sus tous il excelle :  
 Des Muses sœurs la sainte grace est telle  
 Vers les humains. » Voyla ce que chantoit  
 Ce bon pasteur quand la Muse hantoit  
 La Court des Rois : quand les sœurs honorees  
 De riches dons s'esgayoient decorees  
 Par les heros, qui d'un los bien heureux  
 Accompagnoyent leurs faictz cheualeux :  
 Quand les plus grands ne dedaignoyent la lyre  
 Pour la toucher, & l'honneur faire bruire  
 De leurs yeux, noble race des Dieux,  
 S'encourageans par leurs faictz glorieux.  
 Combien de fois, des guerres ce grand foudre  
 Achill' horrible & de sang & de poudre  
 Estant venu de l'estour, n'attendoit  
 D'estre effuyé, que son lut demandoit ?  
 Combien de fois jouat-il de sa Lyre  
 Se consolant, quand digerant son ire  
 Dedans sa tante, aux miserables Grecs  
 De son bras fort il causa les regrets ?  
 « Car si quelqu'un ayant l'ame offensee  
 D'un dueil nouveau s'attriste la pensee  
 Seichant son cœur : & des Muses seruant  
 Chante les faictz des hommes de deuant,  
 Ou des grands Dieux : en un rien il oublie

Tout son travail, & de melancholie  
 N'est plus recors, & soudain tout ennuy  
 Par leurs presens est escarté de luy.  
 Telle douceur des beaux presens degoutte  
 Des saintes Sœurs, à qui prompt les escoute,  
 Defaigrissant tout rongé-cœur soucy  
 Dans la liqueur de leur miel adoucy. »

Achill' adonc honorant ces Nymphettes  
 Daiguoit cueillir leurs gentilles fleurettes,  
 Et daiguoit bien retourné de l'estour,  
 Les honorer de son lut à leur tour :  
 La mesme main qui sur la gent Troyenne  
 Auoit brandi la hache Pelienne,  
 Par fois touchoit sa guiterre d'un son  
 Qui respondoit à sa douce chanson,  
 Comme Chiron le bon fils de Philire  
 L'auoit appris de chanter sus la Lyre  
 Dedans son antre, où jeune il fut instruit  
 A la vertu, dont aux Troyens le fruit  
 Il feit sentir : Tant en bonne nature  
 Du bon Centaure a peu la nourriture.

Ce Chiron mesme auoit en sa maison  
 Auparauant nourri le fils d'Æson,  
 Qui vint le voir quand la fleur de la Grece  
 De toutes parts accouroit d'allegresse  
 Dessous sa charge au port Iolkien  
 Pour conquester le joyau Phryxien.  
 Iason adonc à ce Centaure sage  
 Se conseilla du fait de son voyage :  
 Quand le Centaure accort & bien veillant,  
 Son nourriffon dit ainsi conseillant.

Garde toy bien, ma nourriture chere,  
 Hors de son port de pousser ta galere  
 Dedans la mer, garde t'en bien deuant  
 Qu'estre fourni d'un Poète sçauant  
 Qu'il faut auoir, soit aux diuins affaires  
 Pour des grands Dieux ordonner les mysteres,  
 Soit pour t'aider sagement au besoin

De son aduis, ou soit pour auoir foin  
 Touchant le lut de seduire la peine  
 Des Minyens raclans la moite plaine.  
 Par son doux chant leur labour adoucy  
 Se trompera. Il aura le soucy  
 D'eterniser en chanson immortelle  
 De tels heros vne entreprise telle,  
 Faiete, ó Iason, sous ta conduicte, à fin  
 Que vostre loz jamais ne prenne fin.  
 « Le sur paisan qui laboure la terre  
 D'un soc agu, celuy qui menant erre  
 Par les pastiz les troupeaux, & celuy  
 Qui par les eaux se donne de l'ennuy  
 Trainant ses rets en sa fresle barquette,  
 Pour le guerdon de son trauail souhaite  
 Tant seulement d'auoir le ventre plein,  
 Et de saouller son aboyante faim.  
 Mais le vaillant qui braue se propose  
 De mettre à fin quelque excellente chose,  
 De sa prouesse alors le digne fruiet  
 Il receura, quand vn louable bruiet  
 Le fait cognoistre, & quelque part qu'il tire  
 Ainsi qu'un Dieu tout le monde l'admire.  
 Lors qu'esleué sur le char precieux  
 Des Muses sœurs il vole dans les cieux. »  
 O bien heureux qui d'une main certaine  
 Des Muses sœurs la belle coche meine !  
 Le nom de luy, ny de ceux qu'il conduict  
 Ne souffrira la sommeilleuse nuict !  
 « Vertu n'est pas la vertu, dont la gloire  
 Viue ne luit en durable memoire.  
 Autant voudroit n'auoir fait jamais rien  
 S'il n'en est bruit quand on a fait le bien.  
 Celle vertu qu'on ne voit apparente,  
 Woyfueté de bien peu differente  
 Naissante meurt, si le Poete sainct  
 Pour tout jamais sa memoire n'empreint. »  
 Donc si tu veux, ma douce nourriture

O sang d'Eson, que la race future  
 Parle de toy d'âge en âge suiuant,  
 Louant ton nom à jamais suruiuant :  
 Garde toy bien qu'orfeline d'Orphee  
 Des Pins premiers ta galere estoffee  
 Fende les flots. Iason, garde toy bien  
 D'entrer en mer sans le Duc Thracien :  
 Va le trouuer toy mesme en Pierie,  
 Et le trouuant, de vous suiure le prie :  
 Pour compaignon tel l'oëte ayans pris  
 Suiuez hardis le voyage entrepris.

Ainsi Chiron la race Philyride  
 Dit son aduis : & le preux Æsonide  
 Ne tenant pas son conseil à mespris,  
 De luy congé courtoisement a pris,  
 Et tira droit aux monts de Libethrie  
 Deuers Orphé seigneur de Pierie,  
 Le requerir ne vouloir dedaigner  
 A la toison les preux accompagner.

Si le trouua tout au pres de son antre,  
 Où le flot d'Ebre aux flots de la mer entre,  
 Tenant sa harpe, adossé contre vn Pin  
 Qui par son chant tiré du mont voyfin  
 Là deualé luy prestoit son ombrage.  
 Il allegroit tout le desert fauage  
 De sa chanson, que d'une douce voix  
 Il marioit au toucher de ses doigts.

A son chanter les Nymphes & leur pere  
 Ebre vieillard, hors leur moite repaire  
 Pouffoyent leur chef : & les flots arrestez  
 Et les poissons y sauteloient flatez.  
 Là les Tritons & les Nymphes marines,  
 Foulans cachez sous leurs vertes poitrines  
 Les calmes flots, la riue costoyoyent,  
 Et sous son chant nouans s'esbanoyoyent.  
 Là sous sa voix les cointes Orcades,  
 Et les Satyrs accordoyent leurs gambades :  
 Là les plus fiers animaux alliez

Sans faire mal se veautroyent à ses pieds.  
 Le cerf fuyant ne craignoit la Lyonne.  
 En oubliant sa nature felonne  
 Le Loup ravi sur le mouton beoit :  
 Contre le Loup le mastin n'abboyoit.  
 Pres de l'oiseau nuit-volant (grand merueille)  
 Muette sied la criarde corneille :  
 En mesme branche avec le doux ramier  
 Se voit branché le faucon passagier :  
 Là de son chant l'aronnelle alechee  
 Deuant ses pieds laisse cheoir sa bechee,  
 Qui s'oublant & de plus loing voler,  
 Et de son nid, prend surprise dans l'air.  
 Les vents mutins amiables se taisent  
 A ses acords, & leurs rages appaisent :  
 Fresnes & Pins ententifs à son chant,  
 Enclins à bas leur cheftiennent panchant  
 Comme oreillés : en si forte harmonie  
 L'Eagrien ses doux accords manie.  
 « Tels sont les dons des Muses, ravissans  
 Mesme la chose orpheline des sens. »  
 Encor on voit la riue Thracienne  
 Pour monument de la voix Orphienne,  
 Encointuree en grands Chesnes plantez  
 Pres rang à rang, qu'il fait venir satez  
 De son doux jeu, du hault de la montagne  
 Jusques au val que le flot d'Ebre baigne,  
 Vne ceinture y dressant dès adonc  
 D'arbres espés qui se suiuoient de long :  
 Qui, comme en dance alloient les arbres, auec  
 Jusque aujourdhuy, & se dit la ceinture  
 Threïcienne, entre ceux qui en mer  
 Pres ceste coste aujourdhuy vont ramer.  
 La son voyant si diuerse meslee  
 Autour d'Orphee en un rond assemblee,  
 S'arreste coy, s'émerueille de voir  
 Rochers & boys d'eux-mesmes se mouvoir,  
 Et tout tranfi d'une telle merueille

*Presta long temps à son chanter l'oreille,  
 Tenant ses pas tandis que s'achevoit  
 Le jeu qu'Orphé sur ses cordes mouuoit.*

*O premier né (disoit il) je te chante,  
 Amour aîlé, dont la force alechante  
 D'vn nœud fertile toutes choses conjoint,  
 Et d'éguillon femancier les époint.*

*Astre luisant, auant qu'aucune chose  
 Du vieil chaôs encore fust déclose,  
 Quand mer & feu, ciel & terre acroupis  
 D'vn noir brouillas languissoyent assoupis,  
 Quand en vn corps le chaud & la froidure,  
 La chose molle avec la chose dure,  
 Le sec au moite, & le lourd au leger  
 Auoit debat : premier les arranger  
 Tu entrepris : de gaillarde alegresse  
 Saillant dehors de ceste mace épesse,  
 Tu debrouillas ce desordre, ô bon Dieu,  
 A chaque chose assignant propre lieu.*

*Au plus hault lieu des cieus la voûte ronde  
 Tu lambriſſas encourant ce grand monde :  
 Tu y fichas les astres parsemez  
 Comme flambeaux pour la nuit allumez :  
 Tu feis le feu sous le ciel prendre place  
 Comme élément de plus legere masse :  
 Puis l'air tu feis sous le feu se ranger,  
 Dessous l'air l'onde élément moins leger.  
 La terre après en son poix compassée,  
 Tout au milieu sous la mer embrassée,  
 Gestr tu feis, de rebelles accords  
 Ent'alliant les membres de ces corps.  
 En hault sur l'air vn & vn lumineux  
 (Dont l'vn la nuit, l'autre le jour éclairé)  
 Tu suspendis : & sur deux fermes gons,  
 Faisant rouer tous les celestes ronds,  
 Tu feis raurir chacun en sa boutée,  
 A fin que par leur reuolte arrestée  
 Diuersement l'vn & l'autre condui*

Bornast l'an, mois, sepmaine, jour & nuit.  
 Depuis, ó Dieu, de chaine adamantine  
 Ayant lié ceste belle machine,  
 Et sur la terre ayant fait que les eaux  
 Dorment en lacs, & coulent en ruisseaux :  
 Et que les monts dans les nuës se dressent,  
 Et que les champs estendus se rabaissent,  
 Les champs d'herbage & des dons de Ceres,  
 Les monts vestus de fueilleuses forests :  
 Ceux-ci repaire aux mi-dieux cheure-testes,  
 Ceux-là pasture aux hommes & aux bestes :  
 Ayant peuplé de poissons nuds les eaux,  
 L'air transparant de mille peints oiseaux :  
 Depuis porté dessus tes aïstes gages  
 Par tout le monde hault & bas tu l'égages.  
 Ou tu te plais aux gouffres demenez  
 De bouffements par les vents forcenez :  
 Et là plongé dans les eaux plus profondes,  
 Puissant Amour, maugré leurs moites ondes,  
 Du vieil Foreyn les filles dans leurs creux  
 Tu vas brusler de tes petillans feux :  
 Ou traucersant l'air vague tu allumes  
 Le genre aïslé vestu de peintes plumes :  
 Ou descendu, de traits chauds & subtils  
 Tous animaux, & nous hommes chetifs,  
 Ici tu poinds, de ta flamme douc'aigre  
 Grillant les cœurs : ou d'un vol plus alegre  
 Montant hardy sur les voutes des cieux,  
 Là tu t'assies au milieu des grands Dieux,  
 Donteur de tous par tes fortes fagettes,  
 Que parmy eux deçà de là tu jettes :  
 Voire & leur Roy sous toy flechit contraint,  
 Roy que le ciel & que la terre craint.  
 Tout te craint, Dieu : à ta douce puissance,  
 O premier-veu, tout rend obeissance.  
 Si tout le monde en toy ne s'asseuroit,  
 Par le discord il se demembreroit.  
 Mais par tes dons, Semencier, tout s'asseur.

Se perpetué, en son estre demeure,  
 Et d'une paix immuable conioint,  
 Suit volontiers ta force qui l'époint.  
 Le te saluë, ó Dieu, qui sur ton aïfle  
 Premier vuïdas la masse vniuerselle  
 Du vieil chaôs, fa'stant éuanouir  
 La vieille nuit, le jour épanouir.  
 Le te saluë, Amour, de qui la grace  
 Des choses tient en son estre la race,  
 Par qui tout vit, par qui tout ce qui est  
 Pour viure meurt, & pour mourir renaißt.

Cét hymne sainct le poëte Eagrïde  
 Auoit fini, quand Iason Esonïde  
 Il apperçeut, qui n'auoit le pouuoir  
 Tout épris d'aïse encor de se mouuoir :  
 Si doucement ceste douce merueille  
 Auoit rauï son ame par l'oreille.

Orphee adonc courtoisement humain  
 Le bien-veigna, le menant par la main  
 Dedans son antre. Vue voute naïue  
 Là se hauffoit deffous la roche viue,  
 Qu'un grand pilier nay là du mefme lieu,  
 Non façonné soustenoit au milieu.

Autour de l'antre vn long fiege de pierre  
 Saillant du roc toute la place enferre,  
 Et dans le roc maint autel échancré  
 Est en l'honneur des grands Dieux consacré.

Dedans cét antre Orphé prince de Thrace  
 Conduit Iason, & luy fait prendre place,  
 Et vient soudain pres de luy se ranger,  
 Ayant enjoint d'apporter à manger.  
 Incontinent deux filles recoursees  
 Au deuant d'eux les tables ont dressees.  
 Quand d'un bon vin, d'entremets & de pain  
 Eteinte fut & leur soif & leur faim :  
 De deuant eux les tables déchargees  
 Sont de rechef en leur place rangees.  
 Adonc Orphee à Iason demandoit

Quel grand motif deuers luy le guidoit,  
 En ces doux mots : bien que la renommee  
 De la Toison déjà par tout semee,  
 L'auertist bien assez quelle raison  
 Vers luy pouuoit mener le preux Iason.

Iason (dit-il) d'Eson ó noble race,  
 De qui les traits je remarque en ta face,  
 Mais quel motif, dy moy, te meine icy ?  
 Lors que plus fort te presse le soucy  
 De tes apprests pour l'entreprise grande  
 Du Mouton d'or : lors qu'une noble bande  
 De toute Grece accourüe à ton fort,  
 Prompte t'attend déjà dessus le bord,  
 Pour pousser hors du Pagasois riuage,  
 La nef d'Argon d'Arge le bel ouuage,  
 Qu'Arge le fils d'Arestor, comme on bruit,  
 A charpenté par Minerue conduit.

Mais pourroit bien quelque neusue surprise  
 Auoir rompu ceste belle entreprise ?

« Comme lon voit des hommes les propos  
 Ne pardurer en vn constant repos :  
 Quand par vn rien ce que l'homme propose  
 Tout au rebours la fortune dispose :  
 Dessous tel fort sur la terre sont nez  
 Pauures humains aux iazards destinez. »

Iason respond : Orphé, nulle surprise  
 N'a, Dieu mercy, rompu nostre entreprise :  
 Déjà les preux au Pagasien port  
 Tous assemblez attendent sur le bord :  
 Mais fils d'Eagre, ó Prince de la Thrace,  
 Vne requeste accorde nous de grace,  
 Que je te vien pour eux tous presenter,  
 Et dont je croy tu ne veux t'exempter.  
 Orphé, les Preux, qui sur le bord attendent,  
 Tous d'une voix t'appellent & demandent,  
 Et desfrans ton lut & chant diuin,  
 Pour compagnon t'esperent du chemin  
 Dessus la mer : & quittans le riuage

*Ne veulent pas s'embarquer au voyage  
Si tu n'y viens : ny sans toy nauiger  
Par la grand mer au país cstranger.  
Car des enfers deffous l'ombre sans joye  
Hors de ce jour tu as trouué la voye  
Seul à par-toy, & seul tu as au jour  
De l'ombre icy retrouué le retour.*

*Doncques Orphé race de Calliope,  
Des preux Gregeois ne dedaigne la trofe :  
Fay qu'il ne tienne à toy, je te supply,  
Que tost ne soit ce voyage accomply.*

*Bien tost apres la parolle ayant prise,  
L'Eagrien, Que tant belle entreprise  
O sang d'Eson (dit-il) ne vienne à chef,  
Ainsi par moy n'aicenne tel mechef.  
Mais faut-il donc tout vicil que je suis ores,  
Cassé, recreu, que je voyage encores,  
Après auoir passé tant de trauaux ?  
N'ay-je souffert encore assez de maux  
Iusques icy, courant de terre en terre  
Par les citez pour le scauoir acquerre,  
Dés que je fu retourné des enfers,  
Où mille ennuis vagabond j'ay soufferts,  
Quand je perdy ma femme tant aimée,  
Qu'un fier serpent de dent enuenimée  
Mordit au pié. Pour ma femme rauoir,  
Le fier Pluton j'osay bien aller voir :  
Et bien qu'il soit aux autres imployable,  
Si fei-je tant par mon chant larmoyable  
Ioint à mon lut, qu'Eurydice j'auroy  
Sous telle loy, que l'œil ne tourneroy  
Derriere moy, iusques à tant que j'usse  
Fait le voyage & sur terre ie fusse :  
Mais ie ne peu malheureux me garder  
A mi-chemin de ne la regarder :  
Et malheureux, par mon amour trop grande  
Ie la perdy : encor je la demande,  
Y retournant, mais tant ne puis ouurer,*

*Effayant tout que de la recouurer :  
Dont me conuint en complainte piteuse  
Vomir mon dueil, & ma face moiteuse  
Noyer de pleurs, entrant en la fureur,  
Qui m'a contraint à si loingtaine erreur.*

*De ceste erreur en vain donques ma mere  
M'a retiré loin de terre étrangere  
En ma maison, pour attendre à sejour  
La noire fin de mon destiné jour?  
« Mais vainement l'home foible s'obstine  
Contre le sort que la Parque destine :  
Et je ne veu la Priere irriter,  
Par ce qu'elle est fille de Iupiter. »  
Auecque vous mon fier destin me presse,  
Je le suiuray de cœur & d'alegresse,  
Tout vieil encor que je suis, dans Argon  
Des jeunes preux j'entreray compaignon.*

*L'Eagrien promettant le voyage,  
Disoit ainsi : a Iason le courage  
Dans son cœur gay treffaillant s'éjouit,  
Quand à souhait tel propos il ouït.  
Ainsi le Preux s'accompaignant d'Orpheus,  
Qui d'or portoit vne harpe esloffee,  
Laiſſa pressé le rocher Thracien,  
S'en retournant au port Pegafien,  
Où des Gregeois l'attendante ieunesse  
La s'ennuyant, de s'embarquer le presse.  
Les Minyens par leuiers & rouleaux  
Taschent pouſſer dans les marines eaux  
La grand'Argon, mais la galee large  
Se tient retifue en sa pesante charge,  
Et leurs bras forts n'auoyent pas le pouuoir  
Pour dans la mer du bord la demouuoir :  
Voire eust esté ce renommé voyage  
Adonc rompu dés le premier riuage,  
Sinon qu'Orphé tu pinças de tes doigts,  
Ta douce harpe : au son tu accordois  
Vu chant diuin, dont la proué flatee*

*Sur les rouleaux gliffa d'une boutee  
 Dedans la mer, du flot la fouleuant  
 Son fust premier adonques amboiuant.  
 Déjà vogant la chourme Minyenne  
 Faisoit nager la nef Pagasienne  
 Au sein marin, & deffous écumer  
 Les flots raclez de la ronflante mer :  
 Argon déjà sous le vent, à la prouë  
 Sa voile enflant, qui sur les vagues jouë,  
 Estoit suiuite à l'Orphienne chanson  
 De mainte Nymphé & maint dieu mi-poiffon.*

*On auoit ja laissé l'isle & la ville  
 Là où regnoit la princeffe Hypsipile,  
 Où les maris d'un féminin courroux  
 Estoyent tuez par le peuple jaloux.  
 Par toy Hercul sous tes seures sagettes,  
 Que d'un roide arc les decochant tu jettes,  
 Tombez a-dent les Géans montegnars  
 Mordoyent dépits leur mere en maintes parts :  
 Et les herôs repouffez d'un orage  
 Auoyent ja fait de leurs hostes carnage,  
 Cyzic fraudé par son hoste Iafon  
 Du doux retour à sa chere maison :  
 Hylas sailly dans le Mysois riuage  
 Avec son broc par la Nymphé sauuage  
 Estoit rai : quand suiuant son ennuy,  
 Quittant Iafon, Alcide erre pour luy.  
 Le preux Pollux de Iupiter la race,  
 De gans plumbez auoit meurdry la face  
 Du Roy Amyc, & de ses poings souillez  
 Teste & ceruelle auoit écarbouillez.  
 Zethe & Calais la chasse auoyent donnee  
 A tire d'aifle aux oyseaux de Phinee :  
 Et le deuin auertis les auoit  
 Quelle autre gent recueillir les deuoit :  
 Quand à leurs yeux les roches Cyanees  
 Au gré des vents rudement demenees  
 De chaque part s'entreuient heurter.*

N'ayant appris encor de s'arrester.  
 Autour la mer paslaçant écumeuse  
 Sous le choc brasse vne onde tortueuse,  
 Et le grand bruit du flot qui se derompt  
 Va iusqu'au ciel : tout le ciel en répond.

A voir ces rocs palit toute la bande,  
 Mesme Tiphys au timon ne commande,  
 Fors quand Minerue vn heron enuoya,  
 Qui d'vn bon signe atrauers auoya  
 Des Minyens la ja-retifue troÿse :  
 Dequoy premier le fils de Callioÿpe,  
 Les auifant, leur donna cœur d'oser  
 Ce fier peril des roches mépriser :  
 Et pinctant sa flate-pierre lyre  
 Amadoua d'vn chant qu'il sceut élire  
 Les rocs choquans, qui chacun de sa part,  
 Sans rechoquer se planterent à part.  
 Incontinent la marine bonasse  
 Vnit ses flots : la nef parlante passe  
 Par les rochers deslors enracinez,  
 Comme ils estoyent à jamais destinez.

Mais quelle erreur, ô BELOT, me déuoye  
 Tant égaré de ma premiere voye.  
 Que d'entreprendre œuure de si grand pris  
 Comme celuy que j'ay presque entrepris ?  
 Oser ainsi sur ma petite lyre  
 Du vieil Orphé les louanges deduire ?  
 Oser verser dedans la mer des eaux ?  
 Pres du Soleil allumer des flambeaux ?  
 Pourrois tu bien dignement, Muse fresle,  
 Son los diuin chanter de ta voix gresle  
 Et ce qu'il feit sauuant la nef Argon ?  
 Dirois tu bien l'affommeillé dragon,  
 Qu'il affoupit, bien que sa vuë ouuerte  
 Ne fust jamais de paupieres couuerte :  
 Bien qu'à dormir sa vuë ne sillant,  
 Il fust tousiours au guet de l'or veillant ?  
 Et qui dira le pris de ce voyage,

La Toison d'or, d'Athamas l'heritage  
 Pris de sur l'arbre, & les bœufs surmontez,  
 Bœufs soufle-feux aux piés d'érein, domtez?  
 Diroy-ie bien les migardes Sirenes  
 Tenir leurs voix pres de sa lyre vaines:  
 Qui, tous passans noyoient à leurs chansons,  
 Elles suiuir d'Orphee les doux sons?  
 Pourroy-je bien assez dignement dire  
 Comme des Dieux il sceut appaiser l'ire,  
 Comme des Dieux molissant le courroux  
 Se les rendoit fauorables & doux?  
 Et chanteroy-je assez bien le passage  
 D'entre Carybde, & de Scyllle la rage:  
 Carybde horrible en gouffres effroyans,  
 Scyllle en mastins aux egnes aboyans?  
 Carybde douce aux acords de sa lyre,  
 Ses flots hideux dans sa gorge retire:  
 Scyllle flatee aux douceurs de sa voix,  
 De ses mastins fait taire les abboys.  
 Et rediroy-je assez bien l'hymence  
 Qu'Orphé chanta de sa lyre sonnee,  
 Que de Iafon aux nocces il sonna,  
 Quand de Corfou les Nymphes estonna?  
 Diroy-je bien comme à penible alene  
 Les Preux recreuz par la Libyque arene  
 Portent leur mere, & les sileux ennuyz  
 De soif & faim par Orphee seduis?  
 Mais, ó BELOT, de vent quelle bouffee,  
 En pleine mer ma nef a resouflee,  
 Lors qu'obstiné plus fort contre le vent  
 Je veu tenir ma route de deuant?  
 Sus Muses fus, sans que le vent m'arreste,  
 Calmez la mer, accoisez la tempeste,  
 Et ma nauire auoyez d'un bras fort  
 A mon souhait pour surgir à bon port.  
 Ce n'est icy que de parole enflée  
 Les grands vertus ie veu dire d'Orphee:  
 Comme il prescha les mysteres des Dieux,

Que luy soigneux a prit des prestres vieux  
 Egyptiens : comme plus par sa grace  
 Que par rigueur se fait prince de Thrace,  
 Les hommes durs de celle region  
 Amolissant par la religion.  
 Suffise moy que ie donne à cognoistre  
 En quelle estime vn Poëte deust estre :  
 Quand on verra des Grecs la noble fleur  
 A vn Orphè rendre si grand honneur :  
 A fin qu'aumoins vn rien d'honeste honte  
 De nos plus grands iusqu'à la face monte,  
 Quand ils verront que par eux l'honneur du  
 Est si tres-mal aux Poëtes rendu :  
 Quand ils verront combien le train de viure  
 Des vieux herós ils ont laissé de suiure,  
 Qui pour l'honneur pourchassoyent les dangers,  
 S'auenturans aux pais estrangers,  
 Qui pour gagner (tant vne noble enuie  
 Piquoit leur cœur!) vne eternelle vie  
 Par les beaux chants que les poetes chantoient,  
 Leur fresle vie aux dangers presentoyent.  
 Ie vous salue, ó race valeureuse  
 Des demi-Dieux : vostre prouësse heureuse  
 Comme vos corps ne se sentira pas  
 Du long oubli compaignon du trespas,  
 Puisqu', ó Herós, vostre cœur magnanime,  
 De nos chansons a fait si grand estime :  
 Vous ne mourrez, vostre heur ne se téra  
 Tant que ce monde en foy se tournera.  
 Mais vous brutaux, qui la durable vie  
 N'estimez rien pres du bien qui varie,  
 De vanité repaissez vostre cœur,  
 Et vous aimez en vostre vaine erreur :  
 Tous vous mourrez, & vostre renommee  
 Auecque vous s'en ira consumee :  
 Et vous mourans vos corps & vostre los  
 Se pourriront dans vn cercueil enclos,  
 Pour n'auoir eu la Muse fauorable,

*Et pour n'avoir d'un guerdon honorable  
Acquis l'amour du cœur Aonien,  
Qui peut tirer du borbier Lethien  
Tous vifs les morts, quand un sçavant poëte  
Un noble nom entonne en leur trompette,  
Qui retentit un honneur mérité  
L'éternisant à la postérité.*

*Quel bastiment, quelle masse asseuree  
D'œuvre coûteux égale la duree  
D'un monument, dont l'ouurier des neuf Sœurs  
Sçait maçonner les fondemens plus sçeurs ?  
Et quoy plus beau pourroit échoir à l'homme  
Grand de tous biens qu'avoir qui le renomme,  
Et qui d'un bruit aux hommes épandu  
Chante par tout son renom entendu ?  
Ce bien seul reste aux Atrides de Troye,  
Troye la grand' apres dix ans leur proye,  
Et tout le bien par Priam detenu,  
Après leur mort à rien est devenu :  
Mais les beaux chants qu'en a sonnez Homere  
Vivent encor, restez pour le salaire  
Et seul guerdon de mille maux divers,  
Que les Gregeois souffrirent dix yuers.*

*O pere saint, ne soit dit que ie passe  
Ta sainteté sans qu'honneur ie lui face :  
Ie te salué eternal guerdonneur  
Des Preux guerriers : par toy leur bel honneur  
Florit encor, & non fany pour l'âge  
De jour en jour florira davantage :  
Et des vieux ans les siecles reuerez  
Tes chants rendront toujours plus auerez.  
Ie te salué, ó lumiere diuine,  
Qui luyfant clair tous poetes illumine :  
O vif sourgeon, qui par mille ruisseaux  
Tous écrivains abreuves de tes eaux !*

*Quand Alexandre alloit par la Phrygie  
Menant son ost contre le Roy d'Asie,  
On luy monstra le sepulchre d'Achil,*

O jouvenceau trop heureux (ce dit-il ,  
 O valeureuse ains heureuse jeunesse,  
 Que d'avoir eu de ta noble prouesse  
 Vn tel chanteur. Ce disant, de ses yeux  
 Il larmoya noblement enuieux.

O gardien fontenier de la source,  
 Qui du sommet d'Helicon prend sa course,  
 Et bien qu'aux champs Elysiens tu sois  
 Reçoy l'honneur de ma deuote voix :  
 Si Jean Dorat dès mon enfance tendre  
 Par tes chansons m'enhardit de pretendre  
 A m'ombroyer au bois Parnasien,  
 Et m'abruuer du flot Pegastien.

Diuin vieillard pour ta noble naissance  
 Sept villes sont encor en difference,  
 Mais trop en vain se debattent ces lieux,  
 Tu ne pris onc naissance que des cieux.

Et te teray-ie, ó l'honneur d'Italie  
 Toy grand Virgil, dont la docte Thalie  
 Encore bruit d'Énee les erreurs,  
 Les pastoureux avec les laboureurs?  
 Et vif & mort d'Auguste le bon Prince,  
 Toy qui nasquis sur les riués du Mince,  
 Tu as receu maint honorable don,  
 De tes beaux chants recueillant le guerdon :  
 De maints beaux dons il honora ta vie,  
 Autorisant ta Muse fauorie :  
 Car on l'a veu benin ne dedagner  
 En son priué de toy s'accompagner.

Toy mort, encor ta volonté derniere  
 Il enfreignit pour ta plus grand' lumiere,  
 Ne permettant d'Ilion la cité  
 Souffrir le feu non deux fois merité.  
 Aussi viura d'Auguste la memoire  
 Par ses beaux vers en eternelle gloire :  
 Plus tost les cieux tourneront au rebours,  
 Plus tost les eaux courront leurs cours,  
 Les cerfs viuront par les vagues sapees.

*Et les daulphins aux arbreuses vallees,  
Que d'vn tel Prince amy des saintes Sœurs  
Aux ans moisifs s'enrouillent les honneurs,  
Puis que l'ouurier des chansons immortelles  
Il a prisé prenant plaisir en elles :  
Puis qu'il a sceu la faueur meriter  
Des doctes Sœurs filles de Iupiter.*

*Puis que benin de Virgile & d'Horace  
Les honorant il a gagné la grace,  
Le clair renom du noble Mecenas  
Pour le long cours des ans ne mourra pas :  
Ains tout ouurier qui des doctes pucelles  
Sçaura guider les saincts outils, les belles,  
Par cet ouurier fera tant que son nom  
Noble viura d'vn immortel renom :  
Et Mecenas aux cordes de la Lyre  
Des Poetes saincts on orra tousiours dire,  
Et qui touché des Muses escrira  
De Mecenas les honneurs publiera.*

*Mais, ô Brinon, ne faut-il que tu viues  
Brifant le cours des heures trop hastiues  
A nostre mort ! & tu viuras aussi  
D'eternel los, puis que d'vn doux soucy  
Tu m'as outré mon doux cœur en ta vie :  
Or en ta mort meure toute l'enuie.*

*Qui est celuy qui venoit dans Paris  
Ardant de voir ville de si grand pris,  
Soit du país que bagne la Dunouë,  
Soit doù ses flots le roide Rhosne rouë,  
Soit des citez que le Pau laue, ou soit  
De celle gent qui la Tamise boit,  
S'il ha renom d'honorer le Parnasse,  
Que tout soudain ce Brinon ne l'embrasse,  
Ne le careffe, & ne trouue achoison  
De le traicter dans sa douce maison ?  
Et qui s'est veu (comme le fort se jette)  
Soit en prison, maladie ou souffrette,  
Si tant soit peu s'aduouast des neuf Sœurs*

Qui n'ait senty ses benignes douceurs?  
 Quel escriuant florissoit par la France  
 De qui Brinon n'ait gagné l'accointance,  
 Soit ou qu'en Grec, ou qu'en parler Romain,  
 Ou qu'en François guide sa docte main?  
 Tesmoins m'en font Ronfard, Belleau, Iodelle,  
 Dorat, Duchat : en tesmoing j'en appelle  
 Mesmes, Gorri, Sauuage, & cent aussi  
 De grand renom, que j'outrepasse icy.  
 Mais que BELOT qui les vostres embrasse,  
 O saintes Sœurs, ne sentist vostre grace,  
 Par maints beaux vers à jamais anobly,  
 Son nom tirer du boubier de l'oubly?  
 Non ne soit dict les Muses delicates  
 Aux biens-faiçeurs estre jamais ingrates,  
 Non ne soit dict que vostre guerdonneur  
 Double guerdon ne prenne en double honneur.  
 Sus, Muses, sus, sacrez à la memoire  
 A tout jamais de mon BELOT la gloire :  
 Guidez ma main, & venez l'asseurer,  
 Puis que sans vous rien ne peult pardurer.  
 Mais nul Auguste en ce malheureux âge,  
 Nul Mecenas ne nous donne courage  
 D'employer bien la grace & les beaux dons,  
 O belles Sœurs, que de vous nous auons :  
 Ronfard oy-sif son Francus abandonne,  
 Ronfard, combien que tout chacun luy donne  
 L'honneur premier qu'il a bien meritè,  
 Ne sent encor la liberalité  
 D'aucun Auguste : & que fait de Iodelle  
 L'esprit diuin pour l'ame qui excelle  
 En luy si rare? O Iodelle, tu n'as  
 Pour t'animer aucun bon Mecenas,  
 Qui dignement ta vertu recompence  
 Pour luy bastir vn œuure d'excellence  
 Contre la mort, tel que sçaurois choisir :  
 Mais, ô pitié! lon te laisse moisir.  
 Quant est de moy, O miserable Muse,

*Si quelque fois à tes dons ie m'amuse,  
C'est seulement pour tromper les ennuis  
De la fortune où trop pauvre ie suis ;  
Et ie veu bien que l'âge à venir sçache,  
Bien que vos dons, ô Muses, je ne cache,  
Que nul seigneur qui en ait le moyen  
Iusques icy ne m'a fait aucun bien.*

*Mais soit qu'un jour la largeesse ie sente  
D'un grand seigneur, soit que jamais absente  
Ne soit de moy la triste pauvreté,  
Tant que viuray comme ie l'ay esté  
Ie seray vostre, & vos merueilles grandes  
Me rauiront entre vos gayes bandes :  
Toujours par tout avec vous ie seray  
Et de vos dons ie m'accompagneray  
Toujours par tout : & lairray tesmoignage  
Que j'ay vescu en ce malheureux âge.  
Mais guidez moy, mais venez m'assurer,  
Puis que sans vous rien ne peut pardurer.*

*Ie vous saluë, ô du grand Dieu la race ;  
Oyez ma voix, donnez moy vostre grace,  
Dames, à fin qu'estant des cieux recors  
Mon origine, oublieux de mon corps,  
Ravi d'esprit sans fin ie vous adore,  
Foulant au pié ce que le monde honore,  
Dames, à fin que l'oubly paresseux  
Dans son bourbier ne noye, avecque ceux  
Qui vos beaux dons mesprisent en ce monde,  
Mon nom couuert sous la fange profonde :  
Mais mais mon nom dontera le trespas,  
Car vos beaux dons mesprisez ie n'ay pas.*

*Là, faites donc qu'à ceux ie puisse plaire  
Que vous aimez, car vous le pouuez faire,  
Si tant soit peu aux chants que j'ay sonnez  
Vostre faueur, Deesses, vous donnez.*

## DV MENIL

LA BELLE AGNES SORELLE.

AV SEIGNEVR SOREL.

SOREL, à qui pourroit venir plus agreable  
 Cette rime qu'à toy, né du sang amiable  
 Dont SORELLE fortit, qui me donne argument  
 Quand je voy sa demeure apres son monument ?  
 Je sçay, tu l'aimeras : car ta race honoree  
 Reluit de la beauté d'un grand Roy desirée :  
 Puis (si j'ay quelque force) on verra viure icy,  
 Et Sorelle & Sorel dont ma Muse a soucy.'

C'est icy le Menil, qui encore se nomme  
 Du nom d'Agnes la belle, & qu'encore on renomme  
 Pour l'amour d'un Roy Charle, & pour la mort aussi  
 D'Agnes qui luy causa cet amoureux soucy.  
 Icy l'air gracieux & les ombres segrettes  
 Temoignent aujourdhuy leurs vieilles amourettes :  
 Le manoir desolé temoigne un deconfort,  
 Comme plaignant toujours la trop hastine mort,  
 Quand le dernier soupir fortit d'Agnes Sorelle,  
 Qui pour sa beauté grande eut le surnom de Belle  
 Et peut tant meriter pour sa perfection  
 Que de gaigner à soy d'un Roy l'affection.

Ce Roy comme un Paris affollé d'une Heleine,  
 Du feu chaud de l'amour portant son ame pleine,  
 Estimoit presque moins perdre sa Royauté,  
 Que de sa douce amie éloigner la beauté.  
 Ce Roy, bien que l'Anglois troubla tout son royaume,  
 Jamais qu'à contre-cœur n'affubloit le heaume :  
 Volontiers nonchalant de son peuple & de soy,

Pour mieux faire l'amour eust quitté d'estre Roy  
 Contant d'estre berger avecque sa bergere :  
 Ce qu'en troubles si grands ne pouuant du tout faire,  
 Autant qu'il le pouuoit, fuyant toute grandeur  
 Il se desrobe aux siens, & ne veut plus grand heur,  
 Mais que sa belle Agnes ou l'embrasse ou le baise  
 Ou d'amoureux deuis l'entretienne à son aise :  
 Tant peut vne beauté depuis qu'Amour veinqueur.  
 (Voire aux plus braues Rois) l'empreint dedans le cœur.  
 Soudain vn bruit courut qu'vne molle pareffe  
 L'attachoit au giron d'vne belle maistresse,  
 Par qui de son bon gré souffroit d'estre mené,  
 Ayant perdu le cœur du tout effeminé.  
 Agnes ne peut celer, en son courage digne  
 De l'amie d'un Roy, reproche tant indigne :  
 Mais (comme la faconde & la grace elle auoit)  
 L'aduertit en ces mots du bruit qui s'esmouuoit :  
 Sire, puis qu'il vous plaiſt me faire tant de grace  
 Que loger vostre amour en personne si basse,  
 Sire, pardonnez moy, s'il me faut presumer  
 Tant sur vostre amitié que j'ose vous aimer,  
 Vous aimant ie ne puis souffrir que l'on médise  
 De Vostre Majesté, que, pour estre surprise  
 De l'amour d'vne femme, on accuse d'auoir  
 Mis en oubli d'un Roy l'honneur & le deuoir.  
 Donques, Sire, armez vous, armez vos gens de guerre,  
 Deliurez vos sujets, chassez de vostre terre  
 Vostre vieil ennemy. Lors bien-heureuse moy  
 Qui auray la faueur d'un magnanime Roy :  
 D'un Roy victorieux estant la bien aimée  
 Je seray pour jamais des François estimee :  
 Si l'honneur ne vous peut de l'amour diuertir,  
 Vous puisse au moins l'amour de l'honneur auertir.  
 Elle tint ce propos, & sa voix amoureuse  
 Du gentil Roy toucha la vertu genereuse,  
 Qui long tems comme éteinte en son cœur croupiſſoit  
 Sous la flamme d'amour, qui trop l'assoupiſſoit ;  
 A la fin la vertu s'enflamma renforcee

*Par le meſme flambeau qui l'auoit effacee,  
 Ainſi jadis Amour domta bien Achilles  
 Et domta bien auſſi l'indomtable Hercules ;  
 Mais apres les Troyens ſentirent leur puiffance :  
 L'un de ſon amy mort fit cruelle vengeance,  
 L'autre à Laomedon aprit qu'il ne deuoit  
 Souiller la ſainte foy que promiſe il auoit :  
 Auſſi l'amour du Roy n'empescha que la gloire  
 De l'Anglois ne periſt : car deſlors la victoire,  
 Qui d'un vol incertain varioit çà & là,  
 Se declarant pour nous plus vers eux ne vola.  
 Et depuis qu'il s'arma, peu-à-peu toute France  
 Se remit ſous le joug de ſon obeiffance.*

*Or ayant de nouueau deſſous ſa main reduit  
 Les Normans reconquis, pour prendre le deduit  
 De la chaffe & des bois, de ſon camp ſe deſtourne,  
 Et retiré l'hyuer à Gemieges ſejourne.  
 Là où la belle Agnes, comme lors on diſoit,  
 Vint pour luy decourir l'empriſe qu'on faiſoit  
 Contre Sa Majeſté. La trahiſon fut telle,  
 Et tels les conjurez qu'encores on les cele :  
 Tant y a que l'aduis qu'adonc elle en donna  
 Fit tant que leur deſſein rompu ſ'abandonna ;  
 Mais, las, elle ne put rompre ſa deſtinee  
 Qui pour trancher ſes jours l'auoit icy menee.  
 Où la mort la ſurprit. Las, amant, ce n'eſtoit  
 Ce qu'apres tes trauaux ton cœur te promettoit !  
 Car tu penſois adonc recompenſer au double  
 L'heur, dont t'auoit priué des guerres le long trouble,  
 Quand la mort t'en fruſtra. O Mort, celle beauté  
 Deuoit de ſa douceur flechir ta cruauté !  
 Mais la luy rauiffant en la fleur de ſon âge,  
 Si grand que tu cuiſois n'a eſté ton outrage :  
 Car ſi elle eut fourni l'entier nombre des jours  
 Que luy pouuoit donner de Nature le cours,  
 Ses beaux traits, ſon beau teint & ſa belle charnure  
 De la tarde vieilleſſe aloyent ſentir l'injure :  
 Et le renom de Belle auccque ſa beauté*

*Luy fust pour tout jamais par les hommes osté.  
 Mais jusques à la mort l'ayant vu toujours telle  
 Ne luy peurent oster le beau renom de Belle :  
 Agnes de belle Agnes retiendra le surnom  
 Tant que de la beauté beauté fera le nom.*

---

### AV ROY.

*Ce n'est pas d'aujourd'hui, ô grand Roy de la France,  
 Que vous prouvez d'avoir en voz faits ressemblance  
 A ce grand Hercules qui la terre purgea  
 De monstres & de vice, & au bien la rangea.  
 Vne fois recherchant quelque divin presage,  
 Comme souvent ie sen m'époinde le courage  
 Repensant à mon Roy, quand j'en bien retourné  
 Vostre beau nom Royal de nos Muses orné,  
 Les lettres rassemblant d'une vraye rencontre  
 Un tiltre à vos honneurs ie trouway, qui demontre  
 L'enclin qu'auç du ciel heureusement fatal  
 Conforme à Hercules surnommé Chassemal,  
 Dict Alexicacos par l'ancienne Grece,  
 Qui de ce beau surnom honora sa prouesse :  
 Denotant qu'il auoit hors du monde chassé  
 Le mal, le repurgeant, & le bien avancé.*

*Ainsi que vous ferez, quand par droicte Justice  
 Et vraye pieté vous banirez le vice,  
 Osterez l'ignorance, & du bien guerdonneur  
 Remettrez gentillesse en son entier honneur,  
 Chassant la barbarie, avançant la science,  
 Repolissant les arts, & prenant la defence  
 Des bons contre l'envie, & par honneur & pris  
 Incitant à vertu les plus mornes esprits.*

*Mais voicy de nouveau l'adventure admirable,*

Qui mesme en vous jouant vous fait estre semblable  
 A ce grand Hercules. Car entre ses labeurs  
 Celle prise d'un cerf n'est pas de ses honneurs  
 Comté pour le dernier : sa ramure doree  
 Luit encores aux vers des Poetes honoree,  
 Qui chantent Hercules, & nous viennent conter  
 Comme c'est que ce monstr' il alla surmonter.  
 Au mont Menalien Hercules si bien guette  
 Comme dehors du fort l'estrange cerf se jette,  
 Cherchant son viandis, que d'un trait non fautif  
 Il trauerse le flanc de ce monstre fuitif :  
 Mais vous non pas d'aguet, combien que d'embuscade  
 Vous peussiez le tirer de seure arquebuzade,  
 Trop plus juste tireur que ce vaillant archer,  
 Mais tout ouuertement vous aimastes plus cher  
 A course de cheual le poursuiuant à veuë,  
 Vne chasse acheuer non encore cogneuë  
 Ny faicte d'aucun Roy, sans leuriers, sans clabauts  
 Auez forcé le cerf, & par monts & par vauz  
 Maumené de vous seul, monstrant que la viteffe  
 Ne sauue le couart quand le guerrier le presse.  
 C'est le cheual guerrier, qui sous vn Roy vaillant  
 Magnanime guerrier non vaincu bataillant,  
 Orgueilleux de sa charge, & de course non lente  
 Acconsuiuit la beste en ses membres tremblante,  
 Et sous vostre esperon ligier obeissant,  
 De la prise esperé vous rendit jouissant.

Que ne suy-ie Conon, maistre en la cognoissance  
 Des astres du haut ciel ! Là haut vostre semblance  
 En veneur estoilé, la trompe sous le bras,  
 L'épieu dedans le poing, vostre cheual plus bas,  
 D'estoiles flamboyroit. Orion qui menace  
 La tempeste & l'éclair vous quideroit sa place,  
 Non pour donner l'orage aux humains malheureux,  
 Mais pour favoriser les veneurs bien heureux.

Moy donc (ce que ie puis) vous mon grand Roy ie chante  
 Auecque le cheual, la beste trebuschante  
 Au coup de vostre main : sur vn chesne branchu,

*Vouant du chef du serf le branchage fourchu.*  
 LE ROY CHARLES neuvieme, & premier qui à-vuë,  
 Sans meute, sans relais à la beste recruté  
 Piquant & parcourant fait rendre les abbois,  
 En consacre la teste à la dame des bois.

---

## EMBASSADE

DE VENVS.

---

AV SEIGNEVR DE MONDREVILLE.

IE pourray bien, DV VAL, O Toy à qui la grace  
 D'un lien d'amitié m'a saintement lié,  
 Du grand Bembe suiuant l'Italienne trace,  
 Te doner en François cet escrit enuoyé  
 Aux rebelles d'Vrbis : et si quelque disgrâce  
 Ta maistresse te fait, il luy est dedié  
 Comme à la mienne aussi. D'une mesme secouffe  
 Ce chant nous puisse rendre & l'une & l'autre douce.

VERS LE SOLEIL leuant en la terre odoureuse  
 Dessous l'air plus serén du ciel mieux temperé  
 Dans le plaisant païs de l'Arabie Heureuse,  
 Où rit tant que l'an dure vn printems moderé,  
 Vne nation vit en plesance amoureuse,  
 Qui toute à bien aimer a le cœur attiré :  
 Telle est leur auanture & telle l'ordonance  
 De la dame qui prit en la mer sa naissance.

A la douce Deesse, à qui du tout se vouent  
 Ces deuôs bien heureux (& vrayment ils sont tels),  
 Mains temples sont sacrez, où dançans ils la louent

Jean de Baif. — II.

*En cent belles chansons alentour des autels.  
Là cent Prestres sacrez, que les peuples auoient  
Dignes de maintenir leurs statuts immortels,  
Ont le soin du seruice, & de la loy la garde  
Qui la belle contree en amour contregarde.*

*Laquelle en somme dit qu'il faut que chacun viue  
Suiuuant en tous ses faits d'Amour la sainte ardeur :  
Et s'il y a quelcun qui mutin ne la suiue,  
Luy remontrent combien est grande son erreur :  
Et que du plus grand bien le malheureux se priue  
Contre ce doux plaisir qui obfine son cœur :  
Et sur tout que celuy fait vn forfait estrême  
Qui emé n'aime point la personne qui l'éme.*

*Enhortant à cela les cœurs du populaire,  
Ils seruent leur Deesse avecques pure foy,  
Et reçoient d'autant plus gracieux salaire,  
Plus d'eux elle reçoit d'honneur selon la loy :  
Et chacun scait par tout son deuoir si bien faire  
Que sans autre debat chacun repond de foy :  
Or elle au temple auant que lon veist la lumiere  
Aparoissant à deux dit en cette maniere :*

*MES FEAVX, qui auez aux gens de cette terre  
Autant que lon pouuoit eleué mon houeur,  
Comme on n'a plus besoin des toiles que lon ferre,  
Lors que le cerf est pris en la main du veneur.  
Aussi vous ne pouuez icy plus rien acquerre,  
Tant vn chacun redoutte & prise ma valeur :  
Tout ce qu'il faut est fait : & faire dauantage  
Qu'on y fait, c'est porter du sablon au riuage.*

*Car si aucun d'entre eux des autres se debande  
Quitant mon gonfanon me voulant deleffer,  
Des bandes que j'ay tant, aux quelles ie commande,  
Il sera le triomphe & ne pourra passer.  
Maintenant il conuient qu'en d'autres lieux s'entande  
Ma gloire par des gents, où faut vous adresser,  
Qui n'out jusques icy entendu ma puissance,  
Et qui ne sont rangez sous mon obeissance.*

*Comme là où le cours de la Sene azuree*

Embrasse vne belle isle au milieu de Paris :  
 Là deux pucelles sont dont l'audace assuree  
 Mét de mon doux flambeau les flammes à mépris :  
 Qui ne se contentant de me tenir serree  
 La porte de leur cœur, encor ont entrepris  
 De faire que par tout toutes les damoiselles  
 Autant comme elles sont soyent contre moy rebelles.

Difant pour leurs raisons qu'on doit plus que la vie  
 Estimer & priser la fleur de chasteté :  
 Et remonstrant combien de gloire est ensuiuie  
 A LVCRECE d'auoir tel honneur merité,  
 Qui aima beaucoup mieux se voir l'ame rauie  
 Que viure sans l'honneur de sa pudicité.  
 Ma gloire se va fondre ainsi qu'au feu la cire,  
 Et si vous ne m'aidez, c'est fait de mon empire.

Allez, remonstrez leur, combien se trompent celles  
 Qui ne me donnent point la fleur de leur printems :  
 Aprestez vous soudain d'aler à ces rebelles :  
 Je scay comme en chemin vous ferez peu de tems.  
 Ne creignez de la mer les tourmentes cruelles :  
 Vous les pourrez passer en ma nacre montans,  
 Ou dans mon char doré les couples atelees  
 Des Cygues vous pot'rront par sus les eaux salees.

Ce dit el' disparut : & ses cheneux jetterent,  
 Quand elle s'en alla, mille douces odeurs.  
 Et ses petits Amours qui son beau nom chanterent  
 Semerent tout le ciel de roses & de fleurs.  
 Les prestres d'obeir à Venus s'aprestlerent  
 Quand l'Aurore peignit l'air de jaunes couleurs :  
 Auec l'aube du jour en chemin ils se mirent,  
 Et par dessus le Nil droit en la France tirent.

Les Pyramides sont en arriere laissees,  
 Et les murs surnommez du jeune Macejon,  
 Sous lequel toutes gents se ployerent baiffées,  
 Se rendant à sa force ou creignant le seul nom.  
 Rhodes, Crete, Sicile & Corse sont passées,  
 Ils lessent à costé le Tibre au grand renom.  
 Ils passerent le Rosne, & Loire ils trauerferent.

*Et droit deuers la Sene à Paris s'adresserent.*

*Et les voicy venus, & tous deux ils demandent  
Vous dire l'ambassade & la charge qu'ils ont :  
Et parce qu'assez bien vostre langue ils n'entendent  
Pour haranguer pour eux trucheman ils me font,  
Donques ie vous diray ce que dire ils commandent,  
Et pourquoy deuers vous transportez ils se font.  
Si vous m'oyez tenir propos duquel ne s'ise  
Entre vous, leur Decesse estrange m'en escuse.*

*O Damoiselle vniue au monde de nostre âge,  
Qui n'eut onc ny n'ara sa pareille en beauté :  
Qu'un bon bruit jusqu'au ciel renomme comme sage,  
De sçauoir, de vertu, pléne d'honesteté,  
Sur les autres ayant l'honneur & l'auantage :  
Et si vostre douceur n'exerçoit cruauté,  
Belle Ame qui seriez tresdigne d'un empire,  
Et qu'Homere entreprist vos louanges escrire.*

*Mais quelle opinion d'auoir sans Amour aise,  
(Sans lequel l'homme n'a vne heure de plaisir)  
Fait que suiure ses loix tellement vous deplaise,  
Que le mortel venin plus ne pourriez fuir ?  
Et seule vous suiuez comme chose mauuaise  
Celuy que tout chacun poursuit d'un tel desir ?  
Quoy ? faire d'un seigneur doux constant amiable  
Un tyran inhumain dedaigneux variable ?*

*Amour est vne douce afexion plésante  
Qui à l'honesteté les plus sauuaiges duit.  
Amour les cœurs gentils de toute ordure exante,  
Les deliure de peine, à joye les conduit.  
Amour de s'eleuer les choses basses tante,  
Le mortel eternise & fait que l'oscur luit.  
Amour est de tout bien la semance féconde,  
Qui entretient, regit & conserue le monde.*

*Car non seulement l'air, le feu, la mer, la terre,  
Les animaux diuers, les plantes, tous les biens  
Couuers ou decouuers que cette boule enferre  
Dessous ta main, Amour, tu gardes & maintiens,  
Et des feux aigredous que ton bel arc desferre*

*Faisant tout engendrer le tout tu entretiens :  
Mais nul autre que toy ne tourne & ne manie  
De ce haut firmament la machine arondie.*

*Amour non seulement les estoiles errantes  
Regit de cerele en cercle & gouverne les cieux :  
Mais encor les beautez sur toutes excellentes  
Que sans mere engendra le Dieu de tous les Dieux  
En tout heur & tout bien parfaites & contantes,  
De la vertu qu'epand cet Amour gracieux  
Prindrent leur premier être, & sont la nourriture  
D'Amour qui done vie à toute la nature.*

*Cette grande vertu par voye plus qu'humaine  
Deualant icy bas se fourre en nos esprits,  
Qui sans elle seroyent dedans la masse vaine  
De nos terrestres cors d'un lourd somme affouffis :  
Mais elle les éveille & les hausse & les meine  
Au ciel, les enhortant à choses de grand pris,  
Pour gagner à jamais vne louable gloire,  
Et contre le destin emporter la victoire.*

*Cette Vertu a fait que Lesbie immortelle  
Vit encor aujourd'hui aux vers du Veronois :  
Que lon estime encor Corinne comme belle  
Pour s'estre fait aimer au Poete Sulmonois :  
Que de Lydie on oit la louange eternelle  
Aux chants que sur ton lut, Horace, tu fonois :  
Et qu'on scait que Tibulle a chanté la Delie,  
Galle sa Lycoris, Properce vne Cynthie.*

*Cette Vertu depuis a fait que pour sa Rose  
Guillaume & Clopinel firent le beau Romant,  
Où la gloire d'Amour & la force est encluse,  
Pour instruire à aimer & l'amie & l'amant :  
Elle a fait que les chants que Petrarque compose  
Font que sa Laure vit belle immortellement,  
Tant que mainte pucelle, étant toute ranie  
Des louanges qu'elle a, luy porte grand' enuie.*

*Cette Laure cachee en éternel silence  
Comme vne seche fleur seroit mise à mépris,  
Si autant luy eust pleu cruauté que clemence*

*Vers celuy qui fut tant de son amour épris :  
Et des autres aussi, de qui les noms j'auance  
Qui ont jusq'aujourd'uy vn honcur de grand pris,  
Qui s'est jamais montree enuers celuy cruelle  
Qui pouuoit l'honorer d'une gloire eternelle?*

*Cette belle vertu dedans vous s'est logee  
Pour y choisir & faire vn bien heureux sejour :  
En vous telle valeur ensemble s'est rangee  
Qu'une de plus grand pris ne vint jamais au jour.  
Qui a du-tout d'aimer sa rude ame étrangee,  
Ou qui ne sçait encor la puissance d'Amour,  
Qu'un seul petit regard à vos beaux yeux adresse,  
Et qu'il essaye apres s'en sauuer de viteffe.*

*Vos deux joues ce sont des roses & vermeilles  
Et blanches que lon vient de cueillir de nouueau,  
Ces leures & ces dents sont des perles pareilles :  
Et des rubis vermeils, doù part ce parler beau  
Qui les hommes rauit de douceurs non-pareilles :  
Les yeux sont deux soleils, le ris vn renouveau.  
Mais vostre courtoisie honesteté prudance  
Le monde combleroyent de parfaite plaisance,*

*Sans qu'une opinion cruelle detestable  
Contre Amour d'un glaçon rempare vostre cœur :  
Et tousiours vous detient en état miserable,  
Vous ostant le plaisir de la plus grand' douceur,  
Et à qui suit de vous l'exemple dommageat le,  
Qui les fait égarer en vne mesme erreur,  
Comme quand des brebis la guide se déuoie,  
Il faut que du troupeau tout le reste seruoie.*

*Pour ce Amour me commande expressement vous dire,  
Qu'à ses plaisirs heureux la porte ne fermiez :  
Si le Ciel liberal vers vous, ami, se vire,  
Que d'un cœur liberal il faut que vous émiez.  
Auoir vn champ fertile vous pourroit-il suffire,  
Sans que le labouriez, sans que vous le semiez?  
Vn vergier non soigné deuiet bois en peu d'heure.  
Et se fait des oiseaux & bestes la demeure.*

*C'est comme Aueil & May le printems de votre âge,*

*Et votre beauté semble vn jardin à la voir.  
 Au printems, lors qu'il peut, le seigneur, s'il est sage,  
 Ira dans son jardin pour plaisir en auoir.  
 Mais apres que les fleurs auront senti l'outrage  
 Du grand chaud ou du froid, ne daigne se mouuoir,  
 Mais se tient en lieu frais tant que la chaleur dure,  
 Ou passe aupres du feu de Phiuer la froidure.*

*O combien de grands Rois de leur bonne fortune  
 Sont indines du tout pour n'en pouuoir vser ?  
 Que sert garnir le mât de voiles & de hune,  
 De cables. si au port la nef se doit vser ?  
 Si le Soleil qui luit & cette clere Lune  
 Nous écleroient en vain, qui voudroit les prifer ?  
 La fleur de la beauté de laquelle on fait perte,  
 Est vne belle perle enterree & couuerte.*

*Quel seroit le chetif qui se fermant la vuë  
 Iamais à son besoin ouuir ne l'oseroit :  
 Ou se bouchant le sens, qui la voix entandue  
 Raporte à nôtre esprit, rien ouïr ne pourroit,  
 Ou qui le pié planté (qui nous porte & remue)  
 Pour demarcher d'vn lieu d'vn pas ne bougeroit ?  
 Telle est celle qui, belle en sa verte jeunesse,  
 Nonchalante entre vous aneantir se leste.*

*Dieu ne vous a pas mis en la vie mortelle  
 A fin qu'y vesquissiez sans amour en ennuy,  
 Et ne vous a donné vne beauté si belle  
 A fin que vous l'eussiez pour la peine d'autruy.  
 Si contre toute amour eust esté si rebelle  
 Chaque mere, en quel ranc fussiez-vous aujourd'huy ?  
 Celuy entant qu'il peut le monde veut detruire,  
 Qui rompt les loix d'Amour ou leur veut contredire.*

*Comme lon blâmeroit vn qui feroit auare  
 Vers vous qui luy auriez fait liberalité,  
 Aussi à qui vous tient pour son tresor plus rare,  
 Dames, vous ne deurieç montrer seuerité :  
 Autrement vous feriez pis qu'vn Scythe Barbare,  
 Si vous guerdonniez moins qui a plus merité.  
 Puis que si vous tombez soudain je vous releue,*

*Tombant je doy trouver en vous qui me fouleue.*

*Le pris d'honesteté, que tant lon aime & prise,  
Des Dames du vieil tems dont les liures sont pleins,  
Tout ce que du commun l'ignorante sotise  
Fait vice & deshonneur pour les cerueaux mal sains,  
Toute l'opinion qui vient de sa bétise,  
Et court par tous païs, n'est rien que songes vains  
Des Romans controuueurs d'ombres & menteries,  
Qui les simples esprits troublent de réueries.*

*Le miracle n'est grand qu'une ou deux fotes femmes  
On ait veu quelque fois en l'un des siecles vieux,  
Qui ne daignant sentir les amoureuses flammes  
Sans plaisir ont passé tous leurs ans ocieux.  
Comme vne Penelope entre les Greques Dames,  
A qui son propre bien fut si fort odieux,  
Qu'elle toutes les nuits détissoit ses journées  
Tandis qu'elle attendit un homme vingt années :*

*Qui, errant çà & là par maint cartier du monde,  
De côté en côté alloit vogant dessus la mer,  
Et prenant les plaisirs desquels Amour abonde,  
Se fit gaillardement à mainte dame aimer.  
Car il sçauoit comment en raison mal se fonde  
Celuy qui ne sçachant sa fortune estimer,  
Ne fait voile tandis que le vent de la vie  
Et le port qu'il a prest à voguer le conuie.*

*Dieu, la force d'Amour & la loy naturelle  
Nous ayant mis au monde auroient peu de credit,  
Si ce desir, suiui d'une lieffe telle,  
Et qui plaist tant, étoit si méchant que lon dit.  
Si quand le feu montant contre-mont étincele,  
Le fleuve court à val, le Soleil de jour luit,  
Nulle offence ils ne font, vous ne faites offence  
D'aimer le doux plaisir doù vient vostre naissance.*

*Voiez, quand le Soleil sur nos testes remonte,  
Et que tout le païs de verdure est couuert,  
Si la vigne n'a rien où son pampre elle monte,  
Pour dessus apuier son beau cepage vert,  
Ni du jardin ni d'elle on ne fait point de conte,*

*Et son ombre & son fruit toute sa grace perd :*  
*Mais quand on quelque treille ou quelque ormeau l'apuye,*  
*Le Soleil à veu-d'œil la fait croistre & la pluye.*

*La brebiette paist la verdure nouvelle,*  
*Et voit pour son amour les beliers se hurter :*  
*Dans le milieu des eaux le gay Daufin sautele,*  
*Qu'on voit humainement sa compagne acoster.*  
*On voit le passereau dessus la passerelle*  
*En vne heure cent fois lassivement monter,*  
*Et vous prenez plaisir de rendre vôte vie*  
*Solitaire alécart de toute compaignie.*

*Que sert d'auoir à foy beaucoup de grands domaines,*  
*Et leuer des chateaux au ciel pour se loger ?*  
*Que sert d'or monoié tenir cent chambres pleines,*  
*Et les tapis velus par la place ranger ?*  
*Brauer & s'orgueillir en richesses mondaines,*  
*S'abiller de drap d'or, en or boire & manger,*  
*Estre autant en beauté que le Soleil parfete.*  
*Pour dedans son lit froid se morfondre seuleté ?*

*Mais combien plus il sert auoir amis fideles,*  
*Et leur communiquer ce qu'on a sur le cœur,*  
*Et desirs & courroux, simpliffes & cauteiles.*  
*La douleur, le plaisir, l'esperance & la peur :*  
*Et par mille moiens de blandices nouvelles*  
*Conuertir tout l'amer de la vie en douceur,*  
*Et de lourdes qu'on est en propos ou en grace,*  
*De toute honesteté se faire l'outrepasse.*

*Que vous deuez aimer vn homme qui desire*  
*Vostre contentement beaucoup plus que le sien :*  
*Qui pour vostre beau nom incessamment soupire,*  
*Qui sans penser en vous ne reçoit aucun bien :*  
*Qui se mourant en foy, vis en vous se retire :*  
*Et qui au pris de vous ne creigne & n'aime rien :*  
*Par qui de vos doux yeux soit la clarté suiuite*  
*En ce mortel sejour pour guide de sa vie.*

*O le plaisir que c'est de sentir venir moindre*  
*Son ame, tant Amour heureusement l'étreint !*  
*Sçauoir comme vn seul teint deux visages sçait teindre,*

Sçavoir comme vn seul mois deux volonteꝝ contreint :  
 Comme vne belle glace vn doux feu sçait éteindre,  
 Comme vn ciel tenebreux d'un air seren se peint :  
 Et comme vn doux regard ne sçay quel heur enuoie,  
 Qui fait que le cœur gay sautele de grand joie.

Celle se peut & doit estimer quasi morte,  
 Dans le penser de qui nul feu d'amour ne luit :  
 Ni jamais quelle elle est à son sens ne raporte,  
 Ni ne profite au monde & à soi-mesme nuit :  
 Ni ne s'aime soi-mesme, & n'aime en nulle sorte  
 Celuy qu'une amour ferme à l'aimer a conduit :  
 Ni ne conoist comment l'ame peinte (à qui éme)  
 Sur le front cherche autruy & se trouue soi-mesme.

Car vous ni vous aussi ne sommes chose entiere,  
 Mais chacun à par-soy d'un tout est le demi.  
 C'est Amour qui nous rend nostre forme premiere  
 Quand il lie & rejoint l'amie avec l'amy :  
 Lors l'une & l'autre part goûte en telle maniere  
 Les plaisirs mutuels, que si quelcun emmy  
 Si grande volupté faisoit longue demeure,  
 Parfaitement heureux il deuiendroît sur l'heure.

Ainsi cherchant autruy vous vous trouuez, & jaites  
 Vous trouuant que tout heur se trouue dedens vous.  
 Et pourquoy est-ce donc que seules vous defaites  
 L'ordonnance d'Amour, dont l'empire est si doux ?  
 Vous-mesmes contre vous ennemies vous estes,  
 L'empire vous ostant que vous auriez sur nous.  
 Vous refusez d'auoir d'un seur ami l'empire,  
 Lequel pour vous seruir deuers vous se retire.

Doncques je vous douroy conseil bon & fidelle,  
 De ne suiure le faux laissant la verité :  
 Si vous ne la cueillez, comme la rose belle,  
 De soi-mesme cherra vôte fraiche beauté.  
 La vieillesse ridee ameinant avecque elle  
 Tout chagrin, tout ennuy, toute maleureté,  
 Vient vous faire conoistre à vôte grand dommage  
 Combien se repentir de soi-mesme est grand rage.

Je vous en diroy plus sans que j'ay defiance

*Que mon parler trop long ne vous soit ennuyeux :  
Outre que j'aperçoy que plus en vain ie pansé  
Depeupler tout ce bois d'arbres devant mes yeux,  
Plus ie le voy peupler. Mais vôtres bienueillance,  
Dames, nous donnera vn congé gracieux,  
Et ceux-ci le surplus vous pourront faire entendre,  
Si tost qu'ils auront peu vôtres langage aypandre.*

FIN DV SECOND LIVRE  
DES POEMES.







LE TIERS LIVRE  
DES POEMES

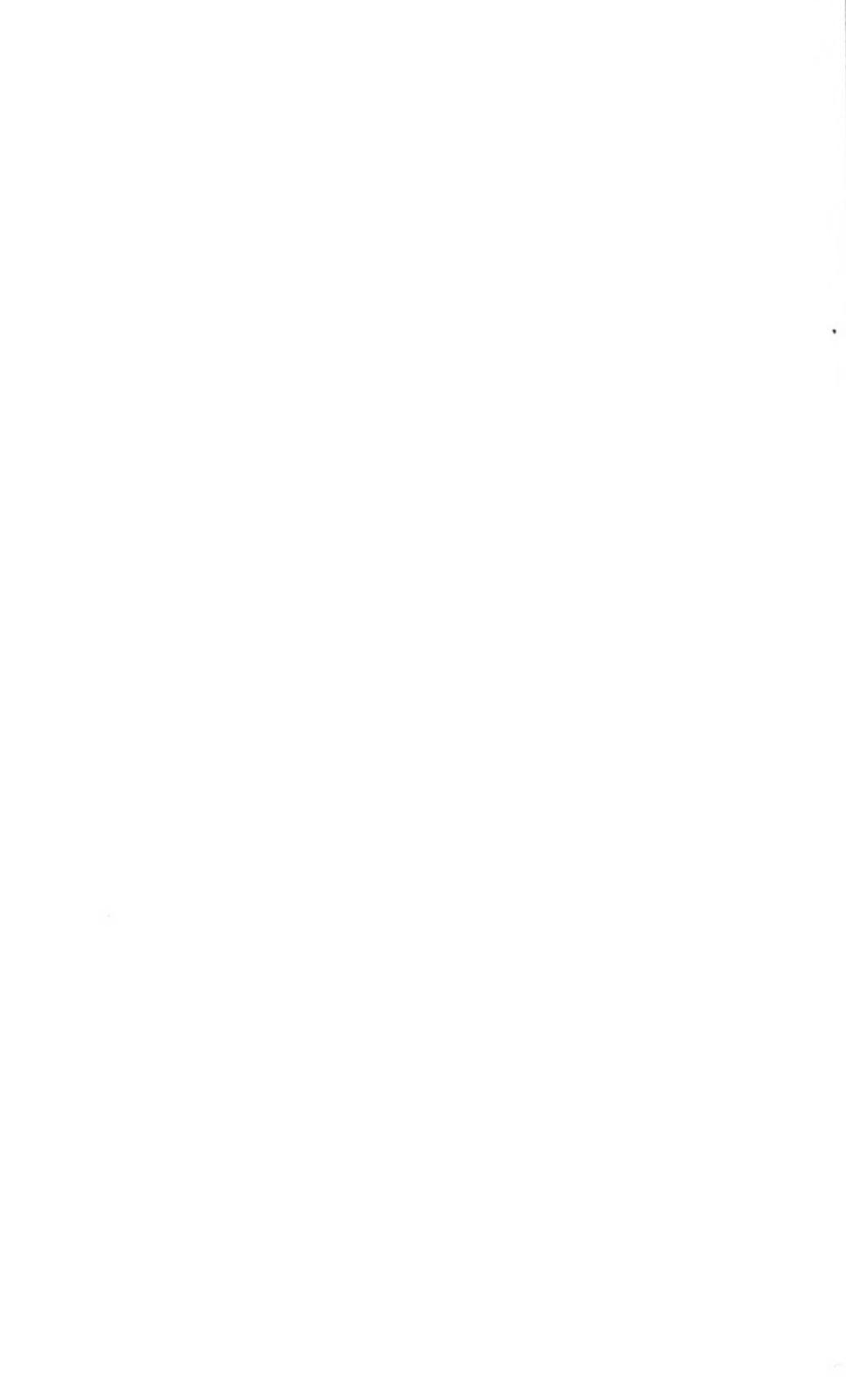
---

A MONSIEUR BRVLARD

Secrétaire d'Etat.

BRVLARD, qui vas brillant en ton âme feue  
De l'amour du vray bien, qu'elle hausse & reuere,  
Comme elle abat le vice, excuse mon erreur,  
Où jeune me força l'aboïante fureur  
D'un peruers médifant. Si ma nature douce  
S'aigrift par le courroux enflammé qui me pousse,  
M'en foit donné pardon. L'injure telle étoit,  
Que n'ay peu la vanger comme elle meritoit.

Donc, trop douce Deesse, encor d'un tel outrage  
Tu contiens en tes flancs la vengeresse rage  
Contre ton blasphèmeur, qui vomit son venin  
De son infette bouche, ofant ton cœur benin  
Enflammer d'un courroux que le méchant s'appreste  
Pour froiffer de mes traits son execrable teste?





LE TIERS LIVRE

DES POEMES

---

A MONSIEUR BRVLARD

Secrétaire d'Etat.

BRVLARD, qui vas brillant en ton âme feue  
De l'amour du vray bien, qu'elle hausse & reue,  
Comme elle abat le vice, excuse mon erreur,  
Où jeune me força l'aboïante fureur  
D'un peruers médifant. Si ma nature douce  
S'aigrift par le courroux enflammé qui me pouffe,  
M'en foit donné pardon. L'injure telle étoit,  
Que n'ay peu la vanger comme elle meritoit.

Donc, trop douce Deeffe, encor d'un tel outrage  
Tu contiens en tes flancs la vengereffe rage  
Contre ton blasphèmeur, qui vomit son venin  
De fon infette bouche. ofant ton cœur benin  
Enflammer d'un courroux que le méchant s'appreffe  
Pour froiffer de mes traits fon execrable teffe?

Puis que ce desloyal offençant mon honneur  
 A osé de ma vie empescher le bon heur.  
 Armons-nous contre luy. Si quelqu'autre fois, basse,  
 Rampant d'un humble train, ô Muse, de ta grace  
 Tu as ceint mon doux front de myrte gracieux,  
 Sus, sus ! élève toy d'un pas audacieux,  
 Démarche graüement, enfle toy toute d'ore,  
 Du creux de tes poumons ta voix grondante tire.  
 Vien d'if & de cypres un chapeau torticer,  
 Fais-en mon poil rebours horrible heriffer :  
 Et puis que luy premier de cette aigreur premiere  
 Ose bien dépiter ta douceur coustumiere,  
 Fay qu'il sente combien d'un Poëte irrité  
 Peut le felon courroux justement dépité :  
 Fay qu'avec tel effet en vers irez je chante  
 Indigné justement, la trahison méchante  
 De ce traistre cruel : que, s'ayant en horreur  
 Pour son lasche forfait, chagrin en sa fureur,  
 Repentant de son tort, soy-mesme il se punisse,  
 Criminel & bourreau de son enorme vice.  
 Il m'a donc outragé, le traistre, s'efforçant  
 Souiller de son venin mon honneur innocent ?  
 Il a donc bien voulu noircir de ma jeunesse  
 Par un blasme songé l'innocente simpleesse ?  
 Il a doncque tasché d'abbattre & de troubler  
 Mon bruit & mon repos, & ma vie combler  
 (Si le méchant l'eust peu) de honte & de detresse ?  
 « Qui veut blesser autruy, le premier il se blesse.  
 Tout ce qu'il brasse à tort contre moy de méchef  
 A bon droit recherra sur son parjure chef,  
 Sur sa méchanceté luira mon innocence :  
 Mais en luy seul témoin de sa propre méchance  
 Un regret luy rongeant la moelle en ses os,  
 Ne luy laschera prendre un moment de repos.  
 Dessous deux yeux meurtris en face marmiteuse,  
 Quelque part qu'il se monstre vne paleur plombeuse  
 Monstrera que son cœur enflé de trahison  
 Se paist incessamment d'une aveugle poison :

*Monstrera deuant tous que par sa calomnie  
 Il tâchoit voir ma vie honteusement honnie,  
 Controuuant ce mechef contre moy mechamment :  
 Mais moy (qui scay mon cœur autant juste, que toy  
 Tu sens le tien méchant) je veu mon innocence  
 Estre vuë de tous : je veu que ta méchancee  
 Te face chagrigner ton visage blesmi,  
 Ainsi justifié par toy mon ennemi.*

*Ennemi, que je hay d'une haine si forte,  
 Que plustost le Soleil sa matinale porte  
 Pour éclaircir les cieus sur les Gades fera,  
 Où l'Aube se declost, le jour se couchera :  
 Et plustost le Lyon cessera de poursuiure  
 Le daim fuyart : plustost en alliance viure  
 Se verront sous un teul les brebis & les loups,  
 Qu'en-contre ce Mastin s'appaïse mon courroux.*

*Ce Mastin aboyeur de mon entiere vie,  
 Grincetant de ses dents escumeuses d'enuie  
 Traistrement contre moy, bava sur mon renom :  
 Et j'ay en tel dédain son execrable nom  
 Que j'aurois en horreur de ma bouche le dire.  
 Comment pourroy-je donc deuant tes yeux l'écrire,  
 O Muse, & te souiller d'un nom tant odieux?  
 Or Mastin soit nommé ce méchant enuieux :  
 Toutes ces maudiffons contre Mastin jettees  
 Les sente mon hameux à son chef fouhettees :  
 Et sous le nom Mastin, s'entende le méchant  
 Sur qui j'enten vomir ce maugreable chant.*

*O ciel, ô mer, ô terre, ô beau jour, ô nuit brune,  
 O deux flambeaux de l'an toy Soleil & toy Lune,  
 O vous astres ardents lumineux des cieus,  
 Vous la troupe plus grande, ô redoutables Dieux  
 Des celestes manoirs, ô vous les populaires  
 Des Dieux superieurs, Faunes, Satyres, Laïres,  
 Race des demi-Dieux : ô forests, ô ruisseaux :  
 O vous Nymphes des boys, ô vous Nymphes des caux,  
 Oyez, oyez ma voix, ça preslez vos pensees  
 A mes aspres furcurs justement estancees :*

*Entant qu'il est en vous permettez avoir voix  
Et mon vengeur courroux & ma valable voix.*

*O vous Dieux infernaux, Princes des peuples palles,  
Dieux & Nymphes d'embas, de qui les ondes sales  
Tournoyent emmurans les manoirs tenebreux :  
Toy plein de dueil Coeyt, toy Phlegeton souffreux,  
Lethe palud d'oubli, Stige treshonoree,  
Stige qui n'es jamais des Dieux en vain jurce,  
Venez de vos enfers à ce joyeux festin,  
A vous, j'immole à vous ce deuoué Mastin,  
Ce Mastin execrable à vous je sacrifie :  
Çà, faites que mon vœu non vain se ratifie :  
Faittes que ce méchant de malheur accablé  
Le sente sur son chef grieuement redoublé.*

*Tandis que mon courroux & ma douleur ensemble  
Maudissent en mes vers ce condamné qui tremble  
Sentant son damnement : venez, bourellas Sœurs,  
En vos mains secouez vos fouets punisseurs,  
En vos mains brandissez vos torches perillantes,  
En vos testes grouillez vos coulemures sifflantes,  
De vos flambeaux puans ses yeux esblouissez,  
De vos fouets sifflans ses joues depecez :  
Quoy qu'il face ou qu'il soit, soit que le jour rayonne,  
Ou les astres au ciel, que vostre horreur l'étoane,  
Toujours vous rencontrant soit de vous tourmenté,  
Deuant ses yeux toujours son tort représenté,  
Luy remorde son cœur : accompagnez sa vie  
De vos tristes hideurs sans relasche suivie.  
Talonnez-le sans fin, suiuez-le pas à pas :  
Prendre ne luy laissez ne repos ne repas,  
Sinon entant qu'il puisse estre icy miserable  
Pour fournir en partie au tourment deplorabile  
De son lasche forfait, par ses tant griefs malheurs,  
De mes yeux ennemis faisant couler des pleurs :  
Mais des pleurs tresheureux de moy plus souhettables  
Qu'autre ris le plus doux : pleurs, o pleurs delectables,  
Ce jour marqué de blanc bien-heureux me fera,  
Et par ces plaisans pleurs d'aise me comblera.*

Non non que pour ces pleurs ma haine s'affouisse :  
 Non non que ma rigueur pour ces pleurs amollisse :  
 Non que pour ses ennuis me par force à pitié  
 Je lasche en rien les nerfs de mon inimitié,  
 Qui obstinee en moy, non, quand de main haineuse,  
 (Comme vn Athlete fit en la luitte saigneuse)  
 Son cœur encor mouuant de son ventre arraché,  
 Paurois enragément en mes dens remaché,  
 Ne se fouleroit pas : non, si comme Ty-dee  
 De son hai cerueau sa teste ayant vuidee,  
 Pauoy soulé ma faim, pour ce maudit repas  
 La faim de ma fierté ne se fouleroit pas.

Tandis que les Daulphins dans les ondes fallees,  
 Les cerfs repaireront aux arbrees vales,  
 Tant que le ciel flammeux sa grand' masse roua,  
 Encontre toy Mastin, ma fureur ne mourra,  
 Soit que premier ie meure ou que premier tu meures  
 Si m'enuoyant premier aux obscures demeures,  
 La Parque detranchoit la toile de mes ans,  
 Ces jours à moy derniers me feroient bien plaisans.  
 Tant te voir me déplaist, ne fust que ie creindroye  
 Que mon trespas premier te donnast quelque joye,  
 Qui me pourroit causer, voire aux enfers là bas,  
 Trop plus de creuecœur que cent mille trespas.  
 Mais si premier ie meur, ma rancune enragee  
 Dans l'estang oublieux plongee & replongee  
 Pour tous les flots Lethois n'ira pas en oubly :  
 Ou soit que dans mon lit d'vne fieure affoibly,  
 Ou soit que par le fer d'vne mort violente,  
 Ou soit que perillé d'vne ondeuse tourmente,  
 Je quitte la clarté de ce jour gracieux,  
 Oflu hideusement tousiours deuant tes yeux  
 Je me presenteray. Mais si je doy suruiure  
 Ta malheureuse fin : si ma Parque doit suiure  
 Ton trespas defaistré, puisse le triste cours  
 De ces malheurs brouiller les ombres de tes jours :  
 A fin qu'icy viuant mes yeux rians je puisse  
 Des maux que je te vouë, & de ceux que je laisse.

*De plus de maux encor te voyant tormenter  
Que mon esprit troublé n'en sçauroit inuenter.*

*Les éléments dépités puissent contre ta vie  
Conjurer, conspirans vne immortelle enuie.  
Ton heur soit empesté d'innombrables ennuis,  
Tous te puissent nier leurs desfrables fruits :  
La Terre sous tes piés sans relasche tremblante,  
D'vne éternelle peur ton repos detroublante  
Te face tremblotter douteux qu'entrebeant  
Elle ne t'engloutisse en son gouffre effroiant :  
Parmy l'air orageux sur ta poureuse teste  
Se traîne horriblement vne longue tempeste,  
Te menaçant ta mort, & te brouille le sens,  
Quand par toy condamné coupable tu te sens  
Auoir pour ton forfait mérité non pas vne,  
« Mais mille & mille morts. La peur est importune  
« A qui se sent coupable : où qu'il fuyé caché,  
« Le criminel attend le fruit de son péché.*

*Tremble toujours, Maslin, où que ton œil s'élançe,  
Pense y voir les arrestes pour punir ta méchance :  
Soit qu'un acier tranchant tu auises driller,  
Crain qu'il ne soit voué pour dans toy se souiller :  
Soit qu'un feu deuant toy ardre un peu grand se voye,  
Crain que pour te brusler vengeur il ne flamboye :  
Soit qu'un fleuve profond tu voyes tournoyer,  
Crain qu'il roule ses flots pour dedans te noyer :  
Soit qu'un tombereau tourne encrouté tout de boné,  
Crain que pour te trainer au supplice il ne roué :  
Soit qu'un cheſne sur toy se branchoie étendu,  
Crain que pour tes méfaits tu n'y soyes pendu.*

*Tout te soit plein de pleur, tout te puisse déplaire,  
La clarté du Soleil, Maslin, ne te soit claire :  
La Lune ne te luise, & les astres des cieux  
Par la plus claire nuit se cachent à tes yeux :  
Et le beau te soit laid, & la lumière obscure,  
Et le miel te soit fiel : du Printems la verdure  
Te soit un triste huiuer : du gazouil des ruisseaux  
Te donne autant d'horreur que les ruines d'eaux :*

*Des mignôs oifillons le gringoté ramage  
 Sous vn beau jour poignant, t'effroye le courage,  
 Comme te Peffroiroient au soir le plus ombreux  
 De mille chahuans les cris mal-encontreux.*

*Nu de biens, nu d'amis, banny, pauvre, malade,  
 Reueftu de haillons, d'huis en huis ta paffade  
 Puiſſes-tu mandier : puiſſes-tu quemandant,  
 Au plus gelant hiuer tout vn jour attendant  
 Pour vn morceau de pain craquer la dent tremblarde :  
 Ne puiſſes-tu trouuer qui benin te regarde :  
 Nul ou ſoit homme ou femme ait de ton mal pitié :  
 Telle ſoit contre toy de tous l'inimitié.*

*Puiſſes-tu malheurer en ta fortune trouble :  
 De moment en moment ton enuuy ſe redouble.  
 Soit ſoit touſiours ton corps de douleurs tourmenté,  
 Soit ſoit touſiours ton cœur de dueil agrauanté.  
 Plus que les jours tardifs des nuits les triftes ombres  
 Te puiſſent encombrer, & plus que les nuits ſombres  
 Puiſſent les jours ombreux pires maux atreiner,  
 Qui puiſſent rengreger au double te genner.*

*Le ſommeil point ou peu ſa molle aiſle tremouſſe  
 Deſſus tes yeux meurtris : mais ſi ſa force douce  
 Te les charme par fois, Morfé te face voir  
 Les ſonges plus hideux qu'il pourroit émuuoir.  
 Mille meurdres cruels, mille monſtres horribles,  
 De Scyllés mille effrois, mille Harpies terribles  
 S'offrent deuant tes yeux, mille fantoſmes d'os  
 Par l'huis le moins obſcur te troublent ton repos.*

*Sois-tu chetiurement languiffant, miserable,  
 Mais ne ſoit ta miſere enuers nul deplorabile :  
 Plus tu ſeras chetif, plus ta chetiueté  
 Gaigne de mal-talent ſur ta méchanceté.  
 Et bien que tes ennuis d'heure en heure ſ'accroiffent,  
 Bien que ſe rengreger touſiours ils apparoiſſent :  
 Nul, tant ſoit-il benin, ne voye ta langueur,  
 Qu'encor il ne te juge à plus grieue rigueur.*

*Souuent de mort la cauſe à tes yeux ſe preſente,  
 Mais le moyen de mort à ton beſoin ſ'abſente :*

*Ta vie outre ton gré retenuë au dedans  
 Tes sens par force anime à mourir pretendans.  
 En fin l'esprit chagrin pour t'arracher la vie,  
 S'estant fort debattu dans ton cœur plein d'enuie,  
 Laisse tes membres las d'un long tourment trainé,  
 T'ayant ains que partir cruellement gesné.*

*Deffous defastre tel (& les Dieux le voulurent)  
 De ta mere, Mastin, les tristes couches furent :  
 Nul astre qui rayonne avec heur ou sans mal  
 Ne te favorisa ton trouble jour natal :  
 Ny Venus dou-luisant n'œillada ta naissance,  
 Ny le bon Jupiter en paisible influence  
 Ne te guigna d'enhaut : le Soleil radieux,  
 La Lune aux crins d'argent, Mercure ingenieux,  
 En bon regard tourneꝝ alors ne t'eclairerent :  
 Mais bien Saturne & Mars contre toy conjurerent,  
 Brouillans de ta naissance en leurs plus tristes lieux,  
 Et plus troubles regards, le moment ennuy eux.  
 Le jour que tu naquis du ciel la torche claire,  
 (A fin que rien ne fust qui ne te fust contraire)  
 Obscure s'ennublant d'un brouillas éfessi,  
 Par ce morne sejour troubla l'air obscurci :  
 Voire & lors que ta mere apres maintes & maintes  
 Importunes douleurs & cruelles épreintes,  
 Son ventre déchargea de toy, méchant Mastin,  
 Son execré fardeau, sous tant triste destin :  
 Le nuit-volant hibou d'une aïfle malheureuse  
 Vola sur ta maison, en voix malencontreuse,  
 Du plus haut de ton teã huant ton chant natal,  
 A tes jours auenir mortellement fatal.*

*Les Eumenides lors en leurs fenestres salles  
 T'enleuans tout soudain, dans les eaux infernales  
 Plongerent tristement ton maudiffable corps,  
 Du boubrier Stygien fouillant tes membres ords :  
 Elles te recueillant, de baue Cerberine  
 Et d'Hydrien venin, te frottent la poitrine :  
 Elles de lait chenin te venans alaitter,  
 D'une chienne te font les tetaffes tetter.*

*Ce fut là de Mastin la premiere pasture,  
De là le nourriffon embut sa nourriture,  
Pour apres contre moy de sa maline voix  
Faire en vain éclatter les enragez abboys.*

*Elles des vieux haillons des sepulchres osterent,  
Et ses membres maudits dedans emmailloterent :  
Elles les ont posez en ce point reueftus  
Au lieu de lit mollet sur des cailloux pointus.*

*Après auoir fini leurs tristes commerailles,  
Qui passoient en tristeur les tristes funerailles,  
Ne laissant aucun point du mystere sacré  
Au naistre d'un enfant en la sorte execré :  
Ia dresseant leur retour, leurs torches enflammées  
Contre ses yeux chetifs elles ont allumées,  
Par l'amere fumee issant de leurs flambeaux  
Attirans de ses yeux deux larmoyans ruisseaux.  
L'enfant né malheureux, meslant vn piteux braire  
A ses pleurs marmiteux, contre leur slâme amere  
Se ridoit renfrongné, quand l'une sœur des trois  
Esclatta contre luy ceste deuine voix,  
Que Clothon confeirma, qui despote tournasse  
En vn rouillé fuseau vne noire filasse,  
Tandis que l'autre sœur son noir brandon fuant  
Sur la face à Mastin toujours va remuant.*

*POUR NE TARIR IAMAIS de larmes eternelles  
En toy nous esmouuons ces sources perannelles,  
Te dresseans vn estat à jamais douloureux.*

*Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.  
Croy malheureux enfant sous malheureux presage,  
Croy pour estre la honte & l'horreur de ton âge.  
Car depuis que le ciel en son branfle eslançé  
Tournoye ce manoir en rondeur balancé,  
Et tant qu'il roulera la grand boule en son estre,  
Sous sa voute il n'a peu ny ne peut faire naistre  
Vn autre à meilleur droit en malheur plantureux.*

*Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.  
Qu'est-ce qui aujourdhuy en trouble malencontre  
Pour ton naistre ennuyeux son horreur ne demonstre ?*

*La Lune cette nuit n'a telle pas deteint  
 En jaunastre palleur l'argent de son teint?  
 Le soleil n'a til pas plus grand horreur monstree  
 Que jadis, quand il vit par l'inhumain Atree  
 Le banquet inhumain à son frere appresté,  
 Reguidant au rebours & son char arresté  
 Et ses cheuaux retifs? les eaux contre leur source  
 N'ont elles reflaté d'vne ondee rebource  
 Et d'vn boubrier soudain troublé leurs flots poreux?*

*Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.  
 Vi en malheure né: Iupiter qui t'appreste  
 Son tonneau de malheurs, le panche sur ta teste,  
 Et prodigue à ton mal les verse à grans monceaux,  
 Tournant la gueulle en bas du chetif des vaisseaux,  
 Qu'il a deux des deux pars sur le sueil de sa porte,  
 Dont il puise ses dons heurant en double forte  
 Les humains, comme il veut, ou mal ou bienheureux.*

*Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.  
 Voicy, voicy venir la Pandore fatale,  
 Qui de sa boiste en toy ses pires dons estale,  
 Et des maux par les dieux à l'enui derechef  
 Donnez, vient accabler ton detestable chef,  
 Pour malheurer les jours de ta chetive vie,  
 Qui de mort ne sera seulement qu'vne enuie,  
 Sans l'esperoir des chetifs seul confort doucereux.*

*Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.  
 Esperoir fuira ta vie, & despoir coste à coste  
 D'enuie dans tes flancs soit ton importun hofte,  
 Qui leurs griffes dans toy à l'enui cacheront,  
 Et ton cœur tenaillé par pieces hacheront,  
 Toy souffrant plus de mal qu'en sa negeuse roche  
 Ne souffroit le larron du feu, qui au bec croche  
 De l'aigle founissoit vn poumon vigoureux.*

*Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.  
 Tant d'encombres diuers, tant d'angoiffes profondes  
 Ta vie engloutiront au gouffre de leurs ondes,  
 Qui, comme flots enfleç s'entrepouffans de ranc  
 Battent d'vn rude choc du nauire le flanc*

Plongé dans la tormente, ainſin entrepouſſees  
 Troubleront coup ſur coup tes lieſſes froiſſees :  
 Tant d'ennuis te ſuiuront : ne crein, non que tes jours  
 Par tels & tant de maux te puiſſent eſtre cours :

« Aſſez & trop long tems vit celui qui deſire  
 « La mort pour ſeul remede à ſon felon martyre,  
 « Et ne la trouuant point ſe traîne malheureux.

Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.  
 Voire à ſin que tes maux auecque ta meſchance  
 Par le tems abolis ne ſouffrent l'oubliance,  
 Vn Poëte vangeur à tes faits deſliné  
 Dans l'iſle d'Antenor doit bien toſt eſtre né,  
 Qui traitement eſpoint de ta langue mal-caute  
 Encontre ſon honneur par ton énorme faute,  
 Son courroux enſtera contre toy rigoureux.

Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.  
 Ce Poëte offencé par ton malin outrage  
 A grans flots contre toy va deſgorger ſa rage,  
 Vengeant de traits portans ſa vangeance & ta mort,  
 Pour ce qu'à ſon honneur tu tâchas faire tort :  
 Et ce Poëte empraint telle marque en ta race  
 De ta meſchanceté, que nul tems ne l'efface,  
 Muant en cri tragic ſon chanter amoureux.

Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.  
 AINSI L'VNE DES SŒURS parloit echeuelee  
 Hochant ſa chevelure hideuſement meſlee  
 De ſiſflans couleureaux : quant Clothon arreſtant  
 Son fuſeau deuallé deſia pirouétant  
 En terre le peſon, de l'Eumenide folle  
 Begayante en fureur arreſta la parole :  
 Et ſit ſigne, beſſant ſon venerable chef,  
 De quitter le Maſtin en ce natal meſchef.  
 Lors la bande s'empart, & là s'empartant laiſſe  
 De ſes flambeaux cuiſans vne fumiere épaiſſe,  
 Qui, depuis ce deſtin en malencontre dit,  
 Et de cris & de pleurs comble l'enfant maudit :  
 Qui maintenant fait homme, en mon ire obſtinee  
 Des Parques doit ſentir vraye la deſlinee,

Mais, mais à son grand dam : si l'oreille des dieux  
 Ne dedaigne le vœu de mon chant furieux  
 Si le pere des Dieux, quand il fit le partage  
 Des estats establiꝝ en son grand heritage,  
 Engraua des trois sœurs l'auant chanté desfin  
 Irreuocablement en œuvre adamantin :  
 Qui fermement planté, fondé seur en sa place  
 Ne craint le rude effort de rien qui le defface :  
 Ny des cieux desmembreꝝ la cheute, ny la dent  
 Du tems qui domte tout, ny le tonnerre ardent.  
 Mais, si de Iupiter la parole promise,  
 Rompue ne peut estre en son entier remise,  
 A ton dam à ton dam par mon vers irrité  
 Sentir des Parques seurs la gricue verité,  
 Tu dois, tu dois Maslin : à ton dam sur ta teste  
 Doit selon leurs destins se ruer ma tempeste,  
 Te forçant confesser par tes maux, que ma voix  
 Aura contre ton heur asseꝝ & trop de pois.

Que tout cela d'ennuis que les âges passées  
 Ont peu veoir encombrer d'angoisses amassées  
 Les plus chetifs humains : tout cela de malheurs.  
 Qui les tirans Gregeois combla de tant de pleurs,  
 Se rue contre toy. La Tantalide race  
 Te quitte aux malheurtez que le deslin te brasse :  
 Que les troubles tombez sur le sang Cadmien  
 Aupres de tes trauaux ne semblent estre rien,  
 Ny tout ce que jadis aux larmoyables Scenes  
 Dans les Tragiques jeux des sçauantes Athenes  
 On vit représenter, tiedes pleurs attirant  
 Par l'horreur des malheurs d'un peuple sousspirant,  
 Pres tes maux ne soit rien. La Dceffe diuerse  
 Si mallement ton heur abbattu bouleuerse,  
 Au plus bas de sa rouë enfondrant sans mercy  
 De ton viure troubleux le deslin obscurcy.

Tantieme pour loyer de ton jangler infame  
 Ce qui jadis auint au blasmeur de la femme  
 De l'Atride puisné : mais pour ton dechanter  
 Comme à luy ton malheur ne se puisse absenter.

Puisse tu de tes doits tes saigneuses paupieres  
 Repentant de ton tort veuuer de leurs lumieres,  
 Comme fit le mari de sa mere, à taston  
 Qui ses aueuglez pas conduisoit d'un baston.  
 T'auienne comme à luy que tes yeux execrables  
 Des Dieux soyent confermez sur tes fils miserables.  
 Lesquels, bien qu'innocens de tes commis forfaits,  
 Sur leur dos porteront & la peine & le fais.  
 Puisse autant dessus eux ta felonnie priere,  
 Que sur le chaste fils d'Hippolite guerriere  
 Eut de cruel effet des trois le pire vœu  
 Que son pere luy fit de sa femme à l'aueu.  
 Tes fils ne soyent meilleurs que le Roy de Megare  
 Cogneut traistre son sang en la justice rare  
 De son mesme ennemy, quand il perdit le crin  
 Qui luisoit en son chef fatalement pourprin.  
 Meilleur ne soit ton sang qu'au vieil tyran de Gnoffe  
 Fut Ariadne lors qu'en la torteuse fosse  
 De son frere mibœuf le meurdrier reguidé,  
 Traitresse, elle sauua par le lin deuidé.  
 Soit ton sang moins feal qu'à son pere Medee,  
 Par qui folle d'amour, enleua l'or guidee  
 La force de Iason, quand avec l'estranger  
 De son frere la mort elle put eschanger.  
 Quelle du violeur de la forest sacree  
 A Cerès, fut la fain, en ta gorge execree  
 Telle fain se campant, dans tes boyaux goulus  
 Engloutisse tes biens à tes enfans tolus.  
 Qu'en ta plus aspre fain comme à l'aueugle guide  
 Des preux par la coulombe, auolans par le vuide  
 Les oyseaux importuns te souillent ton repas,  
 Ny prendre un repas sain ne te permettent pas.  
 Qu'en ta plus aspre fain, à fin qu'encor s'arreste  
 Le Soleil d'une horreur, un repas lon t'appreste  
 De l'un de tes enfans, pour te fouler, Mastin,  
 D'un & Thiestien & Terien festin.  
 Au lieu de l'escarlatte, en ton dos noircissante  
 De ton bien triste dueil vne robbe se sente,

Avec pire meschef, que *Thefé* n'éprouua  
 Quand pour la voile rouge vne noire il leua,  
 Ainsi que le douteur de l'empenné l'égasse,  
 Qui pour tascher plus haut que n'atteint nostre race  
*Trebucha* renuersé, renuersé puiffes-tu  
 Plaindre par ton orgueil tout ton heur abbattu :  
 Et comme luy boiteux vagoit rongéant son ame,  
 Solitaire echeuant son encouru diffame,  
 Par les chams Aliens, dans vn desert recoin  
 Banni ronger ton cœur puiffes-tu sans témoin.  
 Puiffes-tu forcené courant de terre en terre  
 Durant ta vie errer, pour ton absoute querre,  
 Comme vn qui se souilla, domestic estranger,  
 Dans le sang maternel pour son pere vanger.  
 Quand tu voudras partir ourdissant vn voyage,  
 Chopant dessus le fucil presentir le presage  
 Puiffes-tu d'vn malheur, qui, au malheur eschu  
 Ne quitte pres *Pithon* dans le chemin fourchu.  
 Au milieu de ta voye vne tempeste telle  
 Et de pluye & de gresle à grans flots te martelle,  
 Comme, par leur deslins aux nopces appellez,  
 Le porc & le Lyon noiserent martelez :  
 Soit ton chemin troublé comme estoit de *Træsene*  
 Le dangereux passage à la ville d'*Athene*  
 Deuant que l'autre *Hercule* eut encor abbattu  
 Les monstres & brigans, montre de sa vertu.  
 Soyent tes hostes plus doux, *Cercyon* d'*Eleusine*,  
 Le Geant porte masse, ou le courbepin *Sine*,  
 Ou *Procruste* tyran, ou le bourreau *Sciron*,  
 Qui les rocs mal-nommez diffama de son nom.  
 Si tu vogues en mer, vn tempesteux orage  
 Face perir ta nef, & du profond naufrage  
 Les flots te vomissans de leur gouffre tiré  
 A tard ainsi qu'*Vlys*, te sauuent déchiré.  
 Ains qu'estre à bord poussé la *Carybde* gourmande,  
 Qui par trois fois le jour dedans sa gorge grande  
 Aualle & reuomist la fange de son eau,  
 Aux vagues rote encor ton englouti vaisseau :

Qui de Scylle à six chefs rasant la roche creuse  
 Perde six matelots de sa chourme poureuse,  
 T'oy restant effroyé par sa monstrueuse voix,  
 Qui de mille mastins entonne les abbois.  
 A ton tardif retour trouver non moins brouillée  
 Puisses-tu ta maison de tes biens despoillée  
 Que le Duc Itacois : mais ton lit paillardé,  
 Comme à luy ne te soit chaste contregardé.  
 Telle ta femme soit que le mal-cant Egide  
 Remonté des enfers trouua sa Minoïde,  
 Qui morte éperdument, de son beau fils à tort  
 (Pour couvrir son forfait) brassa l'injuste mort.  
 Ou, quelle à Præte fut celle, qui désespérée  
 De pouuoir mettre à chef son amour forcenante,  
 L'auanture appressa du monstre, qui Lyon  
 Deuant, Cheure entre deux, derriere fut dragon :  
 Ou plustost quelle fut au fils aîné d'Atree,  
 Ilion mis à sac, la race à Tyndaree,  
 Chaste ainsi puisses-tu & ta couche trouver  
 Et de mesme heur que luy par ton mal l'esprouuer.  
 Vn tel desir paillard suiuant l'amour brutale,  
 Qui pour se contenter ait besoin d'vn Dedale,  
 Ta femme aille eshontant, quel celuy qui toucha  
 La niece du Soleil qui d'vn monstre accoucha.  
 La race qu'elle aura nul trait de ton visage  
 N'ait tracé ny du sien, ains donne temoignage  
 Escrit dessus le front du peu de chasteté  
 De sa mere paillarde, en son estrangeté.  
 Rien n'ayent tes enfans, rien qui de toy retienne  
 Fors les cœurs qui tiendront de la meschance tienne,  
 A fin qu'en leur meschance, ô meschant malheureux,  
 Se venge meschamment ta meschance par eux.  
 Le grain que les fillons de ta sterile plaine  
 Prendront du laboureur penant de sueur vaine,  
 Ne profite non plus, que le grain qui grillé  
 Fut aux chans d'Athamas en vain eparpillé.  
 De membres & de bras cloué sur vne roche  
 A cloux adamatins, repaistre le bec croche

D'un aigle puiffes-tu, d'un poumon renaiffant  
 Comme vn qui sur Caucas gijst l'aigle repaiffant.  
 Meur meur d'une faim lente en geshne autant cruelle  
 Que celuy qui par trop aux parjures fidelle  
 Prodigue de sa vie en mefpris de ce jour  
 De ses captifs soldats empescha le retour.  
 Sois-tu vif escorché comme le fol Satyre  
 Dont la fluste assaillit la Phœbienne lyre,  
 Qui fleuve en Phryge sourd des racines d'un pin  
 Siffant encor les plains de sa piteuse fin.  
 Sois-tu, comme jadis le trop chaste Thefide  
 Entre ses fiers cheuaux mal-croyans à sa bride,  
 Des traits l'enueloppans pelle-melle tiré,  
 Par ronces, par cailloux en lopins deffiré :  
 Et comme par les chiens deffous la nuit muette  
 Mourut cruellement le coturné Poëte  
 De leurs felonnes dens à l'enui détaillé.  
 Mastin, ainsi fois-tu des mastins tirailé.  
 Et mourir puiffes-tu, comme de Calliope  
 Le trainebois enfant (qui par la folle troppe  
 Des Bistones mourut en pieces detranché)  
 En torments inhumains membre à membre arraché.

Mais quoy? cuiday-je bien pouffer dehors les pcines  
 Qu'en courroux ie te voué, egalant en mes veines  
 La haine qui bouillonne, egallant la rancueur  
 Qui m'enfle contre toy de rage tout le cœur?

On ne conte de nuit les estoilles menues  
 Quand les Zefirs de l'air ont balié les nues :  
 Le nombre on ne dit point au renouveau des fleurs,  
 Qui les prez piolez bigarrent de couleurs.  
 Qui dira par les chams combien d'espis ondoyent,  
 Quand des dons de Cerés les campagnes blondoyent?  
 Et qui pourra les grains de l'arene fommer  
 Que l'eau de l'Ocean laue aux bords de la mer?

Tels & tant de malheurs, Mastin, ie te desire,  
 A qui mille & mille ans ne pourroyent pas suffire  
 Pour d'ordre les nombrer : non quand j'aurois encor  
 Aussi puiffante voix que celle de Stentor :

*Non quand j'auroy de fer cent bouches & cent langues,  
Qui fissent tout d'un cri cent diuerses harangues,  
Pour desgorger dans moy mon courroux estouffé,  
Portant de double acier l'estomac estouffé.*

*Tel soit le triste cours de ton malheureux viure :  
Tels ordres de malheurs se puissent entresuiure  
Iusqu'à ta mort, chassans par tourmens impiteux  
De son orde prison ton esprit despitieux.  
Nul ne se trouue adonc, qui, comme aux autres, rende  
A ton cors execré la mortuaire offrende :  
Soit ton cors rebouté de la terre & du feu,  
Veuf du dernier honneur qui aux moindres est deu.  
Entre les lous gloutons pour ta charongne infette  
Esparse par les chams soit vne guerre faite.  
Les milans charongniers & les goulus corbeaux  
Souillent leurs haues becs dans tes maudits boyaux.  
Soient tes os decharnez exents de sepulture,  
De la pluye & du vent, nuds de toute vesture,  
Dedaignement battus : cependant que là bas  
Dans les palles enfers, sans espoir d'un trespas  
Qui mette encore fin à tes peines cruelles,  
Ton esprit tormenté de gennes eternelles  
Seul autant souffrira de griefts punissements  
Que tous les vieux damnez y souffrent de torments.*

*Là tu seras banny des brigades heureuses  
Du champ Ely sien, aux ombres langoureuses  
Où bannis par Eac les malheureux damnez  
En eternels torments languissent condamnez.  
Là Sisyse obstiné d'une espaule voustee  
Par le roide pendant d'une haute montee  
Pouffe en vain son caillou, qui du mont le plus haut  
La ja presque monté luy eschappe & luy faut :  
Là Titye alongé sous sa masse foulante,  
Neuf arpens de país du sommet à la plante  
Empesche de son long, au couple rauissant  
Des vautours acharnez son foye fournissant.  
Là les Belides sœurs vainement amusees,  
En vain cuident remplir leurs cruches pertuisees*

De l'onde qui se pert, qui des trouëz vaisseaux  
 Et se prend & se rend dans les prochaines eaux.  
 Là sans fin Ixion se tourne & se retourne,  
 A sa rouë attaché qui jamais ne séjourne :  
 Et d'éternelle volte en soy-mesme conduit  
 Esbranlé roidement, & se suit & se suit :  
 Là Piritois craintif aguigne sur sa teste  
 Vne pierre pendante à tomber ja ja presie,  
 Sur vne table ayant des tasses & des plats,  
 Mais la Furie auprès luy trouble son repas.  
 Là Tantale beant sur les fruits & sur l'onde  
 Langnist necessiteux de ce dont il abonde :  
 Pour sa bouche mal close, à bouche bee en vain  
 S'efforçant d'appaiser & sa soif & sa faim.  
 Là, ton esprit aussi en ces peines souffertes  
 De ton parler mal-caut recceura les desertes.  
 Car Eac rigoureux les torments, qu'il ostra  
 Aux plus punis dannez, dessus toy remettra.  
 Sisyf, tu luy lairras ta meule culbutante,  
 Et ta rouë, Ixion, roura vireuoltante  
 Autre cors que le tien : d'un foye tout nouveau  
 Se repaistra le bec du Tityen oyseau.  
 Cestui-cy, Piritois, sous ta pierre incertaine  
 La teste beffera pallissant de peur vaine :  
 Tantale, cestui-cy de tes moqueurs repas  
 En ton lieu poursuivra les reculans appas.  
 Voire & si ces tormens n'egallent la vengeance  
 Que merite, Mastin, l'excez de ton offence,  
 Eac pour te genner justement inucitif  
 Nouveaux tourmens contreuue à ta peine ententif.  
 Que des bourrelles sœurs l'une son flambeau jette  
 Tes paugieres grillant, l'autre tes flans fouette  
 De courgets serpentins, l'autre ailé tout joignant  
 De ses ongles crasseux ta face egratignant.  
 Qu'il rechauffe là bas le toreau, dont l'espreuue  
 Se fait par son ourrier, & d'une frayeur neuue  
 T'y contraigne mugler, & dedans gemissant  
 Les ames estonner de ton cry mugissant.

Qu'il dresse le mortier, en qui jadis le Sage  
 Du Tyrان inhumain constant souffrit la rage,  
 Et face d'un pilon tous tes membres froisser  
 Toujours frais aux tormens sans pouvoit se cesser.  
 Qu'il renouvelle en toy les peines les plus dures  
 Qu'onques peurent songer pour vanger leurs injures  
 Les tyrans les plus durs : & gené sans sejour  
 Te face martyr de chascun à son tour.  
 Qu'il te pousse à chef bas dans les flammeuses ondes  
 De Phlegeton roulant, ses souffrieres profondes,  
 Puis en feu t'en ostant (mais pour t'y rebruller)  
 Pour l'eteindre en Cocyt te face deualer,  
 Qu'il te jette deuant la monstreuse Chimere,  
 Qu'il te face là bas par le trechef Cerbere,  
 Qui fera ses trois couls en serpens heriffer,  
 De son triple dentier asprement peliffer.  
 Brief, desirer cela (pour toute ma vengeance)  
 Que tu calomniois contre mon innocence  
 Pouvoit estre autant vray comme il est du tout faux,  
 Forcé de le vouloir par tes felons traux.

Ces maux & vif & mort en griefts torments te troublent,  
 Voire & plus mille fois rengregez se redoublent  
 Que n'en puis desseigner. Et non toy seulement,  
 Non toy, meschant Mastin, mais soit également  
 D'ennuis agrauanté, quiconque ma simpleste  
 D'un machineur engin épout faussement blesse  
 Ou bien cuide blesser par controuuez propos  
 De mon viure innocent troublant le doux repos.  
 Soit-il en mesme nef pour endurer l'orage  
 Que mon courroux degorge, esneu d'une aspre rage  
 A vanger mon honneur, remplissant de mes cris  
 De ma Seine les bords au sejour de Paris :  
 Paris ma nourriciere, où desores ie jure  
 Par les Sœurs & leur Dieu ne laisser telle injure,  
 Sans vengeance couler, tant que de leur fureur  
 Elles à leur Poète enflammeront le cœur.

Mais la voute du ciel, qu'un tour d'erein embrasse  
 Ciel l'ancienne peur de la mortelle race

*M'accable de son fais, si doux à mes amis,  
Ma rigueur ie n'obstine enuers mes ennemis.*

AMYMONE.

A PIERRE DE RONSARD.

*D*ESIA l'astre tempesteux  
D'Arcture l'uyer amene :  
Desia parmi l'air moiteux  
La rage des vents forcene,  
Qui la branlante forest  
De son feuillage deuest.  
Du renouueau florissant  
L'arondelle messagere,  
Ne volera plus froissant  
Nostre air de plume legere,  
Fors quand elle annoncera  
L'autre Printems qui fera.  
A Dieu les plaisirs des champs :  
Plus à l'abri de l'ombrage  
Des oyselets aux doux chants  
On n'oit le caquet ramage :  
Les tristes prez ne sont plus  
De verdeur gaye vestus.  
Mais les debordez ruisseaux  
Sur les détruietes prairies  
Noyent sous leurs troubles eaux  
L'honneur des herbes fanies,  
Et rauissent à nos yeux  
Leur regard solacieux.

Plus la Nymphette n'ira  
 Piller les freschs herbettes :  
 Plus elle n'en ourdira  
 Des chapelets de fleurettes,  
 Pour en couvrir honorez  
 En rond ses cheueux dorez.

Plus la vendange ne geint  
 Sous l'abrier, qui de sa charge  
 Criant enrouté l'estreint :  
 Plus dedans la cuue large  
 Le paifan d'un pas coulant  
 Le raisin ne va foulant.

Le vin n'est plus desja moust,  
 Qui ferré dedans la caue  
 Par le bondon plus ne boust,  
 Sifflant sa fumeuse baue :  
 Mais en son tonneau rassis  
 Sur les chantiers est assis.

Maintenant le laboureur  
 Tenant sa femme embrassée  
 Cueult le fruit de son labeur,  
 Et de la chose amassée  
 Durant l'automne & l'esté  
 S'esjouit en gayeté,

N'abandonnant sa maison :  
 Telle pluye respendue  
 Et telle neige à foison  
 Des champs la joye a perdue :  
 Tel vent sifflant orageux  
 Empesche les plaisans jeux.

Mais, doux Ronsard, ny du tems  
 La trop fascheuse inconstance,  
 Ny des amis t'attendans  
 L'attrayable souenance,  
 N'ont encore le pouvoir  
 Dehors des chams te rauoir.

Quelque autre amoureux flambeau  
 Te brusle t'il point ton ame,

Allumant d'un œil nouveau  
 Dedans toy nouvelle flâme ?  
 Amour te retiendrait bien  
 Estreint d'un nouveau lien.  
 Ronfard, la nouvelle amour  
 D'une simple paisante  
 Te regentant à son tour,  
 A ta joue rougissante  
 Ne face le sang monter  
 S'elle t'a bien peu domter.  
 Apollon au chef orin  
 Admire en sa beauté simple  
 Cyrene, bien que son crin  
 Non couuert d'un dougé guimple  
 En l'air pendille tremblard  
 Et ne soit agencé d'art.  
 Voire & Neptune, le Roy  
 Qui brasse la mer cruelle  
 A senty premier que toy  
 L'ardeur d'une flamme telle,  
 Et ne peut à tout son eau  
 Noyer d'amour le flambeau.  
 CUPIDON un jour lassé  
 De meurdrir la gent humaine,  
 Apres un cerf pourchassé,  
 Auoit mis toute sa peine,  
 De Diane ayant les chiens,  
 Qui pour un jour firent fiens.  
 La vierge les preste enuis  
 Premier le forçant qu'il jure  
 Que de ses attraitz lascifs  
 Ne fera jamais injure  
 Aux filles, qui par les boys  
 Suiuront des chiens les abboys.  
 Amour apres grand labeur,  
 Ayant mis à chef sa chasse,  
 D'un chaud degout de sueur  
 Arroloit sa tendre face,

Quand il alla de Cypris  
Se rafraeschir au pourpris.  
Au pourpris delicieux,  
Que les Graces jardnicres  
Cultiuent à qui mieux mieux  
De mille & mille manieres  
De compartimens dressez  
Au parterre entrelassez.  
Où les odorantes fleurs  
En bel-esclatant meflange  
De cent diuerses couleurs,  
D'un gracieux entrechange  
Font que tout y rit, d'un flair  
Ambrosin embasmant l'air.  
Là maint clair-coulant ruisseau,  
Avec vn soülef murmure,  
Roule mainte diuerse eau  
Argentine, belle, pure,  
De qui la douce vapeur  
Eteint toute eau de senteur.  
Dans ce Cyprien jardin  
Amour vint trouuer sa mere,  
Comme pour son chef diuin,  
Auecque sa troupe chere,  
Vn tortis elle tissoit  
Des fleurs qu'elle choissoit.  
Les triant dans vn monceau,  
Qui en son giron éclate.  
Mais de son ouurage beau  
Le doux soucy tant la flate,  
Que plusloft se voit tenir,  
Qu'elle ne le sent venir.  
Comme vn passereau drillant  
Dans vne seiche pouffiere,  
S'égaye dru fretillant  
De sa double aisle legiere :  
Ainsi l'enfant qui s'ébat  
Menu des aïfles se bat.

Et les fleurettes gaflant  
 Infantinement s'y touille,  
 Par son giron se veautrant,  
 Et tout son ourage brouille :  
 Mais pour sa mere appaiser  
 La vient tendrement baïser.  
 Et d'un bras maître des Dieux  
 Ployé de façon mignarde,  
 Lace le col gracieux  
 De sa mere, & la regarde  
 D'un dru clignetant regard  
 Meulé d'un rire flatard.  
 Venus pointe des douceurs  
 D'affection maternelle,  
 Baïse ses yeux rauiffeurs,  
 Et d'une parolle telle  
 Ses deux coraux defermant  
 Elle va l'air embasmant.  
 Doù viens-tu, mauuais garçon,  
 Qui deurois estre mes joyes?  
 Mais faux petit enfançon,  
 Tout le rebours tu m'enuoyes :  
 Par toy pour quelque bou heur  
 Je n'ay que tout deſhonneur.  
 Bien que, petit éfronté,  
 Tu m'ays toujours fait du pire,  
 Si faiſant ma volonté  
 Tu veux mettre à chef mon dire,  
 Je te promets deſormais  
 De t'aimer micux que jamais.  
 Et ſi, mon fils Cupidon,  
 Le plaisir que ie demande  
 Tu ne feras ſans guerdon.  
 D'une recompense grande,  
 Si le gain ne te ſuffit,  
 L'honneur ſuiura le profit.  
 Honneur dy-ie bien plus grand,  
 Qu' (ô trop peruerſe nature!)

*De ta mere il ne te prend,  
Quand par ta folle blessure,  
(O honte) d'amour humain  
Tu me naures de ta main.  
Mais c'est tout-vn, faux enfant,  
Si tu veux ne m'écondire,  
Tu es defia triomphant  
Sur vn & sur vn empire  
Des trois, que par fort jadis  
Les trois freres ont partis.  
Iupiter prince des cieux  
De tes traits s'est senti poindre,  
Voire & Pluton furieux  
Au jour tu as peu contraindre  
Monter ses retifs cheuaux  
Hors des brouillas infernaux.  
Neptune seul dans sa mer  
Se tient franc de ta fagette,  
Dont tu peux tout enflammer :  
Mais demain vole & la jette  
Où les flots Inachiens  
Lauent les murs Argiens.  
Inache fait vn festin  
Dedans ses palais humides  
Aux Dieux du manoir marin  
Et aux blanches Nereides :  
Là le Roy Neptune ira,  
Qu'Inache aussi conuira.  
Tu l'aguetteras veillant,  
Comme du long du riage  
Il ira se soleillant  
Alecart de son bernage :  
Fiche vn trait dedans son cœur,  
Te faisant de luy vainqueur.  
Pour l'honorable guerdon  
D'vne si haute victoire  
Je te donray, Cupidon,  
Vn don témoin de ta gloire.*

Comme tu as surmonté  
 Le monde sous toy domté.  
 Je te donray le jouet  
 Qu'à Jupiter Adraſtee,  
 Bien fait, beau, riche à ſouhait,  
 Donna ſous la roche Idee,  
 Lors que petit il étoit  
 La Nymphé qui l'aletoit.  
 C'eſt vn fetis moulinet  
 De ce grand monde l'image,  
 Que j'ay dans mon cabinet  
 Vn des plus exquis ourrage,  
 Conſtruit de cerceaux diuers  
 Mis de long & de trauers.  
 Deux croiſez en meſmes pars  
 L'ourrage quarrent & bornent,  
 Peints d'azur, où ſont eſpars  
 Mille aſtres d'or qui les ornent :  
 Vn eſſeuil d'argent les joint  
 D'vn gon double en double poinç.  
 Au milieu de cet eſſeuil  
 Vne boule eſt ſuspendue  
 De Iaſpe, par qui à l'œil  
 Double couleur eſt rendue :  
 D'vne part vn palle-verd,  
 De l'autre vn teint plus couuert.  
 Cinq cercles mis de trauers  
 Eloignez d'egal eſpace,  
 Embrassent le rond diuers  
 De la tournoyante maſſe.  
 Sous les trois vn eſtendu  
 Eſt de biais ſuspendu.  
 Au deſſous par ſon contour  
 Mainte figure étoilee,  
 S'entrefuiuant tout-au-tour,  
 Marque les mois de l'année :  
 D'argent vn bel aſtre blanc  
 Plus bas trauerſe en ſon ranc.

*Soudee à l'effeul d'argent,*  
*Comme vn Soleil, la voliere*  
*D'or & d'azur se changeant,*  
*Sureclate vne lumiere*  
*Plus brillante que par l'air,*  
*Ne luit l'astre le plus clair.*

*Deffous le geant Atlas*  
*Roidit son épaule large,*  
*Et planté ne flechit pas*  
*Deffous si pesante charge,*  
*Bien qu'au col & qu'aux jarrets*  
*Ses nerfs tendent sous le faix.*

*Ce joyau tel que Vulcain*  
*Vn plus beau ne pourroit faire,*  
*Je te donneray demain,*  
*Si tu daignes me complaire :*  
*Si de Neptune vainqueur*  
*Tu luy sagettes le cœur.*

*Ainsi la gente Cypris*  
*L'amadouoit de promesse :*  
*Luy de conuoitise épris,*  
*Déjà de donner la presse*  
*Le moulinet bigarré,*  
*Dont el' l'auoit assure.*

*Et veut sur le champ l'auoir*  
*A tout rompre, & se courrouce,*  
*Et ne veut s'en demouoir,*  
*Sinon quand d'une voix douce*  
*Sa tendre jouë pinsant*  
*Venus vient l'adoucissant,*

*Et le baise, & d'un sou-ris,*  
*O sang aimé (ce dit-elle),*  
*Si de ta flamme surpris*  
*Le Roy de la mer cruelle*  
*(Et Styx j'en jure) ic voy,*  
*Je te garderay ma foy.*

*Ce dit-elle. Et Cupidon,*  
*Meu de si grande assurance,*

Fremilloit apres le don,  
 Et s'animant d'esperance  
 Depuis l'heure n'a cessé,  
 Que Neptune il n'ait blessé.  
 Déjà le flambeau du jour  
 S'estoit éteint dans les ondes :  
 Déjà du moite sejour,  
 Quittant les vagues profondes,  
 La nuit au ciel tenebreux  
 Tendoit son pennage ombreux :  
 Quand la Deesse Venus  
 Enjoint à ses trois compagnes  
 Coupler ses oiseaux chenus  
 Au char, qui par les campagnes  
 De l'air au ciel étoilé  
 Porte elle & son fils aîlé.  
 Tost que l'aube pourfrittant  
 Du Soleil avant-couriere  
 A l'atlage grauissant  
 Eut debaclé la barriere,  
 Quand la terre porte-fruit  
 Se décache au jour qui luit.  
 L'oiseau Cyprien recors  
 De la promesse accordee,  
 Veillant s'élance dehors  
 De sa couche d'or brodee,  
 Brodee d'or bien choisy  
 Sur vn satin cramoisy.  
 Au col il pend son carquois  
 De son écharpe doree,  
 Il prend au poing l'arc Turquois,  
 Et sans longue demouree,  
 Passant les manoirs des Dieux  
 Va droit aux portes des cieux.  
 Que de diligente main  
 Les belles Heures portieres  
 Luy ouvriront tout soudain,  
 Dou les fertiles jachieres

*Des hommes laborieux  
 Apparurent à ses yeux.  
 De là se jette à chef bas,  
 Entonnant l'air dans ses aïfles :  
 Et plane alongeant ses bras,  
 Et de secouffes ifnelles  
 Fond, tirant d'Arges aux champs,  
 Que d'Inach les eaux lechans  
 Bagnent. A peine au milieu  
 De fon entrepris voyage,  
 Lors estoit le petit Dieu,  
 Qu'il vit en bel equipage  
 Neptune, faire la mer  
 Soublanchiffante écumer.*

*La bonne mere Tethys,  
 Neree & les Nereides,  
 Et les Tritons mi-partis  
 Fendoyent les plaines humides,  
 Les Tritons en bel arroy  
 Trompetans apres leur Roy.*

*Les Nerines par les flots  
 De la marine bonace,  
 Des Daufins preffoyent les dos,  
 Les guidans de bonne grace,  
 Autour du vieillard raffis  
 Sur vne baleine affis.*

*Six mi-poiſſons hanniffans,  
 Faisans jalir l'eau marine  
 Deſſous leurs piés peſtriffans  
 La grand' campagne azurine,  
 Trainoyent vn char azuré  
 Sur vn rouage doré.*

*Ce char haut affis portoit  
 Le Dieu des manoirs liquides,  
 Vn Triton deuant estoit  
 Gouvernant les molles brides,  
 Mille Dieux marins en rond.  
 Et mille Deeffes vont.*

Amour qui des aïfles pend  
 Comme l'oifeau fur la proye,  
 En bas regarde fufpend  
 Où s'adreffera leur voye,  
 Et dans l'air l'empenné Dieu  
 Tient œil & corps en vn lieu.  
 Jufqu'à ce qu'il voit les Dieux  
 Entrer dedans l'onde coye  
 Où Inache gracieux,  
 Que mainte Nymphé conuoie  
 Pour bien veigner le grand Roy  
 Des eaux, l'attend de pié coy.  
 Adonc l'enfant Cyprien  
 Leger reprend fa volee  
 Droit au cours Inachien,  
 Qui fous la cofte aualee  
 Se heriffante en forefts,  
 Flotte alecart des guerets.  
 Là comme fait l'efperuier,  
 Qui fa proye au boys aguette,  
 Dans vn fucillu chafteignier  
 Au guet fe branchant fe jette,  
 Attendant l'heur oportun  
 De naurer le Dieu Neptun :  
 Qui au feftin cependant  
 Entre dans la fale afconfe,  
 Deffous l'onde s'épendant  
 Sur vne voufte de ponce.  
 Là déjà pour le repas  
 Sur les tables font les plats.  
 Du ciel les hautes roideurs  
 Titan auoit furpaffees,  
 Quand les plus afpres ardeurs  
 Seichent les plaines baiffées,  
 Quand fous les ronceaux buiffons  
 Le grillon meut fes chanfons.  
 Lors que le pafourcau cault  
 Son beftail faoulé de pafitre,

Retire, écheuant le chaud  
 Du pasturage champestre,  
 A l'ombre d'un orme frais  
 Où le ruisseau coule auprès.  
 Là soufflant ses chalumeaux,  
 Ou bien enflant sa musette,  
 Il éjouit ses torceaux  
 De sa gaye chansonnette,  
 Qui remaschent peu à peu  
 L'herbage qu'ils auoyent peu.  
 A l'heure Amour qui guettoit  
 Caché dans l'épés fueillage,  
 Ententif par tout jettoit  
 Sa vuë atrauers l'ombrage,  
 Et loing vne Nympe voit,  
 Qu'un Satyre poursuivoit :  
 Vn Satyre que pieça  
 De la beauté de la belle  
 L'archier Pasten bleça,  
 Comme la jeune pucelle  
 Suiuant des chiens les abois  
 Chassoit vn daim par les bois.  
 Tant ce mi-bouc a guetté,  
 Que sa Nympe il a trouuee,  
 Qui fuit le chaud de l'esté  
 Dessous l'ombrage : & leuee  
 La suit de si viste pas,  
 Qu'il la saisit en ses bras.  
 De Danas Roy' Argien  
 C'estoit la fille Amymoné,  
 Qui sentant ne pouuoir rien  
 De force, à crier se donne,  
 Et du cry qu'elle entonnoit  
 Toute la riue étonnoit.  
 Neptune apres le repas  
 Seul du long du beau riuage  
 Se promenoit pas à pas,  
 Quand du dedans du bocage

Le cry de la fille il oit,  
 Que le Satyr violoit.  
 Meu de la pitieuse voix,  
 Droit au cry Neptune tire,  
 Et les trouuant dans le boys,  
 Va deffaisir le Satyre,  
 Qui étriuant ne veut pas  
 Lascher ne prise ne bras.  
 Amour son heur oportun  
 Voyant, trie vne sagette,  
 L'encoche, & dedans Neptun  
 D'un coup assurez la jette :  
 Neptune au fond de son cœur  
 Tout à coup receut l'ardeur.  
 A coup à plein poing pressant  
 Le Satyre aux cornes ferre,  
 Et ja sa proye laissant  
 Le renuerse contre terre :  
 La Nymphé fuit : là tous deux  
 Frustréz demeurent honteux.  
 Et comme quand l'aubereau  
 Affuit la race de Nise  
 L'empiétant : le fauperdreau  
 Suruient, fait lascher la prise :  
 Scyllé échappe : & pour tout gain  
 A tous deux reste la faim.  
 Ainsi des flots l'Empereur  
 Et le corne-bouc perdirent  
 Tous deux leur proye, & leur cœur  
 D'amour la proye rendirent :  
 Leur proye ils perdirent bien,  
 Mais non le trait Cyprien.  
 Amour se mocquant des deux,  
 De Neptune & du Satyre,  
 Se prend (ayant veu leurs jeux)  
 Enfantinement à rire :  
 Et se repouffant en l'air  
 Va vers sa mere voler.

*Amour à ses dons vola :*  
*Neptune que son feu domte*  
*Vers sa bande s'en alla*  
*Coupable en soy de sa honte :*  
*Mais où qu'il voise le Roy*  
*Son mal traine dedans soy.*  
*Et comme le cerf fuyart,*  
*Qui au flanc la fleche porte,*  
*Fuit tousiours : tousiours la part*  
*Qu'il fuit, la traine : en la sorte*  
*Où que Neptune s'enfuit*  
*La fleche d'Amour le fuit.*  
*La fleche d'Amour le poind*  
*Dans le plus vif de son ame,*  
*Et l'amant ne laisse point*  
*Auoir répit de sa flame,*  
*Qui maistresse de son cœur*  
*L'ard d'importune rigueur.*  
*Suiuant la flamme qui l'ard*  
*Neptun quitte son Empire*  
*Sans en auoir nul égard,*  
*Et droiçt deuers Arges tire,*  
*Dés que l'Aube au l'endemain*  
*Tendit sa rofine main.*  
*D'Arges les murs tant vantez*  
*D'eaux adoncques estoyent vuides*  
*Encor n'estoyent inuentez*  
*Les puyz par les Danaïdes,*  
*Et qui lors de l'eau vouloit*  
*Dans Inache la puisoit.*  
*D'vne cruche se chargeant*  
*Aymone estoit venue*  
*Au bord, & se soulageant*  
*De sa cruche, à jambe nue*  
*Recourfant son simple habit*  
*Au gay d'Inache se mit.*  
*Et contre le cours de l'eau,*  
*L'eau doucетtement rebelle,*

Demarchoit tout beau tout beau  
 La Danaïde pucelle.  
 Qui d'un gracieux debat  
 Contre les doux flots s'ebat.  
 Le Dieu la voit en ce point :  
 Quand il la voit c'est à peine,  
 Que la fureur qui l'épouint  
 Droit vers elle ne l'emmeine :  
 Tant est l'amour violant,  
 Qui Neptune est affolant !  
 Mais du jour d'nier recors,  
 Et de sa vaine entreprise  
 Retient ses roides effors,  
 Pourpensant vne surprise,  
 A quoy l'assiette du lieu  
 Donnoit faueur pour le Dieu.  
 Espais & drus arbrisseaux  
 Sur le sourcil du riuage,  
 Voire iusque aux claires eaux  
 Noircissoyent vn long bocage :  
 Là Neptune pas à pas  
 S'embusche & se mussé bas.  
 Comme vn loup quand vn troupeau  
 Il voit dans vn pasturage,  
 Se traîne tout beau tout beau  
 Costoyant quelque bocage,  
 Et du pastoureau le soin  
 Trompe, s'aprouchant de loing :  
 Ainsi le Dieu se mussoit  
 Pendant que la pauvre fille,  
 Que l'eau clair-coulant deçoit  
 Sur le bord se deshabelle,  
 Ne se sachant le danger prest,  
 Dont Neptune fait l'aprest :  
 Ains se pensant à seurté  
 De tout estranger dommage,  
 Des eaux foule la clairté  
 A nu de son blanc corsage,

Froissant les flots de son flanc  
 Plus que fraîche neige blanc :  
 Un poil plus qu'un or bruni  
 Sous le Soleil étincelle,  
 Luisant sur le lis vny  
 Du beau sein de la pucelle,  
 Tel que l'or resplendissant  
 Sur un satin blanchissant.  
 Ores à coup étendant  
 Bras & jambes, elle nouë,  
 Ores haut se suspendant  
 A leuvers sans mouvoir joue,  
 Ores dedans l'onde fond  
 Se plongeant iusques au fond.  
 O qu'adonc Neptune craint  
 Que la pauurette perisse,  
 Toit Amour qui le contraint  
 Luy rompt cette crainte nice,  
 Tantost la crainte à son tour  
 Refroidist la folle amour.  
 L'amour qui le forceroit  
 De faire dans l'eau sa joye,  
 Sans le danger qui seroit  
 Qu'Amymone en l'eau se noye :  
 Parquoy retient son effort  
 Pour mieux la surprendre au bord.  
 Elle lasse de nouër  
 S'en veint prendre, sa buie,  
 Et faisant fin de jouer  
 Dans le courant l'a remplie,  
 Puis de la riuere fort  
 Pour se rabiller au bord.  
 Amymone se vestoit  
 Encore de sa chemise,  
 Quand du Dieu qui la guettoit  
 Elle se sentit surprise,  
 Ayant & les yeux bouchez  
 Et bras & mains empeschez.

Neptune au cors la surprend,  
 Et de ses bras forts l'enferre,  
 Sous foy la baiſſe & la rend,  
 La renuerſe contre terre :  
 La vierge rebelle geint  
 Sous le grand Dieu qui l'eſtreint.  
 Elle a beau jetter des pleurs,  
 Pour pleurs amour ne s'alente :  
 Car le Dieu ſuit ſes ardeurs,  
 Et la fille violente,  
 Qui, nice, vn ſi grand bon heur  
 Met apres vn vain honneur.  
 Mais l'amoureux jouiſſant  
 De ſon joly pucelage  
 Cueult le fleuron verdiſſant  
 Sur le verdoyant riuage,  
 Oû preſſant la Nymphe en bas  
 D'Amour l'aprit aux ébas.  
 Au cry qu'Amymone feit  
 Quand Neptun la depucelle,  
 Le Satyre qui l'ouit  
 Vint pour ſecourir la belle :  
 Le Dieu marin l'entendant  
 Saiſit au poing ſon tridant.  
 Et contre luy ie brandit  
 Qui euſt bleccé le Satyre,  
 Qui fuyart ne l'attendit  
 Ains peu vaillant ſe retire :  
 Le tridant ſans rien toucher  
 Se fiche dans vn rocher.  
 La fillette cependant  
 Son pucelage regrette,  
 Et deux ruiſſeaux répendant  
 De pleurs, ceſte plaincte a faiçte,  
 Hors ſon eſtomac declos  
 Pouſſant des piteux ſanglots :  
 O moy pauurette, ô mon heur  
 Perdu avec moy chetiue !

Faut il qu'en tel deshonneur  
 Toute ma vie ie viue?  
 Las, vn joyau j'ay perdu  
 Qui ne peut m'estre rendu!  
 J'ay perdu le beau fleuron  
 De ma jeunesse honoree !  
 O pleust aux Dieux qu'au giron  
 De la riuere azuree  
 Dauant le somme oubliex  
 De mort eust fillé mes yeux !  
 Maintenant ie ne plaindroy  
 Ma beauté se flettriffante,  
 Maintenant ie ne craindroy  
 La cruauté menaffante  
 De mon pere rigoureux  
 Contre son sang malheureux.  
 Ie ne respandroy ces pleurs,  
 Pour ne pouuoir me contraindre,  
 Deuant les yeux de mes sœurs ,  
 Oï ma face j'iray teindre  
 D'vne honteuse couleur,  
 Coupable de mon malheur.  
 Mais bien que dauant leurs yeux  
 De honte ne fusse teindē,  
 A la longue, hélas, trop mieux  
 Hélas si ie suis enceindē,  
 Mon ventre qui grossira  
 Ma honte decourira !  
 Tandis que j'ay ma beauté  
 Ie veu des bestes cruelles  
 Requerir la cruauté,  
 Dauant que mes joues belles  
 Perdent leur fraiche couleur  
 Par vne maigre palleur.  
 Pleust aux Dieux que d'vn Lyon  
 Ie peusse estre la pasture.  
 Pour m'oster la passion  
 Que de grand' honte j'endure !  
 Jean de Baif. — II.

O terre, avec mon esmoy  
 Dans ton ventre englouty moy.  
 Vn tourbillon tempesteux  
 M'enuelopant toute viue  
 Viens dedans l'air venteux  
 M'enleuer de ceste riue,  
 En ce pais écarté  
 Où ne luit nulle clarté.  
 Là deffous les longues nuits  
 Entre les Cimmeriennes,  
 Je cacheray mes ennuis  
 Et toutes les hontes miennes,  
 Sans soupçon : car ces manoirs  
 D'ombre eternelle sont noirs.  
 La vierge se plaint ainsi  
 Bagnant de larmes sa face,  
 Quand le Dieu marin voicy  
 Qui flatteusement l'embrasse,  
 Et meslant vn doux baiser  
 Va de ces mots l'appaiser :  
 Mé fin à tes tristes plaints,  
 O la Danaïde race,  
 Apaise tes sanglots vains,  
 Effuie ta moite face :  
 En ton heur ne te deçoy,  
 Et plus gayment le reçoÿ :  
 Chetive, tu ne sçais pas  
 Que tu es femme à Neptune ?  
 Tes regrets mé doncque bas  
 Pour bien veigner ta fortune,  
 Espouse d'vn des grands Rois  
 Qui ne sont qu'au monde trois.  
 Moy Roy des manoirs moiteux  
 Sur toutes eaux ie commande.  
 Ton cœur ne soit point honteux  
 De me faire vne demande  
 A ton choix, pour le guerdon  
 De ton doux amoureux don.

*Ainsi Neptune disoit  
Adouciſſant la ſimplette,  
Qui ſes ſanglots appaiſoit :  
Et luy demande nicette,  
Qu'Arges qui eſt ſans ruiſſeaux  
Puiſſe foifonner en eaux :  
Et qu'encores pour temoing  
De ſon raiſ pucelage,  
Fiſt ſourdre non gueres loing  
Vne eau, de qui d'âge en âge  
Le non-tariſſant ſourgeon  
Fuſt ſurnommé de ſon nom.  
Le Dieu qui raiſ ſa fleur  
Luy accorde ſa demande,  
Pour don de telle valeur,  
D'une valeur bien peu grande :  
Tant peu la ſimple ſçavoit  
Ce qu'à demander auoit !  
Le Dieu (ce qu'elle a voulu)  
Des puis luy monſtre l'vſage,  
Et du lieu qu'elle a eſlu  
Faiſant ſourdre vn neuf ondage,  
De ſon trident donne vn coup  
Au roc, qui vomit à coup  
Vne onde à foifon roulant,  
Qui de la pierre bouillone :  
La ſource aujourd'huy coulant  
Porte le nom d'Amymone,  
Et bruit encor tous les jours  
De Neptune les amours.*

## REMONSTRANCE

SVR LA PRINSE DE CALAIS ET GVINE.

Ainsi Fortune change, & jouant à sa guise  
 Son jeu cruel, ceux-cy maintenant fauorise  
 Et maintenant ceux-là. Nous que nos ennemis  
 Les Eſpagnolz naguere en grand' route auoyent mis,  
 Ayans perdu contre eux, nous auons à ceste heure  
 Contre les fiers Anglois la Fortune meilleure :  
 Et nous auons repris les Villes & les Ferts  
 Dont ils auoyent jadis mis nos ayeulx dehors.  
 Nous contrainçons l'Anglois de tenir son empire  
 A part dans l'Ocean, faisans qu'il se retire,  
 En nous abandonnant, avecques larmes d'yeux.  
 Le pais detenu long tems par leurs ayeulx.

Car selon le destin, CALAIS ne deuoit estre  
 Remis entre les mains de son ancien maistre,  
 Sinon quand on verroit leur Royne se ranger  
 A prendre le party d'un espoux estranger :  
 Alors que mesprisant des Rois l'antique race,  
 Elle mettroit vn Roy de dehors en leur place.

MERLIN long tems deuant aduertis les auoit,  
 Que du sang de VALLOIS viendroît vn, qui deuoit  
 Vanger la mort de ceux qui à Creci moururent  
 Quand nous fusmes deſſaiçs, lors que nos forces furent  
 Esteinçes pour long tems : quand des jeunes François  
 La fleur fut presque toute abatië à la fois.  
 Mais le deuin Merlin (bien qu'il fust veritable)  
 N'a esté creu non plus, que Troye miserable  
 Creut la voix de Cassandre. Encores tellement  
 Le cœur leur estoit creu : en tel contennement  
 Encore ils nous auoyent : pour la double victoire  
 Gaignee contre nous si pleins de vaine gloire,

Qu'au portail du chasteau escrit lon a troué  
 Dedans le marbre dur ce dicton engraué :  
 Les François à Calais viendront mettre le siege  
 Quand le fer & le plomb nageront comme liege.  
 O parole barbare ! ô folle confiance,  
 Prise trop hardiment pour l'humaine puissance !

Mais ny tous les marests qui les enuironnoyent,  
 Ny tous les forts aussi qui les chemins tenoyent,  
 Garniz d'hommes dedans, n'empeschent nostre armee  
 De passer jusqu'aux lieux où elle est destinee.  
 Le grand LORRAIN luy-mesme amenant ses souldarts  
 Qu'il auoit assemblez braues de toutes parts,  
 Monté sur vn courfier ils ont veu comparoistre  
 Pour assieger leur ville, auant que de cognoistre  
 Ou penser seulement, qu'il eust peu trauerfer  
 Tant de fascheux destroiés qu'il auoit à passer.

Là vn autre labcur de nouveau le trauaille  
 Plus grand que le premier : vne forte muraille  
 De brique est alentour ceinte d'vn bon fossé,  
 Mais derriere elle n'a nul rempar amassé.  
 Elle est loing de la mer presque d'vn ject de fondc :  
 La riue est entre deux, que Néré de son onde  
 Bagne deux fois le jour, quand d'vn reslot rampant  
 Sa maree ordinaire aux terres il resfand.  
 Qu'on ne me voye pas lors que la mer s'esleue,  
 Des coquilles trier, ou jouër sur la greue,  
 Mais bien quand le sablon à sec elle lairra,  
 Bien que malaisément s'y tenir on pourra.  
 Le lieu n'y peut porter : souuent, si on la charge,  
 La terre y obeïst, & fond deffous la charge.  
 Ce fut par cest endroié que furent amenez  
 Tous les doubles canons sur des clayes traïnez,  
 Outre à coups de mousquets, vne Tour haute & grande  
 Du long de ce riuage & sur le port commandé :  
 Mais nos braues soldats, & du Chef la vertu,  
 Tout cet empeschement ont soudain combatu.  
 On a gaigné Risban : la forteresse forcée  
 Du chasteau nous donnoit dedans la ville entrée.

*On les prend à mercy : Le peuple & le soldart,  
Leur vic sauue, on faiã retirer autrepart.*

*O toy GVINE trop fiere, il t'eust mieux valurendre  
A vn prince clement, que de vouloir apprendre  
Combien nostre grand Roy en armes est puissant.  
Ton rempar renuersé ne s'iroit tapissant  
En terre, comme il faiã : tes maisons abatues  
N'endureroient le foc des maistresses charrues  
Aux laboureurs François, qui n'oseroient penser  
De te mettre en labour, ny de t'ensemencer.*

*Quelle fureur cruelle est-ce icy? quelle rage,  
De n'estre pas content de faire le carnage  
Des hommes, si ensemble on ne rue à l'enuers  
Villes & Citoyens, si aux dieux des enfers  
Tout n'en est deuoué? Nous auons veu naguere  
Du chasteau de Hedin la forteresse fiere,  
Et Terouane aussi : presque on n'y voit plus  
Les merques seulement des logis abatus.  
Encores lon pourroit à l'ennemy permettre  
De razer les citez : mais de voir ainsi mettre  
Le feu dans ses maisons au mesme Citoyen,  
Et ruiner ses murs, & ne pardonner rien  
A son propre país, auquel l'ennemy mesme  
Vainqueur pardonneroit, quelle fureur extreme  
Pensez vous que ce soit? Des hommes sont-ce icy  
Les œuures, ou plustost des bestes sans mercy?*

*Tant y a, qu'aujourdhuy aux Chefs de nostre armee  
La victoire deuant impossible estimee,  
Est venué d'enhaut de la grace de DIEU.  
Bien que le froid hyuer, & la mer, & du lieu  
La grande renommee, & la honte soufferte,  
Et toute fraische encor pour la derniere perte :  
Et bien que la Fortune à nous trop longuement  
Ennemie, eussent deu y mettre empeschement,  
Et detourner alors de noz Chefs l'entreprise,  
Quoy qu'ils fussent hardis : Toutefois on te prise,  
O vaillant Roy HENRI, pour constamment n'auoir  
De ton premier desseing voulu te demouuoir :*

*Et pour auoir donné à tes gens l'assurance  
D'exécuter l'aduis de ta sage constance :  
Apprenant aux humains, que Dieu comme il luy plaist  
Tire & pousse des Rois, par un celeste arrest,  
Le courage & le sens, sans qu'on doye pretendre  
Le motif de leurs faictz par la raison entendre,  
Ny s'esmaier pourquoy ils auront faict cela :  
Car l'esprit des mortels n'atteint pas jusques là.*

*Mais ce Dieu qui premier de ce conseil t'aduisé,  
O sage Roy, luy-mesme a conduict l'entreprise,  
Voire a guidé tes Chefs, jusqu'à ce que le tout  
Ait esté par les tiens parfaict de bout en bout.  
Luy-mesme quand on vit, que les bandes émeuës  
Leurs payès demandans, qui leur estoient bien deuës,  
Vouloyent abandonner leurs enseignes, alors  
Que la guerre trop longue espuisoit nos tresors,  
CHARLE, ce mesme Dieu te meit en la pensee  
(A fin d'auoir soudain la finance amassée  
Qu'on deuoit aux soldats) d'estre lors respondant  
Plege pour le public, & d'aller demandant  
Des emprunts à Paris. La finance requise  
Par les bons Citoyens entre tes mains fut mise,  
Et par toy enuoyée à ton frere, & soudain  
Par entre les soldats partie de sa main.  
Cela depuis les fait prests desireux de viure  
Et mourir deuant luy, pour sa volonté suivre :  
Et tous ces moyens cy les Anglois ont chasséz,  
Qui loing de nostre coste oultre mer sont passéz.*

*Donc, quel remerciement faudra til que lon rende  
A DIEU, qui nous a faict cette largeffe grande  
Et de joye & de biens? pour luy gratifier,  
Cent bœufs & cent brebis faut il sacrifier  
Sur des autels sacrez? ou faire la huee  
D'io Triumphe io, à la mode vsitee?  
Ou dire des chansons & des brocards joyeux,  
Comme on faisoit jadis pour les victorieux?  
Ce seroit trop suiuir la coustume Payenne :  
Mais nous deuons plustost (car la gloire en est sienne)*

*Laisser l'honneur à DIEU invincible, puissant,  
 Qui foule aux pieds le chef du Roy s'orgueillissant,  
 Et qui jusques au Ciel d'en bas leue, & supporte  
 Le Roy qui humblement tous ses faits luy rapporte.  
 Qui, quand l'heureux succez nous hauffe trop le cœur  
 S'en vient nous chastier d'une douce rigueur  
 Comme vn pere son fils, nous donnant des trauerfes,  
 Et nous touchant par fois de fortunes diuerfes,  
 A fin que ne pensions que l'heur vienne de nous  
 Si de grace il nous est plus favorable & doux :  
 A fin qu'en vn seul DIEU, Princes, & populaire,  
 Nous fondions de nos faits tout l'espoir salutaire :  
 Ny ne perdans le cœur pour le faix du malheur,  
 Ny l'esteuaus aussi si nous auons de l'heur.*

## A MONSIEVR DE FITTES

TRESORIER DE L'EPARGNE.

**F**ITTES ami d'un cœur entier  
 De ceux que l'honneste mestier  
 Des Muses gentiles contente,  
 Ly ces vers que de toy recors  
 Suiuant les Calabrois accors  
 Au bord de la Sene ie chante.  
**B**IEN heureux qui d'affaires loing  
 N'ayant de nulles debtes soing,  
 Et ne mettant la vieille guise  
 De la gent d'or à nonchaloir,  
 Avec ses toreaux fait valoir  
 La terre par son pere acquise.  
 Ny par les tentes guerroyant

Le terrible bruit entr'oyant  
 Du fier cleron il ne s'esucille :  
 Il n'a frayeur des flots ireux,  
 Il n'est du Palais desireux,  
 Ny ne fuit des Princes l'oreille.  
 Mais en sa maison il a soing  
 D'auoir du plant exquis de loing  
 Des vignes les plus excellantes :  
 Ou bien dedans vn val estroict  
 Il regarde, & par fois entroit,  
 De loing ses bestes mugissantes.  
 Mais bien d'une serpe trenchant  
 Les fruiçiers sèveux esbranchant  
 Y met meilleures entelettes,  
 Ou ferre le miel espuré  
 Dans vn vaisselet bien curé,  
 Ou tond ses ouailles foibles.  
 Puis quand l'Autonne retourné  
 Monstre son chef de fruiçs orné,  
 Qu'il est aise en cucillant la poire,  
 Au fruiçier mesme qu'il enta,  
 Et la grappe au sep qu'il planta,  
 Qui combat du pourpre la gloire.  
 Tantost estendu s'il luy plaist  
 A l'ombre d'un vieil chefne il est  
 Aneuvers sus l'herbe coquine :  
 Les oyseaux tandis par les bois  
 Gringottent en doucettes voix  
 Mainte & mainte chanson diuine.  
 Tandis d'enhaut glissent les eaux :  
 Au gazouillis de leurs ruisseaux,  
 L'onde fuit d'une onde suiuite,  
 De qui le doucereux accord  
 Par un murmure qui endort  
 Le berger au sommeil conuic.  
 Et quand l'yuernale saison  
 Reuient jettant grande foyson  
 D'eaux & de neiges respandues :

Ores avecque son limier  
 Il enceint le felon sanglier  
 Au dedans des toiles tenducs :  
 Ores en des perches il tend  
 Les filets, ausquels il attend  
 De pied coy les griues goulues :  
 Ores prend le lieüre conard  
 Au collet qu'il tend alecart,  
 Ores les passageres grues.  
 Quel fascheux trauail, quel soucy,  
 N'est de ces joyes adoucy ?  
 O si tant fortuné ie fusse  
 Que là parmy tant de flairsirs,  
 Pour le sommet de mes desirs,  
 O bons Dieux, la maitresse j'usse !  
 Auroit bien des Rois la grandeur  
 En sa grandesse vn plus grand heur ?  
 Si m'en reuenant de la chasse  
 Du courir penible lassé  
 Ie fusse à l'heure soulassé  
 Rencontrant sa riante face ?  
 Si le foyer à mon retour  
 Serenoit la chambre alentour  
 Pour me seicher vne chemise :  
 Si force mets non acheptez  
 Par elle m'estoyent appresteز,  
 Dessus la blanche nappe mise.  
 Ny le turbot, ny le phaisant  
 Me seroit manger si plaisant  
 Comme la cicorce, ou comme  
 La blanche asparge, ou le lapas,  
 Ou des mauues le sain repas,  
 Ou la poire, ou la franche pomme :  
 Ou comme le tendre aignelet,  
 Ou comme le cheureau de laiâ,  
 Ou bien l'oyson tout blanc de greffe.  
 Quel plaisir durant ce manger,  
 Voir ses troupeaux repeus renger

*Dedans sa court en grande presse!*  
*Voir assis les torcaux venans ,*  
*Et le coultre enuers amenans*  
*Le trainer d'un col vain & lasche :*  
*Voir les laboureurs de retour*  
*Couronner la table alentour*  
*Chacun aquitté de sa tafche?*  
*Et quel plaisir est plus plaifant*  
*Que voir le deliure paifant*  
*Aux jours chomables d'une feste*  
*Trepigner au pied tout foucy,*  
*Et sous le rebec adoucy*  
*Gayement fecouer la tefte?*  
*Ou bien de voir sur l'herbe assis*  
*Le vieillard follement raffis*  
*Hochant fa perruque grifonne,*  
*Quelque joyeux brocard jeter*  
*Aux garçons qui font éclater*  
*Vn ris de qui tout l'air refonne?*  
*Heureux, heureux le laboureur,*  
*S'il pouoit cognoiftre fon heur!*  
*Sa vie n'est pas vie humaine,*  
*Mais bien, FITTES, telle qu'és cieux*  
*La race bien aife des Dieux,*  
*Vne plus gaye ne demeure.*

---

AMOVR VANGEVR.

---

A MONSIEVR DE POUVNI.

**H**ONORANT mes amis des prefents de ma Muse,  
 DANGENNES, ie seroy de hors de toute excuse  
 Si j'alloy t'oublier : car c'est toy (ie le fçay)  
 Qui defens le party de mon nouuel effay

De mesurer les vers en la langue Françoisse  
 A l'antique façon & Romaine & Grecquoise.  
 Là ie te payeray quelquefois mon deuoir :  
 Cependant rien icy l'auance recevoir  
 En ces vers ysitez, où du Grec Theocrite  
 D'un malheureux amour l'histoire j'ay transferite.  
 Que ta Maitresse vn jour par ébat y lisant  
 Creignant l'Amour vangeur l'alât fauorifant.

DAMES, oyez vn conte lamentable  
 D'un pauvre amant & d'une impitoyable,  
 Qui, pour n'auoir voulu le secourir,  
 Sentit combien on doit creindre encourir  
 L'ire des Dieux, en se monstrant cruelles  
 Contre la foy des seruiteurs fidelles.  
 De cet exemple, ô Dames, apprenez  
 De faire grace à ceux que vous gennez :  
 Et n'irritez la diuine vengeance,  
 Qui de bien pres accompagne l'offence :  
 Si vous sauez queleune de lon cœur  
 Apprenez d'elle à fuir la rigueur :  
 Si d'autre part vous en scauez queleune,  
 Qui contre Amour s'empisse de rancune,  
 Remonstre luy & la faites changer,  
 Luy racontant cet exemple estranger.  
 A fin qu'à voir cette auanture grande  
 Chacune ait peur de forfaire, & s'amende,  
 « M'en scachant gré : Bienheureux est celuy  
 « Qui se fait sage à la perte d'autruy.

AV TEMS IADIS en vn pais de Grece,  
 Vn jeune amant seruit vne maitresse  
 Bien accomplie en parfaite beauté,  
 Mais endurcie en toute cruauté :  
 De son amant elle estoit ennemie.  
 Et n'auoit rien de douce courtoisie,  
 Ne cognoissant Amour, quel Dieu e estoit,  
 Quel estoit Parc, qu'en ses mains il poroit,  
 Ny comme grief par les fleches qu'il tire  
 Aux cœurs humains il donne grand martyre :

*Mais de tous points dure en toute rigueur,  
 Ne luy monstroit nul semblant de faueur :  
 N'en doux parler. n'en douce contenance,  
 Ne luy donnant d'Amour nulle allegeance :  
 Non vn clin d'œil, non vn mot seulement,  
 Non de sa leure vn petit branlement,  
 Non le laissant tant approcher qu'il touche  
 Tant soit petit, à sa main de sa bouche,  
 Non luy laissant prendre vn petit baiser  
 Qui peult d'Amour le tourment apaiser.  
 Mais tout ainsi que la beste sauvage  
 Fuit le chasseur se cachant au bocage,  
 Elle farouche & pleine de soupçon  
 Fuiroit cet homme en la mesme façon.*

*Luy cependant cuidant venger l'injure  
 Que luy faisoit cette cruelle & dure  
 Par vn courroux, chagrin & despitieux,  
 Contre soi-mesme, helas, fut impiteux :  
 Car en vn rien ses deux leures tant belles  
 Se vont secher : il rouoit ses prunelles  
 Dedans deux yeux enfoncez, comme atteint  
 Jusqu'à la mort : il perdit son beau teint :  
 Vne jaunisse enuironna sa face :  
 Mais cependant pour tout cecy l'audace  
 De sa cruelle en rien n'adouciſſoit,  
 Ny sa fureur de rien n'amoidriſſoit.  
 Tant qu'à la fin ayant son ame outree  
 De desespoir, il s'en vint où l'entree  
 On luy auoit refusé tant de fois,  
 Ne luy faisant qu'vn visage de bois :  
 Et deuant l'huis maudit de sa meurdriere  
 Il sanglota sa complainte derniere,  
 Et larmoyant donne vn baiser dernier  
 A l'huis ingrat : puis se met à crier :*

*Ingrate, ingrate, ô inhumaine, ô dure.  
 D'vne Lionne ô jiere nourriture,  
 Toute de fer, indigne d'amitié,  
 Puis que tu as en horreur la pitié.*

*Je suis venu deuers toy pour te faire  
 Le dernier don d'un cordeau, dont j'espere  
 Plus de confort que de toy : car l'ennuy  
 Que j'ay par toy se guerira par luy.  
 Je ne veu plus doreſenauant eſtre  
 Tant importun, parlant à ta fenestre :  
 Mais ie m'en vas où tu m'as condamné,  
 Au lieu d'exil, que tu m'as ordonné,  
 Par le ſentier qu'on dit qui achemine,  
 Là où ſe prend la ſeule medecine,  
 Qui reſte plus aux amans langoureux,  
 Dedans le lac de l'oubly bienheureux.  
 Mais, las, j'ay peur (tant d'une amour extrême  
 Ie brufle tout) que, bien qu'eſtant à meſme  
 Ieuffe en boiuant tout ce lac épuisé,  
 Mon chaud deſir n'en ſoit point apaiſé.  
 Ie va mourir : par la mort deſiree  
 Ma bouche ira bien-toſt eſtre ſerree :  
 Mais cependant qu'encor je puis parler,  
 Ie te diray deuant que m'en aller.*

*La Roſe eſt belle, & ſoudain elle paſſe :  
 Le Lis eſt blanc, & dure peu d'eſpace :  
 La Violette eſt bien belle au Printems,  
 Et ſe vieillit en vn petit de tems :  
 La neige eſt blanche, & d'une douce pluye  
 En vn moment ſ'écoule euanouïe :  
 Et ta beauté belle parfaitement  
 Ne pourra pas te durer longuement.*

*Le tems viendra (ſi le deſin te laiſſe  
 Iouir vn tems de ta belle jeuneſſe),  
 Le tems viendra qu'aprement à ton tour,  
 Tu languiras comme moy, de l'amour.  
 Ie va mourir, & de ma mort cruelle  
 Tu n'entendras par autre la nouvelle :  
 Mort à ton huis icy tu me verras,  
 Et ſur moy mort tes yeux tu ſouleras.  
 Puis qu'en viuant je n'ay pu ſi bien faire,  
 Qu'en vn ſeul point je t'aye pu complaire :*

Quelque plaisir, je croy, je te feray  
 Quand pour t'aimer tué je me feray.  
 Au moins au moins, si mon trespas t'apporte  
 Quelque plaisir, si en ouvrant ta porte,  
 Pour ton amour si tu m'auijes mort,  
 Que j'ay' de toy ce dernier reconfort.  
 De ce cordeau, dont tu me verras pendre,  
 Deslié moy : aide à me descendre.  
 Au moins des yeux répan moy quelque pteur :  
 Quelque sousspir tire moy de ton cœur.  
 Si ta rigueur se peut faire tant molle  
 Pers à moy sourd quelque douce parolle :  
 Et donne moy pour ton dueil appaiser,  
 Et le premier & le dernier baiser :  
 Non, ne crain point qu'il me rende la vie,  
 Ne laisse pas d'en passer ton enuie,  
 Et si tu as de moy quelque soucy,  
 Sur mon tombeau fais écrire cecy :

AMOUR tua celuy qui se repose  
 Icy dessous : vne belle en fut cause,  
 Demesuree en grande cruauté,  
 Comme l'amant le fut en loyauté.

Quand il eut dit, vne pierre il ameine  
 Au sueil de l'huis, & la dresse à grand' peine :  
 Monta dessus, & la corde attacha  
 A vn crampon, que bien haut il ficha :  
 D'vn neu coulant son gosier il enferre,  
 Puis de ses piés il rejette la pierre :  
 Et se debat demeurant là pendu,  
 Tant qu'à la fin l'esprit il a rendu.

Au bruit qu'il fit frappant contre la porte,  
 Comme la mort à sa jeunesse forte  
 Se debattoit, vn seruant qui fortit  
 Vit ce mechef, & la dame auertit.  
 Qui venant là sans estre en rien émuë,  
 Eut bien le cœur de repaistre sa vuë  
 Du pauvre cors, qui pour elle estoit mort,  
 Et ne monstroit en auoir nul remord :

*Nulle douleur sa dure ame ne perce,  
De ses yeux fiers vne larme ne verse :  
Vn seul soupir ne tire de son cœur :  
Tant la meurdriere est pleine de rancœur.*

*Ce mesme jour celle femme inhumaine,  
Qui ne devoit bien loing trainer la peine  
De son forfait : à fin qu'il fust rangé,  
Vint droit au Dieu qu'elle avoit outragé :  
Car en passant auprès d'une coulonne  
(Dessus laquelle en beau marbre Dione  
Tenoit la main de sa fille Venus  
Qu'accompagnoyent Plaisir & Desir nus)  
Plaisir s'ébranle & chet sur la cruelle :  
Et de son pois ecrazant sa ceruelle  
La terrassa : la pauvre sous le coup  
Perdit la vie & la voix tout à coup.*

*Riez. Amans, puis que cette ennemie  
De tout Amour, est justement punie :  
Filles, aimez : puis que pour n'aimer point  
Vne cruelle est traittee en ce point.*

---

## A IAN DORAT.

*DORAT, d'une certaine main,  
Osant emprises malaisees,  
Dans le pré Gregeois & Romain,  
Tu triras les fleurs mieux prises  
Pour t'en lier un chapeau rond,  
Ornement à ton docte front.  
Moy que l'Apollon étranger  
Autant que toy ne fauorise,  
Me chargeant d'un faix plus legier  
Je suiuray ma basse entreprise,*

Sans mes nerfs lasches employer,  
 A ce qui les face ployer.  
 Peut estre qu'avec l'âge vn jour  
 Les neuf Sœurs me feront la grace,  
 Que de me donner à mon tour,  
 DORAT, non la dernière place,  
 Entre vous qui d'un ofer beau  
 Vous ceigneꝝ d'étranger chapeau.  
 Tandis ma force cognoissant,  
 Non le dernier de nos Poètes,  
 Ains de pres les premiers pressant,  
 Les chansons que jeune j'ay faittes  
 Par les François ie chanteray,  
 Et tes honneurs ie ne teray.  
 A peine estant hors du berceau  
 Ie ne teray qu'en mon enfance,  
 Au bord du cheualin ruisseau  
 P'allay voir des Muses la dance,  
 Par toy leur saint Prestre conduit  
 Pour estre à leurs festes instruit.  
 Là tour à tour les saintes Sœurs,  
 Qu'ainsi comme Apollon leur guide,  
 Sous tes rauissantes douceurs,  
 Du long de l'onde qui se ride,  
 Tu conduis cueillans des rameaux  
 En leurs lauriers tousiours nouveaux :  
 En vindrent aplanir mon chef,  
 Deslors m'auouant pour leur prestre,  
 Que guarenti de tout mechef,  
 Fait grand depuis ie deuois estre :  
 Car puis le tems que ie les vy  
 Autre mestier ne m'a rauy.  
 Tousiours franc depuis j'ay vescu  
 De l'ambition populaire,  
 Et dans moy s'est tapy vaincu  
 Tout ce qui domte le vulgaire :  
 Et constant aupres de leur bien  
 Ie n'ay depuis estimé rien.

*Pres de leurs dons j'ay méprisé  
 Tout ce que le commun honore,  
 L'honneur & le bien tant prisé  
 Et tout ce que le monde adore :  
 Pauvre & libre j'ay mieux voulu  
 Poursuivre leur mestier eslu.  
 Volant par le Gaulois pais,  
 Jeune de ma louable emprise,  
 J'ay mieux voulu rendre ébahis  
 Ceux-là dont la voix m'autorise,  
 Desquels si gloire ie reçoÿ,  
 La plus part, DORAT, est à toy.  
 Et que sert monceaux amasser  
 D'or & d'argent, quand nostre vie  
 Frefle & verrine à se casser  
 N'en permet jouyr? quelle enuie,  
 Aueugles auaricieux,  
 Vous rouge vos cœurs vicieux?  
 Ah chetifs! ne sentes-vous pas  
 La pale mort triste-riante  
 Qui vous talonne pas à pas,  
 Et de tous vos biens vous absente?  
 Et que porterez-vous au cercueil  
 Fors vn miserable linceuil?  
 Seul linceuil, que le fossoyeur  
 Ne lairra pas pourrir ensemble  
 Quant & vous! sur qui, ô douleur!  
 Vn tas de vers desia s'assemble:  
 Mais qu'auous au monde acquesté,  
 Qui témoigne qu'ayez esté?  
 O que l'homme est bien plus heureux,  
 Qui tient à mépris vos richesses:  
 Et jouit du bien doucereux  
 Qu'élargissent les neuf Deesses.  
 Tardis que du jour jouissez  
 Semblables à l'or palissez.  
 Mais nous pendant que nous arons  
 Respit de la Parque gloutonne.*

---

*Vaincueurs malgré les ans larrons,  
Nous nous tordrons vne couronne,  
Dont le feuillage verdissant  
Pour l'âge n'ira fletrissant.*

FIN DV TIERS LIVRE  
DES POEMES.







LE QUATRIÈME LIVRE  
DES POÈMES

---

LE MEURIER.

OU

LA FABLE DE PYRAME ET THISBE

---

A MADAME CLAUDE CATHERINE DE CLERMONT

COMTESSE DE REES.

*P*UIS que l'enfant qui m'a fait longue guerre,  
*Relâche un peu l'attache qui m'enferme,*  
*Ne me laissant de ses faits écarter :*  
*Je veu, COMTESSE, en vers tristes chanter*  
*Pyrame & Thisbe, attendant que deliure*  
*Du laqs d'Amour, je te batisse un liure*  
*Plein de ton los, orné des belles fleurs,*  
*Du saint pourpris des Pierides sœurs,*  
*Que ie tiray (s'il auient que m'égaye*  
*Dans leurs jardins, sain d'amoureuse playe*

*A fin que rien n'en foit paré, finon  
L'antique honneur de CLERMONT & le nom.  
Tandis à gré pour les arres te vienne  
Cette chanfon d'un autre toute tienne :  
Et cependant de ce Meurier le jeu  
A tes honneurs ferue d'un auant-jeu.*

*CHANTE Deeffe, & l'amour mutuelle  
De deux amans, & la fin trop cruelle  
Pour telle amour : qui teignit de leur fang  
Le fruit d'un arbre à l'heure encore blanc.  
Ces deux amans en la grand' ville antique,  
Que Semirame enuironna de brique,  
Prindrent naiffance : Où l'un d'eux fut nommé  
Pyram pour lors deffus tous renommé,  
Tant pour beauté de face, que pour efre  
De cors agile, à tous ébas adextre,  
Aufquels la fleur des jeunes s'exerçoit,  
Et s'effajant par ébat s'adreffoit :  
Fust à domter le poulain tout farouche,  
Le façonnant aux voltes par la bouche,  
Fust à luitter entre les mieux apris,  
Fust à leuer de viffefse le pris.  
L'autre c'estoit Thisbee la pucelle,  
Qui de rien moins fes compagnes n'excelle  
En double honneur & de cors & d'efprit :  
Pallas l'aimant fur toutes luy aprit  
A bien ouurer : de beauté la Deeffe  
De fes prefens luy fit grande largeffe :  
Mais de tous deux la grace & le fçauoir  
Heureufe amour ne luy firent auoir.*

*Las, leur amour eut trop piteux iffue,  
Bien qu'en enfance heureufement conçue,  
Quand leurs parens n'empeschoyent leur plaisir,  
Et les laiffoyent s'entre voir à defir.  
Mais aufi toft que l'enfance fimplette  
Eut fait fon cours en petis jeux complete.  
Lors que déjà leur âge fait plus meur  
Epaniffoit de jenneffe la fleur :*

Lors que Venus, de rire coutumière,  
 Aux jeunes cœurs fait sentir sa lumière,  
 Les allumant du pétillant brandon  
 Que porte au poing le raillard Cupidon.

De Thïsbe alors la mère trop soigneuse  
 Fit reserrer sa fille vergongneuse :  
 Cuidant ainsi de ce feu l'empêcher,  
 Mais elle fit la belle trebucher

« En plus grand feu. La chose défendue  
 « Plus âprement est toujours prétendue :

Ce qui n'étoit qu'amitié simplement  
 Se fait Amour, qui brûle également,  
 Deux cœurs d'un feu, qui Thïsbe de Pyrame,  
 Pyram de Thïsbe ard d'une égale flamme :

« Et ces feux font, entre eux n'estant ouverts,  
 « D'autant plus chauds qu'ils sont moins découverts.

D'un clair argent la Lune avoit comblées  
 Six fois déjà ses cornes rassemblées,  
 Que ces amans brûlez se grettement  
 Ne se voyoyent l'un l'autre nullement,  
 Quand leur ardeur croissant avecque l'âge  
 Est presque presté à se tourner en rage :  
 Tant l'un & l'autre atteint d'un aigre soin  
 De plus en plus s'enflamme sans témoin.

Or leurs maisons se joignans, de fortune  
 Un trou se trouue en la paroy commune,  
 Que nul devant n'auoit encors scéu,  
 Mais tout soudain ils l'eurent aperceü :

« Car est il chose au monde tant couverte,  
 « Qui par Amour ne soit bien tost ouverte ?  
 Ce de quoy nul ne peut s'aperceüoir

Par si long tems, tost vous feustes le voir,  
 Soigneux amans : premiers vous l'aperceütes,  
 Par là le cœur l'un de l'autre vous sceütes :  
 Par ce doux lieu vous eustes le moyen

D'asseüer mieux le mutuel lien  
 Qui vous couploit, de maint secret murmure,  
 Vous sans bien en sa feure ouuerture

*Souventesfois Thisbee on demandoit,  
Que de ce lieu beante elle pendoit :  
Souventesfois de toutes pars cherchee  
Auec Pyrame elle estoit empeschee :  
Souuent Pyrame estoit aussi cherché,  
Qu'auec sa Thisbe il estoit empesché.  
Là mainte nuit, bien qu'elle fust tardiuë,  
Pour leur deuis leur sembloit trop hastiuë,  
Et sans ennuy maint souhetable jour  
S'est écoulé dans cet heureux sejour.*

*L'Aube souuent les cieux reblanchiffante  
Vous y trouuoit dés la nuit bruniffante :  
Souuent la nuit les cieux rebruniffant,  
Vous y trouuoit dés l'Aube blanchiffant.*

*O vostre amour saintement fortunee,  
Si de ce trein vous l'eussiez demenee !  
Heureux vraiment on vous pourroit vanter,  
Si le deuis vous eust peu contenter.  
Mais, hé ! vouloir tousiours plus entreprendre  
Auec malheur vous fit ainsi méprendre :  
« O que souuent par trop haut esperer  
« Pour malheurer on laisse à prosperer !*

*Premier Pyrame, en son bouillant courage,  
Esperdüment épris de chaude rage,  
De jouissance à sa Thisbe entama  
Le doux propos : elle ne l'en blasma :  
Ains, qui dans soy tout le mesme desirë,  
Souffrant au cœur non moins aspre martyre,  
N'estoit moins prompte à ce deuis ouyr,  
Que son Pyram desiroit de jouir.  
Et fut cent fois d'en parler toute preste,  
(Tel fut son feu) sans la vergongne honeste,  
Qui, quand plus fort Amour la palissoit,  
D'vn teint honteux sa face rougissoit,  
Au pale lis meslant la rouge rose :  
Si que la flamme en sa poitrine enclose  
Ne pouuoit plus son ardeur contenir,  
Quand ce propos Pyram luy vint tenir.*

O toy qui es & ma flamme premiere,  
 Et qui luiras en mon cœur la dernière :  
 O toy, qui m'es plus chere que mes yeux,  
 Jusques à quand, sans goustier rien de mieux,  
 Languirons-nous en cet' amour cruelle,  
 Gesnez ainsi d'angoisse mutuelle?  
 Jusques à quand nous de nous égarez  
 Bruslerons-nous en langueur separez?  
 Si cet' amour tant pressante & si forte  
 A peu coupler nos ames en la forte,  
 Pourquoi nos cors avssi ne couplons-nous  
 Ensemble joints d'un couplement plus doux?  
 Que vaut cent fois remourir la journée  
 De mainte mort coup sur coup retournee,  
 Lors que lon a de viure le moyen  
 Sans detourbier dans un aisé lien?  
 Quoy? par les champs les douces tourterelles  
 Font librement leurs amours mutuelles,  
 Et, sans perir comme nous languissans,  
 En doux baisers font d'amour jouissans?  
 Quoy? ne vois-tu que le brassu lierre  
 De longs feuillars son chesne aimé reserre,  
 Et que la vigne en ses pampreux rameaux  
 A tout souhait enlaxé ses ormeaux?  
 Nous éloignez, chetifs amans, à peine  
 Recueillon-nous l'un de l'autre l'alcine,  
 Heel tant s'en faut que puissions appaiser  
 Nôtre langueur d'un allegeant baiser!  
 Mais si Venus peut tant dessus ton ame  
 (Ma chere Thïsbe) enuers ton cher Pyrame :  
 Mais si le feu qui m'éprend viement  
 Brusle ton cœur d'un mesme embrasement,  
 (Ainsi ne soit mon ardeur refusee,  
 Comme de moy tu n'es point abusée)  
 Cherchon, mon cœur, par un commun plaisir  
 De rafraeschir nostre bruslant desir.  
 Ainsi disoit Pyrame : & sa paroile  
 Perça le cœur de la pucele foile,

Qui luy répond, ayant en foy repris  
 Après long tems ses égarez esfris :  
 O doux pillier sur qui mon heur s'appuye,  
 A qui ie doy ce tout que j'ay de vie :  
 Car en ce jour pour moy tant je ne vy,  
 Puis le moment que premier je te vy,  
 Comme je fay pour rendre obeissance  
 A ton vouloir de toute ma puissance.  
 Mé-moy sous l'Ourse, où la frilleuse nuit  
 Epeffist l'air & le Soleil ne luit :  
 Mé-moy Pyrame aux bouillonnantes plénes  
 Dou le Soleil desseche les aren s,  
 Prompte j'iray, mais que j'aye l'espoir,  
 (O mon seul heur) seulement de te voir.  
 Mais or que j'ay, non l'esperance vaine,  
 Ains de jour l'assurance certaine,  
 Si d'un tel bien tu me veux assureur,  
 Combien plustost me doy-je auanturer ?  
 Or pense donc dès cette heure, & t'aïse  
 Où tu voudras guider ton entreprife :  
 Si grand peril tu ne sçauois trouver,  
 Que ton amour ne me fist l'éprouer.

Ces mots finis acertenant son dire,  
 Trois doux soufyirs de son cœur elle tire :  
 Et lors Pyrame en aise tout confit  
 Telle réponse à son amante fit :  
 Puis que je voy si preste ton enuie  
 D'essayer tout pour jouir, ô ma vie,  
 D'un cœur si prompt : puis qu'il te plaist, entens  
 Pour nostre amour & la place & le tems :  
 Tu sçais où est le vieil tombeau de Nine :  
 Aupres tu sçais la fontaine argentine,  
 Qui par le val de deux tertres jumeaux  
 Sus des cailloux cresse ses claires eaux :  
 Au bas pendant bien pres de la vallee  
 Du tertre droit, tu sçais bien vne allee  
 De Romarins, qui par vn plein sentier  
 Conduit tirant à l'ombre d'un Meurier.

*Sous ce Meurier, par la nuit plus muette,  
 Ren toy l'emblant d'une alleure segrette  
 Hors ta maison : & là, mon doux foucy,  
 Ne failliré de me trouver aussi.  
 Mais n'y fau point : or contraint je te laisse  
 Pour retourner où la creinte me presse :  
 Bien que cent jours sans repos, sans repas  
 Parlant à toy je ne m'ennuiroy pas :  
 Mais ton honneur dessus tout je reuere,  
 Et le courroux de mon pere feuere :  
 Parquoy voulant plus grand bruit euter  
 Je va le voir de peur de l'irriter.  
 Toy attendant que l'heure ditte vienne,  
 Pense de moy, & de moy te souuienne,  
 Comme en mon cœur la part que je seray  
 Sans autre soin de toy je penseray.*

*Ainsi dit-il, & les accords se firent  
 Selon qu'il dit : puis ils se departirent,  
 De chauds baisers de l'une & l'autre part  
 L'accord seellé parauant leur depart.  
 Luy vers son pere, & Thisbe se retire  
 Dedans sa chambre, où l'amoureux martyre,  
 Qui s'étoit creu par ce dernier propos,  
 Ne laisse prendre à son ame repos.*

*Mais tout ainsi que la nef ébranlée  
 Entre les flots, ore en bas auallée,  
 Ores en haut s'élevant, roide & court  
 Au gré des vens deçà delà recourt :  
 Sa douteuse ame entre joye & tristesse  
 Soudain se haulse & soudain se rebaisse :  
 Et de l'accord, dont elle est en suspend,  
 Toist se contente, & tantost se repend.  
 Mais bien que foible à peine elle s'affeure,  
 Tousiours amour d'elle vainqueur demeure :  
 Et tant ne peut la frissonneuse peur  
 Comme son feu cruellement trompeur.*

*En ces débats de douteuse pense  
 Du jour tardif la plus part fut passée,*

Quand par amour ce qu'elle auoit p omis  
 Lui est toujours deuant les yeux remis :  
 Si bien qu'en fin quoy qu'elle se tempeste  
 De n'y faillir pour certain elle arreste :  
 Et ja le tems luy deuient ennuyeux,  
 Ia le Soleil elle appelle enuieux  
 Contre son bien, qu'il n'esteint la lumiere  
 Trainant trop tard sa course journaliere.  
 Elle se plaint que la Lune ne luit  
 Luy ramenant la desirable nuit,  
 Mais triste nuit, que la pauvre simplette,  
 Las à son dam ! trop chaudement souhaite,  
 Nuit qui trompeuse en lieu de doux confort  
 Ces deux amans doit conduire à la mort !

Le jour couché, desja par la nuit claire  
 De son œil plein la double Lune esclaire  
 Au ciel serain, & desja l'heure estoit  
 Que chacun d'eux tant ardant souhaittoit,  
 Lors que le somme eunte de son aïsse  
 Des animaux la race viuiuerselle.  
 Lors les valets, qui laschement souffloyent,  
 D'vn profond somme en leurs chambres ronfloyent,  
 Quand la fuc lle à guetter bien-veillante  
 Trompe sans bruit la bande sommeilante,  
 Et seule part d'vn pas sourd se feignant,  
 Par la maison quelque embusche creignant :  
 Si ne peut elle aller de telle sorte  
 Qu'el' ne choxast sur le seuil de la porte,  
 Qui luy estoit presage malheureux  
 Ne fust son cœur plus que trop amoureux.  
 Pour ce meschef de rentrer to te preste  
 Au seuil de l'huis trois fois elle s'arreste,  
 Et par trois fois se remet en chemin,  
 Qu'elle poursuit s'asseurant à la fin.

Quand elle fut hors la ville renduë,  
 Au loïn deuant elle jette sa vuë  
 Pour decouurir si Pyrame est deuant :  
 Puis comme plus elle marche en auant,

*A chaque pas se retournant regarde  
 Devers la ville, à chaque pas retarde :  
 Mais en chemin son amy ne voyant  
 Elle sospire en son cœur s'esnoyant  
 Si rien ne s'offre ou deuant ou derriere.  
 Et prenant cœur, d'une course legiere  
 Hasté ses pas, pensant à l'arriuer  
 Sous l'arbre dit son Pyrame trouver.*

*Mais au Meurier la pucelle arriuee  
 En lieu desert feulette s'est trouuee,  
 Et son Pyram que si fort souhaittoit  
 Party pour lors à peine encor estoit,  
 Pour n'auoir peu, suiuant son entreprise,  
 Se desrober, sans qu'elle fut surprise :  
 Car les seruans n'estoyent pas endormis,  
 Et retardoyent ce qu'il auoit promis.*

*L'amante adonc feulette deffous l'ombre  
 En foy les pas de son amy denombre,  
 Difant, il peut s'empartir maintenant,  
 Puis il viendra, dit-elle, incontinent.  
 Au premier bruit qui frappe ses oreilles  
 Ou d'un oyseau ou d'un vent par les fueilles  
 Ne l'entroyant soigneuse qu'à demy,  
 Voicy venir, dit-elle, mon amy.*

*Mais, se voyant par plusieurs fois trompée,  
 Elle s'escrie en voix entrecouppée  
 De drus sanglots hors d'un cœur affoibly :*

*O faux Pyrame, as tu mis en oubly  
 L'accord fraudé de tes vaines promesses?  
 Aa, donc tu dors? aa, doncque tu me laisses,  
 Amy cruel, en des lieux pleins d'effroy,  
 Conduitte ainsi sous ta parjure foy?  
 Que di-je ainsi? mais si ne puis-je croire  
 Que mon amour ait trompé ta memoire :  
 Ainçois (ie croy) les vallets seulement  
 A ton partir ont mis empeschement.  
 Hasté toy donc sans plus longue demeure,  
 Si tu ne veux que de languir ie meure :*

*Vien, vien Pyram, j'ay trop foible le cœur  
Pour endurer vne telle langueur.*

*Thijbe crioit mainte telle parole  
Qui vaine en l'air avec le vent s'enuolle,  
Sans qu'elle puisse à Pyram paruenir  
Qui son accord à tems ne peut tenir.*

*Tandis d'amour la vierge mal raffise,  
Ores sous l'arbre en bas estoit assise  
De son manteau son visage pressant,  
Or se leuoit dessus pieds se dressant :  
Et son esprit qui maint discours balance,  
Tantost icy, tantost de là s'eslance :  
Comme lon voit vne lueur qui part  
D'vn bassin d'eau sous le rayon tremblant  
Du clair soleil, par le planchier treluire :  
Thijbe ainsi prompte à maints propos deduire,  
Ores deçà, ores discourt delà,  
Tost à cecy, tost pensant à cela :*

*Quand elle entend vn fier Lyon, qui froisse  
Les Romarins. Dauant qu'il apparoisse  
Le bien pour mal à gré se promettant  
L'œil & l'oreille ententiuë elle tend :  
La folle au bruit qui de joye s'espasme,  
Cuide premier que ce soit son Pyrame :  
Mais son abus elle cognut apres  
Que le Lyon elle apperceut de pres,  
Qui murmurant felonement grommelle,  
A qui chaque œil d'vne flamme jumelle,  
Comme deux feux, terrible rougissoit,  
Dequoy premier la vierge s'apperçoit.*

*Lors de frayeur son pas viste elle presse,  
S'encourt, s'enfuit : de ses espaulles laisse  
Choir son manteau : & d'vn galop pou eux  
Se va cacher deffous vn antre creux.  
L'ireux Lyon (qui venoit d'vn charnage  
De bœufs tuez, tout alteré de rage  
Comme il fouloit, dans le ruisseau chercher  
L'eau fres-coulant pour sa soif estancher)*

Le manteau treuve, & tout flamboyant d'ire  
 En cent lopins escharpi le deffire:  
 Et quelque part que de sa dent l'atteint  
 Il l'ensanglante, & du meurtre le teint:  
 Puis il passe outre: & Pyrame sur l'heure  
 Apres l'ennuy d'une lente demeure  
 Vient arriuer, pensant le malheureux  
 Cueillir le fruit du desir amoureux:  
 Mais se hastant à la joye amoureuse  
 Il se hastoit à sa mort douloureuse,  
 Pour faire, mort, son amante mourir.

Lois desireux se mettant à courir  
 Tant loin qu'il peut droit au Meurier adresse  
 Ses yeux fichez pour y voir sa maistresse:  
 Mais quoy que l'arbre il approche plus pres  
 Il ne voit rien: & remarquant apres  
 En bas les pieds de sa Thisee passee  
 Et du Lyon mainte pate tracee,  
 Tiansy soudain de creinte d'un malheur,  
 Il se blemit d'une triste paleur.  
 Mais quand il vit le manteau par la terre  
 Souillé de sang, un dueil le cœur luy serre  
 Tant asprement, que sans l'iré dedain  
 Qui l'animoit, il fut pery soudain.  
 Premier cuidant degorger sa destresse,  
 Il perd la voix qui sa gorge luy presse:  
 En fin son dueil en desespoir ramassant  
 Il fit ces cris la despouille embrassant:

Ha! ie voy bien, ô Pucelle innocente,  
 Que tu es morte ou que tu sois absente,  
 Et moy meurdrir ie vy, qui ay soubmis  
 Ton cors trahi aux Lyons ennemis

Ont bien les dieux inhumains peu permettre  
 Un meurtre tel par Lyons se commettre?  
 Telle douceur en si grande beauté  
 S'endommager par telle cruauté?

Ont doncques eu ces bestes le courage,  
 Ha! d'employer leur excessiue rage

*En tel honneur? ton parler adoucy  
 Ne les a point attirez à mercy,  
 Dont la douceur de pleurs vne riuere  
 Eust peu tirer hors d'une roche fiere?  
 Quoy? ton regard confit en amitié  
 Ne les a point incitez à pitié?  
 He! des Lyons l'outrage n'est coupable  
 Tant que le tort de moy trop miserable,  
 Qui t'ay contrainte, insensé de fureur,  
 De venir seule en ces lieux pleins d'horreur.  
 Tu deuois donc mourir, pauure Thisbee!  
 Entre les dens de ces felons tombee,  
 Et celuy-là qui t'aimoit le plus fort  
 Deuoit braffer la cause de ta mort?  
 O cruauté! les Lyons t'ont mangée.  
 Mais par ma mort ta mort sera vangee :  
 Mon sang coupable à ton sang meslié,  
 Me lauera de ce meurdre expié.*

*O doux manteau, douc & chere despoille  
 Que tristement de mes larmes ie mouille!  
 Au moins que j'eusse, au moins que j'eusse l'heur  
 De voir ma Thisbe en ce piteux malheur,  
 A fin que morte encores ie la peusse  
 Tenir mourant : à fin que ie receusse  
 Quittant ce jour, des desffunts le repos  
 Pour tout confort dedans vn mesme clos!  
 Mais où prendray-ie, où prendray-ie à telle heure,  
 Par tel desert, parauant que ie meure,  
 De ton cher cors quelque aimé demourant,  
 O Thisbe, à fin que le tinsse en mourant?*

*Mais vous Lyons, qui l'auiez deuoree,  
 Lyons oyez cette voix esploree,  
 Puis que ie n'ay ce seul piteux confort  
 Que de la voir toute morte à ma mort :  
 Faites de moy, faites vostre pasture,  
 Vos gorges soyent au moins la sepulture  
 De deux amans, & vos ventres comblez  
 Soyent le cercueil de nos cors assemblez.*

Que vaut ce dueil, puis qu'en vain ie desire  
 Par eux la mort? donc encor ie respire,  
 Et ma *Thifbee* est au nombre des morts?  
 O doux manteau! rien d'elle ie n'ay fors  
 Toy seulement : à toy faut que ie die  
 Ces derniers mots : Reçoy ma triste vie,  
 Reçoy cette ame : en toy ce triste cœur  
 Perde sa vie avecque sa langueur.

Faisant ces plains mainte larme roulee  
 Sur cet habit il auoit escoulee,  
 Et l'auoit ja rebaisé mainte fois  
 Quand il mit fin à sa dolente voix :  
 De son fourreau il tire vn *fineterre*  
 Qu'il auoit ceint, & le fichant à terre  
 La pointe amont sous le pied du *Meurier*  
 Tombe dessus luy de soy le *meurdrier*.  
 Le fer pointu luy perce la poitrine,  
 De sang ondeux vne source pourprine  
 Coule du long, & *Pyrame* le beau  
 Chet sur le flanc embrassant le manteau.

Desia la vie en la source sanglante  
 L'abandonnoit par la playe coulante :  
 Son teint vermeil desia se palissoit,  
 Et la vigueur de ses yeux fanissoit :  
 Lors que voicy l'amante malheuree  
 Venir courant, encor tout espouree  
 De la frayeur du *Lyon* ennemy :  
 Et s'apprestoit de dire à son amy  
 De ce danger l'auanture écheuee :  
 Mais la chetiue a sa triste arriuee  
 N'a qui l'escoute, & trouue (ó desconfort!)  
 Son palle amant qui tiroit à la mort.

*Thifbe*, quel fut le maintien de ta face,  
 Quand esperdue estendu par la place  
 Tu vis *Pyrame*? à l'heure tu n'as pas  
 Vaincu ton dueil le voyant au trespas.  
 De coups de poing tes mammelles meurdries,  
 Battant à l'heure aigrement tu t'escries :

*Jean de Baif.* — II.

*D'ongles dépités ta face egratignant,  
Brisant ton poil, tu dis en te plaignant.*

*Pyram demeure, encor vn peu demeure,  
A fin Pyram que premier que ie meure,  
Et que premier que mort aussi tu fois  
Thisbe te baise pour jamais cette fois.  
Parle Pyram : ta Thisbe t'y conuie :  
Si pour parler tu n'as assez de vie,  
Voy donc ta Thisbe. Au nom de Thisbe alors  
Il redressa ses doux yeux presque morts :  
Et tout soudain que sa Thisbe il ut vuë  
En resillant piteusement sa veuë,  
Ses membres froids par la terre estendit,  
Et d'vn souffrir sa chere ame rendit.*

*Elle tandis de ses moites paupieres  
Versant de pleurs deux ondeuses riuieres  
Lauoit la face à Pyrame, & du clos  
De ses poumons pouffoit tristes sanglos :  
Et recueillant d'vne leure dolente  
Ce qui restoit de l'ame s'escolente  
Dessus sa bouche, en pitié la baisoit  
D'vn baiser, las ! qui bien peu luy plaisoit.*

*Or aussi tost que la fille esperdue  
Le vit tout froit son ame auoir rendue,  
Le fer meurdrier hors de la playe osant  
Le prit au poing depite sanglotant.*

*Comme en Hyrcargne vne lyonne esmeuë,  
Quand, cependant qu'en queste elle se ruë,  
Le caut pasteur ses petis a tirez  
De leurs taniers, les trouuant adirez,  
Single en courroux ses flans, son dos, sa teste  
De sa grand' queuë : & rugist & tempeste :  
Comme la tourtre en regrets perissant  
Son mary mort veue va gemissant.  
Ainsi Thisbee en sa douleur despite  
Toute en fureur encontre soy s'irrite,  
Se bat, se plaint, & sa mort desseignant  
En ces laments alla se complaignant :*

Pourquoi Pyram, pourquoy m'as-tu laissée,  
 Seule sans toy, d'ennuis tant oppressée,  
 En te mourant? quel mal doy-ie penser?  
 Doù doy-ie, ô moy, mes regrets commencer?  
 Que deviendray-ie? où fera ma retraite?  
 Retourneray-ie en ma ville, pauvrete?  
 Où, si ie va, la honte auoir ie doy  
 D'estre, ô douleur, la meurdriere de toy?  
 Qui sus mes sœurs estois autorisée,  
 Voir me pourray-ie entre elles mesprisee,  
 Par qui tousiours pour le moindre peché  
 Tu me seras à bon droit reproché?  
 Quand me monstrant coupablement blefmie  
 Quelquun dira : Voila la belle amie,  
 Dont la beauté fut cause de la mort  
 Du beau Pyrame. O trop triste remord!  
 Seroit-il bien possible que j'endure  
 Sans me creuer, vne si juste injure?  
 Plustost, plustost qu'en ce malheur ie soy  
 S'ouure la terre, & m'estouffe dans soy.  
 « Il faut mourir : bien chetive est la vie,  
 « Qui pour jamais de reproche est suiuite.  
 Thisbe, ce cœur féminin abbatu,  
 Arme ton bras d'une masle vertu :  
 Et par ta mort veinquereffe surmonte  
 D'un triste viure & le ducil & la honte :  
 La pointe encor toute tiede du sang  
 De ton amy cache toy dans le flanc.

O ciel, ô terre, oyez ma voix dernière,  
 Adieu beau jour, adieu belle lumière,  
 Dont la douceur tandis m'éjouïssoit  
 Que mon Pyram de vos dons jouïssoit :  
 Mais où qu'il soit pour en mourant le suiure,  
 De franc vouloir ie quitte vostre viure.

O Lune adieu, qui verras deux amis  
 En ceste nuit, l'un pour l'autre à mort mis :  
 Ceux dont l'amour fut si bien alliee  
 Que sans la mort n'eust esté desliee,

En la mort mesme accouplez s'allier,  
 Sans que la mort les puisse deflier.  
 Mais, ó vous Dieux, ó vous saintes Deesses  
 Qui presidez à ces forests épesses,  
 O si d'amour la cognoissance auez,  
 Si comme il poind chaudement vous sçauetz :  
 Ne laissez pas de nostre amour fidelle  
 S'esuanouir la souuenance belle  
 Auec la vie : au moins ne laissez pas  
 Nostre renom se sentir du trespas.  
 Que ce Meurier, de qui le triste ombrage  
 Nous tient couuerts, repeigne son fruitage  
 Pour tout jâmais (qui est encores blanc)  
 Du pourpre aimé de nostre rouge sang.

Vous nos parens, qui sçachans la nouvelle  
 De ce meschef, ferez mainte querelle,  
 Pour nostre mort demenez moins de dueil,  
 Et nous joignez en vn mesme cercueil :  
 A fin que nous, qui d'vne mesme flame  
 En mesme tems & d'vne mesme lame  
 Serons tuez, des deffunts le deuoir  
 Puiissions rejoincts en mesme tombe auoir.

Ces cris finis, sa poitrine elle enferme,  
 Et l'enferrant, quand elle chet à terre  
 Chaste rabat son plissé vestement,  
 Se donnant soin de choir honnestement,  
 Et se mourant la pucelle témoigne  
 D'vn cœur bien né la modeste vergongne :  
 Voire & prend garde en ce piteux meschef  
 Que son chef pose auecque l'aimé chef  
 De son Pyrame : & face contre face,  
 Ioué sur joué, ainfin elle trespasse.

De ces amans les visages pallis  
 Ensemble joints sembloient deux blesmes lis,  
 Dont les blancheurs de long tems espanies  
 S'entrapuyans se detaignent fanies,  
 Quand les fleurons en leurs tiges blessez  
 Se vont baissant l'vn sur l'autre blessez.

Or ne fut pas de *Thisbe* la priere  
 Par les bons Dieux repouffee en arriere,  
 Qui pour marquer cet insigne malheur  
 Firent muer à ce fruit de couleur.  
 Le sang pourprin, qui de leurs playes roule  
 Sous le *Meurier*, dans la terre s'escoule,  
 Et tiedement aux racines s'emboit  
 Comme dessus goutte à goutte il tomboit.  
 Puis remontant par tout le tige encore  
 De sa rougeur la seue recolore,  
 Qui jusqu'aux fruits de branche en branche atteint,  
 Et leur blancheur en son vermeil reteint.

L'aube desia de sa clairté luisante  
 Auoit esteint la presse estincellante  
 Des feux du ciel : la nuit s'eparilloit  
 Deuant les raiç du Soleil qui failloit  
 De l'Ocean : quand les terres couuertes  
 Sous l'obscurté, sont au Soleil ouuertes :  
 Au frais matin quand les gays pastoreaux  
 Partent chassans aux pastis les taureaux :  
 Lors quelqu'vn d'eux tenant la droite sente  
 Qui passoit là, du premier s'espouuante,  
 Tant loing qu'il voit les Meures auoir pris  
 Vn autre teint, qu'elles n'auoyent apris.  
 Puis fait plus pres blefny d'horreur frissonne,  
 Et de frayeur le poil luy herissonne  
 Voyant ainsi par la terre ces cors  
 L'vn pres de l'autre estendus roides morts.  
 Qui tout soudain courant d'vn pas habille  
 Son bestail laisse : & retourne en la ville  
 Dire l'esclandre, & les faits apparens  
 Des puiffans Dieux, à leurs pauvres parents :  
 Lesquels scachans l'aventure piteuse  
 Accourent voir cette couple amoureuse,  
 D'Amans tueç l'vn sur l'autre (ó pitié!)  
 Pour s'estre aymeç d'excessiue amitié :  
 Sous le *Meurier* leurs parens s'amasserent,  
 Et d'vn vouloir vn Sepulchre y dresserent

*A double front, sur pilliers esleué,  
 Dans les deux flancs de ces vers engraüé :*

VNE AMOVR FIT TOVS-DEVX MOVRIR ENSEMBLE  
 THISBE ET PYRAM : VN TVMBEAV LES RASSEMBLE,  
 PAS VN DES DEVX SANS L'AVTRE NE POVVANT  
 NY ESTRE MORT, NY SANS L'AVTRE VIVANT.

---

## HELENE.

---

A MADAME DE LA TOVR.

*T*oy la bonne Helene de France,  
 Vien t'ébatre à voir la deffence  
 De la Gregeoise que les Grecz  
 Font sourse de tant de regrets :  
 Rejetans la cause sur elle  
 De celle sanglante querelle,  
 Doù sourdirent cent mille maux,  
 Qui fit équiper mille naux.  
 Cette Helene abondroit ie done  
 A toi qui es HELENE BONE,  
 HELENE de nom & beauté,  
 BONE de furnom & bonté.

*Voicy le grand fleuve du Nil,  
 Qui trempe le pais fertile  
 D'Egypte, debordant son onde  
 En lieu de la pluye feconde  
 Que les cieux repandent d'enhaut  
 Quand la nége se fond au chaud.  
 Proté tint sous sa signeurie  
 Ce pais tant qu'il fut en vie,*

*Et l'isle de Fare abitoit  
Prince d'Egypte qu'il étoit.*

*Or Pſamathe, l'une de celles  
Nymphes, delicates pucelles  
Qui hantent le marin ſejour,  
Après auoir quitté l'amour  
D'Eolus le ſeigneur des vents,  
Fit à Proté deux beaux enfans  
En bon mariage & loyal,  
Acouchant au palais royal.*

*Le maſle eut nom Theoclymene,  
Qui toute ſa vie a mis pene  
D'un cœur bon & deuocieux  
De maintenir l'honneur des Dieux.*

*La fille agreable & bien nee,  
De beautés & graces ornee,  
Tout le tems de la ſimple enfance  
Fut l'honneſte reiouiffance  
De ſa mere & ſon doux ſoulas.  
Mais la mignone ne fut pas  
Si tôt en celle âge ariuee  
Qui eſt des maris deſiree,  
Que Theonoë on l'apela  
Pour ce que la ſcience elle a  
De deuiner & preſagir  
Tant le paſſé que l'auenir,  
Etant d'un tel don honoree  
Par ſon ayeul le vieil Neree.  
Quant à moy. mon pere, mon nom,  
Et mon païs, ſont de renom.  
Sparte c'eſt ma natiuité,  
Le Roy Tyndare eſt reputé  
Mon pere, combien que lon face  
Un autre conte de ma race:  
Car il eſt bruit que Iupiter  
Dans le giron ſe vint geter  
De Leda ma mere, en la forme  
D'un Cygne auquel il ſe transforme,*

*En feignant de fuir la chaffe  
 De son égle qui le pourchaffe,  
 Et qu'ainfi par fine surprise  
 Acomplit l'amour entreprife  
 Avec ma Mere, fi la fable  
 Que lon a fête est veritable.  
 Le nom que j'eu ce fut Helene :  
 Or ie raconteray la péne  
 Que j'enjure, & dou font venus  
 Les maux qui me font auenus.*

*L'origine de mes detreffes  
 C'est le debat des Trois Deeſſes,  
 Quand elles prennent la querelle  
 D'eſtre chacune la plus belle,  
 Lors que s'en étant raportees  
 A Paris, ſe font transportees  
 Aux caueins cachés du mont d'Ide,  
 A fin que le paſtoreau vide  
 Leur diſerant de la beauté.  
 Or Venus, ayant preſenté  
 Ma beauté (ſ'il faut qu'on apele,  
 La cauſe de tant de mal, belle)  
 A ſon juge le paſtoreau :  
 Pour vn mariage nouueau,  
 De ſa cauſe emporte le gain.  
 Paris Alexandre ſoudain  
 Quite les Idiens bordages  
 Son betail & ſes paturages :  
 S'en vient à Sparte en eſperance  
 D'auoir de moy la jouiſſance.  
 Mais Iunon, qui eſt indigne  
 De ſe voir ainſi condannee  
 Et n'auoir emporté le pris,  
 Fruſtre le deſir de Paris,  
 Et ſon attente deceuant  
 Tourne tout ſon eſpoir en vent.  
 Au fils de Priam elle donne,  
 Non moy-meſme en propre perſonne,*

Mais vn fantôme à moy semblable,  
 Mouuant, viuant chose admirable)  
 Qu'au ciel elle auoit composé  
 Pour estre pour moy soupôsé.  
 Et Paris pense bien m'auoir  
 Me tenant ce luy semble à voir,  
 Mais il tient ma semblance véne  
 Non moy qui suis la vraye Heléne.  
 Or tous ces malheurs sont suiuis  
 D'autres malheurs. Ce fut l'auis  
 De Iupiter, qui par la guerre  
 Veut aleger la mere Terre  
 De la foule & pesante presse  
 Des chetifs hommes, qui l'oppreffe :  
 Et fait armer par ces moyens  
 Les Grecs encontre les Troyens,  
 Pour faire aparoir la prouesse  
 Du plus braue preu de la Grece.  
 Ainsi pour le pris de la lance  
 Des Gregeois, & de la vaillance  
 Des Phrygiens, lon me soupôse  
 Non moy, mais mon nom qu'on soupôse.  
 Car Iupiter eut quelque soin  
 De me garder à mon besoin,  
 Qui, conoissant la preudhomie,  
 Et de Proté la bonne vie,  
 Me fit enleuer par Mercure,  
 Couuerte d'une nuë obscure,  
 Et me rendre en cette maison  
 Pour fuir toute occasion  
 D'offenser au lit nuptial  
 Menclas mon mary loyal.

Cependant qu'en ce lieu je suis  
 Mon pauvre mary plein d'ennuis  
 Assemble vne armee, qu'il fasse  
 Aux murs d'Ilion : & pourchasse  
 De me rauoir ardemement,  
 Par vn autre rauissement.

*Là plusieurs ames font peries  
Deffus les ondes Scamandries :  
Et moy de tous maux miserable,  
Suis maudite & suis execrable  
A tous eux : car ils croyent tous,  
Qu'étant traitresse à mon époux  
J'ay allumé cette grand' guerre.  
Pourquoy vi-ie encores sur terre ?  
Aussi j'ay sceu du Dieu Mercure  
Vne parole, qui m'assure  
Qu'encores te retourneray,  
Et qu'encores séjourneray  
En la noble ville de Sparte,  
Sans que jamais plus ie m'écarte  
De mon mary, sçachant adoncques,  
Que dans Troye ie ne fus oncques,  
Pour ne honir point deloyale  
De son lit la foy nuptiale.  
Or tandis que le Roy Proté  
Voyoit du Soleil la clarté  
Nul n'attentoit mon mariage :  
Mais depuis que le noir ombrage  
De la terre le tient caché,  
Le fils du defunct a tâché  
De m'épouser. Mais honorant  
Mon mary, j'ay pris à garant  
Proté, faisant sa sepulture  
Ma franchise, à ce qu'il ait cure  
De preseruer de tout outrage  
L'honneur de mon saint mariage :  
A fin que si ma renommee  
En Grece est à tort diffamee,  
Au moins icy en ma persone  
Ie ne souffre aucune vergogne.*

---

## CARTEL DES TENANS

POVR AMOUR.

A MONSIEVR D'ENTRAGVES.

POVR honorer les noces de ta sœur  
 Je composay ces vers en ta faueur,  
 Sur les combats qui par jeu s'y dresserent,  
 Les vns louans, les vns blamans l'amour.  
 Puisse ma rime, ENTRAGVES, dire vn jour  
 Que tes vertus dans le cœur me passerent.

NOVS QUI PORTONS les armes nuit & jour  
 Pour maintenir la magesté d'Amour,  
 A qui rendons tout seruice fidelle,  
 En ce Perron auons ouuert le pas,  
 Où cheualiers s'offriront aux combas  
 Sur le deffi de si juste querelle.

Nous ne voulans manquer à tel deuoir,  
 Mais ayans tous ce bon heur que d'auoir  
 Chacun Maitresse en vertus acomplie,  
 Pour soutenir l'excellente valeur  
 Au mesme fait & d'Amour & la leur,  
 Cy presentons & l'honneur & la vie.

Nous maintenons qu'Amour jeune & gaillard  
 Ne vieillist point. Des jeunes ne depart,  
 Jeune s'aimant avecques la jeunesse.  
 Qu'il est tousiours le plus jeune des Dieux :  
 Qu'il rajeunist le courage des vieux :  
 Que delicat il fuit toute rudesse.

Pour ce il choisit sa demeure dedans  
 Les doux esprits, de bon desir ardans

- A la vertu : ce sont eux qu'il aprouche.*  
*Si quelque esprit dur saunage & retif*  
*Rejette Amour, luy benin & creintif,*  
*Fuit le sejour de telle ame farouche.*  
*Il est tout beau : l'ennemy de hideur,*  
*Luy gracieux : Amour & la laideur*  
*Ont par entre eux guerre perpetuelle.*  
*Beauté le suit : il aime la beauté :*  
*Où qu'il s'affiét la gaie nouveauté*  
*Des belles fleurs du printems renouvelle.*  
*Il est tout bon : les hommes ne les Dieux*  
*Ne luy font tort. En terre ny aux cieux*  
*Il ne reçoit ny ne commét outrage :*  
*Entier & droit il tient ce qu'il promet.*  
*La violence (où c'est que s'entremet*  
*Ce juste Dieu) n'exerce point sa rage.*  
*De gré à gré parfait ses beaux desirs :*  
*Mais il refraint tous les sales plaisirs,*  
*Leur commandant par bonne Temperance.*  
*Il est vaillant : Mars le Dieu des vaillans,*  
*Sous qui flechit le cœur des bataillans,*  
*Donté d'Amour témoigne sa vaillance.*  
*Il est sçauant : il sçait tout. Qu'ainsi soit*  
*Nul, si dans l'ame Amour il ne reçoit,*  
*Ne parfait rien en nul art qu'il exerce.*  
*C'est luy qui rend les hommes inuentifs :*  
*Grans Maistres fait de nouveaux apprentifs,*  
*Maistre parfait en science diuerse.*  
*Amour grand Dieu donne aux humains la paix,*  
*Vniét les cœurs, redouté des mauvais,*  
*Cherché des bons, aux heureux agreable :*  
*Pere de joie, amy de vray plaisir.*  
*C'est luy qu'il faut seul & suivre & choisir*  
*Pour conducteur en tout acte louable.*  
*Marchans sous luy, conduis de sa faveur,*  
*Nous maintiendrons à preuue de valeur,*  
*Qu'Amour fleurist en plaisante jeunesse :*  
*Tresbeau, tresbon, temperant, droiturier,*

*Sage, sçauant, magnanime guerrier,  
 Qui joint en vn & Sageffe & Prouesse.  
 Quiconq loyal son enseigne suiura,  
 Ferme & constant, à la fin receura  
 De ses trauaux l'heureuse recompense.  
 Voire oubliera tout le mal enduré,  
 Prenant heureux en repos assuré,  
 D'vn rare bien la sainte iouissance.*

---

## CARTEL

### DES ASSAILLANS

#### CONTRE AMOVR.

*Mox, qui portant les armes pour l'honneur,  
 De nos trauaux le certain guerdonneur,  
 Me suis aquis du vray bien cognoissance,  
 Protesteray pour l'honneur, contre Amour  
 Et ses tenans, prest de montrer au jour  
 L'abus de ceux qui luy portent creance.  
 Mon poil chenu le témoin de mes ans,  
 Deuroit gagner les cœurs des jeunes gens  
 Pour se regler à nostre long vsage :  
 Si quelcun d'eux par sa temerité  
 De l'âge vieil foule l'autorité,  
 Vieillard je suis de poil, non de courage.  
 Venons aux mains. S'aucun se peut trouuer  
 Si mal conduit, qu'il me force à prouuer  
 Qu'Amour n'est rien qu'une aparence vaine  
 D'vn bien trompeur, qui naist d'vn fol desir,*

*Par mille maux cherchant vn faux plaisir,  
 Le luy promé la prouue tres certaine.  
 Je maintiendray que les hommes deceuz  
 Pour se flater en leur mal, ont mis fus  
 D'vn Dieu d'Amours la miserable idole :  
 Amour n'est rien qu'une poison d'esprits  
 Enforcelez iusques au cœur surpris  
 Par le regard qui la raison afole.  
 Amour n'est rien qu'une aueugle fureur :  
 Et qu'ainsi soit, qui tombe en telle erreur,  
 Fuit & poursuit : il supplie & menasse :  
 Il se traueille & cherche le repos :  
 Il est muet forgeant mille propos :  
 Il se courrouce & se remet en grace.  
 Signe vraiment d'un courage mal sain.  
 Nul doncque plus n'adore ce Dieu vain,  
 Qui des humains est la peste & la rage.  
 Lon chet par luy en mille auersitez :  
 Par luy souuent Royaumes & citez  
 Sont mis à sac & jettés en seruage.  
 Donque fûiez ce mauuais guerdonneur  
 Qu'on nomme Amour. Ne fûiez que l'honneur.  
 Le saint honneur luy-mesme se guerdonne :  
 Qui le fûira par penible sentier,  
 Sur le haut mont recevra pour loyer  
 De la vertu, l'immortelle couronne.*

## SALMACI.

## AV SIEVR MANDAT.

*M*ANDAT, il ne faut pas que de ta courtoisie  
 L'aye cueilly du fruit, sans de ma poësie  
 Te donner quelque fleur, par qui soit confessé

Que tu m'as le premier en plaisir dauancé.  
 LES Najades jadis deffous les caues d'Ide  
 Nourrissent vn enfant, que la belle Cypride  
 Et Mercure auoyent fait : dans sa face le trait  
 De la mere & du pere estoient en vn portrait :  
 Des deux il eut le nom. Apres que cinq années  
 Furent au jour natal par trois fois ramenees,  
 Les lieux de sa naissance ardant abandonna,  
 Et Ide sa nourrice : & du tout s'adonna  
 A courir le pais par terres inconnuës,  
 Et passer mons nouveaux & riuieres non vues :  
 Le desir & plaisir qui de voir luy venoit  
 Amoindriffant tousiours le trauail qu'il prenoit.  
 Il va par les citez de Lycie, & tant erre  
 Qu'il arriue en Carie, vne voisine terre  
 Du labour Lycien, où il auise vne eau  
 Claire jusques au fond argenté, net & beau.  
 Là ny le jonc pointu, ny la canne estulee,  
 Ny le gresle roseau de l'onde reculee  
 N'entoure le bassin : l'étang est découuert,  
 Et le jet est pavé d'vn gazon tousiours verd.  
 Vne Nymphe s'y tient : mais qui le tems ne passe  
 Ny à tirer de l'arc, ny à suiure la chasse,  
 Ny à courre à l'enuy. Seule Najade elle est,  
 Qui de Diane viste en la court ne se plaist.  
 On dit que bien souuent ses sœurs l'ont auertie :  
 Salmaci, pren le dard, pren la trouffe garnie,  
 Pren l'arc dedans le poing : le loisir que tu as  
 Employ'-le de la chasse aux honnestes ébats :  
 Mais étant, Salmaci, de tes sœurs auertie,  
 Tu n'as pris ny le dard ny la trouffe garnie,  
 Ny l'arc dedans le poing, ny ton loisir tu n'as  
 Employé de la chasse aux honnestes ébats.

Mais tantost dans son eau son beau cors elle baigne,  
 Tost d'vn buyz dentelé sa cheuelure peigne :  
 Par fois en se mirant au transparant sourjon,  
 S'y conseille que c'est qui luy sied bien ou non.  
 Puis de cresppe subtil sur le nu habillée

*S'étend sur l'herbe drue ou l'épesse fucillee,  
Souuent cueille des fleurs : & lors mesmes auint  
Qu'elle cueilloit des fleurs quand le garçon y vint.  
Elle le voit venir : & le voyant sur l'heure  
Desire d'en jouir : mais quelque tems demeure  
(Bien que bouillant d'amour) à ses cheueux tresser,  
Agencer sa vesture, & sa face dresser,  
Tant qu'elle merita vraiment de sembler belle.*

*Beau fils, pour ta beauté tresdigne (ce dit-elle)  
Qui fois estimé Dieu, ou soit que Dieu tu fois,  
Le beau Dieu Cupidon tu peux estre & le dois :  
Ou soit que fois mortel, heureuses les personnes  
De qui fus engendré pour l'aise que leur donnees :  
Bien-heurense ta mere, & ta sœur si en as,  
Et la nourrice à qui les mammelles suças :  
Mais sur toutes la mieux & la mieux fortunee  
Celle qui te fera pour épouse donnee :  
Celle que daigneras combler de tant d'honneur,  
Que de luy departir de ton lit le bon heur.  
Or s'aucune est déjà de tant d'honneur comblee,  
Qu'aumoins le don d'Amour je reçoive à l'emblee :  
Ou si nulle ne l'est, que celle là je soy,  
Et dans ton lit nossal seul à seul me reçooy.*

*Ce dit, elle se teut : vne honte naïue  
Les jouës du garçon peignit de couleur viue,  
Qui les ruses d'Amour encor ne comprenoit :  
Toutefois le rougir ne luy mesauenoit.  
Vne telle couleur sur les pommes éclatte,  
Qu'à demy le Soleil a teint en écarlatte :  
Tel est l'iuoivre peint de sanguin vermillon :  
Telle est la Lune aussi, quand le haut carillon  
Du resonant érein n'a puissante efficace  
Pour rendre clair-bruny l'argenté de sa face,  
Lors que les charmes forts de sa trouble paleur  
Ont taché la clarté de vermeille couleur.*

*La Nymphé requerant au moins d'estre baisee  
Du baiser dont la sœur ne seroit refusee,  
Déjà tendant les bras, à fin de se jetter*

*A son col iuoirin : Veux-tu point arrester :*  
*(Dit-il) ou je m'en fuy & te quitte la place.*  
*Lors Samalci creignant, Non, non, amy, de grace,*  
*(Dit-elle) je t'y laisse en toute liberté :*  
*Et par feinte reprend vn chemin écarté :*  
*Mais elle tourne court, & ne s'éloignant guicre,*  
*Met vn buisson épais deuant elle : & derriere*  
*Des arbrisseaux branchus s'embuchant se plia*  
*Sur vn genoil en terre, & l'enfant épia.*  
*Tandis, comme celuy qui ne se donne garde*  
*Pour le happer d'aguet qu'on le guette & regarde,*  
*En enfant qui n'a foin, le voicy le voila :*  
*De là reuient icy, d'icy reua delà,*  
*Par l'herbe se jouant : dessus la riue humide*  
*Mouille le bout du pié, puis là où l'onde ride*  
*Trampe la plante entiere : & gagné tout soudain*  
*De la trampe de l'eau se propose vn doux bain :*  
*Et de son cors douillet la jointiffe vesture*  
*Il dépouille & met bas sur la molle verdure.*  
*Lors Salmaci s'éperd & brusle de desir*  
*De celle beauté nue, esperant la saisir :*  
*Ses yeux estincelloyent comme vn miroir éclairé,*  
*Qui du Soleil serein reçoit la flamme claire :*  
*Et ne peut delayer, ne se peut contenir :*  
*Le plaisir qu'elle attend est trop long à venir.*  
*Luy de ses creuses mains bat ses flancs & ses hanches,*  
*S'élançant dans l'étang : là où ses cuisses blanches*  
*Et ses bras sous l'eau claire à secouffes jettoit,*  
*N'étant non plus caché, que si quelcun mettoit*  
*Des images d'iuoie ou des lis sous vn verre,*  
*Qui net & transparant sans les cacher les ferre.*  
*Viçtoire, tu es mien (dit la Nimphe en huant)*  
*Sans robe ny chemise emmy l'eau se ruant.*  
*Son gré maugré le tient : & quelque resistance*  
*Qu'il face, luy raut plus d'vn baiser d'auance :*  
*Met les mains deffous luy : de ses tetins étreint*  
*Son estomac douillet qu'ardante elle contreint :*  
*Et tantost d'vne part, puis de l'autre s'attache*  
*lean de Baif. — II.*

*Alentour de l'enfant, qui au contraire tafche  
 D'échapper, mais en vain: car elle le retient  
 Empetré, comme on voit vn serpent que fouflient  
 En l'air l'oifeau royal, & qu'amont il emporte:  
 Il luy ceint des replis de fa queué retorte,  
 Iambes, aïfles & col: ou comme court laçé  
 Le lierre importun fur le chefne embraffé:  
 Ou comme les pefcheurs fouuent prennent le poupe  
 Dans le fond de la mer, qui veineueur enueloupe  
 Son ennemy furpris jettant de toutes pars  
 Les liens étreignans de fes fouets çpars.  
 Le jouenceau s'obftine: & plus elle s'abufe  
 De l'efpoir du plaifir, d'autant plus la refuse:  
 Elle tousiours le presse, & fe laiffant aller  
 Sur luy de tout fon cors, fe met à luy parler:  
 Deba-toy fort, Mauuais: tu as beau te debattre,  
 Si ne pourras-tu pas d'auec moy t'ecombattre:  
 Dieux, ordonnés-le ainfi: que depuis ce jourdhuy  
 Jamais ne nous laiffions, ny luy moy, ny moy luy.  
 Ce veu fut exauffé: leurs cors mefiez ensemble,  
 Des faces de tous deux vn vilage s'affemble,  
 Comme qui deux rameaux d'une écorce enceindroit,  
 Et nourris d'une feue en vn tronc les joindroit:  
 Ainfi les membres pris d'une étroite meflee,  
 Ils ne furent plus deux: leur forme fut doublee,  
 Si qu'on ne pouuoit dire ou fils ou fille il est:  
 Car où l'vn feul n'eft pas, l'vn & l'autre apparoit.*

*Or s'étant apperçu que l'eau de force étrange  
 Auoit fait dedans luy fi merueilleux échange,  
 Qu'homme entier y entrant n'en fortoit que demy,  
 Et fon cors émâflé s'y eftoit afemmy.*

*Tendant les mains en haut d'une voix agrelic:  
 Hermaphrodite dit, Vofre enfant vous fupplie,  
 Vous fon pere & fa mere, eftant nommé d'un nom,  
 Que tous deux vous portez, luy ottroyer vn don:  
 Quiconques abordant dans cette source forte  
 Homme entier entrera, que demy-homme en forte,  
 Et depuis qu'il fera teint de cette liqueur,*

*Sente amollir soudain sa premiere vigueur.  
 L'un & l'autre parent émuꝝ de la priere  
 De leur biforme fils, l'accorderent entiere :  
 Et par venins segrets cette promte vertu  
 Verferent dans les eaux, que depuis ell' ont u.*

---

LES ROSES.

---

AV SIEVR GVIBERT.

**G**VIBERT, qui la vertu chers,  
*A fin que l'âge à venir sçache,  
 Que ma Muse ingrate ne cache  
 Le nom de ses plus fauoris,  
 Pren de ces Roses le chapeau,  
 A qui ne chaleur ne gelee  
 N'ostera ce qu'il a de beau  
 Pour honorer ta renommee.*

**AV** mois que tout est en vigueur,  
*Vn jour que la blanche lumiere  
 Poignoit, comme elle est costumiere,  
 Soufflant la piquante frescheur  
 D'un petit vent qui deuançoit  
 Le char de l'Aube ensafranee,  
 Et deuançer nous auançoit  
 Le chaud prochain de la journee :*

*L'un chemin puis l'autre prenant  
 Autour des planches compassées,  
 Atravers les sentes dressées  
 Te m'en alloÿ' me pourmenant.*

Au point du jour m'étant leué,  
 A fin que me regail'ardise  
 Dans vn jardinet abreuvé  
 De mainte rigole fetisse.  
 Je vy la rosee tenir  
 Pendant sous les herbes penchantes,  
 Et sur les fines verdissantes  
 Se concreer & contenir :  
 Je vy dessus les choux fueillus  
 Iouster les gouttes rondelettes,  
 Qui de l'eau tombant de là-sus,  
 Se faisoient déjà grosselettes.  
 Je vy les rosiers s'ejouïr  
 Cultivez d'une façon belle :  
 Je vy sous la clarté nouvelle  
 Les fresches fleurs s'épanouïr :  
 Des perles blanches qui pendoyent  
 Aux raincelets rosoyans nées,  
 Leur mort du Soleil attendoyent  
 A ses premieres rayonnees.  
 Les voyant vous eussiez douté  
 Si l'Aurore son teint colore  
 De ces fleurs, ou si de l'Aurore  
 Les fleurs leur teint ont emprunté.  
 Sur la belle étoile & la fleur  
 Venus pour dame est ordonnee,  
 Vne rosee, vne couleur,  
 Et vne mesme matinee.  
 Peut-estre qu'elles n'ont qu'un flair :  
 Nous sentons celuy qui est prouche,  
 A nostre sens l'autre ne touche,  
 Car il se perd là haut dans l'air.  
 De la belle étoile & la fleur  
 Venus la Deesse commune,  
 Veut que l'odeur & la couleur  
 En l'une & l'autre soit tout-vne.  
 Entre peu d'espace de tems  
 Les fleurons des Roses naissantes

*Diuerfement s'épaniffantes,  
Par compas se vont departans :  
L'un de l'étrouit bouton couuert  
Se cache fous la verde fueille,  
L'autre par le bout entrouuert  
Pouffe l'écarlatte vermeille.*

*Cetui-cy plus au large met  
La haute fime de fa pointe,  
Et l'ayant à demy déjointe  
Decouure fon pourprin sommet :  
Cetuy-là se defafubloit  
Le chef de fa tenue coiffure,  
Et déjà tout prest il sembloit  
D'étaller fa belle fueillure.*

*Bien toft apres il a declos  
Du bouton riant l'excellence,  
Decelant la drue femence  
Du faffran qu'il tenoit enclos.  
Luy qui tantoft resplendiffant  
Monstroit toute fa cheuelure,  
Le voicy palle & fletriffant,  
Qui perd l'honneur de fa fueillure.*

*Je m'emerueilloys en pensant  
Comme l'âge ainfi larronneffe  
Rauit la fuitiue jeunefse  
Des Roses vieilles en naiffant :  
Quand voicy l'incarnate fleur,  
Ainfi que j'en parle s'efueille :  
Et couuerte de fa rougeur  
La terre en éclatte vermeille.*

*De toutes ces formes l'effet,  
Et tant de foudaines nuances,  
Et telles diuerfes naiffances,  
Vn jour les fait & les defait.  
O Nature, nous-nous pleignons,  
Que des fleurs la grace est fi breue,  
Et qu'auffi toft que les voyons  
Vn malheur tes dons nous enleue.*

Autant qu'un jour est long, autant  
 L'âge des Roses a duree :  
 Quand leur jeunesse s'est montrée,  
 Leur vieillesse accourt à l'instant.  
 Celle que l'étoile du jour  
 A ce matin a veu naissante,  
 Elle-mesme au soir de retour  
 A veu la mesme vieillissante.  
 Vn seul bien ces fleurettes ont,  
 Combien qu'en peu de tems perissent,  
 Par succès elles resfleuriſſent,  
 Et leur saison plus longue font.  
 Fille, vien la Rose cueillir  
 Tandis que sa fleur est nouvelle :  
 Souvien-toy qu'il te faut vieillir,  
 Et que tu ſeſtriras comme elle.

## AV SEIGNEVR

BERTELEMI.

ICI, BERTELEMI, tu verras la complainte  
 Qu'Amour tyran tira d'une ame au vif atteinte  
 D'un Prince qui parmi les desseins turbulents  
 Pratiqués en son nom par esprits violents :  
 Lors que pleins de fureur enflés d'outréuidance  
 Atentoyent renuerſer les vieux droits de la France)  
 Sent les feux amoureux, quand Amour elansa  
 D'une tirade vn trait qui deux cœurs offensa.  
 J'en teray ce qu'on ſçait. Par ma Muſe empruntée  
 En faueur de l'amant cette rime diſcée

*S'aland montrer au jour dira, BERTELEMI,  
Que tu me fus courtois & gracieux ami.*

*SI IE NE PVIS ASSEZ comme ie le desire,  
O mon vniue foing, decouvrir le martyre  
Que j'ay de ton emuy, aux larmes dont verras  
Cest escrit effacé, mon dueil remarqueras:  
Et cognoissant ma main ie ne fay point de doubte  
Qu'une pluie de pleurs de tes yeux ne degoute:  
Mais n'en verse pas tant qu'ils t'empeschent de voir  
Ce discours douloureux temoing de mon deuoir.*

*Las! si tost que j'ouy la piteuse nouvelle  
De ta triste aduerture, vne marrisson telle  
M'environna le cœur, que ie cheus esperdu  
Ayant avec l'esprit tout sentiment perdu.  
O moy lors trop heureux si mon ame sortie  
Sans jamais reuenir fust de moy departie.  
Hé doncques ie reuy, si me vanter ie doy  
Que ie vy, puis qu'il faut que ie viue sans toy.  
La vie n'est pas vie où tant de mal abonde,  
Qu'on souhaitte sans fin d'aller en l'autre monde.  
Et j'iroy volontiers si ce n'estoit l'espoir  
Qu'en mourant ie perdroy d'encores te reuoir.  
La vie n'est pas vie où l'ame sepatee  
S'enfuit cent fois le jour de son corps egaree,  
Tellement qu'il me faut tous les jours encourir  
Cent morts pour ne pouuoir d'une mort bien mourir.*

*Entre tous les tourmens qu'absent de toy j'endure  
Nul me tourmente tant, ma belle ie t'en jure,  
Que penser à ton mal, lequel ie sens autant  
Que tu peus le sentir, me le representant.  
O que ie sceusse bien quelques oublieux charmes  
Pour appaiser les plains & retenir tes larmes:  
Je scay que si pouuoy tes peines aliger,  
Le jaix de mes ennuis me seroit plus leger.*

*Mais de quelles raisons, Maistresse, est-il possible  
Que j'aille consoler ta douleur indicible,  
Quand moy-mesme dolent, abbatu, desolé  
Ne puis trouuer de quoy puisse estre consolé?*

Au moins que j'usse à qui mes travaux pouvoir dire :  
 Mais faute d'en auoir, ma langueur qui s'empire  
 Auec tous les ennuis, seul me faut digerer  
 A par moy, pour n'auoir à qui me declarer.  
 O pauvre reconfort, ie n'ay d'autre alegeance  
 Que de penser comment de ceste doleance  
 L'accompagne la tienne! ô soulas trop cruel  
 Qu'ainsi comme l'amour le mal est mutuel!  
 Aucunement heureux lors que la douleur tienne  
 L'estime de beaucoup moindre que n'est la mienne,  
 D'autant que ton ennuy naist d'un tout seul malheur,  
 Mais de plusieurs malheurs ie souffre la douleur.  
 Car tous les maux passez deuant mes yeux reuiennent  
 Et d'angoisse oppressé, tout douteux me retiennent  
 Lequel ie doy plus plaindre : & tout bien repensé,  
 De ce dernier mechef ie suis plus offensé.  
 Lors mesme que ie voy qu'à l'instante poursuite  
 De mon ardente amour en ces maux t'ay conduide :  
 Et si l'amour lon doit grande faute estimer,  
 Pay commis grande erreur, ô belle, de t'aimer :  
 Et failliray tousiours, n'estant en ma puissance  
 Me garder de t'aimer ayant ta cognoissance.  
 Car faudroit que ie fusse ou de roc ou de fer  
 Si ie ne me sentoy, ie ne dis échauser,  
 Mais tout brusler d'amour, puis que j'ay peu cognoistre  
 Tes beautez & vertus, & te faire paroistre  
 Qu'elles m'auoyent faict tien, si bien que ta douceur  
 D'un mutuel desir me donna gage seur.

Maintenant j'ay grand peur que durant mon absence  
 Lon charge grieusement vers toy mon innocence,  
 Et qu'aussi mon bon droit pour n'estre defendu  
 Comme il peut meriter, ne s'en aille perdu.  
 Mais ie me trompe fort si ta bonté naïue  
 Et ta ferme amitié demourant tousiours viue,  
 Ne mesprise l'effort du desastre enuieux,  
 Plus m'aimant, plus lon fait pour me rendre odieux.

Las! soit jour, ou soit nuit sans cesse en toy ie veille :  
 Souuent de mon dormir en surfant ie m'esucille,

Après t'avoir songee en l'estat quelque fois  
Que belle, propre, & gaye en la Court triomphois :  
Quelque fois te voyant avecque triste mine,  
Nonchalante d'habits, pale, sombre, chagrine,  
Comme vne qui auroit perdu sa liberté  
Resserree en prison hors de toute clairté.  
Or quand tu m'apparois en ce gracieux songe  
Je me pay quelque peu d'une douce mensonge :  
Puis ie me lâche au ducil, & dolent & despit  
D'un sur l'autre costé ie me tourne en mon liéd :  
Et quand la vision à mes yeux représente  
En quel ennuy te tient ta fortune presente,  
Helas c'est faid de moy ! ie suis comme au trespas,  
Et ie hay le repos, & ie hay le repas.  
Nul plaisir ne me plaist : ny par les frais ombrages  
Ouir des rossignols les babillars ramages,  
Ny les chants musicaux, ny du fleury printemps  
La gaillarde verdeur, ny tous les passetems  
Des armes & cheuaux n'appaisent ma tristesse :  
Mais où que puisse aller, vne griefue detresse  
Me poise sur le cœur : de mon cœur ennuyeux  
Sortent mille souspirs, mille pleurs de mes yeux.  
Cependant cet ennuy ne sert que d'une amorce  
A mon affection qui tousiours se renforce,  
Et l'amour qui jamais ne fut mince en mon cœur  
Au milieu du tourment redouble sa vigueur.  
Ainsi de ton costé ie m'ose bien promettre  
Que tu ne veux souffrir ton amour se remettre  
Ny flechir sous les maux : mais comme l'or fondu  
Et refondu au feu plus fin en est rendu :  
Ainsi nostre amitié plus lon en fera preuue  
Dans les plus griefs tourmens plus nette se retreuve :  
Et recuède au fourneau de toute aduersité,  
Sorte pure tousiours nostre fidelité.

## CONTRETRENE.

A NICOLAS VERGECE,

CANDIOT.

FEE, ces mignardises laisse,  
 Je ne puis entendre à tes jeux :  
 Lachons vn peu couuer nos feux,  
 A fin que m'acquite à Vergece,  
 Qui m'a mis en soucy plaisant,  
 M'étrenant d'vn mignard presant  
 Que la Muse avec la Charite  
 Ont ourdi de fleurons d'eslite.  
 Ces beaux vers en langue Latine  
 Confits au miel Catullien,  
 Vers de bon heur, meritent bien  
 Que beusse de l'eau Cabaline :  
 Mais verse-moy de ce bon vin  
 Plein ce verre, qui tout diuin  
 M'echauffe de fureur non vaine,  
 Pour n'estre ingrat en Contretréne.  
 Amy, qu'en la prime jeunesse  
 Facointay chez le bon Tufan,  
 Voicy cinq fois le cinquieme an  
 Tout nouveau venu de la Grece :  
 Lors que j'estoy si jeune d'ans  
 Que venoy de muer les dents,  
 Et mon Printems n'entroit qu'à peine  
 Dedans la deuxieme semaine.  
 Compagnons d'vne mesme escole,  
 De mesme estude & mesmes mœurs,

*Et presque de pareils malheurs,  
 Pareille amitié nous affole.  
 Bien jeune tu vis escumer  
 Dessous toy la rouflante mer  
 Tiré de l'Isle ta naissance  
 Qui vit de Jupiter l'enfance.  
 Moy chetif enfantelet tendre,  
 Ce croy-ie, encore emmailloté,  
 En des paniers ie fus osté,  
 Pour dur à tout ennuy me rendre,  
 Hors la maternelle Cité :  
 Où la noble posterité  
 D'Antenor dans le fons de l'onde  
 (Miracle grand) ses manoirs fonde.  
 Depuis auoué de la France  
 Mon aimé pais paternel,  
 Par quinze ans d'heur continuel  
 L'accompagnay ma douce enfance.  
 Mais dés que mon pere mourut  
 L'orage sur mon chef courut :  
 Pauvreté mes espaulles presse,  
 Me foule & jamais ne me laisse.  
 Je suis pauvre, & tu n'es pas riche :  
 Vien-t'en me voir, Amy tresdoux :  
 Embrassons-nous, consolons-nous :  
 Le ciel ne sera tousiours chiche  
 Enuers nous du bien qui des mains  
 De fortune vient aux humains :  
 Or viuons vne vie estroitte  
 En pauvreté, mais sans souffrette.  
 Nature, mere charitable,  
 De ses factures n'a mis loin  
 Ce qu'à leur estre fait besoin,  
 A qui est de façon traitable :  
 Le bien croissant ne le fait tant  
 Estre ny riche ny contant  
 Que la conuoitise, qui franche  
 Tout desir superflu retranche.*

## LA FVRIE.

MEGERE.

—

## ENTREMETS DE LA TRAGEDIE

DE SOPHONISBE.

OR ay-ie bien raison d'auoir le cœur en joye  
 Moy qui ris des malheurs qu'aux hommes on enuoye  
 De nos hideux manoirs. Sus serpens sur ce chef,  
 Sus sifflez santelans joyeux de ce mechef:  
 Sus sus flambeau fumeux en signe de lieffe  
 Ta flamme noire espan pour la grande tristesse  
 Qui tient toute l'Afrique : & sur tout pour les Rois  
 Aufquels j'oste l'Empire, & leurs braues arrois.

Cecy me meine icy, moy hideuse Megere,  
 Qui suis des infernaux sergente & messagere:  
 Car aux tristes enfers le plus de leurs esbas  
 C'est quand quelque malheur ie rapporte là bas.

Syphax qui pensoit bien d'un plaisant mariage  
 Recueillir le doux fruit, de Roy mis en seruage,  
 Esclauue est enchainé de pieds, de bras & mains,  
 Pour mener en Triomphe au plaisir des Romains.

Sophonisbe sa femme aujourd'uy: s'est donnee  
 (Dessous condition de n'estre point mencee  
 Captiue dedans Rome) à son plus grand amy,  
 Mais qui se doit monstrer son plus grand ennemy.

C'est Masinisse Roy, qui luy a fait promesse,  
 Qu'il ne pourra tenir, car il faut qu'il la laisse  
 Emmener aux Romains, & de la secourir

Il n'a plus beau moyen qu'en la faisant mourir :  
 Masinisse aujourd'hui fait à sa mieux aimée  
 Present d'une poison : la poison est humee :  
 Sophonisbe aime moins la vie que l'honneur :  
 L'amy de son amie est fait l'empoisonneur :  
 Le mary de sa femme. A moy toute la gloire,  
 A moy seule appartient de tant belle victoire :  
 L'honneur en soit à moy, puis que seule j'ay mis  
 Les amis en rancueur au gré des ennemis.  
 Puis que j'ay rebrouillé tout le bon-heur & l'aïse  
 De ces Rois, les tournant en malheur & malaise :  
 Puis qu'en si piteux point seule ie les ay mis,  
 Que leur pitié fera pleurer leurs ennemis.  
 Seule de Cupidon seule j'ay fait l'office,  
 De ma rage emplissant Syphax & Masinisse  
 Avec ce flambeau mesme : & seule on n'a peu voir  
 De ce mesme flambeau faire tout le deuoir,  
 Ensemble de Iunon & du bel Hymenee  
 Le jour que Sophonisbe à Syphax fut mencee :  
 Car l'un & l'autre Dieu sur moy se reposa  
 A l'heure que Syphax Sophonisbe espousa.  
 Telle est toujours la fin de ceux que la furie  
 D'un nau malencontreux hayneusement marie :  
 Or puis qu'en cet endroit ie voy fait mon vouloir,  
 Il faut qu'en autre lieu ie me face valloir :  
 I'irois à nos enfers en porter la nouvelle,  
 Mais tout ce qui en est ils sçauront bien tost d'elle :  
 Parquoy plus d'une part adresser ie me veux,  
 Toujours en plus d'un lieu Megere fait ses jeux.

---

## A NICOLAS NICOLAI.

I'AY grand' pitié de nôtre race humaine,  
 Nicolai, quand ie pense à la peine  
 Dont nous troublons nous mesmes nostre vie,  
 Faits malheureux, soit par nostre folie,  
 Soit par deslin, auquel dès la naissance  
 Nous a sommis la diuine ordonnance.  
 Mais ie ne puis que ie ne m'esmerueille  
 Considerant cette ame nompareille  
 Qui de tant d'arts nous a fait ouuerture  
 En renforçant nostre foible nature.  
 Lon a domté mainte beste farouche :  
 Mettant à l'vne vn mors dedans la bouche,  
 A l'autre on a sous le joug qu'elle porte  
 Lié le front d'vne courroye forte :  
 L'vne nous sert en tems de paix & guerre,  
 L'autre d'vn soc ouure la bonne terre :  
 Lon a trouué le soigneux labourage,  
 Et du fourment & des vignes l'vsage :  
 Lon a cherché dans le terrestre ventre  
 Le dur acier. Dessus la mer on entre  
 Dans les vaisseaux : & à rame ou à voile  
 Lon vogue ayant l'œil fiché sur l'estoile  
 S'il fait serein : s'il fait nuble, en la carte  
 Par le quadran lon voit si on s'écarte.

Mais de cecy rien si fort ie n'admire,  
 Ny de cent ars que ie delaisse à dire,  
 Comme ie suis rauy de l'escriture  
 Que tu as jointe avecque la peinture,  
 Quand ayant vu tant & tant de contrees  
 Tu nous en as ces figures monstrees :

Où ton burin & ta plume naïue  
Nous font de tout voir la nature viue :  
Soit que par art au vif tu representes  
En tes portraits les personnes viuantes,  
Le Turc hautain, le triste Iuif auare,  
L'Arabe caut, le Perse moins barbare :  
Soit que l'habit de mainte & mainte sorte  
Tu faces voir comme chacun le porte,  
L'homme ou la femme, à la mode Gregeoise,  
A la façon Persienne ou Turquoise,  
Le tout tu as par ta main bien apprife  
Sceu imiter d'une peinçure exquise,  
N'oubliant rien de ce qu'on peut comprendre  
Entant qu'on voit l'art du Peintre s'étendre.  
Puis par escrit les meurs tu viens depeindre  
Que ton burin ne pourroit pas atteindre.  
Ayant depeint comme toute contree  
D'habillements tu trouuois acoustree,  
Tu viens apres raconter leurs polices,  
Leur naturel, leurs vertus & leurs vices.  
Du grand seigneur la court tu viens decrire  
Et sa maison, & quel est son Empire,  
Et quels estats il a sous sa puissance,  
Et quel tribut, & quelle obeissance  
Par ses pais de lointaine estendue  
A ses Bachas est des peuples rendue :  
En quel arroy il fait chaque voyage,  
Quel en est l'ordre, & quel est l'equipage :  
Puis tu écris quelles ceremonies  
Sont en leur Loy : & de quelles manies  
Aucuns enclins à meschante luxure  
Aux yeux de tous la font contre nature :  
Aucuns leur honte en des boucles enferrent,  
Et demi-nus dedans les villes errent :  
D'autres hachez de taillades sanglantes  
Ont par le cors mille playes coulantes.  
Tu dis apres des pais les montagnes,  
Les eaux, les bois, les deserts, les campagnes,

Les habitants : les biens que lon y ferre,  
 Quels animaux vivent en chaque terre,  
 Et de quoy plus chacune à part se vante,  
 Comme tout est en cet âge presente.  
 Et cependant tu ne laisses arriere  
 Ce qu'ont escrit de leur race premiere  
 Les anciens, qui parlent des Barbares :  
 Mais les suiivants du vray tu ne l'egares,  
 Nicolai, car non contant de suiure  
 Ce que lon voit escrit dedans le liure,  
 Tu as voulu voir tout, à leur science  
 Fidèlement joignant l'experience :  
 Que tu acquis au danger de ta teste,  
 Par mille morts que le fort nous appreste  
 Dessus la terre & la mer : Les naufrages  
 Dessus les eaux, les perilleux passages  
 Et les aguets des inhumains corsaires  
 Font aux passants embusches ordinaires :  
 Et d'autre part mille voleurs sur terre  
 Aux voyageurs font sans mercy la guerre,  
 Et de serpens vne enjance infinie  
 De ses venins aguettent nostre vie.  
 Mais animé d'un desir de cognoistre  
 De quelles mœurs la nature fait naistre  
 Chacune gent, aux terres plus lointaines  
 En eprouvant ces hazars & ces peines  
 Toy seul pour nous, des dangers tu rapportes,  
 (Ayant passé de perils mille sortes)  
 Hors des dangers tu rapportes ce liure  
 Où chacun peut de tout danger deliure  
 Sans voyager avoir la jouissance  
 De ton labeur & de ta cognoissance.  
 Qui à couuert regarde du riuage  
 En pleine mer le nauire en naufrage,  
 Il est heureux : qui tes escrits veut lire  
 Il voit du bord aux vagues la nauire.  
 Mais, las, j'ay peur qu'à la peine bien grande  
 Que tu as pris, dignement on ne rende

*La recompence : O siecle detestable !  
 Auquel on voit la vertu miserable  
 Sans nul honneur, sans loyer mesfrisee  
 Esfre du peuple, & des grands la risee.  
 Age peruers, qui se veautre en ordure !  
 Vne putain, vn monstre de nature,  
 Vn nain, vn fou, vn mataffin emporte  
 Tout ce qu'il veut : la vertu demi-morte  
 Pleure & se plaint de voir trainer leur vie  
 En pauureté à ceux qui l'ont fuiue.  
 Age peruers ! ny Vertu ny Iustice  
 Ne regnent plus : Tout ploye sous le vice.  
 Que pleust à Dieu, ou qu'il nous eust fait estre  
 Deuant ce siecle, ou long tems apres naistre.*

## DITHYRAMBES A

LA POMPE DV BOVC

D'ESTIENNE IODELLE.

1553.

## AV SEIGNEVR IAN DE

SADE SIEVR DE MAZAN.

*Q*uand Iodelle bouillant en la fleur de son âge  
 Donnoit vn grand espoir d'vn tout diuin courage,  
 Apres auoir fait voir marchant sur l'echaufaut  
 La Royne Cleopatre enfler vn stile haut,  
 Jean de Baif. — II

Nous jeuneſſe d'alors deſirans faire croiſtre  
 Cet eſprit que voyons ſi gaillard aparoiſtre,  
 O SADE, en imitant les vieux Grecs qui donnoyent  
 Aux Tragiques vn bouc dont ils les guerdonnoyent.  
 Nous cherchâmes vn bouc : & ſans encourir vice  
 D'Idolâtres damnez, ſans faire ſacrifice,  
 ( Ainſi que des peruers ſcandaleux enuieux  
 Ont mis ſus contre nous pour nous rendre odieux )  
 Nous menâmes ce bouc à la barbe doree,  
 Ce bouc aux cors dorez, la beſte enlieree,  
 En la ſale où le Poete auſſi enlierré,  
 Portant ſon jeune front de lierre entouré,  
 Atendoit la brigade. Et luy menans la beſte.  
 Peſte meſle courans en ſolennelle feſte.  
 Moy recitant ces vers, luy en fiſmes preſent,  
 Le pris de ſon labeur honorable & plaiſant.  
 Ces vers ſans art ſans loy ie te dedi', ó SADE.  
 De nom Sade & de cœur : & qui n'es ami fade.  
 Mais qui ſçauras treſbien rembarrer & tanſer  
 Les mechants qui voudroyent nos honeurs offenſer.

Ay Dieu Bacchien ſacron ceſte feſte  
 Bacchique brigade,  
 Qu'en gaye gambade  
 Le lierre on ſecouë  
 Qui nous ceint la teſte :  
 Qu'on jouë,  
 Qu'on trepigne,  
 Qu'on face main tour  
 Alentour  
 Du bouc qui nous guigne,  
 Se voyant enuirommé  
 De noſtre eſſain couronné  
 Du lierre amy des vineuſes carolles.

Iach iach ia ha.

Le bouc ne ſçait pas  
 Où ſes fourchus pas,  
 Se guident ainſi de nos dextres folles :  
 Mais ſa fiere trogne

*Assez nous temoigne,  
 Gourmant son maintien,  
 Que rogue il sent bien  
 Son poil aualé d'un or riche teint.  
 Et le reply jumeau  
 De ses cornes peint,  
 Se biclant si beau.*

*Euové iach ia ha,  
 Crion d'une voix  
 Trois & quatre fois,  
 Sentans la fureur  
 Du Dieu conquereur  
 Des gemmeux riuages d'Inde :  
 Montron qu'il nous guinde  
 Hors de la terre au ciel  
 De sa gaillarde liqueur  
 Nos veines bouillantes enflant.  
 Crion recrion soufflant resoufflant  
 Le joyeux fumet  
 De son miel,  
 Qui du fond du cœur  
 Remonte au sommet  
 Flater la ceruelle.  
 Ha ha ha rion  
 Crion recrion  
 La chanson nouvelle  
 Iach iach ia ha  
 Euové iach ia ha.*

*C'est ce doux Dieu qui nous pousse  
 Espris de sa fureur douce  
 A resusciter le joyeux mystere  
 De ses gayer Orgies  
 Par l'ignorance abolies,  
 Qui nous pousse à contrefaire  
 (Crians iach ia ha  
 Euové iach ia ha)  
 Ses Satyres antirsez :  
 Qui vers de pampre & de lierre*

Les tigres presseꝝ  
 Folastrans suiuoꝝent à costé  
 Retrepignans la terre :  
 Quand il eut domté  
 Celle gent haslee  
 Qui loing reculee  
 Voit de pres  
 Ce soleil  
 Apres  
 Son reueil  
 Tirer ses cheuaux  
 Aux nazcaux flammeux  
 Hors des flots gemmeux  
 A leurs journaliers trauaux :  
 Quand du ciel vousté  
 Grimans la roideur,  
 Haletans d'ahan,  
 Vne epeffe haleine  
 De feu toute pleine :  
 Leur fumeuse sueur  
 Au creux Ocean,  
 Degoutent laborieux  
 Du plancher des Dieux.  
     Iach iach ia ha,  
     Euoé iach ia ha.  
     Sur cette gent noire  
 Le Dieu foudrené gaigna la victoire.  
 Ce Roy triompheur,  
 Ores ores commande,  
 Que d'vn deuot cœur  
 La raillarde bande  
 Son chantre guerdonne  
 Du bouc merité,  
 Pour auoir de voix hardie  
 Reucillé la tragedie  
 Du somme oublieux  
 De l'antiquité,  
 De lierrine couronne,

*Audacieux,  
En un gay rond  
Verdoyant  
Son jeune front  
Ombroyant.*

*Iach iach ia ha,  
Euoé iach ia ha.*

*O pere Euien  
Bacche dithyrambe,  
Qui retiré de la soufreuse flambe  
Dedans l'autre Nyfien,  
Aux Nyfides tes nourrices  
Par ton deux fois pere,  
Meurdrier de ta mere,  
Fus baillé jadis à nourrir :  
De tes fureurs propices  
Vien nous vien,  
Vien Euien  
Secourir,  
A fin que Iodelle  
Ton cher enfançon  
Reçoive la dine gloire  
D'immortelle  
Memoire,  
Qu'il merite au braue son  
De son enflee chanson.*

*Iach iach ia ha,  
Euoé iach ia ha.*

*A celle fin qu'en dine verue,  
Comme à ta deité conuient,  
Nostre prompte fureur le ferue,  
Rendant le pris à ton Poète :  
C'est c'est de ta deité  
Que nous vient  
La sainte gayeté,  
Qui dehette  
Tellement  
Ce troupeau tempesté*

*De ton chatouillard affolement,*

*Iach iach ia ha,*

*Euoé iach ia ha.*

*C'est en ton honneur,*

*Dieu donnebonheur,*

*Que cette feste*

*Ainsi*

*S'appreste,*

*Dieu brise-foucy,*

*O Niâelien,*

*O Semelien,*

*Iach iach ia ha,*

*Euoé iach ia ha.*

*En ta gloire, ó Dieu,*

*Par ce lieu*

*Rebondissant,*

*Dieu dou-rauissant*

*Cette Muse jolie*

*De gaye folie*

*Ores nous chantons :*

*C'est en ton honneur,*

*Dieu donnebonheur,*

*Que de libre cadence*

*La terre battons,*

*Sous des vers*

*Librement diuers*

*En leur accordance :*

*O Semelien,*

*O Niâelien*

*Daimon aime-dance,*

*Iach iach ia ha,*

*Euoé iach ia ha*

## L'AURORE.

—

A PEROTON ET BATISTE

TIBAVS.

DES MUSES douce cure,  
 D'Apollon nourriture,  
 O chantres de mes vers,  
 TIBAVS, aimez l'Aurore  
 L'honneur de l'univers,  
 Qu'en cet hymne j'honore.

A vous deux ie l'adresse  
 A fin que de paresse  
 Ne vous assommeilliez :  
 Mais dès la matinée  
 Au labeur éveillez  
 Vostre âme si bien née.

Par là sur vostre teste  
 Plus d'un chapeau s'apreste,  
 Qui vous guerdonnera :  
 Quand par toutes prouinces  
 Vostre art s'estimera  
 Des peuples & des Princes.

DEESSE avant-couriere  
 De la belle lumiere,  
 De qui le teint vermeil  
 Et le rosé visage,  
 Deuance du Soleil  
 Le grim pant attelage :  
 Il me plaist, ô Deesse,

(Puis qu'avec toy ie laisse  
 Le somme pareffeux,  
 A fin que me recree  
 Dedans l'autre mouffeux  
 De la Muse sacree.)  
 Il me plaist, Aube amie,  
 De ma Muse endormie  
 Reuciller la chanfon,  
 Pour celebrer ta gloire.  
 Ca depen-moy, garçon,  
 Ma guiterre d'yucire,  
 A fin que ie la sonne,  
 De la Deesse bonne  
 Entomant les honneurs :  
 Et que ma chanterelle  
 Sous mes doigts fredonneurs  
 Fredonment de la belle.  
 Mais quoy premier diray-ie ?  
 Par où commenceray-ie ?  
 Celuy qui va bucher  
 Dans vn toffu bocage,  
 Deuant que rien toucher  
 Deseigne son ourage.  
 La trop grande cheuance  
 A coup me defaunce.  
 Et quel chant dinement  
 A tes louanges dire,  
 O des cieux l'ornement,  
 Me pourroit bien suffire ?  
 A chanter de voix dine  
 Ta cheuelure orine,  
 De safran ton chapeau,  
 Tes doigts de Roses belles,  
 Et ton visage beau,  
 Peint de cent fleurs nouvelles ?  
 Et comme quand tu montes  
 Dans les cieux, tu surmontes  
 De ta claire beauté

*Les étoiles plus claires,  
 Qui perdent leur clarté  
 Quand là haut tu éclaires :*  
*Voire la Lune mesme  
 Quand tu viens, toute blesme  
 Du ciel s'évanouit.  
 Sans que la gent mortelle,  
 De tes presents jouit,  
 D'une nuit eternelle  
 Seroit enseuelie.  
 Sans toy la rude vie  
 De l'homme sans honneur  
 Nous seroit demeuree :*  
*Rien n'auroit sa couleur,  
 O Deesse honoree,  
 Sans toy, dont la rosée,  
 Par la terre arrosée  
 De ta douce liqueur,  
 Rafreschit les herbettes,  
 Et de gaye vigueur  
 Restaure les fleurettes.*  
*Les paupieres oyssiues  
 Du lourd somme tu priues,  
 Somme image de mort :*  
*Sous ta clarté benine,  
 A l'œuure l'homme acort  
 Gayement s'achemine.*  
*Le voyager deplace  
 Quand tu montres ta face,  
 Et les gais pastoureaux  
 Leur betail menent paître :*  
*Sous le joug les torreaux  
 Vont au labour champêtre.*  
*Chacun tu deffommeilles,  
 Mais sur tous tu reueilles  
 Celuy qui ardant fuit  
 Le mestier des neuf Muses,  
 Languissant toute nuit,*

Quand tardive tu mufes.  
 Deesse vigoureuse,  
 Qui te fait paresseuse?  
 Ton vieillard ne vaut pas,  
 Que de nous desirée,  
 Tu te caches là-bas  
 Si long tems retirée.  
 Vien donc, & favorise  
 Ma petite entreprise,  
 D'écrire des chansons,  
 Qui facent immortelles  
 Mes amours de leurs sons,  
 Et mon nom avec elles.  
 S'ainfi est, ie te jure  
 D'une volonté pure  
 De te rendre l'honneur,  
 Comme des neuf Pucelles  
 A la dixieme sœur,  
 Te reuerant comme elles.

---

A IAN VATEL.

QUEL Pan, ou quel fol Cory-bante  
 Peut tant d'une erreur forcenante  
 Le sens de Maslin embrouiller,  
 Que d'outrager un saint Poëte,  
 Osant bien de sa langue infette  
 Traitement son renom souiller?  
 Ainfi d'un ennieux médire,  
 Ma douceur enfielant d'ire  
 L'amy de la Muse offenser?

*Le non-irritable courage  
 Ainsi d'un saint Poète, en rage  
 Outrageusement élançer ?  
 Quoy? pensoit-il le misérable,  
 Qu'ainsi qu'un enfant larmoyable,  
 Infantinement outragé,  
 Sans rejeter sur luy le blasme,  
 Sans luy redoubler ce diffame,  
 Je pleurasse non reuengé ?  
 Quoy? est-ce tant peu de merueilles,  
 Qu'outrant des Muses les abeilles,  
 Leurs saintes ruches attoucher ?  
 Que d'agacer par jangleries  
 De leurs eguillons les furies,  
 Que le tems ne peut reboucher ?  
 Qui playent d'éternel outrage,  
 Et l'outrageur & son lignage,  
 Pour auoir le cœur irrité,  
 D'un de qui la voix est vallable  
 De faire au faux le vray semblable,  
 La mensonge à la verité ?  
 O VATEL, ce n'est pas l'injure  
 Qu'on dit de bouche, & qui ne dure  
 Qu'autant que l'homme est suruiuant :  
 Contre celuy qui nous irrite  
 L'injure bruit tousiours écrite  
 D'un âge en l'autre âge suiuant.  
 Contre les flancs la Muse porte  
 Deux arcs tirans en double sorte,  
 Dont l'un chatouille, & l'autre poind :  
 L'un est d'If, & l'autre d'iuoire :  
 L'un est bandé par ire noire,  
 Et l'autre par les Graces oint.  
 Heureux pour qui la sainte bande  
 Son doux arc iuoirin débande !  
 Celuy fuyant le triste oubly  
 Au lac de Lethe ne se baigne,  
 Mais aux immortels s'accompagne*

Immortellement ennobly.  
 Ce bel arc decocha la gloire  
 Des heros, de qui la memoire  
 Vit au monument des chansons,  
 Qui malgré le tems qui tout mine,  
 Encor en voix Grecque & Latine  
 Sous l'archet retrainent leurs sons.  
 Par cet art Hercule indomtable  
 D'Hebe mary, boit à la table  
 Des dieux le Nectar sauoureux:  
 Et par luy des freres de Sparte  
 Le calme feu l'orage écarte  
 Du pilot qui palit poureux.  
 Des Muses le hautain Pindare  
 Eut cet arc : & du gouffre auare  
 Des étangs Stygiens par luy  
 Etrangea le nom des Athletes,  
 Qui dedans ses chansons bien faites  
 Encores vivent aujourdhuÿ.  
 Ce doux arc la Deesse preste  
 A celuy qu'elle ha pour Poëte  
 Dés le lange enfant auoué,  
 Si quelcun amy de la Grace  
 Benin le cherit & l'embrasse  
 Pour en ses chants estre loué.  
 Cet arc, ó louangere Muse,  
 Mon cher soucy ne me refuse  
 Pour chanter d'un amy le nom,  
 Si que tant bien mon lut ie touche  
 Qu'où le Soleil se leue & couche,  
 On puisse entendre son renom.  
 De l'autre arc encontre Lycambe  
 Archiloc poussa son iambe  
 Tant aigrement injurieux,  
 Que luy & ses filles homies  
 D'une hant estouffans leurs vies  
 Perdirent leur honte & les cieux.  
 Callimach, & depuis Ouide

Sous le nom de l'oiseau qui vide  
 Ses boyaux de son bec plein d'eau,  
 Contre leurs ennemis leurs rages  
 Pouffans, vengerent leurs outrages,  
 Et diffamerent cet oiseau.  
 Hipponax encontre Bubale,  
 En decochant son ire pale.  
 Fait que ses miserables doigts,  
 Qui mal-cauts ses outils guiderent,  
 Eux-mesmes le cordeau nouerent,  
 Qui boucha sa vie & sa voix.  
 Prenant au poing cet arc qui tire  
 Des traits plongeꝝ en trempe d'ire,  
 Qui ronflent l'air sifflant trenchans  
 Pour cheoir sur le criminel pale,  
 Comme vne eau qui roulant deuale  
 Troncs & cailloux des monts aux cham. .  
 Je veu, ie veu de ma tempeste  
 Ecrazer l'execrable teste  
 A mon Mastin vain aboyeur,  
 Ne souffrant qu'il ait sa dent noire  
 Monstré pour offenser ma gloire  
 Sans sentir mon bras foudroyeur.  
 Mais, Amy, veu-x-tu bien qu'il meure  
 Sans éyrouuer la playe feure  
 De tes iambes enflammeꝝ,  
 Qui pouffeꝝ de voix furieuse  
 Contre la beste iniurieuse  
 Vangeront tes amis blasmeꝝ?  
 Ca, Ronfard, ça Filleul auance :  
 Belleau, Felipe, à la vengeance :  
 O des Sœurs les cheris mignons,  
 Tommeꝝ contre elle par la France,  
 Et prouueꝝ que qui l'm offense,  
 Offense tous ses compagnois :  
 Si que nul tant hardy se montre,  
 Que de blasphemer alencontre  
 De l'honneur d'vn Poëte saint,

---

*Chacun se courbant sous leur foudre,  
Qui peut éparpiller en poudre  
Tout l'heur du chetif qu'il atteint.*

FIN DV QVATRIEME LIVRE  
DES POEMES.





LE CINQUIEME LIVRE  
DES POEMES

---

L'HYMNE DE  
LA PAIX.

---

A LA ROYNE DE  
NAVARRE.

*Vos beautez & vertus (ó des Graces aimée,  
DE ROYS SOEVR FILLE ET FEMME) en tous lieux renommée,  
Vous crioyent loing & pres, deuant qu'eussiez tant d'heur,  
Que porter l'ornement de royale grandeur :  
Et vont refleurissant depuis que la courone  
Du peuple Nauarrois vostre chef enuirone.  
Or si vous aprouuez le beau nom que portez,  
Qui la Muse & les siens a tousiours supportez,*

Vous ne dedaignerez ny ma basse persone,  
 Ny le petit present que ma Muse vous donne.  
 Selon vostre bonté les petis vous prisez,  
 Et vostre sçavoir fait que vous fauorisez  
 Les Muses & leurs dons. Or en vostre presence  
 Auecque leurs presens pour chanter je m'auance.  
 Mais que doy-ie chanter? Deesses inspirez  
 Mon cœur, & je diray ce que vous me direz.  
 Diray-ie vos valeurs, ô tresdigne Princeesse?  
 Mal-hardy je craindroy que leur grande richesse  
 N'apauurit mon desir : & que ma foible voix  
 N'entreprît pour sa force vn chant de trop de poix.  
 Mais sur tout j'auroy peur que vostre modestie  
 ( Quand bien ma voix seroit assez forte & hardie  
 Pour sonuer vos honneurs ) n'acusât mon chanter,  
 Come si je vouloy vostre bonté flater.  
 Je fuy l'outrecuidance en si haute entreprise,  
 Je fuy qu'opinion si mauuaise soit prise  
 Par vous de mon bon cœur. De vous je me teray,  
 Et d'vn autre argument vn chant je chanteray.  
 LE VEY louer la PAIX : c'est la Paix que je chante,  
 La fille d'amitié deffur tout excellante.  
 Amitié nourrit tout : tout vit par amitié,  
 Et rien ne peut mourir que par inimitié.  
 La concorde & l'amour sont l'apuy de la vie,  
 Et l'effroyable mort vient de haine & d'enuie.  
 Le ciel, la terre, l'air, & la mer & le feu,  
 Et tout le monde entier, d'vn amiable neu  
 S'entretienent conjoinct. Cette belle machine  
 Sans la bonne amitié tomberoit en ruine.  
 Car, s'ils n'esloyent liez de liaisons d'émant,  
 On verroit rebeller tout mutin element,  
 Et guerroyer l'vn l'autre : & soudain toutes choses  
 Dans l'ancien chaos retomberoyent encloues.  
 Le ciel refuseroit aux terres son ardeur,  
 Et de ses chauds rayons la vitale tieueur  
 Ne departiroit plus les benines semences,  
 Dont toutes choses ont leurs premieres naissances.

Le feu sec bruleroit l'air son moite voisin,  
 L'air ne degouteroit (seché d'un chaud matin)  
 La pluye en la saison : la terre desertee  
 Ne raporteroit plus : par la mer debordee  
 La chaleur s'eteindroit : ou la profonde mer  
 Tarie se lairroit par le feu consumer :  
 Come il auint jadis, quand le fils de Clymene  
 L'insensé Phaëthon ne put tenir la réne  
 Aux cheuaux soufle-feus : telle peur il reçut  
 Quand les monstres espars dans les cieus aperçut.  
 Alors que (dedégnant la bonne remontrance  
 Que son cher pere fit) par grand' outrecuidance,  
 Trop plein de son vouloir mit tout le monde en feu :  
 Et tout aloit perir : mais Iupiter l'a veu,  
 Qui lâchant de sa dextre vne horrible tempête  
 Au malureux Charton ecarbouille la tête.  
 Il tombe de son char d'un soudain foudre ataint,  
 Et le feu qui l'ardoit dans le Pó fut etcint.  
 O qu'on deût bien cherir la Paix toute diuine,  
 La fille d'Amitié sur toutes choses diue !  
 Tout bien & tout plaisir par ses graces fleurit :  
 Les arts sont en honneur : la vertu se nourrit,  
 Le vice est amorty. Lors sans peur de domage,  
 De meurdre & de danger le marchand fait voyage :  
 Alors le laboureur au labour prend plaisir  
 Quand le champ non ingrat répond à son desir.  
 L'ennemy fourageur son bestial n'emmene,  
 Et pillant ne rauit le doux fruit de sa péne :  
 Le vin est à qui fait des vignes la façon,  
 Et qui fait la semaille en leue la moisson.  
 Et Ceres & Bacchus & Palés & Pomone  
 Font que parmy les chams grande planté foifone  
 De fruits & de betail. Par tout regne le jeu,  
 Et le gentil Amour chauffe tout de son feu.  
 Par tout roullent les fruits du plein cor d'abondance :  
 Sous l'ombrage lon voit s'egaier en la dance,  
 Trepignant pellemelle & filles & garçons,  
 Tantoft au flageolet & tantoft aux chansons.

Quand Saturne fut Roy sous vne saison telle  
 La Paix auoit son regne, & le nom de querelle  
 Pour lors n'estoit conu : ny l'homicide fer  
 N'auoit esté tiré des abyssmes d'enfer.

Mais humains inhumains quelle fureur si forte  
 Vos esprits forceuez d'aveugle erreur transforte,  
 D'anoblir le cruel qui dans le sang humain  
 Trampe plus hardiment son inhumaine main?  
 Et vous n'estimerez ny louange ny gloire  
 Digne de meriter cternelle memoire,  
 Si vous ne l'emportez par outrager celuy  
 Qui jamais ne pensa de vous donner ennuy?  
 Certes il n'y a chose au monde plus maline,  
 Ne qui soit plus contraire à la raison diuine,  
 Qu'est la brutale guerre : & sa rage faudroit,  
 Qui voudroit honorer la raison & le droit.  
 Mais Erinnys comande : on obeit au vice.  
 L'ambition des grands & la gloute auarice  
 Font qu'ils tentent les Rois de raneueur animez,  
 Pour se trouuer aux chams camp contre camp armez.  
 Là le premier armé la ville forte assiege :  
 L'autre hatif apres vient pour leuer le siege,  
 Ou s'il ne vient à tems d'assaut la ville on prend,  
 Ou ne pouuant tenir sans force elle se rend.  
 Apres le pauure peuple & la foible vieilleffe  
 Les femmes & l'enfance en cris & larmes leffe  
 Son país sacagé. L'injurieux soudard  
 Rauit le saint honneur aux filles sans égard.

O la pitié de voir la flamme qui sacage  
 Deuant sans mercy les maisons d'un vilage!  
 De voir dans le faubourg le pauure citoyen  
 Qui ne pardonne pas au logis qui est sien!  
 O la pitié de voir les meres desolees,  
 De leurs piteux enfans tendrement acolees,  
 S'en aler d'huis en huis leur vie quemander,  
 A qui bien peu deuant lon souloit demander!  
 O la pitié de voir labourer vne ville!  
 O la pitié de voir la campagne fertile

Faite vn hideux desert ! O pitié, mais horreur  
 De voir l'exploit cruel d'une chaude fureur !  
 De voir en sens rassis vn horrible carnage  
 De morts & demi-morts cacher vn labourage :  
 Ouir les tristes cris : Voir hommes & cheuaux  
 Pestle-meste entassez : Voir de sang les ruisseaux !

Et quel plaisir prens-tu, race frelle chetiue,  
 De te hâter la mort, qui jamais n'est tardiuë,  
 Sinon qu'en te donnant mille maux ennuieux  
 Tu fais le viure tel que le mourir vaut mieux ?  
 Ta fote outrecuidance & ta folle auarice  
 Redouble ton malheur faisant de vertu vice.  
 O de la bonne terre inutile fardeau,  
 (Qui dois en peu de jours geté sous le tumbeau  
 Auiauder les vers) tu partroubles ta vie  
 De vaine inimitié de tant de maux fuiuie.  
 Que veux-tu conquester ? Te croy tu te promés  
 En ce monde incertain vne vie à jamés.  
 Aucugle ouure tes yeux : Regarde miserable  
 Que ta condition est pauure & peu durable.  
 Où vont les plus grands Rois & plus grands Empereurs ?  
 Mais que sont aujourdhuy les plus grands conquereurs ?  
 Qui par force ont donté, rangeans sous leur puissance  
 Les trois parts de la terre en serue obeissance ?  
 Ils ne sont plus que poudre, & n'en reste sinon,  
 (Si nous en reste rien) que le son de leur nom,  
 Qu'ils ont voulu nommer la bonne renommee,  
 Qui n'est apres la mort qu'une ombre de fumeë.

Mais qui veut en ce monde vn bon bruit aquerir,  
 Qui soit loué de tous, & ne puisse perir,  
 Guerdonne la vertu, face punir le vice,  
 Maintienne le bon droit : exerce la justice :  
 Detourne du forfait les courages peruers  
 Leur proposant la peur de chatimens diuers :  
 Qu'il enhorte à bienfaire : & donne recompense  
 Aux sages qui prendront la discrete prudance  
 Pour guide à la vertu : Elle montre le bien  
 Faisant juger le bon & ce qui ne vaut rien.

Qu'il mette en tous estats la bonne discipline :  
 Que prestant sa faueur aux hommes de doctrine  
 Il honore les arts, & qu'il n'ait à mepris  
 Ceux à qui les neuf Seurs leurs segrets ont appris.  
 Que, droiturier, prudent, liberal, debonaire,  
 Ne mesaisant à nul, tâche à tous de bien faire.  
 Rigoureux aux plus fiers, aux humbles gracieux,  
 Qu'il ait tousiours l'honneur de Dieu deuant les yeux.  
 (Qui sont eures de Paix) son renom & sa gloire  
 Seront dignes alors d'immortelle memoire,  
 Et sera mieux samé que quand il aroit mis  
 En route le pouuoir de cent Rois ennemis.

Doncques Rois puis que Dieu a voulu vous elire,  
 Et mettre dans vos mains les Sceptres de l'Empire,  
 Pour regir & garder ses enfans bien-voulus,  
 Pensez à quelle charge il vous a tous élus.  
 Non le dur Canibal, non le More Barbare,  
 Non l'infidele Turc, non le vagant Tartare,  
 Il a fait vos fugets : Il vous soumet les siens,  
 Nous, qui de Christ son fils auons nom Chrestiens :  
 Nous qui sommes laués de l'eau du saint Battefme :  
 Nous qui sommes sacrés & croizés du saint Cresme :  
 Nous qui au sacrement de la communion  
 Sommes freres de Christ par diuine vnion,  
 Auoués fils de Dieu, qui à vostre puissance  
 A voulu que rendions la deuë obeissance,  
 Vous commetant sur nous : & du gouvernement  
 Faudra que rendiés conte au dernier jugement.  
 Las! que de Chrestiens ont enjonché la terre  
 Entretués pour vous par l'exploit de la guerre!  
 Que de sang execrable (ô forfaits inhumains!)  
 Pour rien s'est repandu par fraternelles mains!

O Rois pensés à vous : & puis que Dieu vous done  
 Le beau don de la Paix, chacun de vous s'adone  
 A l'aimer & garder. Qui premier l'enfreindra,  
 Qu'il tombe à la mercy du Roy qu'il assaudra.  
 Que de son ennemy son país soit la proye :  
 Qu'en son trone royal jamais ne se reuoye :

*Jamais ceux de son sang n'y puissent reuenir,  
 Puis que la bonne Paix il n'a sceu maintenir.  
 Mais ce DIEV, qui les cœurs des grands Princes inspire,  
 Vous conduise si bien, qu'à jamais vostre empire  
 Demeure à vos enfans, si vous prenez le soin  
 D'entretenir la Paix chassant la guerre au loin.  
 DIEV veille detourner la discorde mortelle  
 D'entre les ROIS Chrestiens sur le peuple infidelle.  
 Chacun de vous renclos aux confins anciens  
 N'entrepregne plus loin que de garder les siens.  
 Nul ne passe la borne (ou de la mer barbare,  
 Ou du fleuue, ou du mont, qui vos païs separe)  
 Sinon pour s'entraider. La concorde & la Paix  
 Par vous & vos sujets soit gardee à jamais.*

---

A V R O Y.

*SIRE, Si vous souuient de la bonne journee,  
 Que le Mois de Feurier nous auoit amenee  
 Lors premier commençant. O mon Roy vous disniez,  
 Et disnant sobrement audience doniez.  
 Il vous pleut de m'ouir : Sire ie vous ren comte  
 Du tems de vostre absence, & du long vous racomte  
 Que c'est que nous faisons. Ie di premier comment  
 En vostre academie on euure incessamment  
 Pour, des Grecs & Latins imitant l'excellence,  
 De vers & chants reglez decorer vostre France  
 Auecque vostre nom : & quand il vous plairoit  
 Que vous orriez l'essay qui vous contenteroit.  
 Ie di qu'estant piqué de la fureur plaisante  
 Des Muses, plus d'un chant en vostre honneur ie chante  
 Declarant le desir qui d'une douce ardeur  
 Brufle mon cœur deuost enuers vostre grandeur.*

*Je di que j'essayoy la graue Tragedie  
 D'un stile magesteux, la basse Comedie  
 D'un parler simple & net : Là suiuant Sophoclés  
 Auteur Grec qui chanta le decés d'Herculés :  
 Icy donnant l'abit à la mode de France  
 Et le parler François aux joueurs de Terence,  
 Terence auteur Romain, que j'imite aujourdhuy  
 Et comme il suit Menandre en ma langue j'ensuy.  
 Ce que j'ay fait m'étant commandé de le faire  
 A fin de contenter la Royne vostre mere,  
 Qui de sur tout m'enjoint fuir l'assueté  
 En propos offensant sa chaste magesté.  
 Apres ie vous disoy comment ie renouuelle  
 Non seulement des vieux la gentillese belle  
 Aux chansons & aux vers : mais que ie remettoys  
 En vsage leur dance : & comme j'en estoys  
 Encores en propos vous contant l'entreprise  
 D'un ballét que dressions, dont la demarche est mise  
 Selon que va marchant pas-à-pas la chanson  
 Et le parler suiu d'une propre façon.  
 Voicy deffous la table vne rumeur emuë  
 De chiens s'entregroundans qui à coup ce remuë.  
 Vous leuastes soudain. Là finit mon propos  
 Des chiens entrerompuz. Vous gaillard & dispos  
 Aueque le baston, qu'entre les mains vous pristez  
 Du maistre qui seruoit, cesser alicure fistes  
 Le gronder de ces chiens, qui sans plus rechigner  
 En repos & en paix vous laisserent disner.*

*Sire, ce di-j'en moy, Tout à mon auantage  
 A l'honneur de mon Roy ie prens ce bon presage.  
 Les chiens s'entregroundans ce sont mes enuieux  
 Qui jettent deuant vous des abbois enuieux  
 A vostre Magesté contre mon entreprise  
 Qu'en vostre sauuegarde, ó bon Prince, auez prise.  
 Le baston auez pris : le baston vous prendrez  
 Et contre le malin la vertu deffendrez.  
 Soudain les menassant vous les auez fait taire :  
 Aussi nos enuieux (car vous le pouuez faire)*

*Ferez taire tout coy, quand les menasserez :*  
*Ainsin imitateur d'Hercules vous ferez*  
*Qui tira des enfers le Cerbere à trois testes.*  
*Et qu'est-ce l'assemblage en vn cors de trois bestes*  
*Si non que l'Ignorance & l'Enuie & l'Erreur?*  
*Lette Vilain Cerbere autrepant ta fureur*  
*Loing bien loing de mon Roy. Mais si en sa presence*  
*Tu oses degorger contre mon innocence*  
*Quelques malins abbois, Que puiffes-tu sentir*  
*Par sa bonté vers nous vn juste repentir.*

---

LA GENEVRE,

PAR SAINGELAIS

ET BAIF.

—

A MONSIEVR DE  
 ROYSSI CHANCELIER

DV ROY DE NAVARRE.

*Cx prend son cours de Genevure l'histoire*  
*Par Saingelais de son âge la gloire.*  
*Baif apres (O MEMME) la poursuit*  
*Et frontement à sa fin la conduit*  
*En ta faueur, plusloft voulant te plaire*  
*Que proposant quelque bel ceuvre faire :*  
*Mais tel qu'il est (car tu l'as conuie*

*De l'acheuer) il te l'a dedié.*

APRES le long & perilleux orage  
 Qui tourmenta la nef & le courage  
 Du fort Regnaut, & luy feit mille ennuis  
 Deux jours entiers, & deux entieres nuicts.  
 En luy faisant toucher presque les nues,  
 Puis tout soudain les arenes menues,  
 Et le pouffant par différentes courses  
 Or vers midy, or vers les froides ourfes :  
 En fin de loing il descouurit la terre  
 Et veit premiere Hirlande & Angleterre,  
 Doù plus pouffé du vent que du desir  
 Il s'approcha, & sans loy de choisir  
 Il se trouua sourgir au vert riuage  
 De la plus rude Escocce & plus sauuage,  
 Vers le quartier où espesse encore est  
 De Calydon la fameuse forest.  
 Là jour & nuict retentissent les places  
 De coups donnés sur armets & cuiraces,  
 Estant le lieu, ce semble de nature  
 Faict pour auoir rencontre & aduenture.  
 Là vont errans entre apparans dangiers  
 Maints cheualiers. voisins & estrangiers,  
 Ceux que la mer Aquitanique baigne,  
 Ceux de Noruege, Holande, & Alemaigne,  
 Et ne faut point qu'homme soit la trouué  
 Qui ne se sente en armes esprouué.  
 Là feirent voir leurs forces & vertus,  
 Iadis Tristan, Lancelot, & Artus,  
 Et autres preux cogneus par tout le monde  
 De l'ancienne & neuue table ronde :  
 Et y voit on encores pour trefhees  
 De leurs hauts faicts colonnes estoffees.  
 Quand donc Regnault eut terre ferme pris,  
 Et l'aspre lieu entendu & compris,  
 Il commanda au patron du nauire  
 Que quand Eurus feroit place à Zephire,  
 Il ne faillist de ses voiles estendre.

Et de l'aller à Beroich attendre,  
 Ainsi au port laissa son equipage,  
 Et sans conuoy d'escuyer ny de page  
 Ny autre espoir qu'en sa propre vertu,  
 Sa lance a pris, & son harnois vestu :  
 Puis à cheual se meit en l'espeffeur  
 De l'ample bois, n'y tenant chemin seur,  
 Mais trauefsant par où il se propose  
 Quelque nouvelle & hazardeuse chose.  
 Et tant alla de sentier en sentier  
 Sans faire arrest ce jour là tout entier,  
 Qu'il descendit le soir en vn conuent  
 Où estrangers arriuoyent bien souuent,  
 Lieu estimé tant du bel edifice  
 Que de l'honneste & charitable office,  
 Que les deuots au sejour demourans  
 Faisoyent à tous les Cheualiers errans :  
 Car ils mettoyent leur sçauoir & leur bien  
 Et leur plaisir à les recueillir bien.  
 Grand fut l'honneur & bon le traitement  
 Que receut d'eux vniuersellement  
 Le nouuel hofte, & la façon plus rare  
 Qu'il n'esperoit en pais si barbare.

La satisfait auoit à sa faim grande  
 Par maint seruice & diuerse viande,  
 Et pensoit-on desia de son repos,  
 Quand s'estendant de propos en propos,  
 Il les pria leur dire en quel endroit  
 De la forest prendre voye il faudroit,  
 Pour y trouuer, comme on dit qu'il se treuve,  
 Quelque aduventure, où par louable espreuue  
 Vn Cheualier desirant quelque nom,  
 Peut faire voir s'il en merite ou non.

Il n'est endroit (dirent-ils) là dedans  
 Où lon ne trouue estranges accidens :  
 Mais tout ainsi que la forte abondance  
 Des chesnes grands, & la longue distance  
 Du clair Soleil rend le lieu obscurci,

Obscurs y font les faits d'armes aussi,  
 Tant qu'à grand' peine apres longue souffrance  
 De mille l'vn reuient à cognoissance.  
 Cherchez, seigneur ( disoyent-ils ) à vos gestes  
 Lieu qui les rende au monde manifestes,  
 A fin qu'au moins apres le labeur pris,  
 Louange ensuiue, & vous mette à haut pris :  
 Et si desir d'essayer vous auez,  
 Comme vn grand fait demesler vous scauez,  
 Suiuant d'honneur la persuasion,  
 Maintenant s'offre à vous l'occasion  
 De la plus digne & plus haute entreprise  
 Qui oncques fut de Gentil-homme prise.  
 Nostre Princeesse & du Roy fille vniue.  
 Par vn estrange accusateur inique,  
 Nommé Lurcan, de crime est poursuiue,  
 Qui met au vent son honneur & sa vie,  
 S'elle ne treuve en camp qui se presente  
 Pour la prouuer honneste & innocente.  
 Ce Lurcan là, plus pource qu'il la hait  
 Que pour raison ( peut estre ) qu'il en ait,  
 L'a accusée à nostre Roy son pere  
 ( Qui s'en tourmente & presque desespere )  
 De l'auoir veuë entour my-nuit chez elle  
 Vn sien amy tirer par vne eschelle  
 Sur vn Perron : & s'il ne vient exprés  
 Dedans vn mois, dont la fin est bien prés,  
 Qui la desfende & son honneur assure,  
 Selon nos loix par feu faut qu'elle meure.  
 L'aspre, seuer & rigoureuse loy  
 De nostre Escocce, & du trop juste Roy,  
 Veut que si femme à homme s'abandonne  
 Autre qu'honneur & foy ne luy ordonne,  
 Viue elle purge en violante flâme  
 L'ardeur d'amour violante & infame.  
 Or a le Roy fait entendre & scauoir  
 Par tous les lieux où s'estend son pouuoir,  
 Que qui prendra en sa protection

(Soit d'Escoçoise ou autre nation)  
 Dame Geneure (ainsi sa fille on nomme)  
 Pourueu qu'il vainque & qu'il soit Gentil-homme,  
 Aura pour pris de sa bonté loyale  
 Ensemble espouse & cheuance Royale.  
 Telle entreprise est sans comparaison  
 A vous plus propre & a plus de raison,  
 Qu'aller ainsi par lieux couuers & forts  
 Enseuclir vos belliqueux efforts :  
 Car outre l'heur de louange immortelle  
 Qui en viendra, vous aurez la plus belle  
 Maistresse, amie, obligee & compagne  
 Qui soit du Gange à la dernière Espagne.  
 Puis vn estat superbe & plantureux,  
 Qui vous rendra content & bien-heureux,  
 Sans ce qu'ostant au Roy son dueil extrême,  
 Il vous tiendra non moins cher que luy mesme :  
 Et quand ne los, ne biens, ny alliance,  
 Ny autre esgard n'auroyent point la puissance  
 De vous induire à ce faix receuoir,  
 Si estes vous tenu par le deuoir  
 De noble sang & de cheuallerie  
 De resister à fraude & menterie,  
 Et de tant plus à ceux qui par diffames  
 Rendent suspect l'honneur des gentifemmes :  
 Et si d'aucune il vous print onc enuie  
 N'en attendez seruir de vostre vie  
 A meilleur droit, au moins plus apparant  
 Que ceste-cy : car elle a pour garant,  
 Premièrement le cours des ans passez,  
 Où elle a tant d'exemples amassez  
 De sa valeur, qui peuuent seuls dedire  
 Quiconque auroit entrepris d'en medire :  
 Puis les majeurs dont elle est descendue,  
 Rendent assez sa cause defendue,  
 Entre lesquels l'antiquité ne cache  
 Nul qui ait eu de vice aucune tache.  
 Renaud pensif tint les yeux abaissez

A terre vn temps, puis les ayant hauffez  
 Vers eux tretous, leur respondit ainsi :  
 Ne prenez point, mes amis, de souci  
 De ce combat, ny craignez qu'on offense  
 Telle beauté par faute de deffense.  
 Nul Roy, ne peuple, ou leur commandement  
 Sçauroit contraindre vn libre entendement,  
 De trouuer bon, que pour auoir laiffé  
 Vn seruiteur de forte amour pressé  
 Venir à foy & ses maux alleges,  
 On doyue à mort vne Dame juger :  
 Plustost deuoit estre à mort destinee  
 Vne cruelle, ingrate & oblinee,  
 Qui peut pour elle vn amant voir mourir  
 Deuant ses yeux, & ne le secourir.  
 Soit vray ou non que Geneure ait tiré  
 Sur vn perron son amy martyré,  
 Ce m'est tout vn, & la chose auouée  
 Seroit de moy encores plus louée  
 Si tellement elle l'auoit receu  
 Qu'il n'eust esté de nul homme apperceu.  
 Mais quoy qu'on vueille en son honneur reprendre,  
 Pen ven la cause & querelle entreprendre :  
 Faites sans plus que j'aye vn conducteur  
 Iusques au lieu où est l'accusateur :  
 Car, Dieu aydant, certain d'oster ie suis,  
 Luy de ce monde, elle de ses enuis :  
 Non que pourtant maintenir ie propose  
 Qu'il ne soit rien de ce qu'on luy impose :  
 Car ie pourroy, n'en estant pas bien seur,  
 Estre du faux & du tort deffenseur :  
 Bien soustien dray que pour vn tel effect  
 Mal ne luy doit ny outrage estre faict,  
 Et si diray injuste & hors du sens  
 Quiconque feit ces statuts indecens,  
 Et qu'on les doit comme fols reuoquer,  
 Et loy meilleure en leur lieu colloquer.  
 Si conuiez, voire & forcez nous sommes

Egallement tretous, femmes & hommes,  
 Par mesme ardeur & semblable desir,  
 De tendre au but de l'amoureux plaisir  
 Si fort blasmé du vulgaire ignorant :  
 Pourquoi va-lon femme vituperant  
 Qui avecq'vn, ou plus d'vn a commis  
 Ce qui de faire aux hommes est permis  
 Avecq' autant que l'appetit les meine,  
 Et dont ils ont louange au lieu de peine ?  
 En ces statuts inegaux & infames  
 Est fait vn tort expres aux pauvres femmes :  
 Et si Dieu plaist, de monstrier ie m'attens  
 Qu'on fait tres-mal d'en user si long temps.  
 Chacun loua de Renaud la raison,  
 Disant que ceux de l'antique saison  
 Qui approuué telle ordonnance auoyent,  
 Bien peu du monde, & du droit moins scauoyent,  
 Et que le Roy qui peut loix eriger,  
 Faisoit tres-mal de ne la corriger.

Si tost que l'aube au teint clair & vermeil  
 Avec le jour eut chassé le sommeil,  
 Renaud armé son fort Bayart a pris  
 Ensemble vn jeune Escuyer bien apris,  
 Qui le guida par ces estranges lieux  
 Bien seurement vn bon nombre de lieux  
 Vers la cité, où la querelle neuue  
 Armes & gens deuoit mettre en espreuue.  
 Or auoyent-ils le grand chemin laissé  
 Pour vn sentier droit & mieux adressé,  
 Quand retentir ils ouirent les bois  
 D'vne piteuse & lamentable voix,  
 Vers ce bruit là leurs cheuaux courir font :  
 Si ont de loin en lieu bas & profond  
 Veu deux brigans & vne Damoiselle,  
 Qui mesme ainsi de loin leur sembla belle :  
 Bien qu'espleuree & triste fut autant  
 Qu'onques fut femme extreme ennuy portant.  
 Ces deux meschans tenoyent dagues estreintes

Pour de son sang rendre les herbes teintes :  
 Et elle estoit à pleindre & requerir,  
 Pour differer quelque peu le mourir,  
 Tant que Renaud vint à grans cris & cours  
 Et grand' menace apporter le secours.  
 Toft les vilains tourner l'eschine sceurent  
 Quand tel secours esbranler apperceurent,  
 A l'obscur bois remettant leur salut,  
 Où de les suiure à Renaud ne chalut.  
 Mais à la Dame il vint & s'enquist d'elle  
 De quel mesfait luy venoit peine telle,  
 Et cependant en croyppe la fit prendre  
 Pour gaigner temps, & le chemin reprendre.  
 Lors en allant mieux & mieux la regarde  
 Au teinct, aux traits, aux façons il prent garde  
 Tout luy en plaißt, & plus de biens y voit  
 Que promptement estimé il n'auoit,  
 Bien qu'elle fust encore espouuantee  
 De la frayeur de la mort presentee :  
 Mais quand requise elle fut derechef  
 De raconter d'où venoit son meschef :  
 Elle à voix basse & cœur presque transi  
 Leuant les yeux se mit à dire ainsi :

Vous entendrez, Seigneur, la plus nouuelle  
 Meschanceté, la chose plus cruelle  
 Qui en Mycene, Arges, ou Thebes oncques  
 Fut perpetree, ou autres lieux quelconques,  
 Et si d'icy le soleil n'est si pres  
 Comme d'ailleurs, ie croy que tout expres  
 Il s'en retire & au loin se pourmeine,  
 Pour ne voir gent si fiere & inhumaine.  
 Car procurer mal à ses ennemis  
 Est excusable, & est presque permis,  
 Mais donner mort à qui rien ne demande  
 Que tout seul bien, est cruauté trop grande :  
 Et pour la cause au vray sçauoir vous faire.  
 Pourquoi ceux-cy estoient prests à desfaire  
 Mes jeunes ans & ma fin auancer,

*Le tout vous veu de tous points commencer.*

*Sçachez, seigneur, qu'on fit present de moy  
 Dès mon enfance à la fille du Roy,  
 Là où croissant j'eü le vent si à gré,  
 Qu'en court ie tins honorable degré :  
 Mais dur amour portant, ie croy, enuie  
 A ma tranquille & trop heureuse vie,  
 Feit que de moy sa suite s'augmenta,  
 Feit qu'à mes yeux nul ne se presenta  
 De tant de grans, dont l'Escoce est garnie,  
 Qui me pleut tant que le Duc d'Albanie :  
 Lequel de moy se monstrant plus qu'épris  
 Se veit tout seul regner en mes espris.  
 « Las, on voit bien des hommes le visage,  
 « On en entend la voix & le langage,  
 « Mais ce qu'ils ont en leur entendement  
 « Fuit nostre veüe & nostre jugement !  
 De croire en luy & d'aimer ne cessay  
 Tant qu'en mon liçt entrer ie le laissay,  
 Sans regarder (si peu j'estoy discrète)  
 Que celle chambre estoit la plus secrette  
 Qu'eust ma maistresse, & où estoient encloses  
 Les grans vailleurs de ses plus cheres choses,  
 Que si honnestè & seure la tenoit,  
 Que bien souuent coucher elle y venoit :  
 Et pouuoit-on entrer de mesme place  
 Sur vn perron découuert en terrasse  
 Sortant du mur, par où quand ie vouloy  
 L'auoir tout seul quant & moy, ie couloy  
 En temps obscur (qui aux amans s'accorde,  
 Segrettement vne échelle de corde,  
 Et luy faisoys autant de fois venir  
 Que le moyen m'en pouuoit aduenir.  
 Qui estoit lors que Geneure changeoit  
 De lit ou chambre & ailleurs se logeoit,  
 Selon ce qu'elle alloit l'ennuy fuyant  
 Du froid humide, ou du chaud effuyant :  
 Et de le voir monter on n'auoit garde,*

*Car du palais ce cotté là regarde  
 Sur vn décombre & cheute de maisons,  
 Où nul n'alloit en aucunes saisons,  
 Bien qu'à maints tours mauuais l'eusse pu voir  
 Si l'eusse esté saine & en mon pouuoir.  
 Maints jours & mois entre nous à loisir  
 Dura segret cet amoureux plaisir :  
 Toujours croissant mon amoureuse flâme,  
 Je me senty toute en feu dedans l'âme,  
 Et ne couu. m'auenglant de mon jeu,  
 Qu'il feignoit prou, & qu'il aimoit bien peu.  
 Bien peu apres touché d'amour nouvelle  
 Se montre amant de Geneure la belle :  
 Je ne seçay pas s'à l'heure il commença,  
 Ou si dauant de m'aimer se laissa.  
 Voyez comment & de quelle arrogance  
 Dessus mon cœur exerce sa puissance,  
 Quand sans rougir requiert de moy secours  
 Me decouurant ses nouvelles amours?  
 Bien, disoit-il, que l'amour enuers elle  
 N'étoit pas vraye, & si n'étoit pas telle  
 Comme la nostre, ains feignoit de l'aimer  
 En esperant les noces consommer,  
 Estant aisé que le Roy s'y consente,  
 Pourueu qu'on eust le vouloir de l'Infante :  
 Car son país n'en auoit aujourdhuy  
 D'estat & sang vn plus digne que luy.  
 Je le croyoy quand me donnoit entendre  
 Que s'il pouuoit du Roy deuenir gendre  
 Par mon moyen, auprès de son seigneur  
 Il monteroit au premier lieu d'honneur :  
 Qu'il m'en seroit à jamais redeuable  
 Sans oublier vn bien-fait si notable,  
 Et que toujours aimer il me pourroit  
 Plus que sa femme ou aune n'aimeroit.  
 Moy qui à rien qu'à luy plaire ne tire,  
 Je ne voulu ny ne pu l'éconduire,  
 N'ayant nul bien qu'aux jours que j'auoy pu*

Trouver de quoy ie luy cusse complu.  
 Donc le plusloft que ie puis, ie la tante,  
 De luy ie parle & ses louanges chante,  
 Bref, ie n'ay rien vers Geneure oublié  
 Pour mon amant mettre en son amitié.  
 Ie fy de cœur & d'effet (j'en appelle  
 Dieu à témoin) tout deuoir enuers elle,  
 Mais ie ne sceu tant faire de deuoir  
 Que le Duc feust sa bonne grace auoir :  
 La raison est, que toute sa pensée  
 Est de Desir & d'Amour empeschée  
 Pour vn seigneur beau, gentil & courtois,  
 Venu de loïn au país Escossois,  
 Qui d'Italie avec son ieune frere  
 Vint à la court pour y estre ordinaire,  
 Et se rendit si adroit bataillant  
 Que le país n'en eut vn plus raillant.  
 Le Roy l'aimoit : & faisant demontrance  
 D'vn bon vouloir luy donna grand' cheuance .  
 Le fit seigneur de chasteaux & maisons,  
 Et l'égalla voire aux plus grans Barons.

Ce cheualier Ariodant s'appelle :  
 Il plaist au Roy, mais bien plus à la belle :  
 Luy le conoist preux, hardy, valeureux,  
 Elle seait bien qu'il est son amoureux.  
 Le mont Vesuue, & celuy qui flamboye  
 En la Sicile : & la ville de Troye  
 Ne sentit onc vne si grande ardeur,  
 Qu'elle conoist vn grand feu dans son cœur  
 Pour son amour. L'amour qu'elle luy porte  
 D'vn cœur loyal, sincere, ardente & forte,  
 Fit que parlant pour le Duc ie ne fu  
 Trop bien ouye : & que nul mot ie n'u  
 De bon espoir : car plus ie la supplie,  
 Plus d'obtenir mercy ie m'estudie  
 Pour mon amy, plus le desestimant  
 Se va tousiours de haine enuenimant.  
 Souuentesfois le Duc ie reconforte,

Jean de Baif. — II.

Luy conseillant que d'heure il se deporte  
 Du vain espoir de flechir à pitié  
 Celle de qui vn autre a l'amitié :  
 Et clairement luy découure & l'auiſe  
 Qu'elle est si fort d'Ariodant éprise,  
 Que l'Ocean de toute son humeur  
 N'éteindroit pas sa plus lente chaleur.

Or Polynés ( ce Duc ainsi lon nomme )  
 Bien auerty qu'en vain il se consume  
 Par mon raport, mesme ayant apperçu  
 Que son amour n'étoit pas bien reçu :  
 Non seulement ne tasche s'en defaire,  
 Mais mal-contant que l'autre on luy prefere,  
 Comme orgueilleux le prenant fort à cœur,  
 Se lasche tout à courroux & rancœur.  
 Telle discorde il ose se promettre  
 Entre Geneure & son amoureux mettre,  
 Et les pouſſer en telle inimitié,  
 Qu'ils ne nouront jamais leur amitié :  
 Voire homir Geneure d'un diffame  
 Dont viue & morte on la dechire & blasme :  
 Et ne fait part à d'autre ny à moy  
 De sa traifon, mais la brasse à par foy.

Le projet fait, il me dit, Ainsi comme,  
 O ma Dalinde ( en ce point lon me nomme ),  
 L'arbre couppé par trois & quatre fois  
 Rejette apres par le pié plus de bois,  
 Mon plus constant que bien-heureux courage,  
 Bien qu'on l'abbatte en tout defauantage,  
 Ne laisse pas de plus fort regermer  
 Pour à la fin son desir consumer.  
 Pour le plaisir tant ie ne le desire,  
 Que pour l'honneur du combat où j'aspire  
 Rester veincueur : ne le pouuant d'effet,  
 Pauray soulas d'imaginer le fait.  
 Parquoy ie veu, lors que Geneure nuë  
 Reposera, que tu viennes, vestuë  
 De son atour & tout l'accouſtremet,

*Me recevoir au doux contentement.  
Comme tu sçais que son poil elle agence,  
Range le tien : mé toute diligence  
Pour luy sembler. En ce point te rendras  
Sur le perron, doù l'échelle tendras.  
L'iray vers toy croyant que tu es celle  
De qui l'habit te deguise & recelle.  
Faisant cecy j'ose bien esperer  
Dans peu de jours mon desir moderer.*

*Il dit ainsi : moy, qui d'amour surprise  
Suis hors de moy, simple ie ne m'auiſe  
Qu'en tout cela, dont il me presse tant  
Vne traison il alloit apprestant.  
Comme il vouloit, en Geneure habillée,  
De ce Perron l'échelle ay deuallee,  
Pour deceuoir en ce deguifement  
Deux qu'il vouloit trahir injustement :  
Moy qui n'estoys aucunement coupable  
De trahison si fort abominable,  
Ie sçay plus tost le mal executé,  
Que le conseil de sa mechanceté.*

*Ariodant & le Duc qui se tindrent  
Pour grans amis, deuant qu'ils entreprendrent  
D'aimer Geneure, entre eux eurent propos  
Deſſus la fin, & se dirent ces mots :*

*Ie m'ébahy (le Duc tint ce langage)  
Veu que ie t'ay sur tous ceux de mon âge  
En grand respect & grand amour tenu,  
Que mon bien-fait soit tant mal reconu.  
Tu sçais pour vray (comme i'ay conoiſſance)  
De ma Geneure & de moy l'alliance  
Pieça parfaite, & que bien tost la doy  
Pour femme épouse obtenir de mon Roy :  
Pourquoy viens-tu me troubler? Pourquoy est-ce  
Que ſans nul fruit tu luy fais tant de presse?  
Ie te portroy respect, j'en jure Dieu,  
Si nous tenions toy le mien, moy ton lieu.  
Mais moy (reſpond Ariodant à l'heure)*

De m'ébair l'ay bien raison meilleure,  
 Ayant cet heur pour Maistresse l'auoir  
 Long tems dauant que tu l'ayes peu voir.  
 Je sçay que sçais nostre flâme telle estre  
 Qu'elle ne peut d'auantage s'accroistre :  
 Je sçay que sçais qu'elle ne veut de toy :  
 Et ne desire autre mary que moy.  
 Doncques pourquoy ( puis que si fort respectes  
 Nostre amitié) maintenant ne me tretes,  
 Comme de moy veux estre respecté,  
 Si mieux que moy d'elle fusses treitté?  
 Tu tiens du bien par deçà dauantage,  
 Mais ie m'atten l'auoir en mariage.  
 Je n'ay pas moins de credit vers le Roy,  
 Et vers sa fille en ay bien plus que toy.

O, dit le Duc, fausse erreur & trop vaine  
 Où maintenant la folle amour te meine!  
 Tu cuides estre (& ie le cuide aussi)  
 Le mieux aimé. Pour auerer cecy,  
 Fay moy paroïr que fait pour toy la belle,  
 Et tu verras la faueur que j'ay d'elle :  
 Et qui de nous se verra moins auoir,  
 Cede au veincueur & se voïse pouruoir.  
 Je jureray de ne dire nouvelles  
 (I'en suis tout prest) de segret que reueles,  
 Si par serment aussi tu me promets  
 Sçachant le mien de n'en parler jamais.

Or par entr'eux de jurer se promirent,  
 Et les deux mains sur les saints liures mirent  
 Puis quand la foy fut prise çà & là,  
 Ariodant tout le premier parla,  
 Et sans mentir ou déguïser expose  
 Comme avec elle alloit toute la chose :  
 Comment Geneure écrit & dit auoit  
 Qu'autre que luy épouser ne deuoit,  
 Et quand le Roy voudroit tout le contraire  
 Luy promettoit d'à jamais se retraire  
 De tous maris qu'elle refuseroit,

*Et que ses jours tousiours seule yseroit.*

*Quant à sa part qu'il auoit esperance  
Par sa vertu, sa proüesse & vaillance,  
(Dont auoit fait déjà preuue & feroit  
Lors que le tems des faits-d'armes feroit)  
De meriter tant de faueur & grace  
Enuers le Roy, que du bien qu'il pourchasse  
De son bon gré digne l'estimeroit,  
Si que sa fille épouser luy feroit.*

*Il dit apres : Si pres du but ie touche,  
Que ne croy pas que nul autre en approuche.  
Et ie ne cherche & ne suis desirant  
De son amour signe plus apparant,  
Ny ne voudroy de plus grand auantage  
Qu'entant que Dieu permît le mariage :  
Car autrement on n'y gagneroit rien :  
Ie scay qu'elle est par trop fille de bien.  
Ariodant dit au vray du salaire  
Qu'à ses travaux amoureux il espere.  
Mais Polynés qui en l'esprit s'est mis  
Comment que soit de les rendre ennemis,  
Commence ainsi : Ton heur du mien n'approuche.  
Ie te feray le dire de ta bouche,  
Et confesser (quand mon bien auras sceu)  
Que seul ie suis heureusement receu.  
Elle t'abuse, & ne t'aime ny prise,  
Mais te repaist d'esperance & feintise :  
Voire elle tient ton amoureux é moy  
Pour grand' sotise en parlant avec moy.  
Moy d'être aimé t'ay preuues trescertaines  
Bien autrement que de promesses vaines :  
Et sur ta foy te les va reueler,  
Bien que ie scay que dusse les celer :  
Mois ne se passe auquel ou trois ou quatre  
Six ou dix nuits ie ne voise m'ébattre  
Nu dans ses bras, receuant le plaisir  
Qui satisfait à l'amoureux desir.  
Or tu peux voir si à ma iouissance*

*Dois égaller ta friuole esperance.  
 Quitte moy donc : & puis que te fay voir  
 Que t'ay vaincu, cour ailleurs te pouruoir.*

*Le ne te veu (dit Ariodant) croire  
 De tout cecy : c'est menfonge notoire  
 Qu'en ton cerueau tu es allé forger  
 Par mal-talent, pour me decourager  
 De l'entreprise : Il faut que tu sousticnnes  
 Tous ces propos pleins d'injures vilaines :  
 Et sur le champ te prouueray comment  
 Traître tu es, non menteur seulement.  
 Le Duc respõd : Il ne seroit honnestè  
 Mettre au combat la chose qui est prestè,  
 Quand tu voudras, à mettre tout à cler  
 Deuant tes yeux, sans plus auant aller.*

*Ariodant à ce propos se plante  
 Tout éperdu : vne frisson tremblante  
 Court par ses os : & s'il eust creu cela  
 De déplaisir alloit trespasser là.  
 Nauré au cœur & palle outre coustume,  
 A voix tremblant la bouche en amertume,  
 Il dit ainsi : Quand tu me feras voir  
 Le rare bien qu'on te fait receuoir,  
 Le te promé de te laisser la belle  
 Qui t'est si douce & qui m'est si rebelle :  
 Mais ne croy pas que ie t'ajouste foy,  
 Si de ces yeux premier ie ne le voy.  
 Le t'en feray l'occasion entendre,  
 Dit Polynés, ains que de congé prendre.*

*Le pense bien que dans deux nuits apres  
 De m'aposter le Duc fit ses apprets.  
 Donc pour s'aider de sa ré déjà mise  
 Si finement, son corriual auise  
 La nuit fuiuant de se venir cacher  
 Dans ces maisons où nul ne vient coucher.  
 Et vis à vis du Perron, alencontre  
 Doù ie forttoy, vne place luy montre.*

*Ariodant se doutant sur cela,*

Qu'il ne cherchast le faire venir là,  
 Comme en vn lieu d'affiette propre, élue  
 Pour l'aguetter, a creinte qu'on le tué,  
 Sous fiction de luy faire vn fait voir  
 Qui luy semble estre hors tout humain pouuoir.  
 Il se refout d'y venir, mais en sorte  
 Qu'il puisse auoir sa partie aussi forte,  
 Si qu'auenant qu'on vint sur luy courir,  
 Ne se trouuast en doute de mourir.

Or il auoit en la court vn sien frere,  
 Sage au conseil & vaillant à bien faire,  
 Nommé Lurcain, duquel plus s'affeuroit  
 Que quand pres luy dix autres il auroit :  
 Le fait armer, la nuit à soy l'appelle  
 Pour le mener, non que rien luy decele  
 De son segret : car jamais dit ne l'ust  
 Ny à Lurcain ny autre quel qu'il fust.  
 De soy le place à vn bon jet de pierre :  
 Et quand m'orras t'appeller, vien grand-erre  
 (Ce luy dit-il) si tu ne m'ois, & si  
 Tu me veux bien, frere, ne par d'icy.  
 Va seurement, dit Lurcain. Sans plus dire  
 Ariodant à son embuche tire,  
 Et se cacha dans la vuide maison  
 Tout vis-à-vis de mon segret Perron.  
 D'autre part vient le trompeur qui se baigne  
 A diffamer celle qui le dedaigne.  
 Penten le signe entre nous vjité  
 N'entendant rien de sa mechanceté.  
 Moy, qui m'estoy pour luy plaire, paree  
 De robbe blanche au fons toute barree  
 De bandes d'or, & par les bords encor,  
 Ayant le chef voilé d'vn rezeul d'or,  
 De rouges fleurs parfemé, de la sorte  
 Qu'autre sinon Geneure ne la porte :  
 Le signe ouy couru sur le perron,  
 Où lon pouuoit me voir d'alenuiron.  
 Tandis Lurcain (ou craignant que son frere

Ne se jettast en perilleux affaire,  
 Ou, comme c'est, que la volonté prend  
 Voulant guetter ce qu'un autre entreprend)  
 Tout bellement le suit & le cosloye  
 Tenant tousiours la plus obscure voye,  
 Et pres de luy à des pas moins de dix  
 Se vient tapir dans le mesme logis.  
 Moy ne sçachant rien de telle entreprise  
 Vien au ferron, habillee en la guise  
 Que vous ay dit : comme auoy déjà fait  
 Plus de deux fois avec heureux effect.  
 L'habit treluit aux rayons de la Lune :  
 Et presque ayant la rencontre toute vne,  
 La taille aussi comme Geneure l'a,  
 Fit que le mien son visage sembla.  
 D'autant que plus il y auoit d'espace,  
 Doù me monstray iusques à celle place,  
 Où à l'abry les deux freres esloyent,  
 De tout l'abus d'autant moins se guettoyent,  
 Croyans le faux. Or pense la detresse,  
 Qui le las cœur d'Ariodant empresse.  
 Polynés vient, à l'échelle se prend  
 Que luy deualle, en haut à moy se rend.  
 A l'aborder les bras au col luy jette,  
 Ne pensant point que pas vn nous aguette :  
 Et bouche & front de baiser s'y deuoir,  
 Comme souloy quand il me venoir voir.  
 Luy plus qu'il n'a de coustume, s'efforce  
 Me caresser, & sa fraude renforce :  
 L'autre conduit au spectacle piteux  
 Voit tout de loin, miserable honteux :  
 Voire en conçoit si grande fascherie  
 Que tout à l'heure en veut perdre la vie :  
 Met le pommeau de son épée en bas,  
 Veut s'enferrer. Lurcain ne sçachant pas  
 Que fust le Duc, monter à moy l'auiise  
 Emerueillé de si haute entreprise :  
 Et ne bougea qu'alors qu'il aperçoit

*L'indigne fait que son frere braffoit,  
Va l'empescher qu'il ne se fist outrage,  
Et s'enferraft en celle chaude rage :  
S'il fut moins pres ou moins tost accouru,  
Jamais à tems n'eust esté secouru.*

*Ah (cria-t'il) pauvre frere mal sage,  
Pourquoy pers-tu de la raison l'usage?  
A l'appetit d'une femme mourir !  
Puisse plustost tout leur sexe perir.  
Brasse la mort à qui l'a defferuie,  
Et contregarde à plus d'honneur ta vie :  
Si l'as aimée ignorant sa traïson,  
Or tu as bien de la haïr raison,  
Puis qu'elle s'est à tes yeux decouverte  
Priser si peu de son honneur la perte.  
Garde ce fer que tournes contre toy  
Pour son forfait prouuer deuant le Roy.*

*Ariodant, quand surpris il s'auiſe,  
A delaiſſé pour lors son entreprise :  
Mais du deſſein qu'en son eſprit auoit  
D'aller mourir, point ne se demouuoit.  
De là s'en part, & le cœur piqué porte  
Ainçois nauré d'une douleur tresforte :  
Feint toutesfois n'auoir plus la fureur  
Qui le pouſſoit en ſi felonne erreur.  
Le lendemain (ſans decourir l'affaire  
A nul amy, ny meſmes à ſon frere)  
S'en va conduit d'un mortel deſeſpoir.*

*Lon fut un tems ſans nouuelle en auoir,  
Nul ne ſçachant, fors le Duc & ſon frere,  
Qui l'auoit fait ſi promptement retraire.*

*Par toute Eſcoſſe & par toute la Court  
Un bruit diuers de ſon partement court.  
Au bout de huit ou neuf jours ſe preſente  
Quelque paſſant à Geneure dolente,  
Qui donne auis d'un miſerable ſort :  
Qu'Ariodant dans la mer eſtoit mort,  
Mort & noyé, non par un vent contraire*

*D'Oest ou de Nord, mais de mort volontaire,  
D'un roc qui boute en la mer droit en haut  
Piés contre-mont ayant pris un grand saut.*

*Il raportoit qu'auant ce malencontre  
L'ayant trouué en chemin de rencontre,  
Luy dit : Vien-t'en avecque moy, à fin  
Qu'au vray Geneure oye de toy ma fin.  
Tu luy diras ce que me verras faire,  
Et le motif de toute la misere  
Venir d'auoir veu par trop, & trop sceu :  
Las trop heureux si des yeux ie n'eusse eu !*

*Nous estions lors dessus Cap bas qui boute  
Loin dans la mer vers l'Irlandoise coute :  
Quand il eut dit, ie le vy du coupeau  
D'un roc tomber à chef bas dedans l'eau.  
Ie l'ay laissé dans la mer en la sorte,  
Et promptement la nouvelle t'apporte.  
Geneure lors perdant voix & couleur  
Chet demy-morte outree de douleur.  
O Dieu, depuis que dit-elle & fit-elle  
Quand seule fut dedans son lit fidelle ?  
Se bat le sein, desfire son habit,  
Ses beaux cheueux arrache par dépit,  
Disant souuent en piteuse maniere  
D'Ariodant la parole derniere,  
Que le motif du mechef auenu  
D'auoir trop veu seulement est venu.  
De ce malheur le bruit s'épand & seme  
Que par despoir il s'est tué luy-mesme.  
Le Roy lon vit auoir la larme à l'œil,  
Les Cheualiers & Dames en font ducil.  
Mais par sus tous son frere se transporte.  
Et son cœur plonge en detresse si forte,  
Qu'à son patron peu s'en faut que d'enuy  
Il ne s'occist pour aller apres luy.*

*Souuentesfois des regrets il va faire,  
Dit que Geneure a fait mourir son frere :  
Que rien, sinon l'acte vilain & ord*

Qu'en elle il vit, ne l'auoit mis à mort.  
 S'aveugle tant & de douleur & d'ire,  
 Que rien sinon le vanger ne desire :  
 Mais qu'il se vange, ayant mis à mépris  
 Haine & faueur du Prince & du païs.  
 La salle estant de plus de gens enceinte,  
 Deuant le Roy s'en vient faire sa plainte :  
 Sire, dit il, sçaches que la fureur  
 Qui print mon frere, & toute celle erreur  
 Qui le conduit à mort si miserable,  
 Vient de ta fille : elle est seule coupable :  
 Car pour sa faute il s'attrista si fort  
 Qu'il aima mieux que la vie la mort :  
 Il luy estoit seruiteur, & pour l'estre  
 Honnestement, le fait à tous paroistre,  
 Par ses vertus & loyaument seruir,  
 L'auoir pour femme esperant deseruir :  
 Mais cependant que le pauuret s'amuse  
 Flairant de loin la fueille, vn autre en use  
 Monté sur l'arbre, & recueut à plaisir  
 Tout le doux fruit de son chaste desir.  
 Il conte apres que Geneure il a rue  
 Sur le perron, dont elle a descenduë  
 L'échelle en bas, par laquelle vn ribaut  
 Qu'il ne cognoist, monta vers elle en haut.  
 Car il auoit sous fine deguizure  
 Couuert son poil & changé sa vesture.  
 Ajouste apres qu'aux armes prouueroit  
 Qu'il estoit vray tout ce qu'il découuroit.  
 Tu peux penser si le pere se fasche  
 D'vn tel forfait, dont sa fille on atache,  
 Tant pour ouïr (dont est tout éperdu)  
 Ce que jamais il n'eust d'elle attendu,  
 Que pour sçauoir que ce luy sera force  
 (S'vn Cheualier, qui de prouuer s'efforce  
 Lurcain menteur, ne la vient recourir)  
 La condamner & la faire mourir.  
 Je ne croy pas que ne soit de vous sceuë

*La loy, Seigneur, en ce país receüë,  
 Qui toute femme & fille met à mort  
 S'il est prouüé qu'à l'honneur face tort,  
 Si dans vn moys Cheualier ne se treuue  
 Dessus les rancs, qui le contraire preuue,  
 En maintenant contre l'accusateur  
 Elle innocente, & luy faux delateur.  
 Le Roy benin cherchant sa deliurance  
 (Car accusée à grand tort il la pense)  
 A fait crier que qui la deffendra  
 Auec grand dot pour femme la prendra.  
 On ne dit point qu'aucun guerrier se mette  
 Dessus les rancs : mais l'vn l'autre se guette :  
 Car ce Lurcain connu preux & vaillant  
 Est redouté de chacun bataillant.*

*Le mal-heur veut que Zerbin frere d'elle  
 N'est au país pour prendre sa querelle :  
 Mais long tems a qu'aux Martiaux dangers  
 Braue il s'épreuue entre les estrangers.  
 O s'il estoit assez pres pour entendre  
 Nouvelle à tems, peu se feroit attendre  
 Ce grand guerrier, ce gaillard defenseur,  
 Qui ne faudroit au secours de sa sœur.  
 Le Roy tandis cherchant, par autre preuue  
 Que du combat, sçauoir ce qui se treuue  
 Du faux ou vray : si à droit ou à tort  
 Sa chere fille on iroit mettre à mort,  
 Des femmes tient, qui toutes choses dussent  
 Sçauoir au vray, si vrayes elles fussent :  
 Parquoy preuy que si lon me prenoit,  
 Au Duc & moy grand danger en venoit.  
 La mesme nuit de la Court me retire  
 Droit chez le Duc : promptement luy va dire,  
 Et luy fay voir, s'en prison m'arrestoyent,  
 En quel hazard nos deux testes estoyent.  
 Il m'en loua : me dit que ie m'assure :  
 Puis me parlant de la retraite seure  
 D'vn sien chasteau qu'il a tout icy pres,*

*Me fait mener par deux hommes expres.*  
*Seigneur, tu as ouy de quelle sorte*  
*L'ay fait certain de l'amour que luy porte :*  
*Et vois assez si pour ceste raison*  
*Estoit tenu de m'auoir chere ou non.*  
*Oy maintenant le loyer qu'il me donne,*  
*Et voy comment mon merite il guerdonne :*  
*Voy si jamais femme doit estimer*  
*Qu'on l'aymera pour loyaument aymer :*  
*Quand cet ingrat, inhumain & parjure*  
*A la parfin de ma foy ne s'assure,*  
*Se defiant de moy qu'au long aller*  
*Ses trahisons n'allâsse deceller.*  
*Il feint, à fin qu'il m'esfloigne & me cache*  
*Iusques à tant que le Roy se defache,*  
*De m'enuoyer en vn lieu seur & fort,*  
*Et me vouloit enuoyer à la mort !*  
*Car en secret à la guide commande*  
*(Quand me tiendroit dans ceste forest grande)*  
*De me tuer, en payment de ma foy.*  
*Ce complot fust exploitté contre moy,*  
*Sans que tu vins à la clameur qu'ay faicte :*  
*Voy comme amour ceux qui le suiuent, traicte !*  
*Dalinde ainsi tout le fait deduisoit,*  
*Et cependant le chemin se faisoit.*  
*Le Cheualier trop plus aise se monstre*  
*De ce bon-heur que de nulle rencontre,*  
*Prenant plaisir à ce qu'elle contoit*  
*De l'innocence en qui Geneure estoit :*  
*Et s'en alloit avec plus d'assurance,*  
*Sçachant le tort, empoigner sa deffence,*  
*Bien resolu que l'honneur luy gard'roit,*  
*Quand mesme on l'eust accusée à bon droit.*  
*Vers saint André la cité bien peuplee,*  
*(Là où le Roy tient sa Court assemblee,*  
*Là où deuoit se faire le combat,*  
*Auquel l'honneur de la fille on debat)*  
*Renaud se haste : & jusques à la ville*

Ne restoit rien qu'un petit plus d'un mille :  
 D'un Escuyer qu'il trouue s'est enquis,  
 Qui luy donna ce plus nouuel auis.

Que là estoit un Cheualier estrange  
 Qui de Geneure entreprend la reuange :  
 Et qui depuis qu'il estoit là venu,  
 Toufours estoit demouré inconnu :  
 Non remarqué d'aucune enseigne aperte,  
 N'ayant à nul sa face descouuerte.  
 Son Escuyer propre qui le seruoit,  
 Iuroit disant que son nom ne sçauoit.

Après cecy long temps ils ne marcherent  
 Que jusqu'aux murs de la ville approcherent.  
 D'aller plus loin la Damoiselle a peur :  
 Soudain Renaud luy fait reprendre cœur.  
 La porte est close, il s'enquiert à la garde  
 Pourquoi c'estoit que fermée on la garde :  
 Et luy fut dit que tout le peuple estoit,  
 Où le duel alheure s'apprestoit,  
 (A l'autre bout de la ville où la pree  
 Vnie & large au camp est preparée)  
 Entre Lurcain & un non-découvert,  
 Et que desia le combat est ouuert.

On leur ouurit pour leur donner entree,  
 Puis derriere eux la porte fut barree.  
 Renaud Dalinde en un logis laissa,  
 Et le desert de la ville passa.  
 Mais il luy dit qu'en feurté là sejourne  
 Jusques à tant que vers elle retourne,  
 Qui sera tost : puis court droit au combat  
 Où les guerriers en maint douteux debat  
 S'entre-mandoyent sur responce demande.  
 Ainsi Lurcain bransle en detresse grande  
 Contre Geneure : & là pour son honneur  
 L'autre soustient avec plus de faueur.

Six Cheualiers avec eux en la place  
 A pied marchoyent armez de leur cuirasse,  
 Quand & le Duc d'Albanie monté

D'un fort courfier de bon haras osté :  
 Il a le soïn & la charge honorable  
 De tout le camp, comme grand Comestable,  
 Le cœur joyeux, l'œil orgueilleux & fier  
 De voir Geneure en ce mortel dangier.  
 Renaud arriue, & par la foule passe :  
 Son fier Bayard s'ouure vne large place :  
 Qui voit venir son foudre tempesteux  
 En son chemin, n'est tardif ny boiteux.  
 Haut dessus luy Renaud vient comparoistre,  
 Tel que la fleur on le jugeoit bien estre  
 Des plus gaillards : & se plante alendroit  
 Là-où le Roy tous venans escoutoit :  
 Renaud luy dit, Ne permé pas, ô Sire,  
 Que plus auant ceste bataille tire :  
 Car de ces deux qui que mourir verras,  
 Sçaches qu'à tort mourir tu le lerras.  
 L'un pense auoir la raison, & s'abuse :  
 Ment & ne sçait que l'innocent accuse :  
 Le mesme abus qui jetta dans la mer  
 Son frere aimé, cestui-cy fait armer.  
 L'autre ne sçait s'au tort ou droit se donne,  
 Mais seulement d'une volenté bonne  
 Vient le hazard de la mort encourir  
 Pour ne laisser si grand beauté mourir.  
 La sauueté j'apporte à l'innocence,  
 Et la ruine à la fausse meschance :  
 Pour Dieu depar le combat de ces deux,  
 Puis entendras ce que dire te veux.

L'autorité d'un Cheualier si dine,  
 Comme Renaud en portoit bien la mine,  
 Emut le Roy : qui fit signe, approuuant  
 Que le combat ne passast plus auant.  
 Aux Roy, Barons & Cheualiers, ensemble  
 Au peuple espaix, qui pour l'ouïr s'assemble,  
 Le lasche tour Renaud a proclamé,  
 Que Polynés à Geneure a tramé.  
 Il s'offre apres par armes faire preuue

Qu'il dit le vray, & que rien n'en contreue.  
 Là Polynés appelé comparoist,  
 Mais son regard tout effaré paroist :  
 Si nia-il effrontément l'affaire.  
 Or, dit Renaud, la preuue t'en veu faire.  
 Tous deux armez trouuent tout prest le camp,  
 Si qu'il faut joindre au combat sur le champ.  
 O que le Prince & son peuple desire  
 Que du hazard Geneure lon retire !  
 Tous ont espoir que Dieu monst'ra comment  
 On l'a voulu honnir iniustement :  
 Et nul ne tient pour bien grande merueille,  
 Que Poynés telle fraude appareille,  
 Auare, fier, faux, meschant & cruel,  
 Car de tout temps on le tenoit pour tel.  
 Là Polynés avec face chagrine,  
 Le cœur tremblant sous blemiffante mine,  
 Au tiers signal met la lance en l'arrest :  
 De l'autre part Renaud qui n'est moins prest,  
 Mais plus ardent de finir celle feste,  
 A le passer d'outre-en-outre s'appreste  
 Avec sa lance : & fit ce qu'il pensa,  
 Car à my-fust dans le corps l'enfonça.  
 Tout embroché de sa grand' lance forte  
 A six pas loin de son destrier le porte :  
 Soudain Renaud dispos à pié se met :  
 Ains qu'il releue empoigne son armet :  
 Le luy defait : luy que le sang delaisse,  
 Requiert pardon humblement, & confesse,  
 Le Roy l'oyant & sa Court, son forfait,  
 Et sa traïson qui mal finir le fait.  
 Il n'acheua : car la voix & la vie  
 Fuit au milieu de son propos rauie.  
 Le Roy qui voit sa fille en sauueté  
 Et de sa vie & de sa chasteté,  
 Plus de soulas & de joye se donne,  
 Que si estant priué de sa couronne  
 Se la voyoit reſtablir promptement.

Parquoy Renaud honore vniquement :  
 Et quand il fut defarmé par la teste  
 Le recogneut, & luy fit grande fesse,  
 ( Car d'autres fois le bon Roy l'auoit veu )  
 Et loua Dieu, qui luy auoit pourueu  
 « D'vn tel secours. Malheureux est qui pense  
 « En mal-faisant deguifer son offense :  
 « Quand bien plongee en tenebres seroit,  
 « L'air la criroit, la terre en parleroit.  
 « Dieu fait souuent en retardant la peine,  
 « Que le peché le pecheur si bien meine,  
 « Que sans poursuite & sans s'en auiser  
 « Couppable vient luy-mesme s'accuser.  
 Faux Polynés tu prins ferme creance  
 D'enseuelir ta peine & ton offence,  
 Faisant mourir Dalinde qui sçauoit  
 Seule ton fait, & parler en pouuoit.  
 Or adioustant vne traifon derniere,  
 Plus desloyale encor que la premiere,  
 Ton grand mal-heur tu vins precipiter,  
 Que tu pouuois pour vn temps repiter,  
 Le repiter, voyre parauanture  
 Fuir le pris de celle forfaiture :  
 Mais ton meschef t'a fait plusloft courir,  
 Esperonné par toy-mesme à mourir.  
 T'a fait mourir : & perdre avec la vie  
 En mesme temps amis & seigneurie :  
 Voire l'honneur, sans lequel ny le bien  
 Ny l'amitié ny le viure n'est rien :  
 Auecques toy ton nom & ta memoire  
 Deuoient perir couuerts de la nuit noire,  
 Si ton patron ne monstroit, nul peché  
 Ne se sauuer tant puisse estre caché.

Le Cheualier qui pour l'honneur deffendre  
 De sa Geneure en son plus grand esclandre,  
 Gaillard estoit avec armes venu,  
 Pour voir le tout apar s'estoit tenu.  
 Le Roy courtois dire son nom le presse,

Jean de Baif.— 11

A tout le moins que regarder se laisse  
 A decouvert, pour guerdon recevoir  
 De son bon cœur, qu'à tous auoit fait voir.  
 L'armet il oste : & sa face fut veüe  
 A decouvert, tant chere & tant cogneuë,  
 Et leur parut que c'est Ariodant  
 Que par l'Escoce on auoit pleuré tant :  
 Ariodant, pour qui Geneure atteinte  
 De grand regret auoit fait tant de plainte,  
 Le pensant mort : que son frere exploré,  
 Le Roy, la Court, le peuple auoyent ploré.  
 Adoncques faux le message se monstre  
 Que le passant a fait de sa rencontre :  
 Si fut-il vray que du haut d'un rocher  
 Dedans la mer l'auoit veu trebuscher.  
 Mais comme fait vn que le despoir tire,  
 Qui quiert la mort & de loin la desire,  
 Et puis la hait, & la fuit par-apres,  
 (O facheux pas!) quand il s'en trouue pres.  
 Ariodant plongé dans la marine  
 Se repentit d'une mort tant indine,  
 Et comme il est hardy, vaillant & fort,  
 Se met à nage & regagne le bort :  
 Et se blasmant appelle grand' folie  
 Son fou desir d'abandonner la vie :  
 Puis s'achemine, & trampé qu'il estoit  
 Vient au logis qu'un hermite habitoit.  
 Là delibere en secret sur-attendre  
 Tant qu'en ce lieu nouvelle peust entendre,  
 Si son meschef à Geneure plaira,  
 Ou si plus triste & piteuse en sera.  
 Premier il sceut que de tristesse grande  
 Ne veut plus viure & le mourir demande,  
 Contraire effet à ce que par erreur  
 Croit auoir veu qui luy fait grand' douleur :  
 Depuis il sceut comme Lurcain son frere  
 Auoit blasmé Geneure enuers son pere,  
 Dont contre luy son courroux s'enflâma,

Plus ardamment que Geneure il n'ayma.  
Tant luy sembla cet acte detestable  
De cruauté par trop abominable.  
Bien que Lurcain, sinon en son egard  
Pour le vanger, ne tentaſt ce hazard.  
Après ſçachant que nul à la deffendre  
N'eſt comparu, qui l'oſaſt entreprendre  
Contre Lurcain, d'autant qu'il a renom  
D'eſtre tant ſage & discret & ſi bon  
Qu'il n'euſt voulu, s'il ne fuſt veritable,  
Se hazarder à mort ſi detestable:  
Ariodant penſe de s'oppoſer  
Contre Lurcain qui la vient accuſer.  
Ah, moy chetif! (dit-il) que ie ſouffriſſe  
Qu'ainſi par moy ma Princeſſe periſſe?  
Ma mort apres trop faſcheuſe ſeroit  
Si deuant moy ma Geneure mourroit.  
Elle eſt ma Dame & Deeſſe adoree:  
Ma vie n'eſt d'autre jour eſclairee:  
Pour elle faut ou à droit ou à tort  
Que j'entre au camp, & qu'y demeure mort.  
Pauray le tort? le tort me plaiſt deffendre:  
Et j'en mourray? la mort à gré veu prendre,  
Si ne ſçauoy que quand ie ſeray mort  
Si grand' beauté lon ira mettre à mort.  
Mais au mourir vn poinct me reconforte,  
Son Polynés, qui tant d'amour luy porte,  
Deuant ſes yeux elle a deſia peu voir  
Pour ſon ſecours nullement s'eſmouoir.  
Et moy à qui elle a fait telle offence,  
Me verra mort & pour ſa deliurance.  
Du frere mien encor me vengeray  
Qui meut ce mal: dueil ſur dueil luy ſeray  
Luy faiſant voir vn exploit deplorable  
De ſa ſanglante entrepriſe execrable,  
Cuidant vanger vn ſien frere germain  
L'auoir en ſin mis à mort de ſa main.  
Ayant conclu ſur entrepriſe telle,

Nouveau harnois & monture nouvelle  
 Va reconurer : de noir il s'est couuert :  
 Porte escu noir, bordé de jaune & vert.  
 Vn Escuyer estrange d'auanture  
 Se rencontra, le prend & s'en assure :  
 Et descognu comme ay desia conté,  
 Contre son frere au camp s'est présenté.  
 Renaud suruiet, & vange l'innocence :  
 D'Ariodant on fait recognoissance :  
 Et moins joyeux le Roy n'en a esté,  
 Que quand on mit sa fille à sauueté.  
 Pense apar soy qu'on ne sçauroit où prendre  
 Amant plus vray : qui prompt à la deffendre,  
 Croyant auoir tant d'outrage souffert,  
 Contre son frere au combat s'est offert.  
 Or tant pressé de sa volonté mesme,  
 Que par sa Court, outre cela qu'il l'aime,  
 Et par Renaud qui l'en requiert sur tous,  
 Le fait son gendre & de sa fille espoux.  
 Polynés mort la Duché d'Albanie  
 Retourne au Roy à son domaine vnie :  
 A meilleur temps n'y pouuoit retourner,  
 Car à sa fille en dot la va donner.  
 Renaud obtient pour Dalinde sa grace,  
 Qui de ce monde estant & soule & lasse  
 Delibera s'en oster, & fit vœu  
 L'abandonnant se donner toute à Dieu.  
 Soudainement hors d'Escoce partie  
 Nomain recluse en la basse Dacie  
 Alla se rendre, où elle vse ses jours  
 Plourant l'erreur de ses jeunes amours.

FIN.

## F L E U R D E P I N E .

A M O N S I E V R D E M A I N -  
T E N O N , C H E V A L I E R

D E L ' O R D R E D U R O Y ,  
Grand Marchal des logis.

A T O N A M I qui tes dons fauorise,  
Muse, conton l'amoureuse entreprise  
De Richardet frere de Bradamant :  
Mais commençon à l'amoureux tourment  
De Fleurdepine, & la folle pointure  
Qu'elle receut par estrange auanture  
Sous faux-semblant, quand elle rencontra  
En habit masle vn bel œil qui l'outra.

De Montauban la guerriere vaillante  
Seulete vn jour par le país errante  
Se va trouuer enuoloppé alentour  
D'ost Sarraçin : là se fit vn estour  
Cruel fur elle : & de malle fortune  
Deffus le chef n'ayant armure aucune,  
Y fut blessée : & non sans se vanger  
Se demesla de ce hurt estrangeur :  
Mais pour guerir la vierge fut contrainte  
De se coupper sa cheuelure sainte,  
Qu'elle apendit d'vn haut Pin, au milieu  
De la forest, la vouant à son Dieu.  
Depuis tousiours, jusqu'à la reuenuë  
De son beau poil, alécart s'est tenuë,  
A trauers boys broffant deçà delà,

Jusques à tant qu'une fois elle alla  
 Se reposer, lasse de longue peine,  
 A la frescheur d'une ombreuse fontaine.  
 De son destrier à bas elle descend :  
 Son chef desarme : & gagner se laissant  
 Au doux sommeil, sur la terre couverte  
 Du mol tapis de l'herbe druë & verte.  
 Se va coucher : & ses yeux desia clos  
 Estoyent voylez d'un sommcilleux repos :  
 Quand Fleurdepine allant à l'assemblee  
 Passe par là : & la voit toute armee  
 Fors le visage : & pense fermement  
 Un Cheualier dans cet accoustrement.  
 Tost qu'elle vit, en cette face belle  
 De Damoyseau, grace de Damoyfelle,  
 La voy-la prise : & soudain par les yeux  
 Amour luy lance un desir furieux :  
 Or luy tardant que tant elle sommeille,  
 Le cœur en feu de ces doux mots l'éueille :  
 Beau Cheualier, cependant que tirant  
 Un profond somme icy vas respirant,  
 Ne creins-tu point qu'un passant ne t'emmeine  
 Ceste monture, & ne te laisse en peine  
 Dans ce desert à pied, à la mercy  
 Des bandoliers qui trauerfent par cy ?  
 Reueille toy, debout, & pren la bride  
 De ton destrier, & me suiuant pour guide,  
 Si ie le vus, monte sur ton cheual :  
 Vien à la chasse avec moy dans ce val.  
 D'Emon la fille à l'honneste demande  
 Prompte s'esueille, & se met de la bande :  
 Suit l'Espagnole, & sans se deceler  
 En deuissant la fait chaude brusler  
 De plus en plus : & d'amour enflamee  
 La fait vouloir en ay-mant d'estre aymee :  
 Car le desir est desia si ardant  
 Qu'il va l'honneur & la honte perdant.  
 Plus ne luy plaist l'entreprise premiere

*De quester beste : elle met en arriere  
Et chasse & chiens & toiles & veneurs :  
Meute & relais elle laisse aux piqueurs.  
Vne autre queste, vne chasse nouvelle  
D'amour veneur luy entre en la ceruelle :  
Les piqueurs, sont les penfers : les clabauds,  
Sont les soupirs de son cœur prompts & chauds :  
L'œil, le limier : & la beste eslancee  
Qui court au fort de sa vague pensee,  
C'est la beauté : la prise qu'elle attend,  
Est de jouir de ce qui luy plaiſt tant.  
Se trouuant donc en vn lieu solitaire  
Loin de la chasse, & ne pouuant plus taire  
Le chaud desir qui luy bouſt dans le cœur,  
Se resolut à descourir l'ardeur  
De son amour, & chercher sans rien feindre  
Tous les moyens jouissant de l'esteindre :  
Avec regards d'yeux tous estincellans  
D'amoureux feu, par des soupirs bruslans,  
Par gestes pleins de folie & de rage,  
Decele vne ame esperduë mal-sage.  
Pallist, rougist, tremble, souppire, & tant  
Se hazarda qu'un baiser elle prend :  
Non un baiser que la fille à son pere,  
Ou que la sœur donneroit à son frere,  
Mais un baiser un des plus chaleureux  
Que tireroit un vray cœur amoureux.  
Par ce baiser commença Bradamante  
De voir l'abus de la peu fine amante,  
Qui la prenant pour autre que n'estoit  
Trop vainement son amour souhettoit :  
Mais il vaut mieux (en soy-mesme elle pense)  
Rompre du tout ceste folle creance,  
Me decourant femelle de valeur,  
Que de sembler homme de lasche cœur.  
Aussi seroit-ce vne lascheté grande  
A Cheualier d'auoir à sa commande  
Si belle Dame, apres si doux baiser.*

Et ne sçauoir de si belle offre vsfer.  
 Pour ce luy dit, comment elle estoit fille  
 Nee en Afrique en la ville d'Arville  
 Dessus la mer : qu'ensuiuant la valeur  
 D'vne Hippolite ou Camille au grand cœur,  
 Pour acquerir le renom de prouesse,  
 Elle exerça dès sa tendre jeunesse  
 Le masle fait des armes aux tournoys,  
 Acoustumant la lance & le pauoys.  
 Et que depuis en son âge plus forte,  
 Cuirasse au dos, armet en teste porte :  
 En temps de paix auantures querant,  
 En temps de guerre aux batailles courant.

Mais pour cela d'vne seule estincelle  
 Ne s'amoindrist le grand feu de la belle  
 Pleine d'amour : peu luy vaut tel entrait,  
 Trop est auant de Cupidon le trait.  
 Pour cela n'est moins belle celle face,  
 Pour cela n'est moins belle celle grace,  
 Pour cela n'est moins beau le doux regard  
 Qui ont nauré son cœur de part en part.

Car la voyant en l'habit qu'elle porte,  
 Ne peut garder que desir ne l'emporte  
 Hors de raison, qui par le faux-sembant  
 Toute se perd hors de l'ame s'emblant.  
 Rien ne luy sert de songer apar elle,  
 Comme il est vray, que c'est vne femelle :  
 Mais d'autant plus que vain est son desir,  
 Plus à son mal elle prend de plaisir.

Se deut, se plaint, crie, souffire, pleure :  
 Tantost benit, & tantost maudist l'heure  
 Que rencontra l'obiet de son malheur :  
 Puis en ces mots degorge sa douleur :

Quelle douleur fut jamais si cruelle,  
 Que ceste-cy, qui mon esprit martelle,  
 Ne soit plus grieve? Amour, puis que mon heur  
 Et mon repos t'estoit à contrecœur,  
 Tu me deuois trauailler d'vn martyre

*Acoustumé, que ton arc commun tire,*  
*Sans dessus moy la nature forcer*  
*Pour mon tourment de despoir renforcer.*  
*Mon desir fuit la façon naturelle :*  
*On ne voit pas que femelle à femelle*  
*Les animaux s'entrescent l'amour :*  
*Les doux oyseaux qui nichent dans la tour,*  
*Le bestial qui l'herbage pasture,*  
*Et les poissons ployans sous la nature,*  
*Femelle au masle apariez, se vont*  
*Entrechercher, & leur enjance font :*  
*Et folle moy femelle malheureuse,*  
*D'une femelle, hélas ! suis amoureuse.*  
*Toute autre amour, soit ou bon ou meschant,*  
*A quelque but son mal va relaschant.*  
*Le mien me tient hors de toute esperance*  
*De recueillir le fruit de jouissance.*  
*Pasifacé peruerse trouua beau*  
*Au temps jadis dedans Crete vn Toreau :*  
*Villainement elle fut amoureuse,*  
*Mais en cela plus que moy fut heureuse :*  
*Elle femelle vn masle desira,*  
*Et son amy par finesse attira*  
*Pour en jouir sous vne feinte vache,*  
*Où non en vain furieuse se cache.*  
*Reuole avec son pennage ciré*  
*L'ouurier Dedale : à mon cœur martyré*  
*Que fera-t'il ? pourra-t'il de femelle*  
*Par son bel art me faire masle ou elle ?*  
*Si ie pouuoy (mais hélas ! ie ne puis)*  
*Faudroit tuer ceste flamme où ie suis.*  
*Ainsi se plaint l'amante Fleurdepine,*  
*En larmes fond, se frappe la poitrine,*  
*Rompst ses cheueux. Bradamant de pitié*  
*Tasche l'oster de si folle amitié.*  
*Reuien à toy, reuien à toy, dit elle,*  
*Chasse de toy ceste chaleur nouuelle*  
*Qui est si folle, & hors de tout moyen*

*Et de conseil : si ne t'abuses bien,  
 Si n'es du tout de sens abandonnee,  
 Tu conois bien & vois qui tu es nee,  
 Et qui ie suis : ne corrom point les loix  
 De la nature : aime ce que tu dois  
 Estant femelle : & pense qu'esperance  
 Joint & soustient l'amoureuse alliance :  
 En ce que fais l'esperance te faut :  
 « Espoir est vain où nature defaut.  
 Sont mots perdus : car elle qui desire  
 Non reconfort, mais secours, se martyre  
 De plus en plus. Dans l'Ocean le jour  
 S'alloit plonger : & la nuit à son tour  
 Venant au ciel, à faire la retraite  
 Les conuoit : alheure la pauurette  
 Pri' Bradamant pour sa peine allegger  
 De s'en venir avec elle loger.  
 Ce qu'elle fit : & là fut recueillie  
 De Fleurdepine en toute courtoisie :  
 Qui la vestant de feminin habit,  
 Pour damoiselle à tous la decourit,  
 Tant pour n'auoir trouué nulle allegence  
 La regardant en virile apparence,  
 Que pour oster toute l'occasion  
 De mal penser de son affection :  
 Et ce faisant (mais c'est en vain) essaye  
 De refermer la douloureuse playe,  
 Qu'elle reçut du masle accoustrement,  
 Par luy reuoir feminin vestement.  
 Toute la nuit elles couchent ensemble,  
 Mais le repos des deux ne se resembie.  
 L'une dormoit : de l'autre gemissant  
 De plus en plus le mal va s'aigrissant :  
 Le lit luy est vn dur champ de bataille :  
 Son cœur bouillonne, & son esprit trauaille :  
 Et si par fois vn sommeil ennuyeux  
 D'vn voile noir ferme ses tristes yeux,  
 Il dure peu, voire ce peu qu'il dure*

*Est plein de songe & de mensonge pure,  
Dont le semblant à ses desirs reuient:  
Sa Bradamant de femme homme deuient.*

*Comme vn feureux (dont la gorge est bruslee  
D'ardante soif) quand sa vuë est voilee  
D'vn lent sommeil, en dormant ramentoit  
L'eau qu'il desire : ainsi se presentoit  
A Fleurdepine en songe sa pensee  
Comme auenuë : & tout soudain laissee  
Du somme & songe, elle allonge la main,  
Et tastant bien, trouue le songe vain.  
Combien de vœux & combien de prieres  
Fait à Mahon, qui ne luy vallent guieres,  
En souhaittant que Bradamant il fist  
Homme parfait qui son aise parfist.*

*En tels souhaits aussi vains que fumeë,  
Pleins de douleur, la nuit fut consumee:  
Mais quand le jour le monde eut decouvert  
De sa clairté, Fleurdepine qui perd  
Ce qu'elle aimoit, augmente sa tristesse:  
Car Bradamant de la griëue detresse  
Qui l'empreffoit, cherchant se depettrer,  
Prent tost congé : l'autre fait accouter  
D'vn harnois d'or vn beau ginet d'Espagne  
Qu'elle luy donne : & promte l'accompagne  
Dehors la ville où l'adieu s'entredit.*

*En son chasteau dolente se rendit  
La pauvre amante : & Bradamant en joye,  
De sa maison tire la droite voye:  
Et pique tant que de jour arriua  
A Montauban : là où elle trouua  
Sa mere triste & ses freres en peine  
Pour son absence : où le dueil qui se meine  
Se tourne en feste à ce joyeux retour.*

*Freres & mere elle a tout-alentour  
A la fester, qui en joyeuses larmes  
A qui plustost, la deuestent des armes.  
L'armët osté tous furent étonnez*

De ne trouver ses cheveux cordonnez,  
 Qui longs fouloyent, trouffez dessus le feste  
 De son beau chef, luy enceindre la teste:  
 Et si restoyent émerueillez de voir  
 Tout autre habit que ne fouloit avoir.

Or Bradamant conte son auanture  
 De point en point, & premier sa blessure:  
 Apres comment son poil elle tondit,  
 Et comme errant vn tems elle attendit  
 Qu'il luy reuint: la chasse & la rencontre  
 De Fleurdepine: & l'amour qu'ell' luy montre,  
 Amour bien folle: & comme elle logea  
 Dans son chasteau, & comme en delogea.

Là Richardet, fils d'Emon, jeune frere  
 De Bradamant, l'oyant dire s'altere  
 De prompt ardeur, luy qui auparauant  
 Auoit pu voir l'Espagnole souuant  
 En maint endroit, & d'Espagne & de France,  
 Non sans goster quelque gaye plaisance  
 Dedans le cœur d'vn amour chatouilleux  
 Qu'elle dardoit du regard de ses yeux:  
 Mais n'auoit pas laissé prendre racine  
 A ce desir, craignant d'auoir l'esfine  
 « Et non la fleur: car sans jouir aimer  
 « Est sans espoir de recueillir, semer.

Or quand il vit occasion si belle,  
 L'ancien feu soudain se renouuelle,  
 Qui l'auisa (quand souuent pour sa sœur  
 On l'auoit pris) que l'accés seroit sœur  
 Vers Fleurdepine: & quoy que fust ruzée,  
 Qu'elle seroit aisément abusée,  
 Quand le verroit au mesme accoustrement  
 Qu'elle auoit veu sa belle Bradamant.  
 Il se resoult, soit qu'il vienne ou qu'il faille  
 A son dessein: & dit qu'il faut qu'il aille:  
 Ne s'en decouure à nul autre, & ne prend  
 Conseil d'vn autre en ce qu'il entreprend  
 Va s'accoustrer, & des mesmes armures

Qu'auoit sa sœur, & des mesmes vestures :  
 Prend son cheual, s'achemine la nuit :  
 Autre sinon Amour, ne le conduit.  
 S'en va trouuer la belle Fleurdepine  
 Dans son chasteau, deuant que la marine  
 Eust dans son fons le Soleil retiré.  
 Heureux celuy qui de luy desiré,  
 Peut le premier à la Princeffe belle,  
 Venir porter la joyeuse nouuelle,  
 Esperant bien pour message si bon  
 Gagner sa grace & rapporter vn don.

Tous le prenoyent pour sa sœur, tant de face  
 Luy ressembloit, & d'habits & de grace :  
 Soudain apres Fleurdepine au deuant  
 De luy s'en vient, & va le receuant  
 Le bien-veigner avec tant de careffe,  
 Si gay visage & si grand' allegresse,  
 Que plus ne peut : luy jette ses beaux bras  
 Autour du col : temoigne le foulas  
 Qui tendrement dedans le cœur la touche :  
 L'etrint, le serre & luy presse la bouche  
 D'vn long baiser. Dieu sçait si le cœur chaud  
 A Richardét d'aïse & d'amour trefaut.  
 Luy prend la main, en sa chambre le meine,  
 Ne veut souffrir qu'autre prenne la peine  
 Le defarmer, & si fait promptement  
 Luy apporter vn riche habillement.  
 Et tout ainsi que s'il fust vne fille  
 De feminin accoustrement l'habille,  
 D'vn rezeul d'or luy courant les cheueux.

Le fils d'Emon modestement ses yeux  
 Et baisse & tourne : & curieux agence  
 Son mol regard, sa marche & contenance  
 Et son parler, de si fine façon  
 Que nul n'en prend aucun mauuais soupçon.  
 Puis vont sortir dans vne salle grande  
 Où de seigneurs & dames vne bande  
 Les attendoit, qui avec grand honneur

*Les recueillit. Là quelque homme de cœur  
Gaillard & gay trompé de la semblance  
De Bradamant, d'yeux amoureux élance  
Regards lascifs, & dedans son esprit,  
Richard qui fait bonne mine, s'en rit.*

*La nuit ayant ses tenebres jettees  
Par l'air obscur, quand les tables ostees  
Eurent fait place au bal qui peu dura,  
Lors Fleurdepine ardente n'endura  
Que Richardet luy declarast l'auance  
De son retour : mais elle le deuance  
Et le conuie à coucher celle nuit  
Auecques elle, & dans vn mesme lit.*

*Quand d'avec eux se furent retirees  
Dames d'honneur & filles bien parees :  
Et les seruans & seruantes dehors  
Furent sortis de celle chambre : alors  
Au jour que font les flambeaux, toutes nues  
Dedans vn lit se trouuant deuestuës,  
En vn cotté la fausse Bradamant,  
De l'autre part Fleurdepine : Vrayment  
(Dit Richardet fretillant de grand' joye)  
Vous ne pensiez quand ie me mis en voye  
Pour m'en aller, Madame, mon retour  
Estre si pres : Je jure vostre amour,  
Qui m'est plus cher que n'est ma propre vie,  
Je ne feindray de ma prompte partie  
L'occasion, & le motif heureux  
De mon retour des plus auantureux.*

*Si j'eusse peu faisant cy demourance  
A vostre mal donner quelque allegeance,  
Si j'eusse peu vostre ardeur secourir,  
Peusse voulu viure serue & mourir  
Auecques vous, sans que ie poursuyuisse  
Vn plus grand heur que vous faire seruice :  
Mais vous voyant de m'auoir empirer,  
Ne pouuant mieux, conclu me retirer.*

*Or m'en allant, m'écartay d'auenture*

*Au plus espais de la forest obscure  
 Loin du chemin : où d'une dame j'oy  
 Sonner vn cry plein de piteux effroy,  
 Criant à l'aide. Accourant là j'aüise  
 Vn Faune fier, qui d'aguet auoit prise  
 La damoiselle, ainsi que dedans l'eau  
 Elle nageoit au plus clair du ruisseau,  
 Les membres nuds : Et le mechant sauuage  
 Afriandé à l'inhumain carnage,  
 L'alloit cruel viue & cruë manger,  
 Quand suruenant ce monstre bocager  
 (Ne pouuant mieux) d'outré en outré ie perce  
 De mon estoc. Il chet à la renuerse :  
 Lache sa prise : & la belle d'vn saut  
 Se relança dans le fons le plus haut  
 De la riuere : & tremblante s'arreste,  
 Monstrant sur l'eau tout le sein & la teste :  
 Et quand elle eut recueilly ses esprits  
 Me dit ainsi : Vrayment vous n'aurez pris  
 En vain le soin de me sauuer la vie :  
 Dittes dequoy vous auez plus d'enuie,  
 Ie le feray. Moy Nymphe que ie suis  
 Vivant dans l'eau maint miracle ie puis :  
 Mes charmes forts la Lune font descendre,  
 Le feu ie fay comme la glace prendre,  
 Ie fay trembler la terre s'il me plaist,  
 La mer grondant, si ie parle, se taisst.*

*Quand l'entendy son offre, & moy bien aise :  
 Et ne l'ay point requise qu'il luy plaïse  
 Me faire auoir plus de bien & d'honneur  
 Ou de vertu : que reuinse vainqueur  
 De tous combats : seulement luy demande,  
 Qui m'est bien plus, que de sa vertu grande  
 Par tel moyen qu'elle sçaura choisir,  
 Soit accomply vostre amoureux desir.  
 Ie n'en si tost ma demande acheuee  
 Que la voy-la plongee & releuee :  
 Et sans me dire autre chose, foudain*

*Puisant de l'eau dans le creux de sa main,  
 Et l'enchantant me la jette à la face.  
 Je la senty, ensemble l'efficace :  
 Ne sçay comment ie change : ie le voy :  
 Je le sen bien, & si ie ne le croy :  
 Transmué suis en masle de femelle :  
 Et comme lors que j'estoy damoiselle  
 Suis toujours vostre : & nouueau Damoiseau  
 Ne suis pouffé d'autre desir nouueau.  
 Lors ie vouloy vous rendre obeïffance,  
 Encor le veux-ie : employez ma puissance :  
 Commandez moy : ne pouuant ie vous suis  
 Tout dedié, mais plus quand ie le puis.*

*Quand Richardet eut acheué de dire,  
 Comme il auient à celuy qui desire  
 Long tems vn bien : & ne pouuant l'auoir  
 Entre à la fin du tout en desespoir :  
 Mais s'il échet qu'apres il se presente,  
 Et qu'il luy vienne, encores qu'il le sente,  
 Le voye & touche, à soy-mesme ne croit :  
 Son heur ainsi Fleurdepine mécroit.  
 Pense dormir, & dormant qu'elle songe,  
 Et que tout tant qu'elle taste est mensonge.  
 O Dieu, si c'est vn songe mensonger,  
 Fay moy (dit-elle) à tout jamais songer.*

*Ny des tabours, ny le son des trompettes  
 Aux chauds combats des gayes amourettes  
 De ces amans, le signal ne donna :  
 Mais ce tournoy Cupidon ordonna.  
 Baifers mignards, & lasciuës ceillades.  
 Enlaffements, morsures, accollades.  
 C'estoyent les coups de ces deux champions :  
 Et si le lit fut plein de passions  
 Et de souspirs & de grieuës complaints  
 La nuit dauant, lors de joyes non feintes  
 Il fut témoin : de mille beaux desirs  
 Là renaißoyent mille amoureux plaisirs.*

COMPLAINTE DE  
LA ROYNE MARIE.

—  
AV SEIGNEVR SIMON

NICOLAS.

Voy, NICOLAS, d'une Royne les plains  
Faits à la chaude : & qui lors n'etoient feints :  
Mais il n'est point de si ferme douleur  
Qui par le tems ne s'arrache d'un cœur.  
POVR Dieu cessez : n'essayez par raison  
Au mal que j'ay d'apporter guerison :  
Je vous sçay gré de vostre bon vouloir,  
Mais ie ne puis laisser à me douloir.  
Or ie vous pry ne plus vous trauailler  
Me desirant aider ou conseiller :  
Mon mal est tel, que plus on tafchera  
De l'allegier, plus se rengregera.  
Las! ie le sçay, les pleurs ne peuvent rien  
Enuers la mort qui m'a rauy mon bien :  
On ne peut plus la vie racheter  
Puis qu'il luy plaist vne fois nous l'oster.  
Mais n'esperant que mon Roy qu'ay perdu  
Me soit jamais en ce monde rendu,  
Je luy donray, ne pouuant faire moins,  
Mes pleurs qui sont de ma douleur témoins :  
De ma douleur & de l'entiere amour  
Qui dedans moy font eternal sejour :  
Et les regrets qu'en mourant m'a laisse,  
Par moy seront cherement caresse.  
Jean de Baif. — II.

*Tel est l'amour, tel le dueil, & l'amant  
 N'est guiere plaint qu'on aime froidement :  
 Celuy aussi n'est guiere atteint au cœur  
 Qui peut borner à son gré sa douleur.*

*Le feu bruslant ne peut estre couuert  
 En lieu si clos, qu'il ne soit découuert :  
 On ne pourroit empescher que tousiours  
 Du fleuve enflé la grand' eau n'ait son cours.*

*Le feu caché s'accusant de son bruit,  
 Ou fait fumee, ou sa flamme reluit :  
 Le fleuve gros se fait voye à trauers  
 Vne grand' digue, & la jette à l'enuers.*

*Le dueil aussi dans ma poitrine enclos,  
 Ne se tiendra qu'il ne sorte à sanglos :  
 Et par mes yeux deux chauds fleuves de pleurs  
 Courront tousiours degorgeant mes douleurs.*

*Qui-que soyeꝝ vostre conseil n'ay pris.  
 O trop heureux, ó non encore après  
 Aux hurts cruels de fortune, celuy  
 Qui donne loy aux tristesses d'autruy !*

*Celuy redouble & mon mal & mon dueil,  
 Plus que deuant ouure aux larmes mon œil,  
 Ouure aux soupirs la porte de mon cœur,  
 Ouure ma bouche à pleindre ma langueur.*

*Et qui pourroit me blasmer qu'à grand tort  
 De regretter mon Roy, mon mary mort ?  
 Si ie faisois autrement, à bon droit  
 D'impicté mon ame on reprendroit.*

*Dieu n'y est point (ce pense-je) offensé :  
 Car ce mal-heur par luy m'est dispensé :  
 En ce mechef sa justice me met,  
 Et sa bonté le douloir me permet.*

*De fait ou dit ie ne veux attenter  
 Contre son vucil, mais ie veu lamenter.  
 Que peut-on moins ? souffreꝝ qu'en liberté  
 Le mal-heureux pleigne sa malheurté.*

*Au moins peuffé-je à l'aise soupirer,  
 Peuffé-je au moins de l'estomac tirer*

*En ma dolente & sanglotante voix,  
 Tous les ennuis qu'ay reçus à la fois.  
 Je le voudroy, pour vous faire apparoir  
 L'occasion que j'ay de me douloir:  
 Mais le grand dueil qui tout à coup s'emue  
 Romt mon propos, & rien sortir ne peut.  
 Venez, voyez, oyez, mes pleurs & pleins,  
 Et les voyans, croyez qu'ils ne sont feins,  
 Reconoissez le gast de ma douleur,  
 Les yeux battus, cette palle couleur.  
 Dieu m'auoit fait quelque don de beauté,  
 Mais aujourdhuy le soin m'en est osté,  
 Ayant perdu mon seigneur & mon Roy,  
 Pour lequel seul l'auoir ie desiroy.  
 Las, j'en suis venue! O veues, si de vous  
 Aucunes ont tant aimé leurs époux  
 Lors qu'ils viuoyent, que mesme apres la mort  
 Les ont aimez, fuyant tout reconfort.  
 S'aucunes ont entre l'esperoir de mieux  
 Veues senty le depart enuieux  
 Ainsi que moy, au beau de leur Printems  
 Lors qu'ils auoyent leurs desirs plus contens.  
 Venez me voir, nos tristesses joignons,  
 En dueil commun nos fortunes pleignons,  
 Remplissons l'air des soupirs de nos coeurs,  
 Faisons couler vn fleuue de nos pleurs.  
 Mais entre vous, puis qu'il plaisoit à Dieu  
 Durant mon heur qu'eusse le premier lieu,  
 C'est bien raison qu'encores aujourdhuy  
 Me soit quitté le premier de l'ennuy.  
 O mon doux Roy, seul amy, cher époux,  
 Pour qui dauant le viure me fut doux,  
 Maintenant m'est plus que la mort amer,  
 Perdant l'amy que seul voulois aimer!  
 Tu m'es rauy, la mort t'a deuancé  
 A peine ayant ton Printems commencé:  
 Tu m'es rauy, ravis font avec toy  
 Tous les espoirs, las, que ie projettoy!*

*Tu m'as laissée, & rien apres ta mort  
 Ne m'est resté qu'un piteux deconfort!  
 Rien que de toy le triste souvenir,  
 Que ie te jure à jamais retenir.  
 Plustost ira toute chose au rebours,  
 Les jours, les nuits: les nuits seront les jours  
 Que ie t'oublie, & que ce vieil faucheur  
 Qui finit tout, finisse ma langueur.  
 Mais comme on voit que les petits ruisseaux  
 Plus vont auant plus accroissent leurs eaux:  
 Aussi mon dueil plus auant il ira  
 Ferme & constant, moins il affoiblira.  
 Or si du tems j'espere quelque bien,  
 Non, ce n'est pas qu'il me donne moyen  
 De t'oublier, ne qu'il puisse guerir  
 Mon cœur dolent, sans me faire mourir.  
 Ce sera lors que ce long medecin  
 M'approchera de mon heureuse fin,  
 En me faisant quelque jour conceucir  
 L'esperoir certain de bien-tost te reuoir.  
 O ame heureuse, ô si là haut d'icy  
 Jusques à vous monte quelque soucy,  
 Pren bien à gré ces pleurs & vrais ennuis,  
 Le seul present que donner ie te puis.*

---

A MADAMOISELLE  
VICTOIRE.

*Si de son fils Venus étoit en queste,  
 Je lui criroy: Mere d'amour arreste:  
 Je t'en diray la nouvelle bien seure.  
 Ou dans mon cœur trouueras sa demeure,*

*Ou dans le sein de la belle Victoire.  
VICTOIRE donc, ô des Graces la gloire  
Et des Amours, quand à vous ie dedie  
Amour fuitif, la raison ie n'oublie.*

*CONTRE son fils vn jour Venus la belle  
Se courrouça: s'enfuit d'avecques elle,  
Et tout dépit vagabond se pourmeine  
Seulet, sans garde, où son plaisir le meine.  
Elle durant le feu de sa colere  
N'en faisoit cas, apres comme sa mere  
Le regretta d'vn doux desir atteinte,  
Qui de chercher son cher fils l'a contreinte.*

*Elle courant de village en village  
Alla chercher son petit Dieu volage,  
Quelque chemin que Venus puisse prendre  
Rien de certain elle n'en peut entendre.*

*A la parfin, non du tout refroidie  
De son courroux, à voix haute elle crie:*

*Qui me dira de mon fuy-art nouvelle  
(C'est Cupidon que mon fuy-art j'appelle)  
Il receura de Venus pour sa peine,  
Non vn baiser seulement s'il l'ameine,  
Mais plus encor qu'vn baiser amiable.*

*Ce garçonnet est bien fort remarquable:  
Tu le pourras entre vingt reconoistre.  
Il n'est point blanc: son teint tu verras estre  
Comme de feu: ses yeux comme chandelles  
Brillent autour d'ardentes estincelles:  
D'autant qu'il ha la parolle benine,  
Dedans son cœur sa pensée est maline.  
Il dit de l'vn lors que de l'autre il pense:  
Ce n'est que miel le parler qu'il auance:  
Son cœur est fiel: il est impitoyable,  
Fier, dedaigneux, abuseur, variable,  
Menteur, trompeur: qui lors qu'il jouë, brasse  
Ses cruautéz: sa teste est friçotee  
De beaux cheveux: sa face est effrontee.  
Il ha les mains petites, & ne laisse*

*D'en fraper loin quelque part qu'il s'adresse :  
 Témoin sera que bien loin il en tire  
 Le Roy Pluton, qui d'Enfer ha l'Empire.  
 Son cors est nu, mais son ame vestuë  
 De traïsons & fraude, n'est pas nuë.  
 Comme vn oiseau il vole ayant des aïfles  
 De cœur en cœur des masles & femelles :  
 Son arc petit, & petite est sa fleche,  
 Dessus l'arc preste à faire tousiours breche :  
 L'arc est petit, mais il ha grand' portee,  
 Car jusqu'au ciel la fleche en est portee :  
 Sa trouffe d'or il a dessus l'aïffelle,  
 Et dedans est mainte fleche cruelle,  
 Dont bien souuent il me blesse moy-mesme.  
 Tout tout est plein d'vn' amertume extreme :  
 Mais par sur tout vne torche qu'il porte,  
 Qui est petite, & de sa flamme forte  
 Ard le Soleil. Si tu peux me le prendre,  
 Vien sans mercy garroté me le rendre :  
 Et si tu vois que de larmes il vse,  
 Garde toy bien, garde qu'il ne t'abuse :  
 Et s'il te rit, amene & ne le laisse :  
 Si te voulant baiser il te caresse,  
 Son baiser est dangereux, ne l'attouche,  
 C'est tout venim, ses leures & sa bouche :  
 Et s'il te veut toutes ses armes rendre,  
 Te les tendant, garde bien de les prendre,  
 N'y touche point : qui les touche il s'alume  
 D'vn feu cruel, qui sans pitié consume.*

FIN DV CINQVIEME LIVRE  
 DES POEMES.



LE SIXIEME LIVRE  
DES POEMES

---

HYMNE DE VENUS

---

A MADAMOISELLE  
DE CHATEAUVNEUF.

*NOBLE Sang de Rieux, Si mes vers ne dedaignes,  
Nymphé, si ta beauté par les Graces compagnes  
Est digne d'un grand Dieu meriter le haut cœur,  
A cét Hymne chanté preste quelque faueur.*

*MUSE, di-moy les faits de Venus bien-dorce,  
La Deesse mignarde en Cypre venerée,  
Qui pousse un doux desir dans les Dieux immortels,  
Et domte des humains tous les peuples mortels,  
Et les oyseaux volans, & toute sauuagine  
Qu'en grand nombre nourrit la terre & la marine.*

*Tout sent l'aigre soucy de la douce Venus,  
 Trois cœurs tant seulement se sont toujours tenus  
 En franche liberté, qu'elle ne peut seduire,  
 Ny par ses mols attraits à lascivité duire.  
 Le premier c'est le cœur de Minerve aux yeux vers,  
 Fille de Jupiter qui regît l'univers:  
 Car les faits de Venus onc ne luy sceurent plaire,  
 Mais bien l'œuvre de Mars, l'exercice ordinaire  
 Qui plait à la guerriere : alarmes & combas,  
 Escarmouches, assauts, ce sont tous ses esbas.  
 Elle premierement se furnommant ouriere  
 Aux hommes susterrains enseigna la maniere  
 De façonner le bois, & de barrer d'erein  
 Les chars & chariots charpentez de leur main :  
 C'est elle qui apprend aux pucelles tendrettes,  
 Tout le temps qu'elles sont closes en leurs chambrettes,  
 Mille gentils labeurs, mettant l'honesteté  
 Dans leur chaste pensée, ostant l'oisiveté.*

*Jamais aussi Venus la riarde Princeesse  
 Ne domte en amitié Diane chasseresse,  
 Par ce qu'elle aime l'arc dont elle fait broncher  
 Les bestes qu'elle va aux montagnes chercher.  
 Elle aime aussi la danse, & les gayes hulees  
 Qui resonent bien loin dans les creuses valees.  
 Et le bocage ombreux, & la belle cité  
 Des hommes bien-vivans où regne l'Equité.*

*Le doux fait de Venus aussi n'est agreable  
 A la vierge Vesta, la jille venerable  
 Enee de Saturne : & par vouloir expres  
 De ce grand Jupiter, puis-nee par apres  
 Neptune & Apollon tous deux amoureux d'elle  
 Voulurent l'epouser, mais jamais la Pucelle  
 N'y voulut consentir, ains niant fermement  
 Aplat les refusa, & fit un grand serment  
 (Qu'apres elle accomplit) en touchant à la teste  
 Du pere Jupiter qui brandit la tempeste,  
 Qu'à la chaste Deesse à perpetuité  
 Demeureroit l'honneur de sa virginité.*

*Le pere Iupiter en lieu de mariage  
Luy donne vn beau present & fait cet auantage,  
Qu'elle se placeroit des maisons au milieu  
Choiffant le plus gras & le plus digne lieu :  
Qu'en tous Temples aux Dieux la premiere honoree,  
Par tous hommes aux Dieux elle fust preferee.*

*De ces trois Dames ey Venus n'a le pouuoir  
Ny de gagner les cœurs ny de les deceuoir :  
Au reste il n'y a rien qui deuant elle eschappe  
De tout cela qui vit qu'en fin elle n'atrape :  
Nul ne la peut fuir, ny des Dieux bien-heureux  
Ny des hommes mortels, qui ne soit amoureux :  
Mesmes elle a seduit la pensee efgaree  
De ce grand Iupiter, à qui le foudre aggree,  
Combien qu'il fust le Roy tresgrand & trespuissant,  
Et de tresgrand honneur dessus tous jouissant :  
Toutesfois deceuant quand bon semble à la belle  
Son sage esprit gagné d'une douce cautelle,  
El le fait aisément d'Olympe deualer,  
Et par amour en terre aux femmes se mesler,  
Par ses ruses faisant qu'oublieux il dedaigne  
La prudente Iunon sa sœur & sa compagne,  
Encore qu'elle passe en parfaite beauté  
Les Deesses des Cieux, & bien qu'elle ait esté  
De Saturne le caut & de la bonne Ree,  
Pleine de majesté & d'honneur, engendree,  
Et Iupiter sçachant toute l'eternité  
Se soit fait son mary pour sa pudicité.  
A Venus mesme vn jour il fit que sa pensee  
Fut d'amoureux desir doucement élancee  
A vn homme mortel de donner son amour :  
A fin qu'elle ne peust s'affranchir à son tour  
D'humaine affection, & qu'en estant exempte  
La folastre Cypris doucement riante  
Seule entre tous les Dieux ne s'en allast vanter  
De les auoir bien pu d'humaine amour domter,  
Les faisant engendrer en des femmes mortelles  
Des fils qui sont mortels, meslant des immortelles*

*Auecques des mortels, & qu'elle seule estoit  
 Celle qui son amour aux hommes ne mettoit:  
 Et pource Iupiter a son ame surprise  
 D'un gracieux desir, l'enamourant d'Anchise,  
 Qui pour lors pafloreau par les roides coupeaux  
 De la montagne d'Ide, où sourdent maintes eaux,  
 Menoit paistre les bœufs dedans le gras herbage,  
 Aux heureux immortels ressemblant de corsage.  
 Elle en fut amoureuse aussi tost qu'el-le vit  
 D'un merueilleux desir qui le cœur luy rautit:  
 Et s'en allant en Cypre en Paphos est entree  
 Dans son temple odoureux, où elle est adoree:  
 Là elle s'enferma les portes rebarrant:  
 Les Graces l'ont lauce, & d'un basme odorant  
 Delicat & diuin l'ont toute parfumee.  
 Le temple fut empli de l'odeur embasnee  
 De l'huile Ambrosien souf & precieux,  
 Qu'on luy auoit sacré tel qu'il faut pour les Dieux.*

*Venus aimant le ris proprement accoustree  
 De beaux habillements: & richement parée  
 De joyaux d'or fringant: vers Troye s'eslança,  
 Et Cypre bien flairante en arriere laissa:  
 Puis despechant chemin en haut par les nuages  
 Descendit en Ida, mere aux bestes sauvages,  
 Doù sourdent maintes eaux, & trauerfant le mont  
 Va droit où d'Anchises les longs estables sont.*

*Tout du long du chemin venoyent cherir la belle  
 Les Loups & les Lyons à la face cruelle,  
 Auec les Ours velus, les vistes Lyepars  
 Qui ne se soulent point des Cheureux montaignar.  
 Les voyant elle sent dans l'esprit grande joye,  
 Et soudain en leurs cœurs vn doux desir enuoye.  
 Qui les feit à l'instant accoupler deux à deux,  
 Et s'en aller bourdir par les buissons ombreux.  
 Elle marchant tousiours vient à la metairie,  
 Et trouue seul apart pres de sa vacherie  
 Le bel Anchise Heros des autres écarté,  
 Anchise à qui les Dieux donnerent la beauté.*

Luy tout seul demeuré çà & là se pourmeine  
 Parmi la court sonnant de sa Lyre hautaine :  
 Tous les autres vallets par les pastis herbeux  
 Estoyent allez aux champs à la garde des bœufs.

La fille à Iupiter Venus debout se plante  
 Tout à coup deuant luy, à vne ressemblante  
 Qui seroit vierge encor de face & de grandeur,  
 A fin que de la voir il ne prinist quelque peur.  
 Anchise la voyant émerueillé regarde  
 Sa taille, sa beauté, sa vesture bragarde :  
 Son guimpe plus que flamme estincelloit dehors,  
 Bordé, semé par tout de gazerans retors  
 Et de boutons luisants : Dessus sa gorge tendre  
 On voyoit alentour de belles chaines pendre  
 D'or piolé d'email : & son sein delicat  
 Iettoit, comme vne Lune, vn merueilleux esclat.

Anchise incontinent d'un chaud desir s'affole,  
 Et vers elle tourné luy dit telle parole :

Dame, ie te salué, qui que fois, qui ainsi  
 Des Deesses t'en viens en ces maisons icy :  
 Ou Diane ou Latone ou Venus atournee  
 Ou Minerue aux yeux verts, ou Themide bien-nee,  
 Ou que l'vne tu fois des Charites qui vont  
 Accompagnans les Dieux & immortelles font :  
 Ou des Nymphes d'icy qui ces bocages hantent,  
 Ou qui le beau séjour de ces hauts monts frequentent,  
 Et les fourgeons des eaux & les valons herbeux :  
 Quant à moy te dresser vn bel autel ie veux  
 Sur quelque haut sommet en place decouverte,  
 Où en chaque saison te feray mon offerte.  
 Mais toy m'estant propice incline à ma faueur,  
 Fay qu'entre les Troyens ie soys homme d'honneur,  
 Et fais à l'aduenir que ma race fleurisse :  
 Et des hommes aimé fay que long temps ie puisse  
 Voir la clarté du jour : & virant longuement  
 Au sueil de la vieillesse atteindre heureusement.

A ce propos Venus respondit en l: forte :  
 O le plus honoré des hommes que s: pporte

*La grande terre leur mere, Anchise, ie ne suis  
 Aucunement Deesse ainsi que tu me dis.  
 Pourquoy me penses-tu sembler quelque immortelle,  
 Veux que mortelle suis, & ma mere fut telle?  
 Mon pere c'est Otreus de nom bien renommé,  
 (Il n'est pas qu'autre fois ne t'ait esté nommé)  
 Qui commande aujourdhuy par toute la Phrygie,  
 De chasteaux bien murez & de citez munie.  
 Or ie sçay vostre langue & la nostre, à raison  
 Que chez Tros j'ay esté nourrie en sa maison  
 Encor petit enfant par ma nourrice chere,  
 Qui m'auoit prise és mains de ma tresdouce mere,  
 Et c'est pourquoy ie sçay vostre langage encor.  
 Mais le tueur d'Argus à la baguette d'or  
 Est venu maintenant m'enleuer de la feste  
 De Diane, à qui plaist de parcourir la beste:  
 Plusieurs Nymphes ensemble & filles de grand lieu  
 Par ébat nous dancions en vn rond, au milieu  
 D'vn grand peuple infini. De là ie fu tiree  
 Par le tueur d'Argus à la verge doree,  
 Qui m'emporta dessus maints labours des humains,  
 Et dessus maint païs non touché de leurs mains  
 Ny rayé ny basti, que les bestes sauuages  
 Haudent tant seulement par les cachez ombrages.  
 Et comme il me sembloit (tant mes pieds furent hauts)  
 La terre ils ne touchoyent, mere des animaux.  
 A tant il me disoit que j'estoy destinee  
 Pour estre en mariage à Anchise donnee  
 Pour sa premiere esponse : ensemble que j'estoy  
 Prise pour engendrer de beaux enfans de toy.  
 Apres t'auoir monstré, & m'auoir fait entendre  
 Quelle fin ce voyage à l'instant deuoit prendre,  
 Le vaillant Tu-Argus s'en volland de mes yeux  
 Est retourné là haut vers la troupe des Dieux.  
 Mais icy deuers toy ie me suis addressée,  
 Comme ce m'a esté vne force forcee.  
 Où pour l'honneur de Dieu & de tes bons parents  
 (Car tel tu ne pourrois estre issu des meschans)*

*Me prenant (moy qui suis avec mon pucelage,  
 Et qui ne sçay d'amour ny l'essay ny l'vsage)  
 A tes mere pudique & pere monstre moy,  
 Et tes freres qui sont de mesme sang que toy,  
 (Car ie ne feray point honte à ton parentage)  
 Pour voir si ie seray digne de ton parage.  
 Mais soudain il te faut en Phrygie enuoyer  
 Vers ma mere dolente & mon pere, vn courrier:  
 Et puis ils t'enuoiront de l'or en abondance  
 Et force draps tissus, louant nostre alliance.  
 Or tous ces beaux presents te faudra receuoir:  
 Et apres tout cecy tu feras ton deuoir  
 D'apprester de la nopce vn festin de liesse,  
 Aux hommes & aux Dieux en faisant allegresse.*

*Venus parlant ainsi se sentoit dans le cœur  
 Chatouiller jusqu'au fond d'amoureuse douceur:  
 D'autre part Anchises qu'vn desir mesme affolle,  
 S'enhardit de luy dire vne telle parole.*

*S'vne femme est ta mere, & mortelle tu es,  
 Si Otreus est ton pere ainsi que tu le fais,  
 Si l'immortel Mercure a conduit ce voyage,  
 A fin que tu me sois donnee en mariage,  
 Nul ny homme ny Dieu ne pourroit m'empescher  
 Qu'en ton amour meslé ie ne t'aille toucher,  
 icy tout maintenant : quand Apollon, qui jette  
 De son arc argentin au loin mainte sagette,  
 Messagere de mal, s'en viendroit à l'effroy  
 Luy-mesme décocher ses fleches contre moy:  
 Ie suis content apres (ó femme qui es telle  
 Que ta beauté te fait sembler vne immortelle)  
 Si j'ay pris dans ton lit les amoureux ébas,  
 De descendre au palais du noir Pluton là bas.*

*Cecy dit, il la prend par la main & la tire:  
 La Deesse Venus, à qui plaist le doux rire,  
 Marchoit tournant la face ayant le front baissé,  
 Où le lit du seigneur souloit estre dressé  
 De mattelats mollets & de mantes laniffes,  
 Et tendu par dessus des sauuages peliffes*

De gros Ours montagnars & rugiffans Lyons,  
 Qu'il auoit affommez de sa main par les mons.  
 Quand ils furent entrez dans la chambre paree,  
 Premier tous les joyaux dont elle estoit doree  
 Dessus elle il desfit, boucles & ardillons  
 Et gazerans retors & chaines & boutons.  
 Apres il desnoua sa proprete ceinture,  
 Et puis la despouilla de sa belle vesture:  
 Et ses riches habits à grand' haste rangeant  
 Il mit sur vn placet ferré de cloux d'argent.  
 Anchise puis apres par fatale ordonnance  
 Et du vouloir des Dieux receut la jouissance  
 De Deesse immortelle, estant homme mortel,  
 Sans cognoistre son heur n'attendant rien de tel.

Mais lors que les pasteurs ramenant aux estables  
 Des herbages fleuris les brebis amiables,  
 Et les bœufs remachans, alors dessus les yeux  
 D'Anchise elle repand vn somme gracieux:  
 Et de ses beaux habits la Deesse gentille  
 Ses membres delicats entierement habille:  
 Puis s'estant habillee en beau lieu se plaça  
 Sus vn placet faitis, & se contenaça  
 Tenant la teste droite: Vne beauté diuine  
 En ses jouës reluit qui de Venus est dine:  
 Lors de son doux sommeil elle romt le repos,  
 L'appellant par son nom: & luy tient ce propos:  
 Debout Dardanien: qu'as-tu que tu somailles  
 D'vn somme si profond qu'à peine t'en éuilles?  
 Pren garde si ie semble estre telle comment  
 Ie me suis apparue à toy premierement.  
 Comme elle l'appelloit, en sursaut il s'éueille  
 Entendant sa parole: & pasmé s'emerveille,  
 Voyant la belle gorge & les yeux de Venus.  
 Long temps sur ces beautez les siens il n'a tenus,  
 Ains les a destournez: & deffous la couuerte  
 Soudain sa belle face a voilee & couuerte:  
 Puis en la suppliant de son humble parler,  
 Hors de sa bouche il fit ces paroles voler:

*Si tost que ie te vi premicrement, Princesse,  
 Deslors ie cognu bien que tu estois Deesse:  
 Mais tu me le nias. Pour Dieu ie te suppli,  
 Vis entre les humains ne me laisse en oubli  
 Comme homme de neant : ains sois moy pitoyable :  
 Car l'homme ne doit pas viure icy miserable,  
 Qui mortel a receu tant d'heur & de credit,  
 Que d'estre paruenü des Deesses au lit.*

*La fille à Iupiter la parole a reprise:  
 O, le plus honoré de tous hommes, Anchise,  
 Assure toy, ne pren nulle creinte en ton cœur:  
 Tu n'as occasion d'auoir aucune peur,  
 Qu'aucun mal de ma part à ta personne on face,  
 Et moins des autres Dieux, car tu es en leur grace:  
 Tu auras vn cher fils à qui obeiront  
 Les Troyens, & de qui des enfans sortiront,  
 Et des enfans apres d'vne longue lignee.  
 Le fils que tu auras portra le nom d'Enee,  
 En signe de l'ennuy qui m'est venu saisir,  
 Pour au lit d'vn mortel auoir mis mon desir.  
 Mais on voit de tout tems que ceux de vostre race  
 Sont approchans des Dieux de beauté & de grace  
 Sur tous autres mortels. Iadis pour sa beauté  
 Ganymede le blond fut là haut emporté  
 Par le caut Iupiter en l'immortelle gloire,  
 A fin qu'en son palais il presentast à boire  
 Aux Dieux, fait échançon (à voir miracle grand)  
 Et chacun immortel honneur luy fait & rend  
 Quand le rouge nectar d'vn vase d'or il verse.*

*Tandis vn long ennuy l'esprit dolent traufferse  
 De son cher pere Tros, pource qu'il ne sçauoit  
 Qu'vn diuin tourbillon rauit son fils auoit.  
 Depuis l'auoir perdu tousiours il continué  
 De se pleindre & douloir de la perte auenué.  
 A la fin Iupiter s'en compassionna,  
 Et pour son cher enfant vn present luy donna:  
 De cheuaux hauffepieds, pris du haras, dou fontent  
 Les genereux coursiers qui les Dieux mesmes portent,*

Desquels le Tu-Argus du mandement expres  
 De Iupiter luy fit vn present : puis apres  
 Luy conta tout du long, comme il viuoit sans cesse  
 Immortel à jamais exempt de la vieillesse.  
 Or dès l'heure que Tros ce message ut ouï,  
 Il mit fin à son dueil, & s'en est resiouï:  
 Et sur ces beaux cheuaux de legiere viteffe  
 Il s'alloit pourmenant plein de toute lieffe.

En la mesme façon Tithone fut encor  
 Enleué par Aurore au siege estoffé d'or:  
 Lequel estoit issu de vostre noble race  
 Semblant aux Immortels & de taille & de face.  
 Iupiter Roy du foudre elle va requerir  
 De prolonger sa vie à jamais sans mourir:  
 Iupiter luy accorde, & parfait sa demande:  
 Mais Aurore auoit fait vne faute bien grande,  
 La pauvre ne sçachant ce qu'elle souhettoit,  
 De qui le simple esprit auisé ne s'estoit  
 Demander pour Tithone à tousiours la jeunesse,  
 Et luy racler du tout la fascheuse vieillesse.

Or tandis que la fleur de la jeunesse il eut,  
 Le mignon de l'Aurore au siege d'or il fut,  
 Faisant sa demourance és confins de la terre  
 Au bord de l'Ocean qui de ses bras l'enferre.  
 Mais dès le premier poil blanchissant qu'elle a vu  
 Dessus sa belle teste & son menton barbu,  
 La venerable Aurore encommence dès l'heure  
 Decoucher d'avec luy, & voulant qu'il demeure  
 Tousiours en la maison, luy fait bon traitement  
 De nectar, d'ambrosie, & de beau vestement.  
 Mais depuis que du tout l'odieuse vieillesse  
 L'ut gagné, le jettant en si greue destresse,  
 Qu'à ce chetif vieillard defaillit tout pouuoir  
 En ses membres perclus de leuer & mouuoir,  
 A l'heure pour le moins elle auise en la sorte  
 Le tenir en la chambre & bien fermer la porte:  
 Là sa voix se renforce, & ne demeure plus  
 Si foible que deuant en ses membres crochus.

*Tel ie ne te voudroy, combien que jamais eusses  
 A viure entre les Dieux, & qu'immortel tu fusses.  
 Mais si tu pouuois viure en l'estat où tu es  
 De taille & de beauté le gardant à jamais,  
 Quand ie seroy de tous ton espouse appelée,  
 Et toy nostre mary, ne m'en tenant foulée,  
 N'en auroy point de dueil : mais tout incontinant  
 La vieilleffe viendra d'aguet te surprenant,  
 Vieilleffe sans mercy, à tous hommes commune,  
 Penible, malheureuse, otieuse, importune,  
 Des Dieux mesmes hayë. Or j'auray quant à moy  
 Entre les Immortels grand vergongne pour toy :  
 Qui parauant craignoyent mes mignardes cautelles,  
 Par qui tous Immortels à des femmes mortelles  
 Ie mesloy par amour : car à ma volonté  
 Tout chacun d'eux estoit par mes ruses donté.  
 Or entre eux maintenant ie n'auray plus courage  
 Me vanter de cecy : Pay par estre mal sage  
 Grand blasme & grand malheur, d'auoir mis vn enfant  
 Dessus mon ceinturon, d'vn mortel me coiffant.*

*Or si tost que sorti du ventre de sa mere  
 Il aura veu premier du Soleil la lumiere,  
 Les Nymphes au beau sein montegnardes seront  
 Nourrices de l'enfant, & qui l'eleueront :  
 Nymphes qui aux deserts de ces montagnes viuent,  
 Et ny les immortels ny les mortels ne suiuent :  
 Elles viuent long temps, & pour viure elles ont  
 Vn manger non humain, dont leur past elles font.  
 Elles souuentesfois font par restouiffance  
 Auec les immortels mainte plaifante dance.  
 Silens & Tu-Argus qui de guetter a soïn,  
 Des antres écartez dans le plaifant recoïn  
 Se meslent par amour auec ces Nymphes belles.  
 Quand elles vont naissant, ensemble auecques elles  
 Ou des sapins tigeus ou des chesnes branchus  
 De la terre produits sur les sommets bossus,  
 Sont plantez beaux & verds : & leurs tiges sacrees  
 Ce sont aux immortels les touches consacrees :*

Où ne seroit permis aux hommes de buscher.

Mais lors que de leur mort le temps vient approcher  
Les beaux arbres premier dans la terre se meurent,  
Et leur seue se perd tant que secs ils demeurent :  
L'escorce se pourrit, toute la sime chet :  
Lors des Nymphes aussi la vie se dechet.

Celles-cy nourriront mon fils en leur mesnage :  
Et si tost qu'il verra le printems de son âge,  
Les Deesses viendront l'amener jusqu'icy,  
Et te monstret l'enfant : mais à fin qu'en cecy  
Ie ne te cele rien, tu dois encor entendre  
Qu'au cinquieme an apres ie viendray te le rendre :  
Et quand ce beau plantard verras deuant tes yeux,  
Te plairas de le voir tant ressembler aux Dieux.

Soudain il te faudra le mener dedans Troye.  
Et si quelque mortel de fortune s'esmoye  
Quelle mere t'a fait ce cher fils, ne fau point  
Suiuant ce que diray luy respondre en ce point.

Ils disent qu'il est né d'une Nymphé incogneuë  
De celles par qui est la montagne tenuë,  
Là où l'ombreuse horreur de l'espaisse forest  
De hauts arbres sacrez son eschine reuest.  
Car si tu t'oubliais si fort que par vantise  
Tu t'allasses vanter, ou comter par sottise  
D'auoir eu la faueur te mesler par amour  
Auecque Cytheree au riche & bel atour,  
Iupiter courroucé te viendroit mettre en poudre  
Dardant dessus ton chef son estincellant foudre.

Or ie t'ay dit le tout qu'il te falloit entendre :  
Més-le dans ton esprit : garde toy de mesprendre,  
Et ne me nomme point : mais crein l'ire des Dieux.

Ce dit, en s'élançant elle saillit és cieux.  
VENVS, ie te saluë ô Royne redoutée,  
Princesse, qui regis Cypre bien abitee.  
Ayant fini ton hymne icy ie cesseray,  
Et quelqu'autre chanson ie recommenceray.

## LA SORGVE.

A MONSIEVR DE LA TOVR.

**G**ONDI, *qui de plus d'une grace*  
*As de ma Muse merité,*  
*A fin que la memoire en passe*  
*Iusques à la posterité,*  
*Sous ton nom coure la fonténe*  
*Où le Toufcan chante sa péne.*

**O** SORGVE *fontaine sacree,*  
*Qui par un clair coulant ruisseau,*  
*Comme verre, atravers la pree,*  
*Belle & nette répars ton eau :*  
*Où Laure la gente pucelle*  
*A laué sa perfonne belle.*

**O** *toy le bien heureux ombrage*  
*Qui t'egayes de rameaux verts :*  
*Dont ce bien mesuré corfage,*  
*Et ces beaux membres as couverts :*  
*Où Laure sa teste a posee,*  
*Et de son long s'est reposesee.*

*Et toy florissante verdure,*  
*Qui dans ton giron amoureux*  
*As receu toute sa vesture,*  
*Voire son beau flanc vigoureux,*  
*Qui dans ton herbe plus épaisse*  
*Sa chaleur amoureuse laisse.*

*Et vous petits vents dont les céles*  
*L'air serén vont rafraichissant :*  
*O vous tous les temoins fideles*  
*De l'amour dont suis languissant,*

*Venez voir en quelle maniere  
 Je vous fay ma plainte derniere.  
 Si la cruelle destinee  
 L'a defia conclu dans les cieux :  
 Si c'est chose determinee  
 Par le certain vouloir des Dieux :  
 Qu'Amour d'une mort (qui n'est due)  
 Dauant vous me ferme la vuë.  
 Si j'ay tousiours eu l'ame entiere,  
 Detestant la mechanceté,  
 A ma demande la derniere  
 Soit faite gracieuseté.  
 Je veu sans plus que vostre terre,  
 Froid & mort que seray, m'enferre.  
 Si vous m'en donnez assurance,  
 Je mourray gaillard & de hait,  
 Auecque la douce esperance  
 D'acomplir vn si bon souhait.  
 Je ne sçay lieu que ie choisisse  
 Où mon esprit mieux ie rendisse.  
 O s'il pouuoit échoir alheure,  
 Que celle qui hâtant mon jour  
 M'oste de la claire demeure,  
 Pour me chasser au noir sejour !  
 O si come elle est coutumiere,  
 Elle aporte icy sa lumiere !  
 Si elle remarque la place,  
 Où par ce beau jour bien-heureux  
 Elle me vit dauant sa face  
 Soupirer d'un cœur languoureux :  
 Si des yeux, dont mille amours tire,  
 Elle me cherche & me desire.  
 Si me voyant estre pouffiere  
 Entre ces pierres enfermé,  
 Dans la poitrine de la fiere  
 Vn feu pouuoit estre allumé :  
 Et d'affection si ardente  
 Du fort me rauoir elle tente,*

Qu'elle puisse obtenir la grace  
 De me remettre l'ame au cors :  
 Et qu'enuers les Dieux elle face  
 Que ne soy du nombre des mors,  
 Torchant de sa main blanche & nette  
 Sa jou' de larmes toute moette.  
 En celle journé' desirée  
 Des gentiles branches plouuoit  
 De fleurs vne nege pourprée,  
 Que son beau giron receuoit :  
 Qui voloyent autour de sa teste  
 En signe de luy faire feste.  
 Telle Venus s'ejouïssante  
 Dans l'Idaliene forest,  
 Se couche à l'ombre florissante  
 Du mirte plaisant, qui se vest  
 Toujours d'une feuillure verte :  
 Venus rit de roses couuerte.  
 Vne fleur luy baise la jouë :  
 Vne en ses cheueux blondelets,  
 L'autre plus hardie se jouë  
 Entre ses tetins rondelets.  
 L'une en passant le nés luy touche :  
 L'autre sa vermeillette bouche.  
 Vne volée de fleurètes  
 Chute dans l'herbe ne bougeoit :  
 L'autre dessus les ondes nêtes  
 Du clair-coulant ruisseau nageoit :  
 L'autre d'une ronde secouffe  
 Come vn tourbillon se tremouffe.  
 Vous eussiez ouï le Zesire  
 Par tout ce lieu folacieux,  
 Asez ouuertement vous dire  
 De son murmure gracieux :  
 C'est icy vrayment que regente  
 Du bon Amour la Mere gente.  
 Lors à par-moy trois fois & quatre,  
 Ou elle (ce di-je) des cieux

*Vient Deesse en terre s'ebatre  
 Dans ce valon delicieux:  
 Ou c'est quelque tendre Naïade,  
 Ou c'est quelque blanche Oreade.  
 Tellement sa douce rudesse,  
 Tellement sa gaye vigueur,  
 Et sa puceline simplesse,  
 Et son parler plein de douceur,  
 Tout ensemble d'amour extreme  
 M'auoyent enleué de moy-mesme:  
 Que du profond de ma poitrine  
 Tirant des soupirs chaloreux,  
 Come plein de fureur diuine  
 Je dy haletant langoureux.  
 En ce lieu par quelle auenuë  
 Suis-je entré? quand fut ma venue?  
 Tant mon esprit éperdu erre,  
 Come si je fusse empenné,  
 Il me sembloit que hors de terre  
 Au ciel j'auois esté mené,  
 Pour viure en la joye eternelle  
 Bien-heureux avecque ma Belle.  
 Depuis cette heureuse journee,  
 Cette fontaine & sa frescheur,  
 Et cette verdoyante prée,  
 Et ce bel arbre tout en fleur,  
 M'ont si folement enlacé,  
 Et de telle Amour ma pensee.  
 Que soit que la nuit sombre chaffe  
 De ses tenebres le beau jour:  
 Soit qu'au Soleil quitte la place  
 Pour eclairer nostre sejour:  
 Soit que ie viue ou que ie meure,  
 Je ne desire autre demeure.*

## A P H E L I P P E S

## DES PORTES.

I L ne faut pas, ô Muse chere,  
 ( Qui te plais d'aller bien disant  
 De ceux qui d'un soucy plaisant  
 Outrent mon cœur ) il ne faut taire  
 Celuy qui d'un soucy plus doux  
 M'a blessé l'ame par sus tous,  
 Pour ses vertus qui resplendissent,  
 Et qui de leur gentil honneur  
 Tant à gré les yeux m'eblouissent,  
 A moy qui seray leur sonneur.

A moy qui le carcan admire,  
 D'un cabinet l'honneur plus beau,  
 Qui luit sur maint autre joyau  
 Où mainte pierre lon voit luire :  
 Là l'emeraude verdoyant,  
 Icy le Rubis flamboyant,  
 Le Iacinte & la Crysolite.  
 Luy se sent soudain attaché  
 Sur un beau Diamant d'elite,  
 Qui retient son regard fiché :  
 Ainsi tout rauy je regarde,  
 O DES PORTES, tant de joyaux  
 De tes vertus, qui brillent beaux  
 Au tresor que ton ame garde.  
 Là des Muses le beau present  
 M'aveugle sur tous me plaisant,  
 Et premier saute sur ma lyre,  
 S'égayant d'y estre sonné,  
 Bien qu'un son ie ne sçache élire  
 Qui vaille luy estre donné.

Mais de ma peu hautaine Muse,  
 Ta douce & nette volonté  
 D'une gracieuse bonté  
 Les petis presens ne refuse:  
 Car toy, qui rond ne me deçois,  
 Lors que mes chansons tu reçois  
 D'un cœur ennemy de l'enuie,  
 Tu demens d'Ascre la chanson,  
 Qui dit que des hommes la vie  
 Nourrit l'enuieuse tançon,  
 Quand vn métier mesme ils poursuient :  
 Toy qui es vn sçauant ouurier  
 Auec moy d'un mesme mestier,  
 Tu m'aimes, & de ceux qui viuent  
 Le mesme métier rauaudans,  
 La pluspart jaloux clabaudans  
 Contre nous d'enuie se creuent.  
 Nostre bon heur les fait creuer,  
 Qui miserables plus se greuent  
 Quand plus ils nous taschent greuer.  
 En ce monde cy chascque chose  
 Engendre ce qui la pourrit,  
 Et dans ses entrailles nourrit  
 En soy-mesme sa peste enclose :  
 La rouille consomme le fer,  
 Le bois se mange par le ver,  
 La tigne les vestemens mine,  
 Et l'enuie d'un mal-talent  
 Nuisant dedans l'ame maline  
 Le trahist de son venim lent.  
 Le mechant qui se paist d'enuie  
 Souffre chetif double douleur,  
 Greué de son propre malheur,  
 Et de l'heur qui pare la vie  
 De celuy qui suit la vertu :  
 Tandis de tout heur deuestu  
 Contre soy forcenant se blesse,  
 Bourrelé d'un cruel ennuy,

Sentant oisive la foiblesse  
 De sa dent contre l'heur d'autrui.  
 Mais qui veut aller au folage  
 Tirant contre le clair flambeau  
 D'un jour luisant sercin & beau,  
 Sans trainer derriere vn ombrage?  
 Mais, ô Des-Portes, voudrois-tu  
 Tirer à la claire vertu  
 Sans trainer, maugré ta lumiere,  
 Vne ombre noire d'enuieux,  
 Qui n'obscurcit que par derriere,  
 Au deuant des plus troubles yeux?  
 L'ombre la clarté ne deuançe :  
 Les ouuriers qui sont les meilleurs,  
 Ne peuuent addonner leurs cœurs  
 A machiner quelque nuissance  
 Contre ceux qui en demarchant  
 En mesme jour, vont decachant  
 En leur ouurage leur merite :  
 Mais l'ignorant qui fuit de loïn  
 Des vertueux la course viste,  
 Se traîne en son penible soïn.  
 Si les biens du cors & de l'ame  
 Estoyent partis égallement,  
 On n'orroit gronder nullement  
 De ces malins le méchant blasme :  
 Mais puis qu'ils ne sont departis  
 D'égal poix, tousiours les petis  
 Sur les grans s'enflent de rancune :  
 Et tousiours le plus malheureux,  
 Disgratié de la fortune,  
 Creue sur l'heur du bien-heureux.  
 Tousiours le liege dessus l'onde  
 Maugré le plomb, s'éleue en haut,  
 Aux filets, que le pescheur caut  
 Traîne aux eaux, & jamais n'afonde :  
 Ny du palmier le roide bois  
 Ne flechit point deffous le pois :

*Ny la gloire bien meritee  
 Ne se laisse jetter en bas:  
 La vertu non jamais domtee  
 Sous l'enuieux ne ploye pas.  
 Plus, d'vn rouge crochu lon tranche  
 Le tige verdoyant du houx,  
 Plus vigoureux contre les coups  
 L'arbre se peuple en mainte branche:  
 Non l'enuie, mais la pitié  
 Au malheur joint son amitié:  
 Je ne veux estre pitoyable:  
 Des-Portes, il me plaiſt bien mieux  
 Estre heureusement enniable,  
 Que chetiument enuieux.*

L'AMOUR DE  
 MEDEE.

A MONSIEVR DE

MAINTENON.

*T*vas voulu que je raconte en ryme  
 Comme Medee en sa jeunesse prime,  
 D'ANGENNES, sent du nouveau Cupidon,  
 Premièrement la fleche & le brandon:  
 Je te complais, encores que bien rare  
 Je te preme en main cette mode barbare,  
 Me plaisant plus aux nombreuses chansons

*Des vieux Gregeois, qu'aux modernes façons.  
Telle qu'elle est, puis que l'as demandee,  
Te vienne à gré cette ardente Medee,  
Qui se va pleindre en ce vers rechanté  
Après le chant qu'Ovide en a chanté.*

*IASON déjà dans le palais d'Aète  
Du Mouton d'or la demande auoit faite,  
Et le labour luy estoit commandé  
Pour conquérir le joyau demandé.  
Du Roy Colchois en ce pendant l'infante  
Conuoit au cœur vne ardeur violante :  
Après auoir ores bien debatü  
Pour son desir, ores pour la vertu,  
Quand elle voit qu'auèques la sagesse  
De la fureur ne peut estre maitresse,  
Medee dit, Tu debas vainement,  
Ne sçay quel Dieu te donne empeschement :  
Ie m'emcrueille, hélas ! que ce peut estre :  
Ie sen le mal, & ne le puis conoistre :  
Seroit-ce point ce qu'on appelle Aimer ?  
Car doü me vient que j'entrepren blasmer  
Du Roy mon pere, ainsi que trop cruelle  
La volonté ? vraiment aussi est-elle  
Par trop cruelle : & comment puis-je auoir  
Crainte pour vn qu'ores je vien de voir  
Le premier coup ? & si crain qu'il ne meure ?  
Qui peut causer si grand' crainte sur l'heure ?  
Chasse, Medee, hors de ton chaste cœur  
Le feu conçu : racle ceste fureur,  
(Si tu le peux) de ton lasche courage.  
Si je pouuoy, je seroy bien plus sage,  
Mais ie me sen d'vn violent é moy  
Toute enleuer & tirer maugré moy.  
Amour de l'vn, la raison me conseille  
Soudain de l'autre, ô peine non-pareille !  
L'aprouue & voy ce qui est pour le mieux,  
Ie sùy le pis : ô desir vicieux !  
Pourquoy bruslant, pauvre fille Royale,*

Vas-tu donner ton amour desloyale  
 A l'étranger? Comment desires-tu  
 D'un autre monde un mary non couu?  
 Tu trouueras en ce païs où mettre  
 Ton amitié: les Dieux peuuent permettre  
 Qu'il viue ou meure: Il viue toutesfois!  
 Le souhaiter je le puis & le dois,  
 Sans que mon cœur son amour en luy mette:  
 Et quelle faute a jamais Iazon faite?  
 Qui, s'il n'estoit trop cruel sans raison,  
 N'attendriroit pour l'âge de Iazon,  
 Pour sa noblesse & sa vertu? le reste  
 N'y estant point, qui sa beauté celeste  
 N'émuueroit? Certes elle a pouuoir  
 Dans l'estomac de mon cœur émuuoir.  
 Mais si ie faux de luy prester mon ayde,  
 Ie le verray mourir sans nul remede:  
 Ou des Taureaux le feu l'enflamera:  
 Ou la moisson cruelle le tu'ra  
 Par l'ennemy engendré de la terre,  
 Iettant sur luy tout le flot de la guerre:  
 Ou bien sera fait le repas piteux  
 Du goulu ventre au dragon impiteux.  
 Si deuant moy ce massacre j'endure,  
 Faut confesser qu'en ma poitrine dure  
 Ie porte un cœur de rocher & d'acier,  
 Et que ie suis fille d'un Tigre fier.  
 Pourquoi mourir donc ne le regardé-je?  
 Pourquoi mes yeux de sa mort ne soulé-je?  
 Et que ne vâ-je eguillonner les bœufs  
 A renflammer encontre luy leurs feux?  
 Et que ne vâ-je encourager l'armée  
 Des fiers geans contre luy animée?  
 Et que ne vâ-je enhorter le dragon  
 Tousiours veillant, pour deuorer Iazon?  
 Que Dieu luy doint bien meilleure auenture!  
 Ce n'est pas tout d'une volonté pure  
 Luy souhaiter du bien: mais or endroit

Luy pourchasser par effet il faudroit.  
 Quoy? de mon pere iray-je, déloyalle,  
 Ainsi trahir la couronne Royalle?  
 Et ne sçay quel étranger auolé  
 De mon secours se verra consolé?  
 A fin qu'étant par moy sauf, il deploye  
 La voile au vent, & qu'un autre en ait joye  
 En l'épousant? & que Medee icy  
 Porte la peine, hélas! de tout cecy?  
 S'il pouuoit bien un si grand tort me faire,  
 Qu'en prendre un autre à mon desir contraire,  
 Qu'il meure ingrat : Mais la beauté qu'il a,  
 Et son gent cœur ne me promet cela.  
 Son œil deffend que j'aye deffiance  
 Qu'il me deçoïue, ou mette en oubliance  
 Mon grand merite : & puis il jurera,  
 Et me jurant les Dieux attestera  
 Ains que rien faire : étant bien assûree  
 Que craindras-tu? tu as sa foy juree.  
 Depesche donc & franchy tout arrest.  
 A tout jamais Iazon redeuable est  
 En ton endroit de sa propre personne  
 Et de sa vie : à toy seul il se donne :  
 Te prend à femme : & solennellement  
 Est ton époux : perpetuellement  
 Tu acquerras titre de sauueresse :  
 Et bien veïgne en tresgrande allegresse  
 Tu te verras, des meres qui sçauront  
 Que leurs enfans de toy leur vie auront.  
 Donc par les vens hors d'icy emportee  
 Bien loin sur mer, dans la Grece jettee,  
 Je quitteray sœur, frere, pere, & Dieux,  
 Et mon país? Ce sont barbares lieux :  
 Mon pere est rude, & mon frere en bas âge,  
 Et ma sœur est tout d'un mesme courage  
 Auecques moy : & puis un Dieu tresgrand  
 Regne en mon cœur, qui ce fait entreprend :  
 Ce que ie cherche est grand : ce que ie quitte

*N'est pas fort grand : ce n'est gloire petite  
 Que de sauuer de la Grece la fleur.  
 Et ce n'est peu voir vn païs meilleur,  
 Mieux cultiué, & ces illustres villes  
 Dont on nous parle, ars & façons ciuilles,  
 Et ce Iazon, pour qui (tant il m'est chier)  
 Je quitteroy le monde tout entier.  
 L'ayant mary, bien heureuse estimee  
 Seray de tous, & des Dieux bien-aimée  
 Et des humains. Quand sa femme seray  
 Du haut du chef les cieux ie toucheray.  
 Mais quoy? Ion voit sur les profondes vagues  
 S'entreheurter deux hautes roches vagues:  
 Vne Charybde ennemie des naus  
 Tantost humer, tantost vomir les flots;  
 Mesme vne Scylle aux eaux Siciliénes  
 Aspre glappir entourée de chiens  
 Fieres à voir: ie n'auray point de peur  
 Si vne fois ie puis auoir tant d'heur  
 Que de tenir d'vne douce embrassée  
 Ce qu'aime tant: si de peur suis pressée,  
 Si j'ay frayeur, seulement ce sera  
 Pour mon Iazon, qui lors n'embrassera.  
 Quoy? Penses-tu que ce soit mariage?  
 A ton forfait, ô Medee mal sage  
 (Pour le masquer) tu donnes vn beau nom.  
 Regarde, voy quelle grande traison  
 Tu entreprends: regarde, considere  
 Le grand forfait, & ta proche misere,  
 Si tu le fais: parauant qu'il soit fait,  
 Si tu le peux, garde toy du forfait.  
 Elle auoit dit: Droiture & reuerance  
 Deuant ses yeux renforçoit la constance  
 Du cœur brulant: deuant son bon propos  
 Amour vaincu déjà tournoit le dos.  
 Elle s'en va de ses passions vuide  
 Au vicil autel d'Hecate Perseide,  
 Qu'vn bois ombreux & segret encouuroit:*

Déjà l'ardeur plus ne se decouvroit,  
Ains au dedans sous la honteuse crainte  
Estoit cachee & comme toute éteinte.  
Mais aussi tost que Iazon elle vit,  
La flamme morte incontinent reuit :  
Vne rougeur ses deux jouës va prendre,  
Et par sa face vn grand feu se repandre,  
Et comme on voit par le soufflé du vent  
Vne bluette affoupie dauant  
Deffous la cendre au dessus étenduë,  
Se rallumer par la paille épenduë,  
Et s'augmenter prenant nourrissement  
Et se remettre, à force du tourment,  
En moins de rien, en sa vigueur premiere :  
Ainsi l'Amour qui t'eust semblé n'aguier  
Déjà languir, déjà tout adoucy,  
Voyant Iazon, par vn ardent soucy  
De sa beauté qu'elle voit en presence,  
Plus violent que deuant recommence :  
Et de hazard ce jour le jouenceau  
Se monroit plus que de coustume, beau :  
Si qu'aisément l'affection renée  
Pour sa beauté, luy eusses pardonnee.  
Le regardant, comme s'elle venoit  
Lors de le voir premicrement, tenoit  
Ses yeux fichez tousiours en son visage,  
Ne pensant voir (la pauuette mal-sage)  
Face mortelle : & tant luy plaist à voir,  
Ne peut de luy son regard demouuoir.  
Incontinent que l'étranger commence  
D'ouuir la bouche, & tout priué s'auance  
Iusqu'à la prendre & tenir par la main,  
Et la requiert que d'vn courage humain  
(Parlant tout bas) au besoin le sequeure,  
Et luy promet mariage : sur l'heure  
Medee dit, respendant larmes d'yeux :  
Ie voy mon fait : l'ignorance de mieux  
Ne me seduit, c'est Amour qui me meine,

*Par mon moyen mis seras hors de peine.  
 Quand tu seras dehors de peine mis,  
 Fay d'accomplir ce que tu m'as promis.  
 Iazon adonc promtement assermente,  
 En attestant la deité presente  
 Dans ce lieu saint : Par le pere jurant  
 De son beau pere : & sa foy rassurant  
 Par luy qui scait toute son entreprise,  
 Et son issuë, & l'amitié promise,  
 Et les hazars ausquels il se mettoit :  
 Luy estant creu de ce qu'il promettoit,  
 D'elle reçoit les herbes enchantees,  
 Et d'elle entend les façons vsitees  
 Pour s'en aider : puis joyeux departant  
 En son logis s'en retourne contant.*

---

H Y M N E D E P A N .

---

A V S E I G N E V R D E B R A Y

T R E S O R I E R O R D I N A I R E

D E S G V E R R E S .

**B**RAY, liberal amy d'effët,  
 Pour le plaisir que tu m'as fait  
 Pren cette grace petite,  
 Qui apres nous plus de cent ans,  
 Disant qu'auons esté d'vn tems  
 Témoignera ton merite.

CALIOPE à la belle voix,  
 O Muse habitante des bois  
 De la sime Olympiene,  
 Et toy qui ton chef blondoyant  
 Pares du laurier verdoyant,  
 O race Latonienne :  
 Au pié de ce beau chesne ombreux,  
 Ou venez dans cet antre creux  
 Guider ma main fredonnante,  
 De sorte qu'en doux bruyant son  
 Elle reueille vne chanson  
 Sur ma corde resonante :  
 Dont l'accord pinsé doucement  
 Retienne en ébayffement  
 La mere louue affamee,  
 Qui oubliera ses louueteaux  
 Affamez dans ces chesneteaux,  
 Et sa queste accoustumee.  
 Mon chant si bien soit entonné,  
 Que le flot de Seine étonné  
 De douceur rauy s'arreste,  
 Et que tout arbre l'écoutant,  
 Ententif aux vers se voutant,  
 Panche son encline teste.  
 Mais lequel d'entre tous les Dieux  
 Pour de ce chant melodieux  
 L'orner deuons nous élire?  
 N'est-ce pas toy Dieu des troupeaux,  
 Amy des bois & des coupeaux  
 A qui j'ay voué ma lyre?  
 Soit donc sur ma lyre loué  
 Le fils de Mercure auoué,  
 Pan le cornu le mi-beste.  
 Oyez sa douce fluste oyez :  
 Voyez comme il branle, voyez,  
 Le pin qui luy ceint la teste.  
 Le voicy venir : ie le voy :  
 Les Nymphes, les Satyres j'oy :  
 Jean de Baif. - II

Loin, loin, qui se sent coupable.  
 Chacun, ô Pan n'a le pouvoir,  
 O Dieu cheurepié de te voir,  
 Tout ceil n'en fera capable.  
 Loin tout ce jour plaints & douleurs,  
 Loin tout ennuy, loin toutes pleurs :  
 Lieffe y est ordonnee.  
 Passon-le, passon-le en ébats.  
 Sus danfon, sus drillon nos pas,  
 Suiuans la notte sonnee.  
 O Pan, sous les ombrages noirs  
 Parmi les montagneux manoirs,  
 Au plat d'une haute roche  
 (De qui nul errant bergeret  
 Par nul passable senteret  
 Ny son troupeau ne s'approche)  
 Tu dresses, couplant le doux son  
 De ta musette à ta chanfon,  
 Le rond bal des Oreades,  
 Qui de main en main carolant  
 Iette en l'air, la verdure foulant,  
 Gayment leurs gayeres gambades.  
 A ces plaudiffemens joyeux  
 D'Echon les rochers enuieux  
 De tous costez rebondissent :  
 Les pins surfaillans doucement  
 En double retentiffement  
 Par les monts leur applaudissent.  
 Des Nymphes lassettes du bal  
 La flotte apres descend au val  
 A la fontaine frechette,  
 Où le riuage verdelet  
 Du long du bruyant ruisselet  
 Fournit de molle couchette.  
 Où le melilot faououreux :  
 Où les violiers odoreux,  
 Le thin & la marjolaine,  
 De toutes parts embasment l'air,

Parfumé d'un celeste flair  
 Sous la Zephirine haleine :  
 Là s'assied de rang ce troupeau :  
 Là, toy reuestu de la peau  
 De loupcerues mouchettees,  
 Tu rampes d'elles au milieu,  
 T'esfouïssant d'ouir, ô Dieu,  
 En voix d'un accord jettees.  
 Comme le messager des Dieux,  
 Quitant les hauts palais des cieux,  
 Dieu blessé d'amour humaine,  
 En Cyllene où est son autel  
 Immortel seruant vn mortel,  
 Aux pastis ses troupeaux meine.  
 Comme là maistre de ses vœux  
 De sa Dryope aux blonds cheueux  
 Dormant au sein, il oublie  
 Pour la forest le ciel vouté :  
 Tant son cœur à luy mesme osté  
 Amour à la Nymphe lie.  
 Comme avec elle il se mesla,  
 Et la gente Nymphe de là  
 La neuvieme Lune pleine,  
 Son desiré fardeau mit bas :  
 Et le poupard ne souffloit pas  
 La douceur de l'air qu'à peine :  
 Quand les Dryades, qui estoyent  
 Lors à ces couches, se mettoyent  
 A fuir toutes de crainte :  
 Premier Lucine le laissa :  
 Sa mere mesme se dressa  
 D'horreur nouvelle contrainte.  
 Voyant son fils vn monstre tel,  
 Qui du fourchon de son ortel  
 Estoit bouc jusques aux hanches :  
 Au reste estoit tout homme, fors  
 Deux cornes qui sailloyent dehors  
 De son front comme deux branches.

Mais son pere non estonné  
 Seul ne l'a pas abandonné,  
 Ains rassera les craintives:  
 Où fuyez vous pleines d'effroy,  
 O Nymphes, dit-il, vostre Roy  
 En allures si hastives?  
 Demeurez: voicy vostre Dieu:  
 C'est à luy tout champestre lieu:  
 Honorez-le dès ceste heure.  
 C'est luy qui doit les bois ombreux,  
 Les champs, les monts, les autres creux  
 Retenir pour sa demeure.  
 Et c'est luy qui d'eaux ondoyans  
 Et qui d'herbages verdoyans  
 Paisra les brebis foiblettes:  
 Qui nommé garde des troupeaux  
 Crespera leurs espesses peaux,  
 Mouffant leurs toysons molletes.  
 Le bestail sera bien gardé  
 Qui paisra l'herbe, regardé  
 Par luy d'une œillade saincte:  
 La louue ne le raura:  
 Ny l'œil forcier ne luy nuira:  
 Ny l'herbe de venin teincte.  
 Heureux le roc, le bois heureux,  
 Où bruira son chant doucereux:  
 Soit qu'aux voustes azurines  
 Flamboyent les astres ardans:  
 Soit que le jour se plonge dans  
 Le gouffre des eaux marines.  
 Alors les astres par les cieux  
 Rebrilleront à qui mieux mieux:  
 L'air serenera sa face:  
 La plus fiere eau se calmera:  
 Flore de fleurs parsamera  
 Toute la voyfine place.  
 Ny l'oyseau blanc qui sur le bord  
 De la Touure chante sa mort:

Ny l'oyseau qui sur la branche,  
 Gemissant son meurdre cruel,  
 D'un lamenter continuel  
 En doux fredons l'air detranche,  
 Sa chanson n'égaleroit pas.  
 Sus arrestez doncques vos pas  
 O troupe ore en vain poureuse:  
 Vn tems viendra qu'à meilleur droict  
 Maintes de vous en maint endroit  
 Fuierez sa course amoureuse.  
 Ce dit Mercure. Puis apres  
 De son fils s'aprouchant plus pres  
 Dans vn lieure il l'envelope:  
 Et tout joyeux partant de là  
 En diligence il reuola  
 Sur l'Olympienne crope.  
 Il entre au milieu du parquet  
 Et là déploye son paquet  
 Deuant la bande celeste:  
 Le pere aux Dieux de joye épris,  
 Le premier entama le ris  
 Mettant en train tout le reste.  
 Dedans ses bras Bacchus le prit:  
 Le Dieu de Dele le cherit:  
 Et Venus, quittant sa place,  
 Put de ce monstre gracieux,  
 Asses long tems ses haues yeux:  
 Puis baissant sa rouge face,  
 O Dieu mi-bouc, ô Dieu petit,  
 Petit ores (ç'at' elle dit)  
 Mais qui le plus grand dois estre  
 De tous les autres demy-Dieux:  
 Croy garçon, croy, pour en tous lieux  
 Te faire à mes jeux adestre.  
 Je te saluë, ô Cheure-pié,  
 De ce chant à toy dedié,  
 Attendant que ie faconne  
 Vn vers, ô Dieu des pastoureaux,

*Qui joint au bruit des chalumeaux  
Bien mieux tes louanges sonne.*

ATALANTE.

AV SEIGNEUR IVLES

GASSOT.

*VOUDROIS-tu, doux GASSOT, entre vn millier d'affaires  
Importuns & pressans, qui te sont ordinaires,  
O des Muses l'ami, dérober le loisir  
Pour lire ce discours, & t'en donner plaisir?*

*Du temps des Heros fut l'Heroine Atalante,  
On ne sçait lequel plus en vitesse excellente  
Ou parfette en beauté. Comme elle s'enqueroit  
A l'oracle d'un Dieu du mary qu'elle auroit,  
Le Dieu luy respondit : Fuy fuy la compagnie  
D'un mary Atalante, & ne t'en prenne enuie.  
Tu t'en passerois bien : ne t'en pouuant passer  
Toy-mesme en ton viuant te conuendra laisser.  
De son destin où la pucelle espourec,  
Par les buissons toufus du monde retirée  
Vit en virginité : mais d'un cruel marché  
Son noffage promis est tousiours recherché.  
Ell' dit aux pretendans : Nul n'aura jouissance  
De moy, si par auant ma course ne deuance :  
Courez donques à moy : qui me deuancera  
Pour le pris & pour femme il me fiancera :  
Mais qui ie passeray, pour loyer faut qu'il meure :  
C'est la loy du combat, où ie veu qu'on demeure.*

Bien felonne est la loy, mais (tant peut la beauté!)  
 Encor y a il presse à telle cruauté.  
 Hippomene voyant la course depareille,  
 Entre les spectateurs, se moque & s'emerveille:  
 Est-il homme (dit-il) si follement épris  
 Qui pourchasse vne femme atravers tels perils?  
 Blasmant des jouenceaux la fureur excessiue:  
 Mais quand il vit son trait, & sa face naïue,  
 Et son faitis corsage, & ses beaux membres nus  
 (Car nuë elle couroit) dignes d'une Venus,  
 Il se tut espamé. Recourant la parole,  
 Pardonnez moy, dit-il, ma reprise trop folle,  
 O vous que j'ay repris: quand ie vous ay repris  
 Ne cognoissois encor de vos courses le pris.  
 Plus la belle il louoit, plus il la trouuoit belle,  
 Et plus de feux d'amour en son cœur amoncelle:  
 Il souhaitte que nul ne l'aille deuancer,  
 Il creint pour son honneur, puis commence à penser.  
 Faut-il que lâchement ce combat ie regarde  
 Sans tenter la fortune: il n'a qui ne hazarde:  
 Dieu conduit qui a cœur: Tandis qu'il discouroit  
 Atalante volant d'un pas aislé couroit:  
 Et bien qu'elle semblaist decocher plus soudaine  
 Que la fleche de l'arc, tout beant Hippomene  
 Admire sa façon: car sa grace croissoit,  
 Et plus belle au courir la fille paroissoit.  
 Hachant menu des pieds luy volletoit derriere,  
 Où sembloit volleter la double talonniere:  
 Ses longs cheueux espars par le dos ynoirin  
 Treluisoyent au Soleil comme l'or le plus fin:  
 Sous le souple jarret la peinte banderole  
 D'un jartier ondoyant sur la greue bauole:  
 Et parmi la blancheur des membres qu'elle estend  
 Vn incarnat rosin flambe s'entrejettant,  
 Tel que celuy qu'on voit au rougissant fueillage  
 De la rose nageant dessus le blanc letage,  
 Ou quand la rouge vitre ardante du Soleil  
 Peint le marbre poli si bien qu'il trompe l'œil.

*Tandis que l'estranger à tout cecy repense  
Et remarque des yeux ce qui donne accroissance  
Au feu de son amour, la course mise à chef  
La vierge veinquereffe emporte sur le chef  
La couronne en grand feste, & tous les perdans blesmes  
Payent selon l'accord les amandes extrêmes:  
Mais luy non effroyé du triste euenement  
Des pauvres jouuenceaux, se resout promptement  
Et se presente au camp, & l'œil fiché sur elle  
Hardi vient l'affaillir d'une parole telle.*

*A ces tiltres d'honneur aisez à conquerer  
Sur hommes de neant cuides-tu t'arrester?  
Proune-toy contre moy: ou soit que te surmonte,  
Estre gagné d'un tel ne te fera point honte:  
Megareus est mon pere: Oncheste mon ayeul:  
Neptune Roy des eaux j'ay pour mon bisayeul:  
Et ie tay la vertu qui la race accompagne:  
Ou soit que la fortune ordonne qu'on me gagne,  
D'Hippomene veincu à ton nom demourra  
Vu glorieux honneur, qui jamais ne mourra.*

*Comme il disoit cecy, Scheneide amiable  
Arreste dessus luy son regard pitoyable:  
Et commence à douter qu'elle aimeroit le mieux  
Qu'il fust d'elle veincu ou bien victorieux.  
Puis s'oupirant, Quel Dieu (dit-elle) aux beaux contraire  
Veut perdre ce beau fils, en le picquant à faire  
Cette folle entreprise, & de me demander,  
Et de sa chere vie à la mort hazarder?  
Non, ie ne vau pas tant: & si ne suis atteinte  
De sa beauté, combien qu'en dusse estre contreinte:  
Sa jeunesse m'atteint: Ie ne porte amitié  
A la personne, mais l'âge me fait pitié.  
Quoy? n'est-ce rien aussi de celle vertu grande  
Qui de la mort hideuse à la creinte commande?  
Quoy? n'est-ce rien qu'il est le quatrieme conté  
Du Dieu sous qui flechit l'Oceane domté?  
Quoy? n'est-ce rien qu'il m'aime? & d'amitié si forte  
Que mon seul mariage il estime, de sorte*

Que mesme il veut mourir, si le contraire sort  
 Me deniant à luy le conduit à la mort ?  
 Garçon, retire toy tant qu'en as la puissance,  
 Et delaisse de moy la sanglante alliance :  
 Mon noffage est cruel : y n'est fille, combien  
 Que tressage elle soit, qui ne te voulust bien.  
 Mais doù vient que pour toy tellement me foucie  
 Tant d'autres mis à mort qui ne m'ont adoucie ?  
 A son dam : meure donc : puis qu'il n'a profité  
 De voir les autres morts par leur temerité :  
 Puis qu'il n'aime sa vie. Et faudra-t'il qu'il meure  
 Pour auoir voulu faire vne mesme demeure  
 En viuant avec moy : & qu'il perisse à tort,  
 Pour loyer de l'amour guerdonné de la mort ?  
 En lieu d'auoir honneur, ie seray diffamee :  
 En lieu de bon renom, ie seray mal-nommee  
 De gain si malheureux. Mais si mal t'en aduient  
 Il ne part de ma faute, ains de la tienne vient.  
 Plcust à Dieu maintenant que desister voulusses,  
 Ou, puis qu'es obstiné, que plus viste tu fusses !  
 Ha, que lon recognoist en ce visage beau  
 Du trait de Damoiselle entre le Damoiseau !  
 Ha chetif Hippomene, & pourquoy m'as-tu veuë ?  
 Vne vie plus longue, ô pauuret, t'estoit deuë :  
 Mesme si de ma part plus heurcuse eusse esté,  
 Et les destins fascheux ne m'eussent rejetté  
 Bien loin de tout espoir du triste mariage,  
 Triste à moy seulement par vn maudit presage :  
 Vraiment tu es l'vnic & le seul qu'eusse eslu,  
 A qui joindre mon lit j'eusse plustost voulu.  
 Voila ce qu'elle dit, & comme encor nouvelle  
 Et lors goustant d'amour la premiere estincelle.  
 Ne sçachant qu'elle fait elle aime, & n'y consent :  
 Elle est pleine d'amour, & son amour ne sent.  
 Et le peuple & son pere au champ de la carriere  
 Ia demandoient à voir la course coustumiere,  
 Quand le Neptunien de soucis empressé  
 Vers la douce Venus s'est ainsin adressé :

*Je te pry Citheree, aujourdhuy fauorise  
 Et meine à bonne fin l'amoureuse entreprise  
 D'vn qui se vouë à toy : soustien de ta faueur  
 Le feu qu'as allumé toy-mesme dans mon cœur.  
 La requeste soudain à Venus annoncee  
 D'vn vent non enuieux, d'elle fut exaucee :  
 Qui pour l'heure pressant (car ils alloient courir)  
 Hastiue s'auança de tost le secourir.  
 Dans Cypre la plaisante est vne belle pléne,  
 Que les gens du país appellent Damascene :  
 Qui du terroir fertile est le plus gras endroit,  
 Où nul autre, sinon la Deesse, n'a droit :  
 A qui des bons vieillars de jadis fut laissée  
 A son temple sacré pour jamais annexee.  
 Dans le milieu du champ est l'arbre jaunissant  
 En fueilles & rameaux de fin or splendiffant :  
 Là Cypris de sa main cueüt trois pommes dorees,  
 Les porte à Hippomene & les baille, faees  
 Si que nul qu'Atalante & luy seul les verroit,  
 Et l'instruit promptement de ce qu'il en feroit.  
 Le signal fut sonnë quand à teste baissée  
 L'vn & l'autre decoche à la course dressée,  
 Coulant d'vn pied legier sur le sable asleuré  
 Non merqué de leur trac. Tu tiendrois asleuré  
 Qu'ils raseroient les flots sans se mouiller la plante :  
 Et que les épics droits sous leur course volante  
 Tiendroyent coup sans flechir : les cris & la faueur  
 Du peuple, au jouuencel esperoment le cœur,  
 Courage là, courage : asteure, c'est asteure  
 Qu'il faut doubler le pas : haste-toy, ne demeure :  
 Boute, boute Hippomene, efforce toy : ie voy  
 Qu'auেকে la victoire Atalante est à toy.  
 Lon doute lequel plus, ou l'heros Megaride  
 S'esfioüt de ces voix, ou bien la Scheneide.  
 O quantesfois, combien qu'elle peust le laisser  
 Et gagner le dauant, la ton veu relaisser !  
 Apres auoir long tems tins l'œil sur Hippomene  
 Contemplant sa beauté l'en retirer à peine !*

L'alcine luy faillant hanfeus il halletoit,  
 Et le bout de la course encores loin estoit,  
 Quand la premiere pomme il jette en la carriere :  
 La vierge s'ébaît, & demeure derriere,  
 Enuieuse du fruit qu'elle veut amasser  
 Qui roulant treluisoit : & luy de la passer  
 Et l'air de retentir d'une longue huée :  
 Elle de refournir la course entrelaissee,  
 Et regagner le tems d'un galoper dispos,  
 Et remettre l'Amant à luy fousler le dos.  
 Encores amusee au jet d'une autre pomme  
 Legiere auoit rateint & repassé son homme,  
 Et rien que le dernier du chemin ne restoit,  
 Quand l'amant qui pantois derriere se hastoit,  
 Aide asteure (disant) ton dernier don Deesse,  
 Rua l'or à cartier par deuant sa maistresse  
 Boulant à trauers champ, à fin de s'échapper,  
 Et qu'elle s'amusant ne le puisse atrapper.  
 De ne se destourner la pucelle fait mine :  
 Venus luy donne cœur, tant qu'elle s'achemine  
 A leuer le bel or : Et pour mieux l'amuser  
 Plus qu'elle ne pesoit la pomme fit peser.  
 Tandis qu'elle tardant du tiers joyau s'empesche,  
 Hippomene hastif la carriere depesche :  
 Et premier que sa femme à la borne venu  
 En rapporte vainqueur le loyer conuenu.  
 Meritoit pas Venus qui luy fut tant propice,  
 Qu'il la remerciast d'un si grand benefice,  
 Encensant son autel ? l'ingrat qui l'oublia  
 N'encensa son autel ny l'en remercia.  
 La Deesse en courroux soudainement s'irrite  
 Pour vanger cette offence : & du mespris despote,  
 Par l'exemple d'eux deux, arreste d'auser  
 Ceux qui viendront apres, de ne la mespriser.  
 Les deux Amans passoyent par un arbreux bocage  
 Où fut un temple vieil, qu'Echion au vieil âge  
 A la mere des Dieux de veu fait dedia.  
 Là de se reposer l'endroit les conuia

*Lassez du long chemin : Là Cypris fit surprendre  
 D'un desir importun de l'ingrat le cœur tendre  
 Au plaisir amoureux. Contre le temple estoit  
 Vn sombre obscur caueau, qu'un roc naïf voustoit,  
 Lieu deuot & sacré de maintes imagettes  
 Des vieux Dieux departis par des niches retraittes  
 Dans le tufeau caué. Hippomene entré là  
 D'un forfait execré le saint lieu viola.  
 Les Dieux tournent les yeux : Et la mere entouree  
 Pensa de les noyer dans Styge tant juree :  
 La peine luy sembla legere pour le fait :  
 Donc sans les mettre à mort leur figure defait.  
 En houpeaux de poil roux leur blonde cheuelure  
 Se change assauuageant leur douillette encoulure :  
 D'espaule & d'estomac en large se harpans,  
 Euidez par le flanc desia panchent rampans :  
 En lieu de piez & mains, sur des pattes veluës,  
 Armez en lieu de doits de cinq griffes crochuës :  
 La queuë longue ronde ballie le sablon :  
 En la face chagrine est vn courroux felon :  
 Leur parler & crier, est de rugir & braire :  
 Autre talame n'ont que le bois leur repaire :  
 Et deuenus Lyons des autres redoutez  
 Sont au char de Cybele attelez & dontez.*

---

E P I T H A L A M E.

---

A M O N S I E V R D' A S S E R A C

S E I G N E V R D E L A F V E I L L E E.

**A**SSERAC, à qui de la bouche  
 Peithon fait le doux miel couler,  
 Qui par l'oreille glisse & touche  
 Les cœurs d'un gracieux parler,

*Tu auras (ce croy-ie) à plaisir  
Lire ton nom dedans mon liure.  
Mais quel vers pouuo-y-ie choisir  
Plus digne pour t'y faire viure,  
Que ce chant dont fut honoré  
Ton mariage bien heuré?*

*NE VOVS PLEIGNEZ plus que la Lune  
Meine trop lentement son cours:  
Ny que la grand' clairté commune  
Traîne comme à regret les jours.  
Le jour que tant vous desiriez,  
Qui vous donnera jouïssance,  
Du bien pour qui vous soupiriez,  
L'heureux jour de rejouïssance,  
Le voicy venir l'heureux jour,  
Qui n'est dedié qu'à l'amour.  
Amour est de ce jour le maistre,  
Et tout cela qui l'amour suit,  
Tout le bon & beau qui peut estre  
Pour aider l'amoureux deduit:  
Le jeu, la joye, le plaisir,  
La paix, les graces, la concorde.  
Ce qui trouble le doux desir  
Soit loing d'icy, loing la discorde,  
La jalouzie & la rancueur,  
Loing tout soucy, loing toute peur.  
Heureux espoux, espouse heureuse,  
Toy compagne d'un tel mary:  
Toy de fille tant vertueuse  
Le seul compagnon fauori.  
Espouse, tu peux te vanter  
D'estre en mary bien fortunée:  
Espoux, tu dois te contenter  
De la vierge qui t'est donnée,  
Riche de presens si diuins,  
De la main de nos Rois benins.  
L'heur que c'est la bonne nature:  
Mais au double on doit estimer*

Quand vne bonne nourriture  
 Au bien la fait accoustumer.  
 Il ne cognoist pas la vertu,  
 Qui de Conan n'a cognoissance,  
 Qui de son tems a combattu  
 Et l'injustice & l'ignorance.  
 Ton espouse est le sang aimé  
 De ce Conan tant estimé,  
 Si d'un bon pere estant bien nec,  
 L'air commun à tous elle but,  
 Tu la diras mieux fortunee  
 Pour l'heur qu'en son enfance elle ut,  
 D'apprendre de l'honneur les loix,  
 Entre les filles de la Mere  
 Et de nos Dieux & de nos Rois  
 De toute bonté l'exemplaire:  
 Sa main te donne ce bon-heur,  
 Qui n'est pas vn petit honneur.  
 Qui ne sçait l'antique Noblesse  
 Du sang illustre de Rieux,  
 Qui se maintient par la prouesse  
 De cent cheualiers glorieux?  
 Vn de ce noble sang issu,  
 Qui ne dement d'aucune faute  
 Sa race, qu'il ne soit reçu  
 Où lon marche la teste haute,  
 Luy de mille graces orné  
 Pour mary va l'estre donné.  
 Quoy? voicy la sainte journee,  
 Que desiriez de si long tems:  
 A voir vostre grace estonnee,  
 Encor n'estes vous pas contens:  
 Vous auez le jour désiré,  
 Mais non celle nuit desirée:  
 Ce jour sera tost expiré,  
 Voicy la nuit tant esperée:  
 Soyez prests Amans bien-heureux:  
 Armez-vous au choc amoureux.

Combien que celle nuit venuë  
 Te mette à mesme ton desir,  
 En liberté d'embrasser nuë  
 Celle en qui gist ton seul plaisir :  
 Desires-tu ce que tu as ?  
 En as-tu quelque desffiance ?  
 Les souhets il faut mettre bas  
 Depuis qu'on a la jouïssance.  
 Amant, de tes vœus jouïsseur,  
 Chasse la crainte, tout est seur.

Pucelle, tu trembles creintive,  
 Et celle nuit, que tu soulois  
 Dire trop lente, est trop hastive :  
 Tu crains le bien que tu voulois :  
 Oste cette honteuse peur,  
 Oste la honte dommageable,  
 Qui te fait prendre à contrecœur  
 Ce qui l'estoit plus agreable :  
 Vierge, en horreur le bien tu as,  
 Qu'étant femme tu aimeras.

Sus, Amour, choisy dans ta trouffe  
 Vne sagette au fer doré,  
 Trempé de la trempe plus douce,  
 Toute de miel tresepuré :  
 Le fût soit d'un rouseau trié  
 Entre les roseaux de Madere,  
 Droit, rondelet, & delié,  
 A qui sa manne encor adhere :  
 Il voudroy que les empanons  
 Fussent deux pannes de pigeons.

Cette fleche d'élite encoche  
 Sur le nerf de ton arc tendu.  
 Entese l'arc, & la decoche :  
 Poy, j'oy le son qu'il a rendu :  
 La fleche prompte j'oy voller :  
 Tranche le vent & le trauerse :  
 Elle sifle & sillonne l'air :  
 Deux cœurs d'un beau coup elle perce,

*Deux cœurs de deux amans heureux,  
 Autant aimez comme amoureux.  
 Vivez en concorde amiable,  
 Exercez vous au jeu d'amour:  
 Vn baïser longuement durable  
 Soit l'approche de tel etour:  
 La prouesse de tes ayeux,  
 Ryeux, en ce combat oublie,  
 Pour d'un courage gracieux  
 Debeller ta douce ennemie:  
 Tu l'auras la priant bien fort,  
 Tu la vaincras d'un doux effort.  
 Toi aussi la belle épousee,  
 Ne fois trop rude à ton époux:  
 Souffre, si tu es auïsee,  
 Qu'il te gaigne en ce combat doux:  
 Et n'usant de toute rigueur,  
 En son endroit soy gracieuse:  
 Croy moy, quand il sera vainqueur,  
 Tu seras la victorieuse:  
 Vostre plus grand debat sera  
 Faire à qui plus s'entraïmera.  
 Piquez de si louable enuie  
 Menez ce debat bien-heureux  
 Au dernier soupir de la vie,  
 Tous deux aimans come amoureux:  
 Cueillez les vigoureuses fleurs  
 De vostre gaillarde jeunesse:  
 Ioignez l'amitié de vos cœurs  
 Jusques à l'extreme vieillesse,  
 Et plus vos âges vieilliront,  
 Plus vos amours rajeuniront.*

FIN DV SIXIEME LIVRE

DES POEMES.



LE SETTIEME LIVRE  
DES POEMES

---

A MONSEIGNEUR LOUIS  
DE GONZAGVE DVC DE  
NEVERS.

O L'HONEUR *du sang de Mantouë,*  
*Mon suport : il faut que te loue,*  
*Qui ne t'es voulu contenter*  
*De la splendeur de l'alliance*  
*Et de l'Empire & de la France,*  
*Dont ta race peut se vanter.*  
*Toy riche des biens de fortune,*  
*Doué de grace non commune,*  
*Noble, prudent & genereux,*  
*Tu voulus munir ton courage*  
*De vertu, le seur heritage*  
*D'un cœur hautain & valeureux :*

Que la force ny les années,  
 Par qui les grandeurs ruinées  
 Tombent en piteux deconfort,  
 Ne pourroient nullement abatre :  
 Car tu as de quoy les combatre.  
 Resistant contre leur effort.  
 Par telle vertu tu fais teste  
 Au sort, qui douteux ne s'arreste.  
 Que tresbien tu as maitrisé,  
 D'une par trop cruelle preuve !  
 Mais jamais home ne se treuve  
 En tout du sort fauorisé.  
 Mesme cét heureux Alexandre  
 Tachant d'affaut les villes prendre  
 Les hazards plus grands a tentez :  
 Où reçut blessure & louange.  
 Mais par le blasme elle se mange  
 Pour ses courroux ensanglantez.  
 On sçait que Cæsar le grand Prince,  
 Vainqueur de plus d'une prouince,  
 Tomboit du haut-mal abatu :  
 Mais ce mechef rare en l'histoire,  
 Ne pouuant obscurcir sa gloire  
 Chét éblouï de sa vertu.  
 Quand le boulet ta jambe blesse  
 Du cors tu perdis quelque adresse :  
 L'esprit en est plus vigoureux.  
 Tu es entier, constant & sage :  
 Et ton bien atrempé courage,  
 Sort du malheur plus valeureux.  
 Si ne faut-il pas que ta grace  
 Enuers nos Muses j'outrepasse :  
 Tu les aidas de ta faueur,  
 Quand d'une louable entreprise  
 Par nous la Musique remise  
 Lui fit en son premier honneur.  
 O bon Duc, je ne pourroy taire  
 Combien ton conseil a pu faire

*Pour maintenir l'antique foy.  
 Si elle vit non amortie  
 France t'en doit vne partie,  
 Loyal Conseiller de mon Roy:  
 Quand tu conduifis la vengeance,  
 Raclant des mutins la méchance,  
 Come dauant j'auoy chanté  
 Aux noces du grand Duc de GVISE.  
 Quand d'vne royale entreprife  
 Renuerfas le roc enchanté.  
 Là le forcier & fa cautelle  
 Font le faut d'vne feinte belle,  
 Qui cachoit vne verité:  
 Que le tems qui fait tout conoistre,  
 Au bout de deux ans fait paroistre,  
 Terrassant l'infidelité.*

---

LE MARIAGE DE  
 FRANÇOIS ROYDAVFIN  
 ET DE MARIE ROINE  
 D'ECOSSE.

A MONSEIGNEVR LE  
 CARDINAL DE GVISE.

*RIEN de ferme, ô Prelat : Le tems fuit come l'onde.  
 Combien de changemens depuis que fuis au monde,  
 Qui n'est qu'un point du tems? j'ay vu le grand François.  
 Lors que l'an quatorzième à peine je passois.  
 Je vy regner HENRI. je vy celle auenture  
 Le rauir au tournoy. Je vy sa sepulture.*

*Le vy sacrer son fils Roydaufin parauant,  
Dont les noces je chante. Il passa come vent.  
Puis CHARLES mon grand Roy vint enfant à l'Empire.*

*Rien ne peut auenir en l'état qui soit pire  
Pour le peuple & le Roy, qu'estre en enfance pris  
Apelé pour regner. De là sourd le mépris:  
Le mépris aux malins engendre l'oubliance  
Du deuoir, les mouuant à toute outrecuidance:  
Come ces deloyaux & turbulens peruers,  
Qui ont voulu jetter ce Royaume alenuers.  
Mais sans guiere tarder CHARLES vangeur & sagé,  
N'a pas si tost ataint d'home le premier âge,  
Qu'il a vangé le tort à son enfance fait,  
Faisant mordre la terre au rebelle defait.  
Or à fin que le tems la memoire n'éface  
Par l'oubly pareffeux de chose que lon face,  
Voicy come François, qui tost se reposa,  
La Roine vostre niece à Paris épousa.*

*PEUPLE reiouï toy : que pour ce jour les armes  
Ayent relâche vn peu : Reposez-vous gensdarmes.  
Mettez bas la cuirasse : & vous soldats aussi  
Auec le corselet dépoil'eꝝ tout soucy.  
Il se faut reiouir : que par tout on s'apreste  
A passer la journee en bien-heureuse feste.  
O Paix du peuple aimée, aujourdhuy montre nous,  
Pour le moins aujourdhuy, vn bon visage & doux :  
Voy nous, ô bonne Paix, & réyan sur la France  
Tous les fruits & les fleurs de ton cor d'abondance.  
Mars, va voir ta Venus pour ce jour, & demain  
Remé-nous si tu veulx les armes en la main :  
Nous te fuirons par tout : Si l'ennemy se montre  
D'vne telle fureur nous irons aiencontre  
Qu'il sera mis en route : & deuant nous esfers  
Les Bourguignons chassez, fuiront de toutes pars  
Mars, donne nous ce jour : où se fait l'aliancc,  
Qui joindra pour jamais l'Ecosse à notre France :  
O mariage heureux, que Dieu veule lier  
Pour faire sous vn Roy deux royaumes plier :*

*Et non deux seulement, mais sans meurdre & sans guerre  
A la France & l'Ecoffe alliant l'Angleterre,  
O FRANÇOIS, ton épouse vn jour puisse à tes loix  
Par vn accord amy soumettre les Anglois.*

*Mais à fin qu'aujourd'hui le sacré mariage  
De FRANÇOIS & MARIE avecque bon presage  
S'accomplisse en tout heur, tous d'vn consentement  
Prions Dieu de benir ce diuin sacrement.*

*Loin d'icy tout ennuy, loin d'icy la tristesse:  
Qu'on ne voye sinon toute joye & liesse:  
Nostre noble Daupin, premier fils de HENRI,  
D'vne Roine à ce soir doit estre le mary:  
Et se peut bien vanter d'épouser la plus belle  
Des Roines de tout tems. Car cette Roine est telle  
(Que bien qu'elle fust autre) elle auroit merité  
D'estre femme d'vn Roy: telle est sa magesté.*

*Sus, que toute la terre en cette saison douce,  
Les dons du beau printems en grande planté pouffe.  
Pour fester ce beau jour: Le ciel serain & beau  
Temoigne le bon heur de ce doux renouveau.  
Sus, Ninfes de la Sene allez en vos prairies  
Cueillir de vos beaux doigts les herbettes fleuries  
Des meilleures odeurs: & sur les flos aimez  
De vostre fleuve verd les fleurettes semez.  
Tien-toy le vent Marin: l'Auton moite s'apaise:  
La Galerne soit coye, & la Bize se taise:  
Nulle aleine de vent ne souffle en nulle part,  
Si ce n'est de Zefir le ventelet mignard.  
Que l'Ocean, qui bat le riuage d'Ecoffe,  
Soit calme celebrant cette royale Noffe:  
Que les Tritons joieux dans leurs creux limassons  
En l'honneur de leurs Roys entoment des chansons:  
Les Nereides seurs par les marines plaines,  
Facent leurs jeux, nageans sur les dos des balain. s.  
Les autres en vn rond se tenant par la main  
Dacent, & dessus l'eau decouurent tout le sein.  
Que le ciel étoilé fauorifant la feste  
En l'honneur de nos Roys astres nouveaux apreste,*

*A fin qu'il n'y ait point ne soit & n'ait esté  
Un jour de toutes parts plus saintement f.isté.*

*Quelle foule est-ce là? N'oy-je pas que lon sonne  
Les hauboyz & cornets? Tout le ciel en resonne.  
La pompe va marcher. Voiey les mariez,  
Qui d'un sacré lien veulent estre liez.*

*Nostre grand Roy HENRI dessus la troupe excelle  
Comme le clair Soleil en plein jour estincelle:  
La Roine CATERINE entre les Dames luit  
Comme vne claire Lune en vne belle nuit.*

*Mais genereux Enfans d'un noble & vaillant Pere,  
Quand vous serez en aage, ó que vous devez faire  
De beaux faits vertueux, pour donner argument  
Aux Poëtes d'alors de chanter hautement.*

*Croissez heureux Enfans: Vostre cœur magnanime  
Possible un jour fera des Poëtes estime,  
Qu'on méprise aujourdhuy: maugré les enuieux  
Leur nom ne sera plus, come il est, odieux.*

*Qui sont celles apres qui ainsi que Planetes  
Qui sortent de la mer, luisent claires & nettes?  
Ce sont MESDAMES sœurs: puissiez-vous vne fois  
Acorder vne paix qui acorde nos Roys.*

*Voyez-vous pas aupres la sœur du Roy la Tante  
Du noble ROIDAVFIN? ó Princeesse excellante,  
Pour ton rare sçavoir & sainte chasteté,  
Le surnom de Pallas tu as bien merité.*

*Mais qui est ccluy-là qui en si douce face  
Porte vne magesté? s'il n'est Roy, à sa grace  
Il est Prince du sang. C'est le Roy Nauarroys.  
Le sion fleurissant de l'estoc de nos Roys.  
Ie voy là sa compagne, ensemble l'heritiere  
Du sçavoir de sa mere, & des biens de son pere.  
O diuin mariage, où le plus grand debat,  
C'est qu'à aimer le plus un chacun se combat.  
Ses deux freres ie voy: l'un que Mars fauorise.  
L'autre qu'un saint chapeau doublement autorise.  
Le troisiéme y seroit: mais (maleureux destin!  
Ne troublons de douleur ce bien-heureux festin.*

De Princes j'aperçoy vne belle noblesse,  
 La race des vieux Roys, desquels la grand' prouesse  
 Conquit Ierusalem, la Sicile donta,  
 Naples & la Calabre, & les Turcs surmonta.  
 le voy come vn beau lis le Prince de Lorraine  
 Se leuer & fleurir : L'attente ne soit vaine  
 Que nous donne sa fleur : mais soit avec le tems  
 Aussi bon son œsté come est beau son printems.  
 Et puiffé-je luy dire vn chant bien delectable,  
 O ses nobles Cousins, qui vous soit agreable,  
 Quand ie celebreray l'heureux jour qu'on verra,  
 Lors qu'une que ie voy pour épouse il aura.

Voyez ce Cardinal en sa verde jeunesse,  
 Qui surpasse en conseil des plus vieux la sagesse :  
 CHARLE, digne tu es de tenir en ta main  
 De saint Pierre les clefs mis au siege Romain.

Voyez le Duc de Guise avec ses nobles freres :  
 C'est par eux que Calais, que perdirent nos peres.  
 Nous a esté rendu : & Dieu veut que par eux  
 Contre nos ennemis nous soyons plus heureux.  
 La mere de l'épouse est leur sœur. Angleterre,  
 Tu sçais que peut valoir son courage en la guerre,  
 Qui n'est point feminin, qui, jamais abatu,  
 Preuve de quelle part il retient sa vertu.

Mais entrepren-je bien chanter de l'assemblée  
 Vn chacun dignement, quand ma vuë troublee  
 S'eblouit de la voir, come si j'auoy l'œil  
 Fiché pour contempler les rayons d'un Soleil?  
 Retirons-nous soudain de si haute entreprife.  
 Car chacun en ce lieu peut bien voir (s'il y vise)  
 De la France la fleur, l'honneur & l'ornement :  
 Si non, il n'a point d'yeux & moins d'entendement.

Chantons le ROYDAVFIN & la ROINE MARIE,  
 Que le Prelat sacré d'une foy sainte allie  
 En la porte du temple. Ils jurent en sa main.  
 Le serment qu'ils ont fait, ô bon Dieu, ne soit vain.  
 Bien-heureux mariez, que vostre foy jurée,  
 Autant que vous viurez puisse auoir sa duree.

Or allez dans l'église implorer la faueur  
 De ce grand Dieu qui done aux noſſes le bonheur.  
 Quelque pompeux feſtin ou ſeur traité qu'on face  
 Pour joindre les époux, ce n'eſt rien ſans la grac.  
 De ce grand Roy d'enhaut. Faites voſtre deuoir,  
 O l'epoux, ô l'epouſe, & vous pourrez l'auoir.  
 Voſtre priere eſt faite : & ſoit elle exauſſee.  
 Rentrez en l'Eueſché où la ſalle eſt dreſſee  
 Pour vous y recevoir : prenez y le diſner,  
 Mais le reſte du jour il n'y faut ſejourner.  
 Allez dans le Palais acheuer la journee  
 Où pour vous feſtoyer la grand' ſalle eſt ornee :  
 Il faut paſſer la nuit dans ce Palais Royal  
 Où lon vous a dreſſé voſtre lit nuptial.  
 Le peuple qui vous aime, à fin de pouuoir eſtre  
 En place pour vous veoir n'a cure de reſteſtre :  
 Mais déjà par la rue ententiſ vous attend,  
 Et ſ'il ne vous voioit ne ſ'en iroit content.  
 C'eſt aſſez pour le jour : j'ay chanté la journée,  
 Vu plus hardy dira la nuit bien fortunée  
 De voſtre chaſte amour : Mais qui oſeroit bien  
 D'yne tant ſainte nuit dire l'heur & le bien ?  
 O noble ſang des Roys, & duquel puiſſent naiſtre  
 Des enfans pour regner quand vous ceſſerez d'eſtre :  
 Dieu vous doint de tous bizas heureux accroiffement,  
 Et de vous entraîner touſiours egallement.

A M O N S E I G N E V R  
 L E D V C D E G V I S E .

C H O S E n'eſt tant deſeſperée,  
 Si l'home conſtant a durée  
 Pour gueter la place & le point,  
 Que bien-heureux il ne parface.

Mais, qui se haste en son audace,  
 L'aisé mesme n'acheue point.  
 O sang des Roys de la Sicile,  
 Dieu le vangeur vous rend facile  
 Le fait que moins vous esperiez :  
 Vos ennemis sont en ruïne :  
 La fureur Royale & diuine  
 Vous fait voir ce que desiriez.  
 C'est honneur c'est plaisir de prendre  
 Les armes justes, pour deffendre  
 Le party de l'antique foy.  
 Qui fait contre mon Roy la guerre  
 La fait au grand Dieu du tonerre :  
 Qui contre Dieu, contre mon ROY.  
 HENRI, Duc Valeureux de Gvise,  
 Ta race grandement je prise,  
 Qui reluit de tant de splendeur :  
 Ta beauté je louë & ta grace :  
 Mais ta noble vertu les passe  
 De l'eclat d'une viue ardeur.  
 Quasi dauant que l'âge tendre  
 Permist les dures armes prendre  
 Pour t'en vestir, tu les vestis :  
 Et t'en allas chercher la guerre  
 Bien loin en estrangere terre,  
 Par la tréue de ton país.  
 Si tost que les ciuiles armes  
 Nos chams recourent de gendarmes,  
 En plus d'un lieu tu t'es proué  
 Vrayement issu de ta race,  
 Marchant courageux sur la trace  
 De ton Pere tant éproué.  
 Dans Poitiers ta force enfermée  
 Repoussa l'effort de l'armée  
 De ton ennemy décampé.  
 A Moncontour dans la mellée  
 Ta vaillance fut signalée  
 Par le boulet qui t'a frapé.

Quand icy la fortune heureuse,  
 Qui fuit la vertu valeureuse  
 De HENRI frere de mon ROY,  
 Menoit ses fideles batailles:  
 Et là deliura les murailles  
 Du camp déloyal en sa foy:  
 Vanter faut la meure sageſſe  
 En vne ſi verde jeuneſſe,  
 Que tant de pointes élançoient:  
 Le meurtre felon de ton Pere,  
 Et les fiertez d'vn aduerſere,  
 Qui toute bone âme offenſoyent.  
 Mais plus que tout vn tel outrage  
 Naure ton genereux courage,  
 Qui entre deux deuoirs flotoit.  
 Icy d'vn vray fils le bon zele:  
 Et là d'vn ſeruiteur fidele  
 Enuers ſon Prince l'emportoit.  
 Toy bien atrempe de nature,  
 La paypaye de telle injure  
 Acort tu as ſurattendu:  
 Ne mepriſant pas la prudence  
 Des tiens, en telle ſurſeance,  
 Qui au double vous l'a rendu.  
 Ainſi ta vertu moderee  
 Du deuoir ne s'eſt egaree:  
 Mais t'a doublement aquité.  
 La mort de ton Pere elle vange  
 Et garde, à ta grande louange,  
 A ton ROY ta fidelité.  
 La diuinité vangereſſe,  
 Et de mon ROY la caute adreſſe,  
 T'ont mis les armes en la main,  
 A l'heure & place deſtinees,  
 Où deuoyent choir exterminees  
 Les grands peſtes du genre humain.  
 Qui leur venim dans ſon cœur cele,  
 Dedans vne fraiſle naſſele

*Ne passe vn fleuve avecque moy.  
 Dieu courroucé par fois endure  
 Souffrir avec l'âme parjure  
 L'home qui tient la bone foy.  
 Souuent parmy telle vengeance  
 Le juste voit son innocence  
 Quand & le mechant atraper.  
 La peine qui boytant darriere  
 Suit le mal fait, ne laisse guiere  
 Le forfaitteur quite echaper.*

L A M A S C A R A D E D E  
 M O N S E I G N E V R L E

DVC DE LONGVEVILLE,

A BAYONNE.

L'ENTREE DE LA FEE.

E N T R E Z , ô brigade Fæe,  
 Pour cette Royale assemblee  
 Honorer d'un spectacle beau,  
 Et d'un miracle tout nouveau :  
 Ebranlez la paresse lente  
 Qui tient vostre allure pesante :  
 Vous fuyez (semble) le bon heur  
 Dont ce jour vous sera donneur.  
 Bois & rochers suiuez le son  
 De ma charmeresse chanson.  
 Venez : si mon chant ne vous tire,  
 A peine pourrez écondire

*La forçante nécessité,  
Dont vostre sort est limité.  
Amour a pu de sa puissance  
Endurcir vostre molle essence :  
Moy je puis son fait abolir,  
Et vostre durté ramolir.*

*Bois & rochers suyuez le son  
De ma charmeresse chanson.*

*Amphion au bruit de sa lyre  
Les murs de Thebes put construire,  
Quand les pierres de toutes pars  
S'amoncelèrent en rampars :  
D'Arion la chanson diuine  
Au Daufin domta bien l'échine :  
Orphee de sa douce voix  
Tira les rochers & les bois.*

*Bois & rochers suyuez le son  
De ma charmeresse chanson.*

*Que parlé-je, moy qui suis Fee,  
D'Amphion, Arion, Orphee ?  
Circe Fee come je suis,  
Ne pouuoit non plus que je puis :  
Et si fut bien assez puissante  
Muer de sa verge forçante  
Les compagnons d'Vlyffe en porcs,  
Et leur rendre leurs premiers cors.*

*Bois & rochers suiuez le son  
De ma charmeresse chanson.*

*Non, cette verge que je porte  
N'est pas d'efficace moins forte :  
Par elle ie puis obscurcir  
Le jour, & la nuit eclaircir.  
Par elle puis oster la vie,  
Et la rendre l'ayant rauie :  
La personne en roc transformer,  
Voire le rocher animer.*

*Bois & rochers suiuez le son  
De ma charmeresse chanson.*

*Mais les ordonnances fatales  
Donnent aux Majestez Royales  
L'honneur de si notable fait,  
Qui le fait de l'amour defait :  
En presence de la compagne  
De ce grand Monarque d'Espagne,  
Par elle vni d'estroite foy  
Avec son frere nostre Roy.*

*Bois & rochers suiuez le son  
De ma charmeresse chançon.*

*A cette vuë solennelle,  
Qui l'alliance fraternelle  
Des deux plus grans Rois Chrestiens  
Rejoint de cent fermes liens,  
Est le terme où sera fincée  
Vostre piteuse destinee,  
Est la place où doit prendre fin  
Vostre pitoiable destin.*

*Bois & rochers artez au son  
De ma charmeresse chançon.*

---

## L A F E E.

*ENTRE les hauts rempars des pointes Pyrenees  
Est enclos vn país de terres fortunes,  
País delicieux, où fait heureux sejour  
Vne paisible gent, sous l'empire d'amour :  
Laquelle à l'honorer & bien seruir encline  
Cucille tousiours les fruits de la Paix tresbenine,  
Qui prodigue y repand tous les biens à foison  
Qu'auoit du siecle d'or la fertile saison.  
Au bout de ce grand val, d'une longue ceinture  
De fertiles costaux, où la longue planure*

*Se presse en vn valon, est vn coin écarté  
Ceint de rochers cauez, de beaux arbres planté,  
Laué de cent ruisseaux, qui saillaus de leurs sources  
Font par les prez herbes cent tournoyantes courses :  
Tant que le jour est long le radieux flambeau  
Dans ce canton serein éclaire net & beau.*

*Les Fees long tems a leur demeure ont choisie  
En ce cartier nommé le Valon de Ferie,  
Depuis que des humains fuyans l'iniquité,  
Ont cherché les deserts & le monde quité :  
Là se font aujourdhuy les miracles antiques,  
Que vous oyez conter aux discours poétiques,  
Ou par le siecle vieil des fabuleux Payens,  
Ou par l'âge dernier des Romains Chrestiens.  
On voit là ce qu'on dit du pourpris des Forcides,  
Des apasts Circiens, du parc des Hesperides :  
Là les charmes d'Alcine & de Morgane on voit,  
Et ce que Melusine & qu'Vrgande scauoit :  
Là sont mille animaux & priuez & sauvages,  
Mille oyseaux bigarrez de colorez pennages,  
Differents de Nature, & de forme diuers,  
Dont les branches, les eaux, & les chams sont couuers :  
Là mille arbres charmez, mille fleurs, mille plantes,  
Mille marbres changez, mille sources bouillantes,  
Iadis hommes viuans, acheuent leur destin,  
Eternel ou termé selon l'arrest diuin.*

*Par charmes non cognus des profanes oreilles,  
De ces estranges lieux j'amene ces merueilles,  
Ces bois, & ces rochers, exemple qui fait voir  
De ce Dieu qui les fuit, l'inuincible pouuoir.*

*Ces arbres que voyez, jadis six Damoiselles  
Belles, mais fierement contre l'Amour rebelles,  
Enflerent à leur dam, leurs cœurs hautains & fiers  
D'extrême cruauté contre six Cheualiers,  
Six gentils Cheualiers vouez à leur seruage !  
Des deux pars obstinez en leur ferme courage,  
Eux à les bien aimer, elles à les haïr :  
Eux à les bien traiter, elles à les trahir.*

Eux apres longs trauaux, apres angoiffes dures,  
 Apres indignes tors & cruelles injures  
 Qu'ils souffroyent tous les jours, ne pouuans plus fournir  
 A tant de cruautéz, ny plus les soutenir,  
 S'adresserent aux Dieux pour secours leur requerre,  
 Frapant l'air de souspirs, mouillant de pleurs la terre,  
 Crians tous d'une voix. O bons & puiffans Dieux,  
 Si les vœux des humains montent jusques aux cieux,  
 Si pitié, si justice aupres de vous se treuuent,  
 Et justice & pitié de nous ouir vous meuent :  
 Ostez-nous de ce mal, tirez-nous en dehors,  
 Soit ou mors ou viuans, ou ne viuans ne mors !

Ils furent exaucez : loin de mort & de vie  
 Auec leur sentiment leur douleur assoupie  
 Cessa dans ces rochers : & lon vit transformer  
 Leurs Dames en ce bois portant fruit doux-amer.  
 Mais sous diuers destin : car ces paaures cruelles  
 Demeurent sans changer, plantes perpetuelles  
 Et les rochers muez sous vn fort plus beuin  
 Attendent en ce lieu bien plus heureuse fin :  
 Tel fut l'arrest des cieux, telle la destinee  
 De ce change féé par les Dieux ordonnee :  
 Et les Parques deslors grauerent fermement  
 De cet Oracle expres leur fatal Diamant :

Nymphes, par vos fiertés à jamais foyez arbres :  
 Cheualiers pour vn tems reposez dans ces marbres,  
 Y reposent aussi vos desirs amoureux.  
 Pour en resusciter sous vn fort plus heureux,  
 Quand la Paix repandra sur l'Espagne & la France  
 Le bon-heur, le doux fruit d'eternelle alliance :  
 Ou de Nibe & Ladour s'estouïront de voir  
 Des grandes Majestez le mutuel deuoir :  
 Là vous rencontrerez moins rigoureuses Dames,  
 Pour rechauffer vos cœurs d'autres plus douces flâmes :  
 Là le Royal vouloir du frere & de la sœur  
 Du beau jour vous rendront l'amiable douceur.

O le frere, ô la sœur, vous le premier des princes  
 Qui ont septres en main sur Chrestiennes prouinces.

Vous sœur de ce grand Roy, vous l'espouse d'un Roy,  
 De qui l'Est, le Sur, l'Oest, & le Nord prend la Loy :  
 (Ainsi toujours la Paix florissant par vos terres  
 Vos peuples face amis : & l'orage des guerres  
 Loin, loin de vos sujets s'en allant d'echarger  
 Puisse les mescreans & les Turcs sacager )  
 Prenez en gré l'honneur que les destins vous donnent :  
 Et d'un commun accord, puis qu'ainsin ils l'ordonnent,  
 Rompez cette Férie : ainsi vous le pouuez.  
 Commandez, d'un clin d'œil monstrez que l'approuuez :  
 Qui, par vostre vouloir, de ces verges dorees  
 Touchera par trois fois les masses empierrees,  
 Fera (miracle grand) saillir de ces rochers  
 Armez pour le combat, six braues Cheualiers.  
 Eux à vos majestez pour si grand benefice  
 Jureront & vouront perpetuel seruice,  
 Vous redeuant leur vie : ô qu'heureuses seront  
 Celles qui de ces preux maistresses se verront !  
 Amour icy present d'estreinte mutuelle  
 Joindra les cœurs vnis en foy perpetuelle :  
 Qui leur oster l'honneur follement pretendra,  
 A ces braues guerriers par force le rendra.

## INSCRIPTION DES ARBRES.

### 1.

Vous, Dames, qui vivez florissantes & belles,  
 Telles auons esté : mais à l'Amour rebelles  
 Perdismes nos beautez : fuyez donc la rigueur,  
 Et par nous apprenez d'adoucir vostre cœur.

## II.

*Pasteurs, estoignez-vous de l'odorant ombrage  
De nos riches ramcaux : nos branches n'éfueillez,  
( Ces arbres font sacrez ) nos pommes ne cueillez.  
C'est aux royales mains que portons ce fruitage.*

## III.

*Pour n'encourir des Dieux la vengeance ordonnee,  
Destourne, Bucheron, de mon bois ta cognee :  
Ie fu Nymphe jadis : Par mon orgueil tournee  
En arbre, j'accompli ma peine destinee.*

## III.

*Autrefois j'ay vescu, pour mon heur ne cognoistre,  
Cruelle à qui m'aimoit : Si ie pouuoy renaiître,  
Ie me garderoy bien que pour ma cruauté  
Le viure & le mourir me fust jamais osté.*

## V.

*De ces arbres sacrez à l'Amour & sa mere  
Le fruit retient le goust de leur douceur amere :  
Le teint de nos cheveux, des fueilles la verdeur  
Temoignent nos beautez en leur prime vigueur.*

## VI.

*Pour auoir dedaigné ceux qui nous ont aimees,  
Dames, en Orengers nous fusmes transformees :  
Les chams ne font ingrats à ceux là qui les sement :  
Amour merite amour : aimez ceux qui vous aiment.*

INSCRIPTIONS DES  
ROCHERS.

## I.

*BIEN que ne penses voir qu'un rocher insensible,  
Ne m'offence, Passant : Le destin invincible  
M'a lié dans ce roc jusqu'au tems que viendra  
Vue royale main qui à moy me rendra.*

## II.

*Six Cheualiers l'honneur de l'amour & des armes  
De six Meduses ont esproué les regards :  
Ils couent sous la pierre encor les chaudes larmes,  
Et les faits courageux de l'Amour & de Mars.*

## III.

*Puissiez-vous rencontrer, non maistresses plus belles  
Que les nostres, Amans, mais qui soyent moins cruelles :  
Si que leurs cruautéz pour loyaument aimer,  
Ne vous puissent en roc, comme nous transformer.*

## IIII.

*La source de nos pleurs au marbre n'est tarie,  
Ny l'ardeur que l'amour allumoit en nos cœurs  
Au marbre n'est esteinte : Vn tems vient que nos pleurs,  
Nos feux & nos souspirs & nos cœurs auront vie.*

## V.

*Nous sommes faits rochers, & non point par enuie  
Comme fut Aglauros : non qu'ayons trop parlé  
Comme Batte jadis : Nostre sort est coulè  
D'estimer comme mort sans amour, cette vie.*

## VI.

*Nous sommes les rochers d'Amour & Loyauté,  
 Nos maistresses estoyent roches de cruauté :  
 Change Amour leur durté qui te fait résistance,  
 Change aussi nostre roc, non pas nostre constance.*

INSCRIPTIONS DES  
 POMMES D'OR.

## A LA ROYNE.

ROYNE, de sagesse & douceur,  
 Receuez (ie ne suis Discorde)  
 Ce beau fruit d'or, le gage seur  
 D'eternelle paix & concorde.

## AU ROY.

Sans Hercule l'auantureux,  
 Sans Pallas & sa grande targe.  
 Enleuez, ô Roy tresheureux,  
 Des Hesperides le fruitage.

## A LA ROYNE D'ESPAGNE.

Ayant vostre frere pour guide,  
 Vous qu'un heur qui n'est moindre, suit,  
 Cueillez, ô Princeesse Hesperide,  
 Des Hesperides le cher fruit.

## A MONSIEVR.

*Monsieur, cueillez des pommes d'or :  
Iadis vne s'y laissa prendre.  
Quelqu'une pourroit bien encor  
Au mesme pris à vous se rendre.*

## A MADAME MARGVERITE

SŒVR DV ROY.

*Des grans Rois genereuse race,  
Prenez la pomme hardiment :  
Elle est sans traïson & fallace,  
L'amour s'y meine saintement.*

## AV DVC D'ALBE.

*Par toy la Paix & le bon-heur  
Du siecle d'or est retourné :  
A toy de la Paix moyennneur,  
Ce fruit d'or par nous est donné.*

## SVR LES POMMES POVR

LES DAMES.

## I.

*La pomme que ie vous presente,  
Si vous plaist la considerer,  
Au vray mon amour represente,  
Dont le guerdon j'ose esperer.  
Elle est de fin or, qui n'empire,  
Mais embellit dans le fourneau :  
Mon cœur du feu d'amour se tire,  
Plus entier plus pur & plus beau.  
Elle est faitte de forme ronde,  
Témoignant la perfection*

*Du desir, dont mon cœur abonde,  
Et de ma ronde affection,  
De bonnes senteurs elle est pleine  
Qui sont closes dans sa rondeur :  
Puissez-vous de ma foy certaine  
Euenter l'agreable odeur !  
A vous des belles la plus belle  
Offrant la pomme de beauté,  
Oseroy-ie attendre pour elle  
De vous le pris de loyauté?*

## II.

*Si cette pomme, secretaire  
De ma fidelle affection,  
Enuers vous pouuoit autant faire  
Que merite ma passion :  
Celuy-la qui par vne pomme  
A sa dame faisant scauoir  
Le chaud desir qui le consume,  
Mesme desir luy fit auoir,  
Ne se louroit de plus de grace  
Que vous m'en feriez, j'en suis seur :  
Sa dame en beauté vous fait place,  
Ne luy cedez pas en douceur.*

## III.

*O Venus, des amours la mere,  
Qui dame des loyaux amans,  
Mesles en trampe douce-amere  
Les plaisirs parmy les tourmens :  
S'il est vray que sur Hippomene  
Ta grace au besoin estlandis,  
Alors qu'en son extrême peinz  
Pitoyable tu l'entendis :  
Alors qu'entrant en la carriere,  
Sans ton secourable confort.*

*Contre sa fuyarde courriere  
 Il alloit courir à la mort :*  
*Dans cette pomme mé la force  
 Des trois pommes que luy donnas,  
 Et de mille atraits la renforce  
 Du Ceste amoureux que tu as :*  
*A fin qu'elle rende si lente  
 Dedans la carriere d'Amour,  
 Ma vite & legiere Atalante,  
 Que ie la gagne quelque jour.*

III.

*Vous donnant cette pomme ronde,  
 Voyez de quoy vous suis donneur :*  
*D'estre la perle de ce monde  
 Vous donne le pris & l'honneur.*  
*Le pris de beauté ie vous donne  
 Remarqué par la pomme d'or :*  
*Du los de vertu vous couronne  
 Signalé par ce fruit encor.*  
*Pour la preuue, à vous me dedie  
 Contre qui voudra s'en venir,  
 Tout prest au hazard de ma vie,  
 L'honneur que vous ren, maintenir.*

A IAN POISSON GRIFIN.

**M**ox Grifin, non, ny toy ne moy  
*N'endurons le rongeard é moy  
 De ce qui palist le vulgaire :*  
*Car bien autres joyaux que ceux  
 Qui s'affoupiissent paresseux,  
 Nos libres cœurs peuuent attraire.*

*De nostre heur nous tenir contans  
Et plus rien n'aller souhaitans,  
A fait que plus riches nous sommes,  
Que ceux qui tiennent sous leur main  
L'Empire Gregeois ou Romain,  
Seigneurs des terres & des hommes.*

*Bien que de soldats cent milliers,  
Bien que vingt mille Cheualiers  
Autour remparent ta personne,  
O grand Empereur, si n'es-tu  
Libre ne franc, si ta vertu  
A couuoitise s'abandonne.*

*Elle est maistresse de ton cœur.  
Que vaut d'autruy estre vainqueur  
A qui n'est vainqueur de soy-mesme?  
Des enfers le courroux des Dieux  
Ne poussa jamais en ces lieux  
Un pire que ce monstre blesme.*

*Couuoitise, ô de quels trauaux,  
O de quels ennuis, de quels maux  
Tu combles nostre triste vie!  
De la paix tu romps les ébas,  
Et de toy naissent les debas,  
Les rancueurs, les guerres, l'enuie.*

*Par toy l'ingrat & traistre fils,  
Haste deuant le jour prefix  
La mort à son pere : & le pere  
Mechamment auaricieux,  
En son fils mort soule ses yeux :  
Et le frere meurdrit son frere.*

*Par toy la marastre sans foy  
Mesle la poison : & par toy  
L'hoste en son hoste ne s'affeure :  
Par toy la veue son mary,  
La mere de son fils meurdry,  
La trop hastine mort depleure.*

*Par toy le soldat inhumain  
Vfant de violente main*

*Hontage la pucelle entiere :*  
*Tu fais que l'enfant innocent,*  
*He! lon va contre un mur froissant*  
*Arraché du sein de sa mere.*  
*Tu fais que d'un bras outrageur*  
*Lon jette le feu saccegeur*  
*Dans les Eglises profanees:*  
*Et qu'au joug le toreau penchant*  
*Traine le coultre aigu, trenchant*  
*Le dos des citez ruinees.*  
*O qu'heureux est qui ne te suit,*  
*O triste monstre: heureux qui fuit*  
*Ceste porte- peste Chimere:*  
*Puiffet elle en mes ennemis*  
*D'enuie amaigris & blefmis,*  
*Degorger sa poison amere!*  
*Mais que sert par mille dangers*  
*Domteur des peuples estrangers,*  
*Se bobancer en leurs richesses,*  
*S'il faut aussi bien que tout nu*  
*Comme tu es au jour venu,*  
*Au pauvre egal, tes biens tu laiffes?*  
*Nous donc, Grijin, peu couuoiteux*  
*De ces grands palais somptueux*  
*Reparez de marbre & de cuiure,*  
*Beans ne les admirerons,*  
*Ains sans rien plus desirerons*  
*Autant qu'il nous suffise à viure:*  
*Et sur la riue retirez*  
*Verrons de loing les flots irez*  
*S'éleuer au ciel par l'orage:*  
*Les vens tempester sur la mer,*  
*La mer blanchiffante écumer,*  
*Nous à feurté de grand naufrage.*

## CHANT, DES TROIS PARQVES

ET DE SATVRNE.

AV BAPTESME DE HENRI IVRAVT PREMIER FILS  
DE MONSIEVR DE CHEVERNI CHANCELIER DV  
MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV PARREIN AVEC  
LE ROY DE NAVARRE ET MADAME DE LOR-  
RAINE.

## A L'ENFANT.

*VI* BEL *Enfant* : & recompence  
*La longue & tardiue esperance,*  
*Dont tes parents t'ont souhetté.*  
*Oste l'ennuy de leur attente*  
*D'une joye, qui les contente*  
*Reparant la taraieté.*  
PAR BONS SOVHETS dressez le cours  
*D'un âge heureux en heureux jours.*  
*Vi bien heureux : parlay ton âge :*  
*Enfant, qui fers au temoignage*  
*D'une fraternelle union,*  
*Qui pour la paix de nos prouinces*  
*Rejoiat les esprits de nos Princes*  
*D'une mesme Religion.*  
PAR BONS SOVHETS.  
*Vi bien heureux : commence à croistre,*  
*Pour faire quelque jour paroistre,*  
*Que de bons parents tu es né :*  
*Marchant sur les pas de ta race,*  
*Qui loyalle dessert la grace*  
*Du sang des beaux Lis couronné.*  
PAR BONS SOVHETS.

*Vi bien heureux : Soit que Mercure  
 Qui des gentils esprits a cure  
 De la paix t'inspire les arts :  
 Soit que Jupiter favorable  
 Aux plus grands te rende agreable :  
 Soit que bouillant tu suiues Mars.*

PAR BONS SOVHETS.

*Vi bien heureux : qui le saint crespne  
 As receu du sacré Baptesme,  
 Entre ces valeureuses mains.  
 Il te faut, Gentile Ame, nec  
 Sous tant heureuse destinee,  
 Passer le commun des humains.*

PAR BONS SOVHETS dresseons le cours  
 D'un âge heureux en heureux jours.

## LES BACCHANTES.

—

A MONSIEVR PINARD,

SECRETARE D'ESTAT.

**P**INARD, qui gracieux prins de nous le doux foin,  
 De ta main nous prestant le labour au besoin,  
 Quand ce Dieu nous piquoit de sa fureur benine :  
 Quand des vers non communs à la France donions,  
 Et des chants non ouis de mesure sonions,  
 Batus à la façon & Gregeoise & Latine :  
 Tu declaras le cœur liberal de mon Roy,  
**C**HARLES, qui m'est vn Dieu, pour auoir tout l'effroy  
 Qui brassé nous estoit, épars comme la nué  
 D'un noir brouillas épaix, que le rayon ardent

*D'un soleil pur & nêt va soudain épartant,  
 Et rend le jour serén beau soulas de la vué:  
 Ainsi par la faueur de CHARLES reluisant  
 De sur nous courageux, nos desseins conduisant,  
 Ouvrîmes le sentier droit au mont de Parnasse.  
 Tu portas le flambeau qui dechassa la nuit:  
 Nous t'en deuons l'honneur: Nous t'en vouons le fruit:  
 Et quoy que tard il faut que t'en payons la grace.*

*BACCHE où me treines-tu plein de ta deïté?  
 En quels antres cauez me voy-ie transporté,  
 En quels bocages noirs? O chere ame égaree,  
 En quel recoin caché m'en iray-ie inuenter  
 Vn suget bien choisi que ie puisse chanter,  
 Pour en auoir honneur d'eternelle duree?*

*De nouueau ie prendray vn notable argument  
 Qu'autre bouche n'a dit. Aux mons non autrement  
 L'Euiade effroyee autour decouure Thrace  
 Toute blanche de neige, éueillée en surfaut  
 Du somme où elle estoit de Rhodope au plus haut:  
 Que moy qui ay perdu de tous hommes la trace,  
 Ie me trouue ébahy de voir ces bois couuers,  
 Et ces antres profons, & ces ruisseaux desfers.  
 O toy, dont le pouuoir s'estend sur les Naiades,  
 Sous qui ployent aussi celles qui font toucher  
 La terre au plus haut fraïsne en le faisant pancher,  
 Et peuuent l'arracher, les vaillantes Thyades.*

*Non, ie ne diray rien de bas stile, ny bas,  
 Ny rien qui soit humain, non ie ne diray pas.  
 A rien de terrien mon esprit ne s'arreste.  
 Le doux danger que c'est, apres tes pas diuins  
 S'égarer doucement, ó le bon Dieu des vins,  
 Toy qui de pampre verd te couronnes la teste!*

*P'ay vu Bacche alecart en des bocages verds  
 (Croy-le posterité) come il chantoit des vers:  
 Les Nymphes l'ecoutoyent par les boys épandues.  
 Le bon Silen estoit sur la mousse couché,  
 Et son asne paiſſoit pres son maistre attaché:  
 Les Cheure-piés tendoyent leurs oreilles pointues.*

Euoé, je fremy tout de la grande frayeur:  
 Mon esprit plein du Dieu, de lieffe & de peur,  
 Se troublant pefle-mefle hors de moy me transporte:  
 Euoé pardonne moy, Pere pardonne moy,  
 De qui le Thyrfé fort fait la joye & l'effroy:  
 O Dieu, n'appefanty fur mon chef ta main forte.  
 Permé-moy de chanter ton gay troupeau divin,  
 Et ta brigade brusque: & les fources de vin,  
 Et le lait ondoyant par les riuieres blanches:  
 Et le double Soleil que tu fais voir au ciel,  
 Et les chefnes cauez qui degoutent de miel,  
 Dont la douce liqueur fuinte par les branches.  
 Permé-moy de chanter: je diray le bon-heur  
 Que ta femme receut: & des Afres l'honneur  
 Sa couronne flambant' dedans les cieux plantee.  
 De Lycurge mechant la mort je publieray,  
 Si tu veux (tu le veux) le mechef je diray:  
 Qui demembra jadis ton outrageur Penthee.  
 Trois fœurs Agaue, Inon, Autonoe vne fois  
 Trois Thiafes au mont menereit elles trois,  
 N'estant qu'elles trois fœurs à conduire la fefte,  
 Els alierent cueillir dedans vn chefné épais  
 Force fueilles de chefné, & du lierre apres  
 Qui entortillonné le veftoit jufqu'au fefte.  
 De la verueine auffi ell.s cueillent en bas:  
 Quand elles eurent fait de fueilles leurs amas,  
 Des autels en beau lieu fur terre elles baflirent:  
 Trois autels à Semele, à Bacche trois & jix,  
 Puis ourrant vn coffret, ce qu'ell' y auoyent mis  
 Pour tout le facrifce, aux autels deparierent.  
 Et benirent le tout faintement confacré,  
 Come Bacche luy-mefme auoit le mieux à gré,  
 Et come il les auoit en fa fefte enfeignes:  
 Penthee cependant de la jime du mont  
 De lentifques muffed, guicte ce qu'elles font.  
 Selon qu'elles eftoyent par Bacche endoctrinees.  
 Autonoe le vit, & premier s'eclata  
 D'vn cry épouuentable: & foudain fe jetta,

Et trepignant des piés troubla le saint mystere :  
 Mystere qui ne doit estre vu par les yeux,  
 Yeux non dignes de luy, des hommes vicieux,  
 Ny des profanes sots, qui ne sçavent le taire.  
 La fureur la surprit : & soudain la fureur  
 Dans les antres aussi se saisit de leur cœur :  
 Penthee court poureux, elles apres sa vie,  
 Ayans leurs vestemens trousséz jusqu'aux genoux,  
 Penthee leur crioit, Femmes, que voulez-vous ?  
 Atten, tu le sçauras deuant qu'on te le die,  
 Ce luy dit Autoñoë : & son chef depeçant  
 Sa mere s'ecria aussi haut rugissant  
 Que rugist en Afrique vne mere Lyonne :  
 Inon vu paleron & l'épaule tira,  
 Autoñoë en sa part vne autre desfira,  
 Son ventre repoussant d'une plante felone.  
 Pour le reste hacher les trois Thiasés font.  
 Apres que mis à chef ce carnage elles ont,  
 Elles vont à la ville ainsi de meurdres pleines.  
 Le n'en ay point d'horreur. Nul n'entreprenne tant  
 Que se faire hair au Dieu se ressentant  
 De ses sots outrageux par si cruelles peines.  
 Toujours des gens deuots les affaires vont mieux,  
 Qui en deuotion honorent les grans Dieux :  
 Mal finit qui des Dieux les honneurs ne reuere  
 Bacche, je te saluë, ô toy dont acoucha  
 Iupiter en Dracan, qui alors te lacha  
 Ourrant le gras enceint de sa cuisse ta mere.  
 O Semele aux beaux yeux, je te saluë aussi :  
 Et vous ses bonnes sœurs, qui estes le soucy  
 Et l'honneur & l'appuy de mainte noble Dame,  
 Vous que Bacche piqua pour ce fait mettre à chef,  
 Qui vous reprend, reprend l'auteur de ce mechef :  
 Nul s'il n'est hors du sens les faits des Dieux ne blâme.

## A MONSIEUR GARRAVT

TRESORIER DE L'EPARGNE.

IL n'a rien de bon dedans l'âme,  
 Qui le bon renom & le biâme  
 Tient nonchalant en mesme pris.  
 La vertu n'est jamais amie  
 Du cœur, dont la force endormie  
 La louange mêt à mepris.  
 Mais il est de lâche nature,  
 Qui paresseux n'a point de cure  
 Chercher que la posterité  
 Puisse conoistre en quelque sorte,  
 Par vne memoire non morte,  
 L'honneur qu'il aura merité.  
 Vraiment, ô GARRAVT, il est beste,  
 Qui aux façons des bruts s'arreste,  
 Dont nature baiſſa les yeux.  
 Pour ne se perdre en long filance,  
 L'home fuye la nonchalance,  
 Puis que le front il leue aux cieux.  
 C'est pourquoy dès ma grand' jeunesse,  
 Aidant ma naturele adresse,  
 Mon courage aux Muses j'ay mis,  
 Pour honorer de renommee  
 Par le monde en mes vers semee.  
 Mon nom & celui des amis.  
 Laisseray-je pas témoignage,  
 Que nous réquimes d'un mesme âge,  
 O GARRAVT : moy de mon metier.  
 Toy, qui pour ta viue prudance  
 Gardas les tresors de la France,  
 Affable, doux, loial, entier.

*Courtois en ta charge ordinaire :*  
Ceux qui ont vers toy quelque affaire  
Tu sçais tant benin contenter,  
Que mesme celuy se contente,  
Qui repoussé de son attente  
Te voit de sa presse exemter.

*Suiuant la volonté Roiale*  
Tu sçais de façon liberale  
Ou consentir ou refuser.  
Si c'est chose que doiues faire,  
Tu ne vas jamais au contraire :  
Si non, tu ne peux abuser.

*Qui de main gratieuse & prompte*  
Le don gagné du Prince comte,  
Double la grace du bienfait.  
Et quand d'un refus amiable,  
Lon tranche l'espoir deceuable,  
C'est vn demy plaisir qu'on fait.

*Mon amy, sans la poésie*  
Ta douceur & ta courtoisie  
D'icy à cent ans se tera :  
Mais de ma Muse bien traitee  
En vain tu n'auras meritee  
La grace qui te chantera.

*Car si je dy chose qui vaille*  
Qu'on l'ecoute : si je traueille  
En œuure qui passe les ans :  
De ma voix la part la meilleure  
D'un renom durable t'asseure,  
Qui florira mille printans.

*Quelque autre de plus longue aléne*  
Volera d'œle plus hautene  
La gloire de nos Roys sonant,  
Aussi haut s'eleuant de terre,  
Que l'aigle Roial qui enferre  
Le foudre du grand Dieu tonant.

*Moy laborieux je voléte*  
Come vne industrieuse auéte,

Qui va cueillant de fleur en fleur  
 La moisson qu'elle sçait élire  
 Diligente, pour en confire  
 Vne saououreuse liqueur :  
 Ainsi d'une plaisante peine  
 Dessur les riuës de ma Seine  
 Par les faussayes m'ébatant,  
 Petit que je suis je compose  
 Des vers élaborés, que j'ose  
 A mes amis aller chantant.

EPI THALAME.

A MONSIEVR MOREL

AMBRVNOYS.

C'EST à toy, MOREL, que je vouë  
 Ce chant que tiras vne fois  
 De ma Muse qui ces vers jouë  
 Au son des trombons & hauboyes.  
 Si j'ay senty leur âme ingrâte,  
 O bon MOREL (ie ne t'en flate)  
 Premier trompé tu me trompoys.  
 QV'EST-CE que j'oy? quelle brigade  
 Deuant le jour accourt ainsi?  
 Penten déjà, j'enten l'aubade,  
 Des Muses la bande est icy.  
 Hymené fils de l'une d'elles  
 Conduit ces neuf doces pucelles,  
 Apollon les conduït aussi.  
 Le Lorier son front enuironne,

*Il touche sa lyre au doux son,  
Et l'autre porte vne couronne  
De Marjolaine qui sent bon :  
Et branlant le flambeau qu'il ferre  
Au poin, des piés frappe la terre,  
Reglant ses pas à leur chanson.*

*Toute la bande est couronnee  
De chapelets faits à plaisir,  
Des fleurs qu'elles dès la journée  
Dans leur parterre ont sçu choisir :  
Mais la Musique se reueille :  
Ecoutons la douce merueille  
Tandis qu'en auons le loisir.*

*Peu souuent ces Musiciennes  
Viennent aux noces des mortels :  
Iadis aux noces Thetiennes  
Avec les autres immortels  
Chés Pelec elles se trouerent :  
Cadmus aussi, elles chanterent.  
Mais qui en sçait deux autres tels ?*

*Madelene, leur nourriture,  
Reçoit d'elles cette faueur :  
Madelene leur douce cure,  
Qu'elles tiennent comme leur sœur.  
Chacun à chanter se dispose :  
Elles chanteront quelque chose  
Qui doit estre de grand valeur.*

*Apollon qui mene la dance,  
Leur frere, leur guide & leur chef,  
Leur fait signe que lon commence,  
Branlant le Lorier de son chef :  
Premier sa chanson il va dire :  
Loin loin de ces lieux se retire  
Toute douleur & tout mechef.*

#### APOLLON.

*L'honneur des filles, Madelene :  
Huraut, l'ornement des garçons :  
Jean de Baif. — II.*

*Oyez, car ma voix n'est point vaine,  
La verité de mes chansons:  
Onc Amour vne couple telle  
Ne joignit d'un neu plus fidelle,  
Qu'il vous joint. Ses deux nourrissons.*

## CLION.

*O Fille vnique d'une mere,  
Qui sçait tout honneur & tout bien,  
Fille sage d'un sage pere,  
Qui est de vertu le soustien:  
Par leur vouloir (que tu sçais creindre)  
Laisse-toy doucement estreindre  
De ce tant desiré lien.*

## EVTERPE.

*Voicy le jour qu'il faut qu'on die  
Estre faux ce que lon disoit,  
Qu'entre-vous estoit refroidie  
L'amitié qui vous embrasoit.  
L'amour dans vous saintement née  
Est d'autant mieux enracinée  
Que plus long tems on la taisoit.*

## THALIE.

*Maint gentil-homme & damoiselle  
Benit l'heur qui vous vient des cieus:  
Mais si quelcun te voyant telle  
Sur ton mary est enuieux:  
Quelcune aussi te porte enuie  
Dessus le bon heur de ta vie,  
Qui as mary tant gracieux.*

## MELPOMENE.

*Après auoir fait long voyage  
Atravers maint facheux rocher,  
Vien prendre port sur le riuage.*

*Tous tes ennuis vien defascher  
Entre les bras aimez de celle  
Qui est ta plus chere pucelle,  
Toy, celuy qu'elle tient plus cher.*

## TERPSICHORE.

*Nulle autre mieux que Madelene  
D'entendre ne se peut vanter,  
Qui fait vne musique plene  
Des meilleurs accords à chanter :  
Nulle autre en plus douce harmonie  
Vu lut resonant ne manie  
Pour les tristesses enchanter.*

## ERATON.

*On feroit de la grande arcine  
Plustost vn conte limité,  
Qu'on arreste en somme certaine  
De vos doux jeux l'infinité :  
Iouez, & deuant que l'an passe  
Faites qu'une nouvelle race  
Demente vostre oisueté.*

## POLYMNIE.

*O bien-heureux ce mariage,  
Qui est des Dieux favorisé,  
Henri Iupiter de nostre âge,  
Charles ce Phebus tant prisé,  
Nostre Iunon, & Marguerite,  
Nostre Pallas de grand' merite,  
L'ont saintement autorisé.*

## OVRANIE.

*Je sçay la celeste influence,  
Qui accomplit vostre valeur :  
Je sçay des Astres la puissance,  
Qui donne l'heur ou le malheur :*

*Mais si mon art ne m'a deceuë  
A nulle noce que j'ay' scene  
Les astres n'ont promis tel heur.*

## CALLIOPE.

*Debout, nouvelle mariée,  
Fay-toy viftement atourner :  
Vien estre d'une foy liee,  
Que nul tems ne puisse borner.  
L'Aube est déjà par les cieux nee :  
Il est jour : acheue Hymenee :  
Nous ne pouuons plus sejourner.*

## HYMENEË.

*Ne soupire plus, ne soupire,  
Mé fin, HURAUT, à ton desir :  
Ton cœur aura ce qu'il desire,  
Tu en jouirras à loisir.  
Toy, MADELENE, n'aies crainte  
Du bien que lon dit mal : c'est feinte,  
Ayren que ce n'est que plaisir.*

*AINSI CHANTA la belle bande,  
Qui tout soudain se disparut,  
Quand du jour la lumiere grande  
Sur les campagnes apparut.  
Maint rauy de la melodie  
Accourt pour voir la compagnie,  
Mais pour neant il acourut.  
Car elle estoit euanouie  
Avec l'obscurté de la nuit :  
Les murailles qui l'ont ouïe  
En ont retenu le doux bruit :  
Qui d'un harmonieux murmure  
Retentissant bien long tems dure,  
Après que la bande s'enfuit.  
Donc Huraut, doncque Madelene,  
O couple d'Amans bien-heureux !*

Vous joignez d'une foy certaine  
 Vos cœurs saintement amoureux.  
 Vostre fortuné mariage,  
 Parfait en tout heureux presage,  
 Sera de tous biens plantureux.  
 Dieu fait là que tout bien prospere,  
 Y prestant sa sainte faueur,  
 Où les fiancez mere & pere  
 Des deux pars sont d'un mesme cœur :  
 C'est ce qu'en vous vn chacun prise,  
 Et c'est de là qu'on profetize  
 Qu'il vous en viendra tout bon heur.  
**T**oy, HURAUT, gracieux & sage,  
 La faueur des grans tu suiuras :  
**T**oy, MADELENE, en ton menage,  
 Chaste & pudique tu viuras :  
 Luy cherchant, pour mieux apparoiſtre,  
 En biens & grans honeurs de croiſtre,  
 D'autres honeurs tu receuras.  
 Quand ta chasteté reluisante  
 Vn tel honneur te donnera,  
 Que la louange, qui tant vante  
 Penelope, moindre fera :  
 Je veu voir peupler vostre race  
 D'un petit Huraut, dont la face  
 Les traits du pere monstrera.  
 Vn chacun sans qu'il le conoisse,  
 Auquel il sera présenté,  
 Du premier coup le reconoisse,  
 Voyant Huraut représenté :  
 Clairement son petit visage  
 Témoigne d'un vray témoignage  
 De sa mere la chasteté.  
 Luy d'entre les bras de sa mere  
 Alongera ses petis bras,  
 Voulant estre pris de son pere,  
 Qui ne l'en refusera pas :  
 L'enfant d'une leure mignarde

*Déjà leur rit : & les regarde,  
Et leur donne cent mille ébas.  
Auiene ainsi : mais couple heureuse  
De consors bien-heureux, viuez  
En douce vnion amoureuse :  
Cent mille plaisirs poursuuez.  
Passans ainsi vostre jeunesse  
Par mille ébas, à la vieillesse,  
Sans vn seul debat, arriuez.*

## ALLEGORIE.

### A MONSIEVR BRETHE.

*LORS que ie vy troubles recommencer  
Pour la rechute, y venant bien penser,  
BRETHE, ces vers ie ne pu retenir,  
Presage vray des malheurs à-venir.  
DONCQVES les flots, ó miserable Néf,  
T'ont repoussée en la mer derechef?  
Ne vogue plus : ne t'éloigne du bord :  
Gagne soudain la retraite du port.  
Le vois-tu pas? Ton flanc de bout en bout  
De sa palmente est desarmé du tout :  
Mast & trinquet de leur place écartez  
Par tourbillons volent éclatez.  
Voicy ta hune abatuë alenuers :  
Voicy rompus tes cordages diuers :  
Voicy ton fust en cent lieux creuassé  
Des hurs soufferts de l'orage passé.  
Tu n'as de quoy le fort tems endurer :  
Nul Dieu tu n'as, qui te daigne tirer*

*Hors du peril. En vain tu vanteras  
 Tes pins Troyens, dont fille te diras.  
 Tes matelots l'un contre l'autre émus  
 De l'enroué Pilote n'oyant plus  
 Le vain signal, quittent pour leurs débats  
 Cables, boulingue, ancres, voyles & masts.  
 Corsaires sont épandus sur la mer  
 Veillans au guet, afin de t'abimer,  
 Te facager, & racler de ton nom  
 Par long oubly l'honorable renom.  
 Voy le ciel noir d'un nuage fumeux,  
 Voy le troupeau des moutons écumeux  
 Dancer à bords : Oy la mer regrondant,  
 De tems diuers signe trop cuident.  
 Si tu ne veux les vens ebanoïer,  
 Ou dans les mains du Pirate noïer,  
 Faite maison des animaux nouans,  
 Les Thons goulus repaiſſant de tes gens :  
 Laisse le vent jouer des flots marins :  
 Rom le deſſein des corsaires malins :  
 Atten le tems pour en mer te getter,  
 Et dans le port vien te recalfreter.*

## A M I C H E L

## A N T E A U M E.

*MÊ fin, Anteaume, à ta vaine douleur,  
 Et au courroux qui t'aigrift tant le cœur,  
 Pour voir ton chien languir d'une brulure,  
 Que par mégarde ou par meſaventure  
 Il a reçue. Anteaume il ne faut pas  
 Te transportant en faire tant de cas,*

Que d'outrager par injures écrites,  
 Quiconq' l'a fait : car celuy tu irrites  
 A te haïr pour l'amour de ton chien,  
 Qui parauant possible t'aimoit bien.  
 Or songe vn peu lequel est plus honeste  
 Garder l'amour d'vn homme ou d'vne beste :  
 Et si tu es maïstre de ta raison  
 Dy qu'il n'y a nulle comparaison.

Ne pense point que ce soit par rancune  
 D'vn enuieux sur toy ou ta fortune :  
 Encore moins qu'aucun pour se venger  
 En vne beste ait voulu t'outrager.  
 Mais garde toy que de toy on ne pense  
 Que tu as moins que ton chien de constance,  
 Lequel soutient trop plus patiemment,  
 Que tu ne fais de son mal le tourment.  
 Car sans repos tu soupïres & pleures,  
 Le regrettant : courant à toutes heures  
 Le visiter & le reconforter,  
 Et des morceaux plus frians luy porter,  
 Lesquels ie voy que t'ostes de la bouche  
 Pour les ferrer au linge qui te mouche :  
 Et cependant ton malotru de chien  
 Vit en repos ne sçachant gré de rien :  
 Et retirant profit de ta simpleesse,  
 Il se gaudit de ta folle tristeesse.

Or si ton chien t'eust donné passion  
 Pour auoir en quelque perfection,  
 Ou de vitesse à poursuiure la beste,  
 Ou d'estre bon pour la chasse à la queste,  
 Ou de t'auoir monstré fidelité,  
 Comme les chiens qui ont tant merité  
 Du tems jadis par leurs ades insignes,  
 Que d'estre faits dans les cieus nouueaux signes :  
 On receuroit l'excuse de ton dueil,  
 Et de ces pleurs qui te fortent de l'œil :  
 Bien que lon deust auoir telle constance,  
 Que ne monstrer pour vn chien doléance.

*Mais tout chacun conoiffoit que le chien  
Que tu plains tant, ne ſçauoit autre bien  
Que de japper & manger ſans meſure,  
Et conchier vne maiſon d'ordure.*

*Donc, en amy je te veu ſubuenir  
De mon conſeil, aumoins pour l'auenir :  
Si la douleur t'eſt au cœur ſi fichée,  
Que par raiſon n'en puiſſe eſtre arrachée.*

*Jamais par trop n'employe ton deſir  
A rien qui ſoit pour en auoir plaiſir.  
On a moins d'aïſe où le cœur moins deſire,  
Auſſi lon a beaucoup moins de martyre.*

A MONSIEUR DE  
PIMPONT.

*V*AILLANT, que le Parnaffe honore,  
De qui les vertus on adore,  
Et pour la douce humanité  
Qu'en tes graces tes amis trouuent,  
Et pour la conſtant gravité  
D'vn parler que les ſçauans prouent :  
Quand tu guides l'outil Romain  
De ta nonchancelante main.

*M*AINT meſtier exerce les hommes,  
Où ne ſont miſerables nous ſommes :  
L'vn qui par don, ou par achat,  
Se feignant Roy du populaire,  
Se fera pourueu d'vn eſtat :  
L'autre dedaignant le vulgaire  
Qui à la variable Court  
Ambitieux court & recourt.

*L'un & l'autre quoy qu'on leur face  
 Ne voudra pas changer de place :  
 Et quand bien tu leur promettrois  
 Tous les joyaux que la mer bague,  
 Si n'essairont-ils les destroits  
 Où s'estreint la moite campagne :  
 Tant vn chacun des deux se plaisir  
 Se cherissant en ce qu'il est.*

*Le marchand qui fuit la tourmente  
 De l'Auton qui par la mer vente,  
 Pour vn tems s'aime en sa maison :  
 Mais si tost que la mer bonasse  
 Se calme en la neuue saison,  
 Attiré du gain qu'il embrasse,  
 Commet ses calfretez vaisseaux  
 Au plaisir des vens & des eaux.*

*Vn autre riche, estimant vaine  
 En ceste vie toute peine,  
 N'ha soing que d'auoir des bons vins,  
 Soit d'Orleans, ou soit de Beaulne,  
 Ou soit des cousteaux Angevins :  
 Et paresseux de fous vn aulne,  
 Ou prés d'un sourjon, à sejour  
 Passera souuent tout vn jour.*

*Plusieurs suiuanz le train des armes,  
 Se plaisent d'ouir aux alarmes  
 Bondir clerons, tonner canons :  
 Et ne craignent coucher en terre  
 Entre leurs soldats compagnons,  
 Flatez de l'honneur de la guerre :  
 Dans les batailles s'agreant  
 Que les femmes vont maugreant.*

*De son gré le chasseur endure  
 De l'yuer la rude froidure  
 D'un travail plaisant harassé,  
 Soit que dauant ses chiens fidelles  
 Il poursuine vn lieure élançé,  
 Soit qu'apres les perdris ifnelles*

Il delonge son espreuier  
 Pour franchir maint ronceanx hallier.  
 Quant à moy si le verd lierre,  
 Guerdon des doctes frons, enferre  
 Mes tempes d'un chapeau gaillard,  
 Le suis fait Dieu : les frais ombrages  
 Me tirent du peuple alecart,  
 Et parmy les forests sauvages  
 Des Nymphes le bal & les jeux  
 Avec les Satyrz outrageux.  
 Mais cependant que Polymnie  
 Son lut doux bruyant ne m'enuie.  
 Et que mon Euterpe par fois  
 loigne au plaisant lut que ie sonne  
 De ses douces flustes la voix.  
 Et si, Vaillant, place on me donne  
 Entre ceux qui chantent le mieux,  
 Du front ie toucheray les cieux.

DV TREPAS DE MAR-  
 GUERITE DE VALOYS

ROYNE DE NAVARRE.

Si de l'humaine gent les ennuis langoureux,  
 Si des communs regrets les laments douloureux,  
 O Muse, ont quelques-fois ton ame chere atteinte :  
 Qui t'auroit fait vomir quelque piteuse plainte  
     En chant triste & ploureux :  
 Aujourdhuy ta fureur s'échauffe tellement  
 Pour nostre grief é moy, qu'ore non seulement  
 Châque beste viuant' ell' rende pitoyable,  
 Ains s'émeue à l'escry de ton chant larmoyable  
     Vn chacun élément.

- Mais quel est l'élément qui des-adonc à l'œil  
 Ne montrait son ennuy pour nostre commun dueil?  
 La terre rioit-elle en sa gaye verdure,  
 Le feu, l'air, ou les eaux lors que cette mort dure  
 Mit la Royne au cercueil?
- Qui ne voit nos forests de leur gay vestement  
 Adonc se denuer? qui n'ouit hautement  
 Redoubler les rochers en clameurs violentes  
 Les miserables cris de nos plaintes dolentes  
 D'un egal sentiment?
- Quel fleuve, quel ruisseau ne voit-on ontroyer  
 Plus trouble, & plus enflé du piteux larmoyer  
 Des Nymphes se plaignans aux sources des fontaines?  
 Qui n'aüisa de l'air les regions hautaines  
 Presque en pleurs se noyer?
- Voire encore plus haut le feu du ciel ardent,  
 De son grand déplaisir monstra signe evident,  
 Quand lon voit flamboyer vne flambe apparante  
 Sur le palais fatal, du Levant éclairante  
 Jusques en l'Occident.
- Donc ó cruelle Mort, Donques tu as atteint  
 Au plus de ton pouvoür! Puis que tu as éteint  
 Des Princeesses l'honneur, qui en claire apparence  
 Aux yeux de toutes gens du plus haut de la France  
 Dardoit son rayon sainc̄.
- Or' as-tu depouillé par ton mortel rameau  
 A ce siecle appauvri son ornement plus beau:  
 Mais de sa grand' valeur la gloire non dontee  
 Sous le venimeux dard de toy, Lyffe esthontee,  
 N'ira pas au tombeau.
- Ains tant que le Soleil au monde éclerera,  
 Tant que le ciel vouté la terre enferrera,  
 Tant qu'au sein de Tethis s'iront les fleuves renché,  
 Tant que le genre ailé l'air vague pourra fendre,  
 Son renom durera.
- Soit qu'on voise lisant les vers laborieux  
 Dont elle decora L'AGNEAV victorieux,  
 Soit que le pere au fils d'âge en âge raconte

*Sa justice & vertu, qui aux astres la monte  
 D'un voler glorieux,  
 Comme au miel de sa voix le cœur rongeant soucy  
 De son Frere captif, fut soudain adoucy,  
 Luy estant prisonnier sous la maistresse dextre  
 Du puissant Espagnol, en bataille fenestre  
 Soumis à sa mercy.*

*Tu n'es-pas (disoit ell') prisonnier, ains vainqueur.  
 Bien que ton ennemy tienne extrême rigueur,  
 O cher Frere enuers toy : Qui pourroit entreprendre  
 La constante vertu captive & serue rendre  
 De ton vertueux cœur?*

*Mais que nous sert d'aler ses valeurs racontant,  
 Puis que nostre regret d'autant plus va montant?  
 Car plus grande se voit la perte, plus s'augmente  
 L'angoisse, & la douleur d'autant plus vehemente  
 Vient nostre ame dontant.*

---

 DV LATIN DE DORAT.

COMME le Prophete, dedans  
 Un Char tiré de traits ardans,  
 Haut élevé par l'air liquide  
 Monta jusqu'au ciel, regissant  
 D'un bras tout en feu rougissant,  
 Des cheuaux enflammés la bride :  
 Alors que le manteau coulant  
 Hors du sein du Vieillard brulant  
 Cheut entre les mains ramenees  
 Du moindre Prophete : & le feu,  
 Flamboyant derriere, fut veu  
 S'eclatter en longues trainees :

*Comme on voit vne etoille choir,  
 Ou de loing on la pense voir  
 D'enhaut roidement dejettee,  
 Trainer apres soy mains fillons,  
 Par le vague flambans & longs,  
 Sous vne seréne nuittee:*

MARGVERITE ainsi maintenant  
 Du manteau naturel, tenant  
 De sa bourbe terrestre, lasse:  
 Et s'estant soutraite dehors  
 Du lourd encombrier de son corps,  
 Et du faix de sa gourde masse:  
 S'est eleuee de ces lieux  
 Dessus quatre rouës aux cieux,  
 Sur Charité, Foy, Esperance,  
 Et sur la Vertu, qui soutient  
 Toute aduersité qui luy vient,  
 La portant de ferme constance.  
 En ce Char portee là haut  
 Elle n'ayant de rien defaut  
 Hante les bandes bien-heurees,  
 Royne non de Nauarre, mais  
 D'vn beau Royaume deormais  
 En rantes bien mieux asseurees.

---

A M O N S I E V R

D E M A V R V .

M A V R V , si quelque Promethee  
 Avec la puissance arrestee  
 Par le conseil de tous les Dieux,  
 De tels mots venoit me poursuiure :

Quand seras mort te faut reuiure :  
 Il est conclu dedans les cieux.  
 Et quand tu viendras à renaiſtre  
 Tu seras lequel voudras estre,  
 Bouc, ou Belier, ou chat, ou chien,  
 Homme, ou cheual, ou autre beste.  
 Choisi-la sans plus & l'arreste :  
 Et tel que tu voudras reuien.  
 Tu n'en pourras estre deliure :  
 Car derechef il te faut viure :  
 C'est du destin la dure loy.  
 Choisi donc ce que tu veux estre.  
 Ma foy ie luy diroy, Mon Maiſtre,  
 Tout, pourueu qu'homme ie ne soy :  
 Car de tous les animaux l'homme  
 Est le plus miserable, comme  
 Tu l'entendras par mes raisons.  
 Plus injustement il se tréte  
 Que nulle beste à luy fugéte,  
 Maleureux en toutes saisons.  
 Le Cheual le meilleur en pense  
 Auecque soing & diligence  
 Plustost que celuy qui moins vaut.  
 On l'epouffete, on le bouchonne :  
 Auéne foin paille on luy donne :  
 Et jamais rien ne luy defaut.  
 Si fusses vn bon chien de chasse,  
 D'vn Seigneur tu aurois la grace,  
 Qui t'estimant t'honoreroit  
 Plus qu'vn autre qui seroit pire :  
 Et sçachant ta valeur élire,  
 Hors du chenil te tireroit.  
 Vn coc s'il a de l'excellance  
 De sa race ou de sa vaillance,  
 Est mieux qu'vn lâche coc traité,  
 Que lon cgorge ou que lon donne.  
 Au bon la Court on abandonne,  
 Où l'orge à plein poing est jetté.

Mais l'homme tant bon qu'il puisse estre,  
 Sage, vaillant, sçauant, adestre,  
 Pour cela n'est plus haut monté.  
 Car soudain sur luy court l'enuie:  
 Et traissant sa maudite vie  
 Gist par sa vertu rebouté.  
 Vn flatteur dauant tous se pousse.  
 Qui traistre de sa bouche doucc  
 Pipe par vn langage doux.  
 Le Medisant apres s'auance.  
 Vn bon artisan de mechance  
 Se fait rechercher entre tous.  
 L'aine donc mieux, s'il faut reuiure,  
 Estre asne, que d'auoir à viure  
 Homme, dont la vertu n'a pris:  
 Pour voir dauant mes yeux le pire  
 Auoir tous les biens qu'il desire,  
 Et le meilleur viure à mépris.

FIN DV SETTIEME LIVRE  
 DES POEMES.





LE HVITIEME LIVRE  
DES POEMES

---

A TRES AVGVSTE ET  
TRES VERTVEVSE PRIN-  
CESSE CATERINE DE MEDICIS  
ROYNE MERE DV ROY.

*A ceux qui vont, tous prêts au nauigage,  
Encommencer par mer vn long voyage,  
Après auoir leué l'ancre du port  
Et fait les vœux, c'est vn doux reconfort  
Et bon espoir du retour desirable,  
Auoir le vent en poupe fauorable.  
Car l'on s'attend, sous le plaisir diuin,  
D'heureuse entree auoir heureuse fin.  
Tout ainsi nous, qui par la mer deserte  
Alons chercher terre non decouuerte,  
Iean de Baif. — II.*

*La voile à mont, O ROINE, s'egayant  
 De vos faueurs, nous alons deployant  
 Hardis bien loing. Voire pleins d'assurance  
 Voués à vous, nous auons esperance  
 Que sains, au port nostre vaisseau rendu,  
 Vous payerons le vœu qui sera du,  
 Lors que d'un chant porté de terre étrange,  
 L'hymne dirons chantant vostre louange,  
 Le beau loyer destiné pour l'honneur  
 Qu'a merité vostre noble valeur :  
 Que, d'un vouloir franc & net à merueilles  
 Nous presentans, à vos dignes oreilles  
 Ferons ouir, d'acords doux & plaisans  
 Et bien choisis, entonnant nos presans.*

*Le bucheron dans la forest épaisse,  
 La hache en main, suspens & douteux laisse  
 Couler un tems parauant que buscher  
 L'arbre qui doit à son chois trebuscher :  
 Aussi me faut incertain suratendre  
 Pour destiner à quoy ie me doy prendre  
 De tant d'honneurs que vien aperceuoir,  
 Y demeurant pauvre de trop auoir.*

*Car ce n'est pas seulement de nostre âge,  
 Mais de mille ans parauant, qu'au lignage  
 Des MEDICIS la noble resplendeur  
 De leurs vertus jette plus d'une ardeur,  
 Soit en la paix soit en la dure guerre.*

*Eux de sur tout desirans en leur terre  
 Le doux repos parmi le Citoyen,  
 Se trauaillans sans repos pour le bien  
 De leur pais : l'entreprise peruerse  
 Des fous malins jettans à la renuerse,  
 Benins aux bons qu'ils ont tousiours soigné,  
 Tout leur pouuoir n'ont jamais épargné.  
 Or des le tems du grand ROY CHARLEMAGNE  
 Fils de Pepin, quand outre la montagne  
 Il deploya ses volans étandars,  
 Au pié des monts, la terreur des Lombars,*

*Vn preux François à l'ame valeureuse,  
 Planta deflors la race genereuse  
 Des MEDICIS. EVERARD fut son nom  
 Dit MEDICI, premier de grand renom:  
 Qui fut aimé des peuples que le fleuve  
 D'ARNE plaissant de ses ondes abreuve :  
 Lors que, vainqueur, Mugel tyran maudit  
 Mordant la terre, à ses piés étandit.  
 Ny le sauua celle grosse massüe  
 Dont il s'armoit : qui chaude encores juë  
 Le sang Toscan innocent, qui lauoit  
 Six gros boulets qu'en son arm' il auoit  
 De dur acier : Que la targue doree  
 Du Cheualier en sa gauche assuree  
 Ferme soutint : & le sang qui peignit  
 Les six boulets dedans l'or s'empreignit.*

*Pour tout jamais il pend à son lignage  
 Ces armes cy : par noble tesmoignage  
 De ses vertus, les voulant enhorter  
 D'ainfi que luy les hommes conforter.  
 Luy recherché pour ce bien fait notable  
 Des abitans de Mugel l'exécrable,  
 Planta l'estoc à jamais valeureux,  
 Et la maison des MEDICIS heureux.  
 Là longuement ont fait leur demourance :  
 Vn tems apres en son giron Florence  
 Les recueillit pour ses bons deffenseurs :  
 Où meritans du peuple les faueurs,  
 De la vertu nul honneur ne se treuve,  
 Dont illustrez ils n'ayent fait la preuue,  
 Jusqu'à monter au souuerain degré  
 De leur estat, se comportans au gré  
 Des Citoyens : Mais passans les trauerfes  
 Et les dangers des embüches diuerses,  
 Des ennemis enuieux, malins, fauls  
 Concitoyens, soutindrent les assaults.*

*Marche au Soleil, vne ombre par derriere  
 Te va suiuant. Si cherches la lumiere*

De l'honneur vray, où que tu marcheras  
 L'ombre d'enueie apres toy meneras.  
 Qui tiendra bon sous astre favorable,  
 Ayant atteint le somét honorable  
 De la vertu, trioufera veinqueur  
 Et des malins éteindra la rauqueur.

Ce sont chucas & corbeaux qui croassent  
 En vain contre eux, & qui traitres agassent  
 L'honneur des bons, & deployent en vain  
 Leur vol pesant contre l'aigle hautain.  
 Où le vaillant & valureux & sage  
 Mesme tousiours & ferme en son courage,  
 Dure en tout tems soit d'heur ou de malheur,  
 Marchant conduit de celeste faueur.

TELS les heureux MEDICIS de bone âme,  
 De fils en fils loing tousiours de tout blâme,  
 Des plus grands ROYS & des peuples aimez,  
 Pour leurs vertus, sont dignes estimez  
 D'estre honorez de plus d'une alliance  
 Des Empereurs & des ROYS de la France :  
 Tousiours teuus le timon de l'estat,  
 Iusticiers apaisans le debat,  
 Bons, liberaux, atteints d'amour non feinte  
 De la vertu, gagnans louange meinte.  
 Mais de sur tous le grand COSME & LORENT  
 Ont emporté le los plus aparent,  
 Par les écrits de tous ceux de leur âge,  
 D'auoir des arts moyené l'auantage :  
 Benits d'auoir gracieux hebergé  
 Des doctes Sœurs le troupeau delogé,  
 Qui lors vagoit sans espoir en tristesse,  
 Cruellement dechassé de la Grèce,  
 Par le cruel fier Barbare insolent,  
 Qui sac & gast y portoit violent.  
 Mais il ne faut sous vn muët silence  
 Cacher ce los. Car toute l'excelence  
 Que du bon tems aujourd'huy nous auons,  
 COSME & LORENT, à vous nous le deuons :

*Soit en Gregeois soit en Romain langage,  
Ou prose ou vers dont nous auons l'usage,  
Nous leur deuons. Tout fut sauué par eux,  
Qui de leur tems firent vn siecle heureux.*

*D'eux est issu le bon LORENT, qui ores  
Est regreté pour sa valeur encores.  
Luy Duc D'VRBIN, avec autorité  
Pour gouverner, dans la belle cité  
De sa Florence entra, sous la puissance  
Du grand LEON lors tenant la séance  
Au Romain trosne : & qui son oncle estoit,  
Et qui benin en luy s'en demettoit.*

*Ce bon neveu de son oncle en la place  
S'en vint Parreïn de la Royale race,  
Du grand FRANCOIS tenir le Fils aîné :  
Mais plus grand fait deslors étoit mené.*

*Si tost que l'œil sur Madelène jette,  
Sang Boulenoys, de sa beauté parfétte  
Fut alumé. Le prompt desir l'époint  
D'vn saint lien d'estre avec elle joint  
En mariage, estimant & sa grace  
Et les honneurs de son antique race.  
Son doux souhait ne fut vain, mais parfait :  
Au bout d'vn tems le mariage fait.  
Et bien heureux en amour gracieuse  
Viuoyent vnis, quand la Parque enuieuse  
Les dejoignant leur bon-heur vint troubler  
Pour tout soudain au ciel les rassembler.*

*LORENT, hélas ! ô tristesse piteuse !  
De dueil sur dueil recharge douloureuse !  
Toy le premier au ciel tu t'en volas :  
Toy le premier ta chere épouse, hélas,  
Tu as laissée ! Encores cinq journées  
Sur ton decez n'estoyent pas retournées,  
Qu'elle (ô douleur !) à qui le sort osta  
Son doux confort, son âme sanglota :  
Se consolant de la douce esperance  
De reünir au ciel vostre alliance :*

*Se deplaisant de quitter en sa fin  
De pere & mere vn enfant orfelin.*

*DIEU le grand Dieu l'heur qui doit venir cele  
Sous le brouillas d'un dueil qu'il amoncele,  
Tel que l'œil gros des hommes durs à voir,  
Sinon au bout, ne peut l'apercevoir.*

*O GRANDE ROYNE, ainsi fut ta naissance  
Quand tu nasquis en toute doleance,  
Pour mieux apres resplendir en valeur,  
Quand les François astringez de malheur  
Tu sauuerois : Tout le bon-heur & l'âge,  
Dont tes parents n'ont pu garder l'usage,  
Remis en toy. Puissé-je m'èjouir  
Un âge entier à te voir en jouir!*

*Or quand des ans la fin qu'auoit bornee  
Du ciel amy la bonne destince  
Vint à son point : quand le Pape CLEMENT  
Ton oncle saint auoit le maniment  
Des clefs Saint Pierre, Il aima l'aliance  
Du grand FRANCOIS : & pour vne assurance,  
A fin de plus à la paix l'inciter,  
Le voulut bien luy-mesme visiter.*

*Defia l'accord du sacré mariage  
De toy PRINCESSE O CATHERINE SAGE,  
Et de HENRI fils second de FRANCOIS,  
Etoit conclu deffous tressaintes loix.  
Dedans Marseille au port il vint descendre :  
Là bien veigné luy-mesme te vint rendre,  
De Pere & d'Oncle ensemble te faisant  
Un deuoir saint. O ROYNE, en t'epousant.  
De telle main peu de ROYNES benies  
Se vanteront. Toy qui de ses manies  
Sauue deuois la France maintenir,  
Tu t'es senti de telle main benir :  
Mere d'un sang vraiment Royal & digne,  
Pour sa vertu magesteuse & benigne,  
De gouverner le monde se rendant  
Deffous la loy du François commandant.*

Le plant commun incontinent foifone  
 Prompt à germer : mais la femance bone  
 Du fang royal tardiue le produit,  
 Quand elle doit porter quelque bon fruit.  
 Contre le cicl longuement indignee  
 Tu defiras vne douce lignee :  
 Mais tout ce tems ton eſperit gentil  
 Ne laiſſe pas couler l'âge inutile.  
 Mais te prouuant vraiment de ton lignage,  
 Tu conſolas ton genereux courage,  
 Qui fut orné des preſents gracieux  
 Des doctes Sœurs : foulas foulacieux,  
 Qui te donnant deſlors quelque alegeance  
 De tes ennuis, t'aquit la ſuſſance  
 Pour quelque fait de plus haut (qui eſtoit  
 Au ſein des Dieux) où ton cœur s'apreſtoit.  
 Pour quand la Parque & des deſtins l'enuie  
 Le bon HENRI priueroit de la vie,  
 Ton cher eſpoux : & quand ſeroit mené  
 Ieune au trepas FRANCOIS ton premier-né.

Lors que malheur ſur malheur ſe redouble  
 Jettant l'eſtat de ce Royaume en trouble,  
 CHARLES, ton fils mineur d'ans, laiſſé ROY,  
 Les Eſtats ont tout pouuoir mis en TOY.

Le cœur bien né à qui l'honneur ſe done,  
 De jour en jour l'honneur d'honneur courone :  
 Mais qui mal-né contreint ſe geſuera  
 Mille vertus en vain il tentera.

Meſme au mechant c'eſt choſe bien aiſee  
 Troubler la paix : mais d'vne âme aiſee  
 Raſſeurer bien vn regne, qui paroïſt  
 Tout ébranlé, peu de Rois le pourroyent,  
 Si de ſa main Dieu meſme ne le range.

ROYNE, c'eſt toy, toy qui cette louange  
 Viens meriter : Toy à qui ma chanſon  
 Graces rendra de plus d'vne façon.

Si de ton tems France mal fortunee  
 Souffrit des maux, ce fut ſa deſtinee :

*Mais toy d'un cœur constant la secours,  
 Dure au travail à tous périls couus.  
 En fait de paix, en guerre commencée,  
 Des plus acorts tu guidas la pensée  
 De ton conseil, ne perdant la saison  
 D'amoderer la fureur par raison.  
 Ressimentant asable & debonaire  
 Grans & petis d'un acord salutaire:  
 Au bien public tu ne fus sommeillant,  
 De l'œil soigneux tousiours tousiours veillant:  
 Et loing & pres tu rendis assurée,  
 Tant que tu pus, la paix tant desirée.  
 Vers ton mary te portas saintement  
 En tout deuoir, à tes fils chèrement.*

QUE TOVT le tems, Ô PRINCESSE ADMIRABLE,  
 Puisse tout heur & plaisir desirable  
 Durant tes jours amener dauant toy:  
 Entre les tiens amour & vraye foy:  
 Ton grand honneur: la ferme paix heureuse  
 Au peuple vny: la France plantureuse:  
 Concorde bonne aux royales maisons:  
 L'heur des loyaux: ruine des traïsons.  
 Qu'à tes desseins naissans de haut courage,  
 Puisses-tu mettre, Ô ROINE AVGVSTE ET SAGE,  
 Heureuse fin: tirant sous ton suport  
 Hors des dangers nostre nés à bon port.

A LA ROINE MERE  
 DV ROY.

DIEV s'est leué comme vn tonnerre:  
 Ses ennemis gettez par terre  
 Sont la plus-part mors étandus.  
 Ceux qui restent d'eux, sans conduite,

*Vaguent en miserable fuite,*  
*De honte & de peur éperdus.*  
*C'est à DIEU c'est à DIEU la gloire :*  
*De tant memorable victoire*  
*Rendons-luy graces & l'honneur.*  
*C'est DIEU, qui dans les cœurs a mise*  
*Vne tant soudaine entreprise,*  
*L'assurance de tout bon heur.*  
*Mais apres DIEU, ROINE tressage,*  
*Haut louer faut vostre courage,*  
*Quand animastes vos enfans*  
*D'aprouer si juste vangeance,*  
*Qui des ennemis de la France*  
*Les rendit acoup triomphans.*  
*Ce qui par guerre en long trainee*  
*Ne s'est fait, vne matinee*  
*Par vostre conseil l'a parfait :*  
*Quand faisant punir la malice*  
*Sous la rigueur d'vne justice*  
*Auez terrassé le forfait.*  
*En vn jour par vous restauree*  
*Enuers DIEU se voit rassuree*  
*La splendeur de la sainte foy,*  
*La fureur ciuile abolie,*  
*Et la Paix certaine établie*  
*Sous le haut Sceptre de mon ROY.*  
*Ce chef d'euure de ta droiture,*  
*Bon DIEU, de toute forfaiture*  
*Puisse le Royaume expier !*  
*Et Paix & Concorde y fleurisse :*  
*Que la vertu chasse le vice :*  
*Tout se viene à toy dedier.*  
*O peuple, fay réjouissance,*  
*Viue DIEU & le ROY de France,*  
*Qui maintenant ta seureté,*  
*Que de chanter nul ne s'ennuye :*  
*CHARLES pour vray CHARLES s'apuye*  
*Sur IUSTICE & sur PIETÉ.*

A M O N S E I G N E V R  
D E L A N S A C .

*DEBONAIRE LANSAC, difons-nous mal-heureux  
D'efre nais en ce ficcle ! ô mille fois heureux  
Ceux qui font morts deuant, & ceux qui font à naifre,  
Pour ne voir les mal-heurs qu'entre nous voyons efre !  
Nous, qui du fang de Chrift nous vantons rachetez,  
Qui ne croyons qu'un Dieu : quelles mechancetez  
Ne fe font entre-nous ? Hé ! le fils à fon pere  
Va machinant la mort, & le frere à fon frere,  
Le voifin au voifin : il n'y a plus de foy :  
On ne creint plus un Dieu, lon foule aux piés fa loy.*

*Comme un jeune cheual, qui fans bride & fans selle  
Echappé de l'étable, où fon defir l'appelle,  
Puis deçà, puis delà leger fe remuant,  
Trotte, galope, court bondiffant & ruant :  
Ainsi le peuple fol fe mocquant de la bride,  
S'egare vagabond où fon plaifir le guide.*

*Comme un nauire en mer, furpris au depouruu.  
Des corfaires cruels enuironné s'est vu  
Pluftoft que de les voir : de Dieu la faine Eglife  
Se voit de toutes parts de Pirates furprife,  
Qui déjà dans fa nef partiffent le butin,  
Pelle-mefle brouillans droit humain & diuin :  
Pilotes, Matelots, foldats & Capitaine,  
N'y pouuans refifter font mis à la cadene.*

*En quel ficcle a lon vu par inhumains efforts  
Reprendre plus de fang, & tomber plus de morts,  
Plus de peuple apauury, de terres defertees,  
De villes & leurs forts deffus deffous jettees ?  
Et tout par nos pechez : mais noftre mauuaiftié  
Ne peut tant enuers Dieu qu'enuers nous fa pitié :*

*S'il eust voulu punir en rigueur nostre offence,  
 Tout estoit ruiné : Cette douce esperance,  
 Seul confort des humains, n'eust pas daigné nous voir.  
 Nous fussions delaissez en proye au desespoir.  
 Bien que la terre ouurant les abyfmes du monde,  
 Nous eust tous engloutis dans sa fance profonde ;  
 Bien que les cieux declos eussent plu aessus nous  
 Les foudres orageux de leur juste courroux ;  
 Et de ses flots ensez la grand' mer effroyable  
 Eust noyé des humains la race miserable,  
 Encores n'eussions-nous à moitié satisfait  
 Au mal que meritoit nostre mechant forfait.*

*Voyez les faits de Dieu, & de quelle entrefuite  
 Sa bonté paternelle enuers nous s'est conduite :  
 Dieu qui sonde en nos cœurs nostre malignité,  
 Encore qu'à bon droit il se fust dépité  
 Pour nous perdre du tout, il ne l'a voulu faire,  
 Mais à la repentance a tafché nous atraire :  
 A fin que deplaisans de nostre folle erreur  
 Nous vinsions émouuoir à pitié sa fureur,  
 Et que prenant en gré le deuot sacrifice  
 De nos cœurs bien contrits, il se rendist propice.*

*Il ne faut rechercher l'âge de nos ayeux :  
 Regardons seulement ce que nous de nos yeux  
 Voyons de nostre tems, & y pensons de sorte  
 Que bien pour l'auenir du mal passé ressorte.  
 Lors que FRANÇOIS paya le deuoir des humains,  
 Et qu'il mit des Gaulois le sceptre dans les mains  
 Du bon HENRI son fils, quittant cette demeure  
 Pour passer plus heureux en vne autre meilleure :  
 La bonne Paix regnoit : & la belle saison  
 De jeux & de plaisirs nous combloit à foison :  
 Les canons ne s'oioyent ny le bruit des alarmes,  
 Et la rouille déjà mangeoit les dures armes,  
 Et l'iregne tessiere alentour des gouffets  
 De sa toile maillee ourdissoit les filets :  
 Des dagues se forgeoyent les faucilles courbées,  
 En des faux se changeoyent les meurdrières épées.*

*Ce Royaume paisible opulent fleurissoit,  
Regorgeant de tous biens: le peuple jouissoit  
Des beaux dons de la Paix: la terre labouree  
Rendoit planté de fruits au seigneur assuree:  
Tout estoit plein de joye, & rien ne se faisoit  
Que noces & festins & tout jeu qui plaisoit.*

*Le plus souuent on voit que la meconnoissance  
Et l'orgueil suit de pres l'excessiue abondance.  
Quand à cœur soul l'homme a le plaisir & le bien,  
Il ne peut le garder d'un mesuré moyen:  
Il s'aveugle en son aise, & de gloire se flatte,  
Et vers son bien-faiteur decouure vne ame ingrate.*

*Comme vn roussin rebours, de voyages lassé,  
Trauaillé, rudoyé, tant qu'il est harassé  
Obeit à son maistre, & le porte où la bride  
Auecque l'éperon luy commande & le guide.  
Mais quand d'un long sejour il s'est remis en chair,  
Bien pansé, bien nourry, ne se laisse approcher,  
Et fier & déloyal ne veut souffrir son maistre,  
Se cabrant & ruant: si en son premier estre  
La peine & le chemin decharné le remet,  
Alors à la raison contrainte le soumet.*

*Les hommes sont ainsi: tant qu'ils ont fauorable  
Le visage riant de Fortune amiable,  
Ils deconnoissent Dieu: & ne se sachant qu'ils font  
Ne se contiennent point en ce bon heur qu'ils ont.  
Mais s'il auient soudain qu'apres la saison belle  
Ils sentent sur leur chef la tempeste cruelle,  
Quand Dieu pour leurs pech. ⁊ justement irrité  
Echange leur doux aise en dure auerfité:  
Chacun le reconoist & sa faute confesse,  
Et pour luy obeir vergongneux le front baisse.*

*Or soit que le bon Dieu fust a lors indigné,  
Pour se voir des plus grans follement dédaigné,  
Soit que la faute vinst du peuple, qui s'oublie,  
Et de l'aïse enyuré se hausse en sa follie,  
(Car il ne m'appartient d'en faire jugement)  
Dieu le juge & le sçait: je diray seulement*

Qu'il n'est aucun besoin que nos fautes ie presche,  
 D'autant que la memoire en est encore fresche.  
 Soit par l'un, soit par l'autre, ou soit que tous les deux  
 Eussent delaiissé Dieu, Dieu se détourne d'eux,  
 Les laissant pour vn tems, & permet que la rage  
 S'en vienne icy troubler du peuple le courage.

Cependant que HENRI du Piémont visitoit  
 Les villes & les forts : & qu'il ne se doutoit  
 Ny d'affaut d'étranger, ny de trouble en la France,  
 Cuidant tenir son peuple en paisible assurance,  
 ( Car ny l'Anglois pour lors les armes ne prenoit,  
 Et Charles l'empereur en paix se contenoit )  
 Voicy sortir d'enfer la Rage écheuelee :  
 D'aspics & couleureaux sa criniere est meslee :  
 Vne torche flambante elle branle en son poin,  
 Qui répand dedans l'air vne fumee au loin,  
 Vne fumee noire, aigre, obscure, puante.  
 Qui fera mon amy, que jamais ne la sente,  
 Mon amy ne les siens : Qui la sent, a le cœur  
 Soudain empoisonné de chagrin & rancueur :  
 Le somme fuit ses yeux, il se ronge d'enuie,  
 Et prend en mesme horreur la mort comme la vie :  
 C'est celle-là qui fait les amis ennemis,  
 C'est celle-là par qui les grans Princes sont mis  
 Dehors de leurs grandeurs, & leur couronne ostee  
 Sur le chef étranger en triomphe est portee.  
 Encontre les sujets elle anime les Rois,  
 Leur faisant imposer des tailles & des loix  
 Qu'ils ne peuuent porter : les cœurs elle mutine  
 Des peuples à braffer des seigneurs la ruine :  
 Elle-mesme contraint les libres citoyens  
 Au joug de seruitude : elle ouure les moyens  
 Aux hommes afferuis de rentrer en franchise,  
 Changeant des nations les estats à sa guise.

Elle sortant vn jour par la France courut,  
 Par où elle passoit toute l'herbe mourut,  
 Et les fruits auortez, & les fleurs violees  
 Churent de toutes parts sur les terres bruslees.

*Soudain le menu peuple elle pouffe en fureur,  
Et luy troublant le sens pour ne voir son erreur,  
Contre le Prince emplit les cœurs de felonnie,  
Et toute reuerence en a dehors bannie.*

L'AVANTNAISSANCE  
DE MADAME.

**N**AY, *Fille heureuse, d'eureux Pere:*  
*Le chaste ventre de ta Mere*  
*Decharge de ton doux fardeau:*  
*Plus que neuf moys elle te porte.*  
*Vien : & son ennuy reconforte*  
*De ton regard plaisant & beau.*  
*Au bon espoir de ta naissance*  
*La comme rejouissance*  
*Les elemens regaillardist.*  
*Le ciel rit serein de grand' aise:*  
*L'air coy se taisst, la mer s'apaise,*  
*La terre gaie reuerdist.*  
*Le Soleil les beaux jours allume:*  
*Et constant contre sa coutume,*  
*L'Autonne apreste ce beau tems.*  
*Du froid hyuer la saison mourne*  
*En ta faueur lente sejourne,*  
*Pour ne troubler ce doux printems.*  
**M**AIS, *Fille heureuse d'heureux Pere,*  
*Le chaste ventre de ta mere*  
*Decharge de ton doux fardeau:*  
*Plus que neuf moys elle te porte.*  
*Vien : & son ennuy reconforte*  
*De ton regard plaisant & beau.*

Puis que ton heureuse portee  
 Passe de la groesse vfitée  
 Le terme des neuf moys courans,  
 Quelque cas de grand tu dois naistre.  
 Nay, qui bien grand' vn jour dois estre,  
 Fille heureuse d'heureux parens.

DIEU, qui du sang Royal a cure,  
 Pour bien astringer ta geniture,  
 Retarde ton heureux sejour,  
 Jusques au point que les planetes  
 De leurs clertez bonnes & nées  
 Te conuiront sortir au jour.

Bien que tout aspect malin cesse,  
 Et le ciel fauorable leffe  
 Ses bons raions luire sur toy,  
 Sur tout je pren mon assurance  
 D'vn bon fruit de bonne semance  
 De bone ROINE & de bon ROY.

Si tost que pour voir la lumiere  
 Tu desfilleras ta paupiere,  
 Montre nous signes apparens,  
 Qu'en toy ne languist de ta race  
 La valeur, l'honneur & la grace,  
 Que tu retiens de tes parens.

Comme Diane en son enfance  
 Donna toute belle esperance  
 D'auoir vn magnanime cœur :  
 Lors que non poureuse elle arrache  
 Le poil du Cyclops qui la fâche,  
 Se masquant pour luy faire peur.

Aussi toy si tost que ta destre  
 Libre du maillot verras estre,  
 Vn fait de marque tu feras :  
 Pour donner aux humains presage,  
 Que ny de fait ny de courage  
 Aux Deesses ne cederas.

Puis quand tes premieres anneés  
 En jeux enfantins retournees,

L'esprit vigoureux t'ouvriront:  
 Ainſi qu'autrefois ta grand' mere,  
 Et le grand pere de ton pere,  
 Les neuf Muses te nourriront.  
 Auecques ces doctes Pucelles  
 Tu apprendras les choses belles,  
 Et de nature les ſegrets:  
 Remarquant de louable enuie  
 Des grands Heroines la vie  
 Es vieux Ebrieux, Romains & Grecs.  
 Soudain croiſſant auecques l'âge,  
 Princeſſe courageuſe & ſage,  
 Les plus grandes ſurmonteras:  
 Et pour ta valeur amirable  
 Aux grans & petis venerable,  
 Des plus grans ſeruir te feras.  
 Lors combien de langues ſçauantes,  
 O combien de mains écriuantes  
 Doctement ton los publieront!  
 O ſi je puis iuſque-là viure,  
 Vn tel œuvre je ven pourſuiure,  
 Que mille ans apres n'oubliroient.  
 Mais nul pouſſé de fureur ſainte,  
 Au fons de ſa poitrine enceinte,  
 Ne te pourra ſi bien vanter  
 Que toy-meſme, qui dès l'enſance  
 Auras aquis cette puiffance  
 De bien écrire & bien chanter.  
 Lors tu bâtiras tel ouvrage  
 Sur les faits du cours de ton âge,  
 Que le long tems n'abolira:  
 Qui ta Grand' Mere CATERINE,  
 Ny ta Mere douce & benine,  
 Ny CHARLES mon ROY n'oubliera.

A MONSIEUR DE  
MARILLAC CONTRO-  
LEVR GENERAL DES FINANCES.

MARILLAC, que la preudomie,  
Des vertus la certaine amie,  
Et la nonchancelante foy  
Aujourdhuy reconuë auance  
A la generale intendance  
Sur les finances de mon Roy :  
L'vn naitra fils d'vn riche pere :  
L'autre par fortune prospere  
Seigneur de biens se trouuera :  
Mais nul des deux, la iouissance  
De ce qu'il tient en sa puissance,  
Prendre à propos on ne verra.  
Cehuy qui pauure se lamente  
En vain desireux se tourmente  
De mille beaux desseins qu'il fait :  
Si quelque bon Dieu fauorable  
Acomplist son vœu desirable,  
Il n'en met vn seul en effët.  
C'est chose entre les hommes rare  
D'en voir vn bon qui ne s'égare  
Du vray deuoir de la raison :  
L'vn veillant des biens à la queste,  
Sans borne tous les jours aqueste,  
Et batist vne grand' maison.  
Et cela, dont mille auront faute,  
D'vne couuoitise trop haute,  
Va pour deux ou trois entassant :  
Et qui n'en jouiront (peut-estre) ;  
Car souuent tel auare maistre  
Meurt pour l'étrangier amassant.

*L'autre aura la bonne pensee,  
 Par qui seroit mieux dispensee  
 La fortune s'il la tenoit :*  
*Mais elle son heur luy denie :*  
*Luy malheureux maudit sa vie,  
 Qui jamais content ne se voit.*  
*Rien n'est plus facheux que d'entandre  
 Que vaut le bien : le sçavoir prandre  
 Et ne l'auoir en son pouuoir :*  
*Mais j'estime plus deplorable  
 Des biens le seigneur miserable,  
 Qui n'en sçait faire son deuoir.*  
*Peu-souuent lon voit la richesse  
 Et la vertueuse sageffe  
 Dans vne famille abiter.  
 Le bien est vray bien en l'ysage :*  
*Et c'est des biens le bon menage  
 De bien pouuoir les debiter.*  
*O Siecle de fange & d'ordure !  
 Le bon necessitenx endure :*  
*Le peruers est maistre des biens,  
 De qui voyons la maison pleine  
 D'vne racaille orde & vileine,  
 Qui deuore tous ses moyens.*  
*Tant peu, la vertu méprisée,  
 Est des puiffans fauorisée,  
 Que si tu ne veux reculer,  
 Si ton estomac en soy cache  
 De bonté quelque belle tache,  
 Il te la faut dissimuler.*  
*Tant aujourdhu y regne le vice,  
 Tant peu commande la justice,  
 Tant le vray bien gist abatu !  
 Lon fait gloire de forfaiture.  
 C'est vergogne, c'est grand' injure,  
 Et faut rougir de la vertu.*  
*Le grand qui aime la pauvréte,  
 S'il la chérift c'est en cachéte.*

*Vn qui fait métier du forfait,  
 A decouuert le pourra faire :  
 Car c'est la façon ordinaire  
 Tenir pour fat qui ne malfait.  
 Nous maligne race des hommes,  
 Qui rien qu'un vain songe ne sommes,  
 Mortels d'heure en heure tousjours,  
 Ne sçauons vser de la vie,  
 Qui par entre nous meurt rauie,  
 En lieu de nous donner secours.*

MARILLAC, doué de prudence,  
 Il nous faut armez de constance,  
 Maintenir nostre intégrité.  
 Le sang Royal, qui ne meprise  
 La vertu, mais la fauorise,  
 Luy rendra l'honneur merité.

A M O U R D E V E R T V N  
 E T P O M O N E .

A V S E I G N E V R P E L L O Y .

V N Chasseur de sa chasse, vn pescheur de sa pesche,  
 O PELLO Y, te fait don : Moy que la Muse empesche  
 A composer des vers, je t'offre de mon art :  
 Le present est petit, mais pren-le en bonne part.  
 D E S S O U S Procas regnant sur la gent Palatine,  
 Fut Pomone la Fee en la terre Latine,  
 Qui à dresser jardins sa pareille n'auoit,  
 Et planter les vergiers par sus toutes sçauoit,

Dont elle tient son nom. Elle ne se plaît guieres  
 Ny à l'ombre des bois n'au courant des riuieres,  
 Sur tout ayant choisy le doux labour des chams,  
 Et les francs arbriffeaux sous les pommes penchans :  
 Ny le carquois & l'arc en echarpe ne porte.  
 Ny le dard en la main, mais vne serpe torte  
 Au trenchant affilé, tantost en emondant  
 Le fruitier de jettons trop épais abondant :  
 Tantost ourant l'écorce, & la greffe aportee  
 Antant pour la nourrir de la seue empruntee.  
 Ny le souffrant languir ny de soif esué  
 Ny étouffé dans terre, ains ou d'eaux abreuué  
 Par canaux le restaure, ou cerne d'vne fosse  
 Son estoc racineux, & tout le pié dechausse.  
 Mettant là son amour, prenant là son plaisir,  
 De la douce Venus ne sent aucun desir :  
 Et toutesfois craignant des païsans l'injure  
 De haye & de fossé ses vergiers elle emmure,  
 Repoussant & fuyant des hommes les assaux.  
 Qu'est-ce que des Satyrs, legiers à faire faux,  
 La jeunesse, & les Pans, à qui vne couronne  
 De sapin verdoyant les cornes enuironne,  
 Et Silene, tousiours plus jeune que ses ans,  
 Ne montrent, à les voir à ces jeux mal-duisans,  
 Et le Dieu qui terrible ou de sa faux recrouche,  
 Ou de son gros tribal les oiseaux esarouche,  
 N'ont fait pour en jour? Mais Vertun amoureux,  
 L'aimoit plus que tre-tous, & n'estoit plus heureux.  
 Combien de fois est-il venu en sa presence  
 D'vn outeron haslé sous la vraye semblance,  
 Le van dessus l'échine, en la main le fléau?  
 Combien de fois le front encoint de fein nouveau,  
 La fourche & le rateau dentelé sur l'épaule?  
 Souuent d'vn piqueueuf portoit la longue gaule  
 Dedans sa dure dextre : & le voyant sueux  
 Eusses dit qu'il venoit de decoupler ses beufs :  
 S'il faut qu'avec la scie au poing la hache mette,  
 S'il faut qu'avec la houë il tienne la serpette,

*Ou tu voudrois jurer qu'il seroit vigneron,  
 Ou te seroit auis de voir vn bucheron.  
 Si d'une longue échelle il se charge la teste,  
 Tu dirois qu'à cueillir des pommes il s'appreste:  
 Tu le verras soldat quand l'épée il ceindra:  
 Tu le verras pescheur quand la ligne tiendra:  
 Brief, de diuers habits sa personne acoustree,  
 Se déguisant tousiours, a tant cherché l'entree,  
 Qu'à la fin il parvient à cueillir le doux fruit  
 Du desir qui l'auoit à ces ruses conduit.  
 Vne fois s'affublant d'un couurechef de toile,  
 S'encapant à chef-bas d'un long & large voile,  
 Et de cheueux chenus ses temples accoustrant,  
 S'appuie d'un baston, & vieille se montrant,  
 Entre deuers Pomone: & d'alure tremblante,  
 Penible d'marchant, non cognu se presente.  
 Et de voir tant de fruits faisant bien l'estonné  
 A celle qu'il aimoit ce salut a donné.*

*A toy font à bon droit toutes Nymphes hommages  
 Qui se jouent d'Albule entre les deux riuages:  
 Vierge ie te saluë honneur d'honesteté,  
 O fleuron impollu d'entiere chasteté.*

*La louant il l'aproche, & des baisers luy donne  
 Que ne donneroit pas vne vieille personne:  
 Puis courbé s'asseant sur vn gazon motu  
 Contemple le vergier d'Autonne reuestu.  
 Entre tout vn ormeau, qui deuant luy se panche,  
 Et s'egaille ombrageux de mainte verte branche  
 Embellie à l'entour de pampre & de raisins,  
 Effaçant les honneurs de tous arbres voisins.  
 Et sur tout l'admirant à blasonner se bagne  
 Auecques le mary la vigne sa compagne:  
 Quand ce tige, dit-il, sans le pampre seroit,  
 Rien pour estre cherché fors sa feuille n'auroit:  
 Et cette vigne aussi dessus l'orme attachee,  
 Qui ne l'eust attachee en terre sût couchee:  
 Toutesfois de les voir froide tu ne t'esmeus:  
 Et fuis la compagnie, & joindre ne te veux.*

Que le vouloir t'en vinst! Ta maison seroit pleine  
 De plus de poursuiuans que n'eut jamais Helene,  
 Ny celle qui jadis les Centaures arma,  
 Ny celle qui Vlys si loyaument ayma.  
 Et mesmes aujourdhuy bien que rebelle fuies,  
 Bien que de mil dedains tes amoureux ennuyes,  
 Mille sont apres toy qu'hommes que Demi-dieux,  
 Que ton amour gagné seroit deuenir Dieux.  
 Mais toy, si tu estois fille bien conseillée,  
 S'il te prenoit desir d'estre bien mariée,  
 Et voulusses m'ouir en l'âge où tu me vois,  
 Qui t'aime plus qu'eux tous, & plus que tu ne crois,  
 Tu renuoirois bien loin quelque party vulgaire,  
 Et choisirois Vertun pour à jamais le faire  
 Parsonnier de ton lit, lequel pour mon deuoir  
 Plegeray cors pour cors si me veux recevoir :  
 Car il m'est plus cognu qu'il ne l'est à luy-mesme :  
 Puis n'estant vagabond autre demeure n'aime  
 Que de ces enuirons : ny comme la plus part  
 Des vollages muguets, son amour ne depart  
 A la premiere vuë : Et tu es sa premiere,  
 Et seras, si tu veux, sa maistresse dernière :  
 Car d'autre que de toy ne pourroit s'auouër,  
 Se voulant pour jamais à toy seule vouër :  
 D'auantage il est jeune, & doué de Nature  
 En tout ce que lon veut de former sa figure :  
 Tout ce qu'ordonneras (ordonne seulement)  
 Pour auoir ton amour se fera dextrement.  
 Quoy? N'est-ce rien aussi que cela que tu aimes  
 Il l'aime ainsi que toy? que tes fruitages mesmes  
 Ejouïssent sa main? Et que sur tous presens  
 Tes presens automnaux luy sont doux & plaisans?  
 Mais ne desirant plus, ny les frians fruitages  
 De tes arbres exquis, ny les tendres herbages  
 De tes jardins soignez, ne desire que toy :  
 Ay pitié de son mal : ajouste autant de foy  
 A ce que ie t'en dy, que si en ta presence  
 De sa bouche luy-mesme il faisoit sa dolance :

*Et crein les Dieux vengeurs & l'ire de Cypris,  
 Qui punit, quoy que tard, les rebelles esprits.  
 Donques Nymphe mé bas ta rigueur amolie :  
 Despouillant ton orgueil à cet amant te lie.  
 Ainsi puissent tes fruits, ny gelez au Printems,  
 Ny grillez en Esté, se meurir en leur tems.*

*Quand le Dieu qui en tout abilement se tourne  
 Eut dit ces mots en vain, en jeunesse il retourne,  
 L'equipage & l'habit de vieille delaisfant :  
 Et se decouvre à elle à coup apparoissant  
 Tel comme du Soleil la semblance trespure  
 Se devoile abbatant vne brouée obscure,  
 Qui cachoit sa clarté, quand son aimé flambeau  
 Debrouillé d'un clin d'œil rayonne clair & beau.  
 Vertun aspre & bouillant d'en jouir delibere  
 Par force, mais de force il n'auoit plus affaire :  
 Car si tost que Pomone ainsi beau l'apperçoit,  
 Mutuelle blessure en son ame reçoit.*

---

A IOACHIM TIBAUD  
 DE COVRVILE.

*Bien que tout autre estat mondain  
 Par faueurs ou par dons s'acqueste,  
 Ou soit pour se couvrir la teste  
 D'un chapeau de riche escarlatte,  
 Ou pour auoir deffur le sein  
 L'honneur du collier qui éclatte,  
 On n'a point vu que le Poëte  
 Par ce moyen sa gloire achette.  
 Mais, TIBAUD, aussi tost qu'il naist  
 Il faut que d'une douce œillade*

Des Muses la chaste brigade  
 L'enfant bien-astré fauorise:  
 Dés l'heure desfrant il n'est  
 De poursuiure vne autre entreprise:  
 Il ne veut acroïstre sa gloire  
 Par vne sanglante victoire.  
 Il ne veut se voir en honneur,  
 Comme vn Magistrat qui preside  
 Tenant aux rudes loix la bride:  
 De mille arpens de labourage  
 Il ne veut estre le seigneur:  
 Il ne palira sous l'orage,  
 Qui la mer vagueuse menace,  
 Ny ne rira s'ell' est bonace.  
 La tromperesse Ambition  
 Vn vray Poëte n'enueloppe,  
 Ny des traïstres soucis la troppe,  
 Qui l'homme couuooyteux tenaille,  
 Ne doute son affection:  
 Ny aux richesses il ne bâille:  
 Ravy des Muses il prend peine  
 D'aller boire dans leur fonteine,  
 Qui sourd sur la sime d'vn mont:  
 Et celuy se trompe, qui pense  
 Raur si riche recompense,  
 Sans l'auoir deuant defferuie  
 Par noble sueur: comme font  
 Ceux qui, s'enflans sur nous d'enuie,  
 Taschent nous desrober la gloire  
 D'vne tant penible victoire.  
 Avec peine & sueur il faut  
 Grimper la montagne fascheuse,  
 Aspre, rude, roide, espineuse:  
 Il faut froïsser dix mille aspresses  
 Deuant que monté sur le haut  
 Tu sois receu par les Deesses:  
 Mais qui n'a point dès son enfance  
 Leur faueur, de rien il n'auance.

Car bien qu'aucun eust surpassé  
 Le plus perilleux du voyage  
 Forcé d'un ostiné courage,  
 S'elles ne l'ont pris dès le linge,  
 D'elles il n'est point embrassé :  
 Mais repoussé loing sans louange,  
 Du surjon diuin de l'eau claire,  
 Dans l'eau trouble se desaltere.

Du premier surjon maint ruisseau  
 Par maint conduit d'enhaut deriue,  
 Mais l'onde n'y coule si viue  
 Comme dans la premiere source,  
 Ains fangeuse roule son eau,  
 Qui, plus loin du chef prend sa course,  
 Tant plus s'en alant trouble & sale  
 Par le pendant du mont deualle.

Tel de petit cœur paresseux  
 Regarde la haute montagne,  
 Et sans partir de la campagne  
 Boit de l'eau qui coule fangeuse,  
 Qui (effronté) se ment de ceux,  
 Qui d'une peine courageuse  
 Ont osé jusqu'en haut atteindre,  
 Et leur soif dans l'eau viue esteindre.

Tel de cœur en chemin se met,  
 Qui soudain recreu du voyage  
 A mi-chemin rompt son courage,  
 Et boit dans le ruisseau moins sale,  
 Mais en vain, si sur le sommet  
 A longs traits soieux il n'auale  
 De celle source clair-courante,  
 Où l'onde pure est bouillonnante,

Au pied des Lauriers vigoureux,  
 Qui fus la liqueur argentine  
 Voutent vne verte courtine,  
 Courans les eaux d'un frais ombrage.  
 Heureux, ô mille fois heureux  
 A qui les Sœurs font l'auantage

De luy declorre leur fonteine,  
 Qui adoucit toute leur peine.  
 Depuis par tout le monde en l'air  
 Il est porté dessus les aïles  
 Des doctes Muses immortelles:  
 Et parmy la bouche des hommes,  
 Se sent bien renommé voler:  
 Et parmy nous qui mortels sommes  
 Renouvelle toujours presente  
 Sa memoire à jamais vivante.  
 Il faut aussi que nostre nom,  
 Tibaud, toujours viue & reuiue  
 Maugré la Parque, qui chetiue  
 En vain presentera sa darde  
 Contre nostre noble renom,  
 Si des Sœurs la bande mignarde  
 Donna faueur à nostre enfance  
 Dés nostre premiere naissance.  
 Sus, vainqueurs la Parque domtons,  
 Dechassons de nous la paresse,  
 Et picquez de fronte allegresse  
 Tirons au haut de la montagne.  
 Au lieu plus esleué montons,  
 A fin qu'en la basse campagne,  
 De là pleins de gaye assurance  
 Sous nous dedaignions l'ignorance.

## A MONSEIGNEUR

## LE PRESIDENT

DE BIRAGVE.

BIRAGVE, de qui la prudence  
 En tous affaires d'importance,  
 A serui desia plusieurs Roys,  
 Reglant des citez la police,

*Bridant l'insolente milice,  
 Promte à jeter le joug des loix.  
 Bien est ta loyauté connue  
 Entiere & fidele tenuë,  
 Pour n'auoir jamais foruoyé  
 Du vray sentier de la droiture,  
 Vers la nouvelle forfaiture  
 Où le mutin s'est deuoyé.*

*Bien as-tu fait preuue certene,  
 De la sainte foy qui te mène,  
 Et du sain conseil où te plais,  
 Au grand bien du François empire  
 Qui si bon conseiller admire  
 En saison de guerre & de paix.*

*Le Roy ton merite regarde :  
 Et te choisissant, en ta garde  
 Les seaux de la justice met.  
 Toy qui diligent ne s'omeilles,  
 En ta charge si bien tu veilles  
 Que nul abus ne s'y commét.*

*Bien heureux l'état où merite  
 Auance les hommes d'élite  
 Au digne degré de l'honneur.  
 Plus à Dieu qu'en toute la France  
 Le bien vst telle reuerance  
 Qu'il y trouuaft son guerdonneur!*

*Ce qui fait qu'une cité dure  
 C'est l'obseruance de droiture,  
 Qui propose pris au bien fait,  
 Et les bien meritans guerdonne :  
 Aux malfaiteurs la peine ordonne  
 Pour les punir de leur forfait.*

*L'état n'est pas en assurance  
 Où l'orgueil joint à l'ignorance  
 Foule aux pieds le droit abatu.  
 Mais tout succès lon voit en suite  
 Et la gent heureusement viure  
 Où tout ploye sous la vertu.*

*C'est la commune maladie  
 Quand la justice abatardie  
 Souffre des indignes la loy.  
 Lors il n'est point de preference  
 En pouoir ny en reuerance,  
 Pour l'homme de bien & de foy.  
 Que le faineant chassé de place  
 Honteux abatant son audace  
 Dauant le cœur plus valeureux!  
 Où le meilleur deffus le pire  
 Pour commander lon voit élire,  
 Les Citoyens sont bien heureux.*

*Vn homme de bien qui prospere  
 Faisant bien le bien qu'il doit faire,  
 Il est le bien commun de tous.  
 Mais quand le mechant on auance  
 En credit, honneur ou cheuance,  
 Mieux vaudroit viure entre les loups.*

*Autoriser l'ame mechante,  
 C'est metre l'épee trenchante  
 Dedans la main du furieux.  
 S'il faut que le bon obeisse  
 A celuy qui n'est rien que vice,  
 L'outrage est trop injurieux.*

*Si l'état dechét & decline,  
 Lors tu jugeras sa ruine  
 Que verras bobance y entrer,  
 Apres elle surabondance,  
 Puis venir outrage à la dance,  
 Puis sa mort tu vas rencontrer.*

*Baïf, où te pouffe ta verue?  
 Veux-tu porc enseigner Minerue,  
 Qui viens importun discourir  
 Des abus contre la droiture,  
 A qui la maintient nette & pure?  
 Laisse tems & monde courir.*

*Ton Roy qui les vertus suporte,  
 Et de ses freres l'ame acorte,*

*Et la Mere de ce bon sang,  
Faisans choix de la suffisance  
Des bons à la juste balance,  
Premiront chacun à son ranc.  
Et feront florir un bon âge,  
Baniffans des humains l'outrage  
Sous les justes loix abatu  
D'une droite & sainte vengeance :  
Et d'une belle recompance  
Les couiront à la vertu.*

---

A V S E I G N E V R D E  
N O G E N T T R E S O R I E R

DE LA MAISON DV ROY.

**T**R O P mechamment vit abrutie  
L'engeance humaine peruertie,  
Qui ne fait comte de vertu.  
Le vice des hommes emporte  
D'une acoutumance plus forte  
Que leur naturel abatu.  
Rien n'est si doux que l'exercice  
De prudence jointe à justice,  
Qui toutes les vertus contient :  
Nulle vertu ne se desire,  
Où elle rend, tenant l'empire,  
Ce qui à chacun appartient.

**M**A R T E A V, le bon Dieu qui ut cure  
De nous, crea nostre nature  
Telle que rien n'y defaillit,  
Ioignant d'une belle aliance  
L'immortelle & mortelle essence,  
Quand l'ame dans le cors saillit.

Dieu voulut que l'ame eternelle  
 Commandant defus la mortelle  
 La rangeast aux diuines loix.  
 Mais contre l'ordre pourpenſee  
 Dedans l'immortelle penſee,  
 Pour le bien, du mal faiſons choiſ.  
 Si nous ſçauons bien nous cognoiſtre,  
 Des l'heure que venons à naiſtre,  
 Nous aportons en noſtre cœur  
 De Dieu la vraye loy grauee :  
 Mais noſtre bonne âme agrauée  
 S'auueugle de la nuit d'erreur.  
 Rien n'eſt ſi ayſé que de prendre  
 Le deuoir d'homme & de le rendre :  
 Car c'eſt pourquoy nous ſommes nez.  
 Mais traitres à noſtre nature,  
 Les uns des autres n'ayans cure,  
 Nous ſommes entr'abandonnez.  
 Ayder à tous, à nul ne nuire :  
 Vn autre ne point éconduire  
 De quoy ne veuſ eſtre éconduit.  
 Ce qui fait à toy, te doit plaire,  
 Secourable à d'autres le faire :  
 Conduire pour eſtre conduit.  
 Ce que tu ſens en toy contréne  
 Ne le faire point à ton frere :  
 C'eſt qu'on doit jeter ou choiſir.  
 De nos faits la regle certéne,  
 C'eſt aler droit où pouſſe & mène  
 Ou l'aborreur ou le deſir.  
 L'entant qu'à la juſte meſure  
 De noſtre bien ſaine nature,  
 Selon que nous voudrions pour nous,  
 Iuges ſains en nos propres eſmes,  
 Eſtimans les autres nous meſmes,  
 Nous nous comportions enuers tous.  
 Sçachions qu'en ce monde nous ſommes  
 Hommes nés pour ayder aux hommes.

Et si quelcun tient le rebours,  
 On ne dust pas l'estimer, comme  
 Homme, s'il fuit le deuoir d'homme :  
 Mais faut le tenir comme vn ours.  
 De telle mauuaise coutume  
 La peste des humains s'alume,  
 Quand chacun ne tire qu'à soy :  
 Quand d'autruy meprisant l'outrage  
 Et l'ignorance & le dommage,  
 Foule aux piés toute sainte loy.  
 Tellement qu'il vaudroit mieux estre  
 Quelque brut sauuage ou champestre,  
 Que viure entre les hommes né :  
 (Je di pour la terrestre vie,)   
 Tant l'homme oublicieux se deuie  
 Du vray but à luy destiné.  
 Il n'est plus trace de justice :  
 Par tout regne toute auarice :  
 Par tout forséne faux plaisir.  
 Vertu n'est qu'un nom inutile,  
 Dont se masque le plus abile  
 Qui borne le moins son desir.  
 Vn seul ie ne voy qui bien face :  
 Et ie ri de quoy leur audace  
 Renuerse la peine sur eux,  
 Et quelque bien qu'ils se proposent  
 Iamais jouïssans n'y reposent,  
 Au dernier soupîr malheureux.  
 Tousiours la creinte au cœur les pique :  
 Leur couuoitise magnifique  
 Iamais ne se peut assouuir.  
 De ces mechans à la lignee,  
 En moins d'un âge dedaignee,  
 Honneurs & biens ie voy rauir.

---

## A R E M Y B E L L E A U.

Q U E L autre bien plus grand  
 Console nostre vie,  
 Que la joye qu'on prend  
 D'une amitié qui lie,  
 Belleau, les mesmes cœurs  
 D'un nœu de mesmes mœurs?  
 Parmy tant de traüaux  
 Qui troublent nostre race,  
 Le seul confort des maux  
 Que le malheur nous brasse,  
 C'est l'amy qui segret  
 Entend nostre regret.  
 Mais, ô rare joyau,  
 Joyau presque aussi rare  
 Qu'est rare cet oyseau  
 Qui au pais Barbare  
 De sa cendre renâist,  
 L'oyseau qui plus d'un n'est.  
 Maint de feinte amitié  
 Trompe l'humaine vie  
 De fausse mauuaiitié,  
 Et de traitresse enuie,  
 Et d'obscure rancœur,  
 Ayant enceint le cœur.  
 Maint par mainte moïsson  
 D'une apparence belle,  
 Fuyant toute tançon  
 Te fera du fidelle,  
 Tirant sous bonne foy  
 Tout le secret de toy.

Mais si tost qu'il sçaura  
 Le fond de ta pensée,  
 Et que preste il aura  
 Sa traison pour pensée,  
 Traïstre (si le peut bien)  
 T'ostera de ton bien.

L'autre durant ton heur  
 Suiuira ta fortune:  
 Si tost que le malheur  
 Menacera ta hune,  
 Debarqué de ta nef  
 Fuirá de ton mechef.

Et comme le Daufin,  
 Qui suit la nef qui nage,  
 L'abandonne à la fin  
 Où l'eau faut au riuage:  
 Ainsi l'amy flateur  
 Delaisse, où cesse l'heur.

Vn autre cependant  
 Que des biens la balance  
 Egalement pendant,  
 Plus à l'vn ne s'elance  
 Qu'à l'autre, te iuiura  
 Et ton amy viura.

Mais si tost que le bien  
 Hauffera sa richesse,  
 Adieu le beau lien  
 Qui pareils vous empresse:  
 D'vn faut avec son heur  
 Il éleue son cœur:

Et du tout oublieux  
 De sa fortune basse,  
 Ne daigne glorieux  
 Baisser sa fiere face  
 Vers son compagnon bas,  
 Qu'il ne recognoißt pas.

La sincere Amitié  
 Avec la vierge Astree,  
 Iean de Baif. — II.

La vertu, la Pitié,  
 Durant l'âge doree  
 Hantans ces manoirs bas  
 Ne nous dedaignoyent pas.  
 Mais depuis qu'en argent  
 Finit l'âge doree,  
 Et l'argent se changeant  
 En airain, la ferree  
 Retient apres l'airain  
 L'empire souuerain :  
 De pis en pis deslors  
 Toutes choses s'empirent.  
 Tous les vices dehors  
 Des noirs enfers saillirent :  
 Les rages, les rancueurs  
 Empoisonnent les cœurs.  
 Des hommes vicieux  
 Astree dedaignee  
 S'enuola dans les cieux,  
 Des sœurs accompagnee,  
 Qui fuoyent des humains  
 Les violentes mains.  
 Vertus dès ce tems cy  
 Fuyent l'humaine race :  
 Et, s'elles ont soucy  
 De quelcun de leur grace,  
 Leurs presens precieux  
 Coulent en nous des cieux.  
 Mais des cieux seroit point  
 Nostre amitié venuë,  
 Qui nos deux ames joint,  
 Belleau, d'une foy nuë,  
 Auec telle douceur  
 Glissant dans nostre cœur?

---

A M O N S E I G N E V R  
DE VILLEQVIER.

O VILLEQVIER, aux affaires adroit,  
*Juge des vers, quand aucun demandroit  
 De mes écriſ le premier que jamais  
 Je mis au jour, le viene lire, mais  
 Marquant le tems excuſe le bas âge  
 Où j'étoy lors, & loura le courage :*  
 Quand jeune encor & ſans barbe au menton,  
 (Lors deſireux d'aquerir vn beau nom)  
 Me hazardé ſous HENRI Prince humain  
 (Au douzième an qu'il tint le Sceptre en main)  
 Par mes labeurs à me fai-e conoiſtre,  
 Vingt & trois ans continus j'ay fait croiſtre  
 De mes trauaux d'an en an le monceau,  
 Où j'employay de mes jours le plus beau,  
 Mon doux printems : puis apres mon été,  
 Sans recueillir nul loyer merité.  
 Mais le ROY CHARLE & ſa mere treſbonne  
 Feront porter du fruit à mon automne.  
 Ou le vaillant & ſage Duc d'Anjou  
 Me tirera du miſerable jou  
 De pauvreté Gentil Duc d'Alençon  
 Tu me donras d'vne gaie chanſon  
 Digne argument : Alors que ma fortune  
 Vous aiderez de faueur oportune.  
 Et l'atendant à tous je feray voir  
 Que je n'auray delaiſſé mon deuoir.  
 Car pareſſeux je n'ay perdu mes ans,  
 Ny je ne cache aux Seigneurs mes preſens,  
 Honneur à moy, pour eux reproche & honte,  
 Si de moy pauvre ils ne font aut-e conte.

SUR LA PAIX AVEC  
LES ANGLOIS, L'AN

MIL CINQ CENS

QUARANTENEUF.

*MONTRE ta joye, heureux peuple François,  
Pour les faueurs que des Dieux tu reçois.  
N'aperçois-tu, plus que d'auant ce jour  
Luire serain sus ton riche sejour?  
N'aperçois-tu, que le Soleil s'allume  
En ses raions, plus clair que de couttume?  
Tout ce jourdhuy qu'on orne les autels,  
Pour rendre grace aux benins immortels:  
Que ce jour soit d'un retour eternel  
A nos neueus d'an en an solemnel:  
Qu'à ce jourdhuy tout homme & toute beste  
Aille chommant cette diuine feste:  
De l'oliuier tout voise verdissant:  
Qu'on oye tout de joye bondissant:  
Qu'en tous carfours on ne bruie sinon  
De nostre Roy la louange & le nom.  
P'enten déjà la joiense nouvelle  
Du siecle d'or, qui sous luy renouuelle:  
Voicy la Paix, qui la sanglante main  
Serre & refreint du dieu Mars inhumain:  
La Paix ayant de nous hommes pitié,  
Les ennemis rallie en amitié:  
La bonne Paix de ses presens nous orne,  
Versant sur nous le meilleur de sa corne.  
Vraiment le peuple est exent de tout dueil,  
Que la Decesse a guigné d'un bon œil.  
Riche la gent, à qui, Benine Paix,  
De ton Nectar la bouche tu repais:*

*Tu fus toujours Deesse plantureuse,  
Dessous Saturne entre la gent heureuse.*

*Lors que n'estoit le sapin abatu,  
Lors que le pin des flots marins batu  
Au gré du vent ne fouloit se ranger  
Au nouveau sein du riuage étranger:  
Encor n'estoient ceints de profondes fosses  
Les bourgs peuplez, ne de murailles grosses:  
Encor n'estoyent ne sagettes ny arcs  
Ne morrions ne trompettes ne dars:  
Ains toutes gens viuoyent hors de tout soin  
Sans point auoir du gendarme besoin,  
Et sans auoir nulle atteinte mauuaise  
Comme dormans ils mouroyent à leur aise.*

*Maudit, par qui fut le fer deterré  
Dans les boyaux de la terre enferré,  
Et qui premier a le chemin ouuert  
Dont ce metal fut au jour découuert:  
Et qui premier fus l'enclume méchante,  
De luy forgea l'alumelle trenchante.*

*Adonc malheur tomba sus les humains:  
Guerres, debas & meurtres inhumains  
Vindrent entre eux: le nocher d'Acheron  
Presques quita son pénible airon:  
Telle fureur les pauures hommes meine  
Haster la mort d'une guerre inhumaine.  
Mais sous Henri ce malheur cessera:  
L'humaine gent aux bestes laissera  
Leur cruauté, entre soy retenant  
Celle douceur aux hommes conuenant.*

*Les animaux armez de leur nature  
Doiuent aller contre toute droiture:  
Et nous humains, qui sans armes tous nus  
Sommes aux rais du clair Soleil venus,  
Deurions toujours le repos meinténir,  
Et d'un acord la Paix entretenir,  
Comme n'ayans, voire dès la naissance,  
Que de la Paix seulement conoissance.*

*Mais, ô forfait, nous estions entre nous  
Pires, qu'entre eux, les lions & les lous:  
Les laides sœurs adonques se souloyent  
Aux lacs sanglans qui des meurtres couloyent:  
Discorde adonc nourrice de la guerre  
D'hommes naurez jonchoit toute la terre:  
Et fût pery tout nostre genre humain  
Si Iupiter dessus n'eust u sa main,  
Qui nous soumit sous les benines lois  
Des Roys issus du bon sang de Valois.*

*Le reconoy des Deesses l'ainee  
Avec la Paix sous Henry ramenee.*

*O toy donc Paix! ô toy sainte Equité!  
Gardez le peuple en sa tranquillité,  
Hors d'auec luy tout debat dechassans,  
Et pour son Roy allez auocassans  
Vers Iupiter le patron des grans Princes,  
Qu'il le meintienne à ses coies prouinces,  
Si que cent ans ne puissent voir le jour,  
Qu'il laissera nostre François sejour,  
Ne l'an centième en soy se retournant  
Son regne heureux pas ne voise bournant,  
Ains son mesme heur, de semaine en semaine,  
De mois en mois, d'an en an se ramaine.*

*Mais sa vertu sans cesse va cherchant  
De trepercer le brouillart empeschant.  
Quoy? par la Paix n'aton moyen, sinon  
En guerroyant, d'allumer le Renom?*

*Le hautain luc à Ronfard, de sa gloire  
Ne téra pas la bruiante memoire.  
Ne du Bellay, ne Mellin: & je croy  
Ma Muse aussi ne téra ce bon Roy:  
S'il est ainsi qu'elle ait dés le berceau  
Eteint ma soif au greclatin ruisseau.*

*Bien que la fleur de la jeunesse encore  
De soye d'or ma jouë ne decore.  
Des saintes sœurs j'ay bien le pouuoir tel,  
Qui je touray, de le rendre immortel.*

*Puis qu'elles ont de mon metre le soin,  
 J'ay maintenant d'un bon Prince besoin,  
 Qui la main tende à moy, qui ores nâge :  
 Car mon cœur est trop plus haut que mon âge.*

A LA ROINE MERE<sup>s</sup>  
 DV ROY.

*Q*VI pouffera si haut sa voix,  
 Qu'il entone vne chanson dîne  
 De vous, ô Roine CATERINE,  
 Mere du peuple & de nos Rois?  
 O vostre doux surnom fatal  
 Et bien-heureux à nostre France,  
 Puis que de si prompte alegeance  
 Auez apaisé son chaud-mal!  
 Lors que du fer, qu'elle tenoit  
 En ses mains tremblantes de rage,  
 La pointe pour s'en faire outrage,  
 Contre son ventre elle tournoit.  
 Mais vous fustes sa guerison :  
 Son mal tout à-coup se relâche :  
 Aussi tost le fer elle lâche,  
 Que luy rendistes la raison.  
 La flamme par l'oscure nuit  
 Plus belle & profitable éclaire :  
 Vostre vertu plus nête & claire  
 Au tems plus orageux reluit.  
 Pourueoir au bien commun de tous,  
 Estre aux affligez pitoyable,  
 Detester le meurdre execrable,  
 Amollir le haineux courroux,

*En paix & repos gracieux  
Maintenir son peuple & son réné :  
C'est c'est la vertu souveréne,  
Qui ouvre le chemin des cieux.  
O Royne, ó l'appuy des vertus,  
(Trop nous fait besoin vostre vie)  
De cent ans ne vous prene enuie  
Du loyer qu'attendez là fus.*

FIN DV HVITIEME LIVRE  
DES POEMES.





LE NEUVVIEME LIVRE  
DES POEMES

A MONSEIGNEUR  
LE DVC D'ANJOV.

*O L'HONEVR, le second de nostre heureuse France,  
Fils & frere de ROYS, doù prendray-je assurance  
De m'offrir dauant toy? Toy sur qui (comme Atlas  
Se reposa du ciel, que soutenoient ses bras,  
Sur la force d'Hercul) nostre ROY se decharge,  
Te departant du soin de sa Royale charge.  
Toy de qui l'œil ouuert veille pour le bon heur  
Du païs, luy gardant son aise & son honneur:  
Toy de qui la maison fourmille de perſones  
Attendants qu'à leur ranc leurs charges tu leur donnes:  
Le crein t'estre ennuieux, pour ne ſçauoir choiſir  
L'heure que tu auras de m'ouïr le loiſir.*

*Ny les feuilles tousiours aux arbres ne verdissent,  
 Ny tousiours dans les prés les herbes ne fleurissent.  
 L'air tempeste de vens. Chams, bois en tout endroit,  
 Mons, vaux, riuieres, prés herissonnent de froid.  
 L'yuer regue à son tour : De brouillas & nuees  
 Les étoiles vn tems se cachent aueuglees.  
 Le doux printems apres pousse le rude yuer :  
 Puis voicy de l'œsté la chaleur arriuer,  
 Qui du beau renouueau la tiede saison chasse  
 Grillant tout de son feu : mais il faut qu'il deplace  
 Pour laisser regenter l'automne fructueux,  
 Qui tost apres fuira l'yuer tempestueux.  
 Tousiours en l'arc bandé la corde n'est tenduë :  
 Ny le beuf sans repos ne traîne la charuë :  
 Toute chose a son tems. Tel cours est ordonné  
 Par la sage nature en tout ce qui est né.  
 Ny ton esprit gentil tousiours ne se doit tendre.  
 Mais tu dois, sage Dvc, quelque relâche prendre  
 De ton sogneux trauail : & ton graue soucy  
 D'vn soulas gratieux vaut bien d'estre adoucy.  
 Et quel plaisir plus doux pourroit suivre la peine  
 Que donne la vertu, que la joye qu'ameine  
 La louange & l'honneur ? Pour tes honneurs chanter  
 Courageux dauant toy je me vien presanter.  
 Mon emprise vraiment est beaucoup plus hardie  
 Que ma force ne peut. Ce que je te dedie  
 Est de peu de valeur, ô Dvc cheualeureux,  
 Au pris de tes vertus & tes faits valeureux.  
 La franche volonté quelque peu recompanse  
 Le defaut où je manque en ma foible puissance :  
 Et je sçay que quiconq tes vertus écrira,  
 N'en écrira pas tant comme il en oublira.  
 Or bien que la splendeur de ta Roiale race  
 Soit pour t'orner beaucoup, ta gloire ne se passe  
 A l'honneur de leurs faits. Car tu veux que les tiens  
 Gagnent de tes aïeux les titres anciens,  
 Aimant mieux decorer ta Roiale noblesse,  
 Que d'elle t'honorer : Disant la gentillesse*

Morne s'auilenir, & se perdre en celuy  
 Qui en ses deuanciers en mét le seul apuy.  
 Mais toy noble vraiment c'est toy que vien élire  
 Pour vn Preu de ce tems, de qui je veus écrire  
 Sans chercher tes aïeux : ( car tes faits suffsans  
 Rempliroyent les écrits de tous les mieux difans )  
 Qui en âge si bas, par sagesse admirable  
 Conjointe à ta valeur, t'es rendu venerable.  
 Nul aussi ne sçait mieux guerroyer comme il faut :  
 Soit qu'il faille pousser les soldats à l'assaut,  
 Soit qu'il faille choisir lieu pour la baterie,  
 Doux nul coup ne soit vain de nostre artillerie,  
 Soit que tu faces rendre à la mercy du Roy,  
 Sans hazard de tes gens, les chateaux pleins d'efroy.  
 Qui mieux pour l'ennemy prend le defauantage,  
 Auantageant les siens? Et quel chef est plus sage  
 A munir d'un bon ordre vn camp au deloger  
 Contre toute surprise? Et qui sçait mieux ranger  
 Les batailles à point? lors qu'on doit faire teste  
 Au rebelle mutin, quand deloial s'apreste  
 Ou feint de s'aprester pour tenir : mais en vain,  
 Car il se gardra bien d'atendre main à main :  
 Par leur perte auerty de ta bonne conduite,  
 Et de l'heur qui te suit pour le tourner en fuite.  
 Ce n'est pas tout que d'estre & sage & valeureux  
 Au peril des combas, mais il faut estre heureux.  
 Toy GVERRIER bien astré, tu as & la sagesse  
 Et le bonheur à toy. Le comble de prouesse  
 C'est d'auoir aux hazards ( comme aussi les as-tu  
 Compagne la Fortune & guide la Vertu.  
 Les Preux, qui la Vertu jamais n'abandonnerent,  
 Pour guide la suiuan d'honneur se couronnerent,  
 Qu'ils ont par leurs beaux faits à jamais merité,  
 Pour seruir d'exemplaire à la posterité.  
 Sage tu l'as choisi dès l'enfance premiere :  
 Mais tu les as laissez bien loin bien loin derriere.  
 Car ce que chacun d'eux apart tout seul auoit,  
 Assemblé dedans toy tout en vn on le voit.

O si tu veux qu'un jour mes outils je déploie :  
 Et mes viues couleurs, & mon pinseau j'emploie !  
 Le promé te tirer un portrait si naïf,  
 Qu'on t'y reconoistra comme s'il étoit vif.  
 Il sera vif aussi d'un viure perdurable,  
 Qui de mille & mille ans ne sera perissable :  
 Mais d'enfuiure tes faits du tout s'étudira  
 Le vaillant qui bien né mon ourage lira.

O que, PRINCE tresgrand, je pusse les deduire,  
 Apres que tu m'auras enchargé les écrire,  
 Si bien qu'à mon souhait tout te vint à plaisir !

Hardy je m'effairoy d'acomplir ton desir :  
 Et par un œuvre exquis j'espere de toy faire  
 Pour l'âge qui viendra un notable exemplaire  
 De prouesse & vertu, quand mon stile plus haut  
 Seroit pour honorer ta valeur comme il faut.  
 Mais on pourroit blâmer mon trop d'outrecuidance,  
 Si, premier que d'auoir éproué ma puissance,  
 L'alois à l'etourdy mes epaules charger  
 D'un fardeau qui pour moy ne fust assez leger.

Veux-tu donc qu'un Heros face preuue certéne  
 Si je puis m'aquiter de tant louable fene ?  
 Donque d'un Preu choisi les beaux faits je diray,  
 Et les tiens parapres plus hardy j'écriray,  
 En des vers qui seront d'autant plus hauts & graues,  
 Que tes faits valeureux plus nobles & plus braues  
 L'autre surpasseront. Prenant un argument  
 Plus haut, je chanteray d'autant plus hautement :  
 Commençant dés le tems, que saillant de l'enfance,  
 (Deflors un grand espoir de nostre grande France)  
 Tu montois à la fleur de la jeunesse, lors  
 Que genereux garçon tu t'en alois dehors  
 Du chateau Saingermain, en la forest prochaine,  
 Pour tirer aux oiseaux d'une adresse non vaine.  
 Un jour las de tirer tu te mis alenuers  
 Sous un vieil chêne ombreux penchant ses rameaux verts.

Là seul tu pourpensois en ton bien né courage  
 Des manimens plus grands que ne portoit ton âge :

Quand voicy tout acoup au deuant de tes yeux  
Deux Ninfes aparoir auolantes des cieux.

A la droite Vertu, à la gauche s'adresse  
La molle Volupté qui detruit la jeunesse.  
L'vne tout alentour épandoit dedans l'air  
De parfums odorans vn doux & rare flair:  
Son vestement estoit d'vne toile argentee:  
En chapeaux d'or frizé viuoit representee  
Mainte belle peinture, & d'arbres & de fleurs,  
De bestes & d'oiseaux de cent mille couleurs.  
Iusqu'au deffous du sein sa robe fut ouuerte:  
Là sa blanche poitrine ondoioit decouuerte,  
Repoussant avec grace vn precieux carcan  
Qui luy pendoit deffus, ouvrage de Vulcan.  
Du front vn diamant : & deux perles pareilles  
Luy chargeoyent les deux bouts de ses belles oreilles :  
Ses cheueux de fin or d'art passellonez  
Ses deux temples couuroyent, proprement ordonez.  
Sa bouche elle agensoit d'vn gracieux sourire,  
Dont celuy qui la voit en ses las elle atire :  
Et ses yeux atrayans, qui çà & là branloyent,  
D'vn regard afetté sans fin etinceloient.

Telle fut Volupté. La Vertu plus modeste  
Estoit tout autrement & d'abit & de geste.  
Vn manteau la couuroit d'enhaut jusques en bas  
Sans enrichissement : Son chef qui n'estoit pas  
Atifé de grand art, fut acoutré d'vn voile  
Pour ses plus beaux atours, qui n'estoit que de toile.  
Sa façon, son allure, & son regard benin  
De l'homme tenoit plus qu'il n'estoit feminin.

Volupté, qui en vain en ses atraits se fie,  
S'auança la premiere, & te dit : Quelle enuie,  
Quelle fureur, mon Fils, te prend d'vser la fleur  
De ton âge plus doux en trauail & douleur ?  
Voy bien ce que tu fais. Ce seroit grand domage,  
Que si grande beauté vint à sentir outrage.  
Si tu ne fuis ce train Vertu t'adressera  
Au profond des dangiers & puis t'y laissera.

*La cruelle Vertu hazardera ta vie  
Où du premier peril elle fera rauie :  
Et te paitra le cœur du vain espoir d'un bien  
Futur apres la mort quand on ne sent plus rien.*

*Or si la quitant là, gaillard tu me veux suiure,  
Je t'enseigneray bien vn plus doux train de viure :  
Et si tu le pourfuis, de l'æsté la chaleur,  
Ny le froid de l'yuer ne te feront douleur.  
Ny le bruit des tambours ne te rompra le somme,  
Ny tu ne creindras point les canonades, comme  
Le maleureux soldat, ny te faudra pancher  
Sur le bourbeux ruisseau pour ta soif étancher.  
Mais esperant vieillir tu viuras à ton aise,  
Sans faire ny patir chose qui te déplaïse.*

*O combien les bons Dieux vous ont doné de biens,  
Hommes, si d'en jouir vous sçauiez les moyens !  
O combien de plaisirs ! Et qui bien les contemple  
De viure en doux repos les Dieux sont vn exemple,  
Eux qui tousiours contens de leur prosperité  
Menent sans detourbier vne tranquillité.  
Et si tu veux sçauoir qui je suis, je suis celle  
Qui de tous animaux fáy la race eternelle,  
Sans qui rien ne pourroit en estre demeurer,  
Sans qui de ce qui vit rien ne pourroit durer.*

*Enten cecy, mon Fils. L'homme ne peut guiere estre,  
Et depuis qu'il est mort ne pourroit plus renaiître :  
Croy moy donc, & me suy. Iamais homme n'est mort  
Qui n'ait eu grand regret de me perdre en sa mort.*

*Ainsi te fermona Volupté : mais son dire  
N'entra point dans ton cœur, qui d'une autre part tire.  
Et comme la fumee on voit se perdre en l'air,  
Ainsi le premier vent emporta son parler,  
Quand la Vertu te dit : Enfant de noble race,  
Je ne me trompe point, je ly bien en ta face,  
Que tu ne voudrois pas ta race dementir.  
Mon Fils, tu ne pourrois jamais te repentir  
De te fier en moy : mais la vaine plaïssance  
De Volupté finist tousiours en repentance.*

*Et si par les plaisirs plus grands qu'elle promét  
Des bestes sans raison au ranc elle vous mét.*

*L'homme à qui le bon Dieu la raison a donée,  
Et de l'âme diuine vne étincele emee,  
Dautant que Dieu voulut loin de foy le laisser,  
Dautant la beste brute il le fait surpasser,  
S'il ne veut s'abrutir. Voy des bestes l'enjance  
En terre se pancher deffus leur orde pance :  
Et voy ton genre humain comme dcuers les cieux,  
Les cieux son origine, il éleue les yeux.*

*Suy donc le naturel de ta noble origine,  
Et pren mon droit sentier qui au ciel achemine.  
Mais afin, mon Enfant, que tu ne dises pas,  
Que je t'aye abusé pour ensuiure mes pas,  
Je ne t'en mentiray : je fay ma demourance  
Sur la sime d'un mont, où sans grande constance  
Nul homme n'est monté. Car pour y paruenir  
La sente étroite & roide est facheuse à tenir.  
Il faut plus d'une fois, que (dauant que lon gagne  
L'honorable coupeau de ma haute montagne)  
La sueur monte au front. Aussi deffus le haut  
Quand on y peut monter on n'a de rien defaut.  
Alors on reçoit bien au double le salaire  
Des dangiers échapez. Tu verrois le contraire  
Au train de cette-cy, qui tes pas guideroit  
Atrauers les plaisirs où tout te recréroit.*

*Elle fait sa demeure en un val : & la sente  
Par où conduit les siens droite large en descente,  
Est aisée à tenir : mais vous tenant à bas  
Elle fait bien payer au double ses ébas.*

*Ah, Volupté combien de malheurs tu atises !  
Ah combien de maisons alenuers tu as mises !  
Ah combien de citez ! Ny le foudre des cieux,  
Ny le canon tonant n'est tant pernicieux,  
Comme seule tu es peste pernicieuse,  
Depuis qu'étant maitresse en l'ame vicieuse  
Des humains tu te mès. Toute poison qui nuit  
Aux celestes esprits t'accompagne & te suit.*

*Pour compagnes tu as la gloute friandise,  
La molasse paresse, & l'orde paillardise.  
Toujours autour de toy raude le deshonneur  
Sur vn pennage obscur, des tiens le guerdonneur.  
Avec moy j'ay l'honneur, la louange & la gloire  
Aux visages rians : j'ay la noble victoire :  
Et sont dans mon palais pour y racueillir ceux  
Qui de grimper le mont n'ont esté paresseux.*

*Nul torrent ny boulet, mon Fils, ne fuit plus viste  
Que fuit l'âge de l'homme. Et la mort il n'évite,  
Et naissant il se meurt. Regarde si tu veux  
Ou mourir à regret, ou finir bien heureux.  
Desur la seule fin comme elle est ensuiuie,  
Heureuse ou malheureuse on jugera la vie :  
Car nul ne peut se dire heureux parfaitement  
Davant le dernier jour de son trepassement.*

*Qui suit de Volupté les trompeuses blandices,  
Lasche s'abandonnant à ses vaines delices,  
O quel poignant regret (s'il est homme) en sa mort  
D'avoir si mal perdu son âge, le remord !*

*Ou qui s'adonne à moy, jamais la repentance  
Ne luy ronge le cœur, qui muni de constance,  
Rien qu'honneur & plaisir à sa mort ne sentant,  
Heureux ayant vescu meurt heureux & contant.  
Et pource qu'abhorant de Volupté l'ordure  
Il a, bien conseillé, gardé son ame pure,  
Franc du terrestre cors vole dedans les cieux  
Sur les astres marcher, fait compagnon des Dieux.*

*Ainsi t'araisona la Vertu, quand alheure  
Alheure tu la prins pour ta guide meilleure,  
Quitant la Volupté, qui de rage & depit  
Hochant son front chagrin d'une voix aigre dit :*

*Mille pour vn perdu. Bien Vertu, fay des tiennes :  
Autre saison viendra que ie feray des miennes  
En vn autre que luy. Là ie m'adresseray  
Où seule à mon plaisir maitresse ie feray.*

*Cecy dit, Volupté dans vn obscur nuage  
Depite disparut. Et ton gentil courage,*

*Qui de l'honeste amour de Vertu s'embraçoit,  
Des faits dignes d'honneur desia se propofoit,  
Que tu mettrois à chef venu en l'âge d'homme.*

*Or qui m'enhardira pour bien redire, comme  
Dés la fleur de tes ans, tu as tant merité  
Que nul Cheualier n'est ne sera n'a esté  
Qui te puisse passer? Diray-ie ta prouësse,  
Ou ton esprit acort d'une meure sagesse?  
Ou diray-ie ton cœur des fortunes autant  
En l'une comme en l'autre immuable & constant?*

*O PRINCE valeureux l'heure n'est pas encore  
Que j'entreprenne vn chant qui tes valeurs decore.  
Qui du ciel bien seren les astres contera,  
Celuy de tes Vertus le conte arrestera.*

*Bien heureux le beau jour, digne qu'on le festoye,  
Que tu vis le premier pour la publique joye,  
Quand tu naquis au monde : & naquirent en toy  
Tant de graces & dons, dont ie ne ramentoy  
Que l'ombre seulement quoy que j'en puisse dire.*

*Mais, O DVC genereux, si moy petit j'aspire  
Plus haut que ie ne doy, Plaise toy m'excuser:  
Plaise toy le soutien au cœur ne refuser  
Qui plus qu'il ne peut ose. Enuers toy ie me vante  
De mon afexion non des vers que ie chante.  
Preste moy seulement ta faueur, qui fera  
Qu'ensemble avec mon cœur mon stile s'enflera.  
Et lors apres auoir ta grace rencontree,  
Si au repos heureux tu me donnes entree,  
Nostre grand Roy, duquel j'admire le grand heur  
Autant qu'humble & deuôt j'adore sa grandeur,  
Faudra chanter si bien que son nom se cognoisse  
Par les âges suiuaus. Que la force me croisse  
Pour entonner vn chant digne de ses grands faits,  
Et de son Frere chier qui sous luy les a faits.*

*Car ny jamais nul Roy de cœur si debonnaire  
N'embrassa pietieux la vertu de son Frere,  
Ny jamais ne vequit loyal Frere de Roy,  
Qui d'un Frere si bon meritât mieux la foy.*

*Lors de diuin instinct ayant l'ame bouillante  
Faudra que sans farder l'un & l'autre ie chante :  
Et que ie sçache en rien non ie ne mentiray :  
Car tels qu'ils seront faits tous vos faits ie diray.*

*Mentir n'est jamais beau : mais s'il est excusable  
C'est lors que le fuget est de foy peu louable.  
Quand les Princes qu'on louë ont tant bien meritë,  
Qu'est-il besoin alors d'outrer la verité?*

*HENRI sage vaillant, attendant que ie face  
Vn ourage qui soit plus digne de ta grace,  
De ma deuôte main veuilles auoir à gré  
Ce petit auant-jeu que ie t'ay consacré :  
Auant-jeu qui fera d'un bien rare exemplaire  
Que des Freres vnis, s'il vous plait, ie veu faire,  
Pour profiter vn jour à l'âge qui viendra,  
Qui autant que le nostre en honneur vous tiendra.*

---

AV ROY.

DE LA VICTOIRE DE  
MONCONTOVR SOVS LA  
CONDVITE DE MONSEIGNEVR  
LE DVC D'ANIOV.

**M**A poictrine ardante bouillonne  
De chanter deuant ta grandeur,  
Vn chant digne de la couronne,  
Que ton frere par vn grand heur,  
O mon ROY, t'enuoye conquise  
De victorieuse entreprise :

Mais le cœur s'estouffant denie  
 L'alcine pour bien entonner,  
 Vne louange bien choisie .  
 Que ie puisse digne sonner,  
 Et de ta Majesté Royale,  
 Et de sa prouesse loyale.  
 Si faut-il esprendre la voile,  
 Et ma barque geter en mer :  
 Montrez vostre gemelle étoile  
 Qui me garde de m'abyfmer :  
 Et vogueray sur la marine  
 Sous vostre lumiere diuine.  
 Foible moy, ie n'ay le courage,  
 ( Tant j'ay crainte de me noyer )  
 De m'escarter loing du riuage :  
 Il me faut le bord cotoyer.  
 Dieu me garde que si haut j'erre,  
 Que ne puisse gagner la terre.  
 Je voy les grans vagues emuës  
 Ouuir les abyfmes profons :  
 Puis les voy par dessus les nuës  
 Entasser des humides mous :  
 Les vents fortis de leur montagne  
 Regner sur la moite campagne.  
 De brouillas l'espaiffeur obscure  
 Cache les beaux astres des cieus :  
 La grosse pluye & gresle dure  
 S'élance du sud pluuioux,  
 La nef du peril menassée  
 De tourmente forte est brassée.  
 Je reuoy la gaye lumiere  
 Du Soleil plus net que deuant,  
 Ramener en forme premiere  
 La mer sans vague & l'air sans vent :  
 La nef vogant le vent en poupe  
 Tient sa route, & les ondes coupe.  
 Moy rassuré de la tempeste  
 Me trouuant au port de salut.

De lorier ie me cein la teste :  
 Ie fay dessus les nerfs du lut  
 Retentir l'immortelle gloire  
 D'une bien heureuse victoire.  
 Ie chante le cœur debonnaire  
 De CHARLES l'inuincible Roy,  
 Et de HENRY son Royal frere  
 La saincte fraternelle Foy,  
 Tous les deux en deuises belles  
 Surnommant DOMTEURS DES REBELLES.  
 Par ce tems ie n'ose entreprendre,  
 Estourdi du public malheur,  
 De ma foible voix faire entendre,  
 O FRERES, vostre sainct honneur.  
 Mais vn jour remis en aleine,  
 Puissé-je auoir la bouche pleine,  
 Pleine tousiours de vos louanges,  
 Que plus hardy ie publiroy,  
 Iusques aux langages estranges :  
 D'une voix si haute criray  
 Le los de l'vn & l'autre frere,  
 Et la sageffe de la MERE,  
 Qui soigneuse en vostre bas âge  
 En toutes vertus vous instruit :  
 (Tant peut l'art en bienné courage !)  
 Auant le tems voicy le fruit,  
 Et de la bonne nourriture,  
 Et de la Royale nature.  
 D'Hydres, Harpies, & Chimères  
 Vostre pais vous repurgés :  
 Le rebelle aux loix de noz peres  
 Par force & prudence rangés :  
 Vous menez juste guerre expres,  
 Pour fonder vne ferme paix.  
 Lors peut estre plus de courage  
 Que de pouuoir de mon esprit,  
 Ie feray vanter d'âge en âge  
 Par l'art que la Muse m'aprit,

*Voꝝ valeurs. Or mieux vaut s'en taire  
Qu'en parler de façon vulgaire.*

L E R A V I S S E M E N T  
D' E V R O P E.

A M O N S E I G N E V R D E  
C H E V E R N I C H A N C E L I E R D E  
M O N S E I G N E V R D' A N I O V.

*P* V I S qu'un desir a mon ame enflammee  
Par les François pousser ma renommee  
Dans mes écrits que ie va publier,  
Muse, les noms il ne faut oublier  
De tes amis. Ton H V R A V T, qui te prise,  
Qui te suporte & tes dons fauorise,  
Doux & courtois, amy de l'Equité,  
Cœur genereux plein de fidelité,  
(Après auoir célébré le battefme  
D'un premier fils, qu'avec plaisir extrême  
Il a receu de la main du Grand Dieu)  
Vien honorer. Vien planter au milieu  
De ton ourage en vn front de ton liure,  
Son nom aimé pour ajamais y viure,  
Tant que mes vers estimeꝝ se liront,  
Tant que François les François parleront.  
La nuit, ayant aux limons estoyleꝝ  
D'un char obscur, ses moreaux attelleꝝ,  
La deualoit sous les voustes pendantes  
Des plus hauts cieux, & les flammes tombantes

*Encontreual d'une panchante course,  
S'entrepouffoyent dans la marine source :  
Quand le sommeil glissant plus gracieux  
D'un mol lien fille nos lasches yeux,  
Quand à son tour la moins douteuse bande  
Des songes vrais en son heure commande :*

*Europe alors la pucelle tendrette  
Fille à Phenix dormoit en sa chambrette,  
Lors par Venus luy furent deux contrees  
Diuerfement en un songe montrees.*

*Elle pensoit voir en sa fantasie  
De face & corps deux femmes, l'une Asie  
Sa douce terre, & l'autre de dela  
Que de son nom depuis on appela.*

*Or la ferroit Asie & tenoit prise,  
Et ne voulant lâcher en rien sa prise,  
Disoit que sienne elle estoit par droiture,  
Comme sa propre & fille & nourriture.  
L'autre tirant de forte main vsoit  
En celle là qui point ne refusoit  
De la fuïuir, comme estant ordonnee  
Par son destin à luy estre donnee.*

*Resuant cecy, acoup elle s'esueille :  
Mais comme encor un peu elle sommeille,  
Hors de ses yeux les femmes ne fuïrent,  
Ains peu à peu en l'air s'esuanouïrent,  
Comme lon voit esparse parmi l'air  
Vne fumee à neant s'ecouler.*

*Tant qu'en ses yeux la pucelle les voit,  
Tandis muëtte elle ne se mouuoit :  
Mais aussi tost qu'elle les perd de vuë,  
Seule elle dit encores toute emuë :*

*Bons Dieux, où suis-je? où sont ces damoyelles,  
Qui me sembloient icy mesme tant belles?  
Qui est le Dieu des celestes Royaumes,  
Qui m'a fait voir en debat ces fantaumes?  
Quel songe icy s'est à moy presenté,  
Qui d'un tel ayse a mon cœur tourmenté?*

Mais qui estoit celle douce estrangere,  
 Qui m'a semblé tant aymable & si chere?  
 O lasse moy ! ie brusle de desir  
 De la reuoir encor à mon plaisir,  
 Tant me plaisoit son acueil accointable,  
 Tant la douceur de sa grace traitable!  
 Or le bon Dieu à ce songe me donne,  
 D'autant qu'il plaist la fin plaisante & bonne.

Ces mots finis, l'Aube au rosin atour  
 Les cieus voyfins bigarroit alentour,  
 Les parfemant de safran & de roses :  
 Et le soleil, ses barrieres desclofes,  
 Mit sous le joug ses cheuaux souslefeux,  
 Enflammant l'air de ses épars cheueux.

Lors se leuant la pucelle s'apreste,  
 Nuë en chemise, à fin que rien n'arreste  
 Son partement, quand sa pudique bande  
 Frapra son huys, qui déjà la demande.

La bande estoit de douze damoyelles,  
 L'elite & fleur d'entre mille pucelles  
 Des enuïrons, toutes de haut lignage,  
 De mesmes ans & de mesme courage.  
 Auecques soy tousiours la belle Europe  
 Souloit mener cette gentile trope :  
 Fust pour chasser par les monts cauerneux,  
 Ou se baigner aux fleues arenoux,  
 Fust pour cueillir par les vertes prairies  
 Le bel esmail des herbettes flories.

Ja tu tenois Europe à la fenestre  
 Pour te pigner l'yuoire dans ta destre,  
 Lors que voicy des filles la brigade  
 Aux crins nouez, en simple verdugade,  
 Portant chacune vn panier en ses doits,  
 Et te pignant accourre tu les vois :  
 Mais tant te tient de jouer le desir,  
 Qu'à peine adonc tu te donnes loisir,  
 Ny d'agenfer ta blonde cheuelure,  
 Ny d'auiser à ta riche uesture :

Ains tu trouffas en vn neu simplement  
 Tes crins espars : & pour abillement  
 Sur toy tu mis vne cotte de soye  
 Rayee d'or, qui luyfamment ondoye  
 Parny l'éclat d'vn Serien satin :  
 Puis te chauffant d'vn bienfaitis patin,  
 A ribans d'or à ta jambe lié,  
 Hatiuement tu prens à chaque pié.  
 D'vn ceinturon à doubles chefnons d'or  
 Defus les flancs tu te ceignois encor,  
 Quand les voicy : tu leurs ouures ta porte  
 Les bienveignant la premiere en la sorte :  
 Bon jour mes Sœurs, bon jour mon cher foucey :  
 Las, que sans vous il m'ennuyoit icy  
 Vous attendant. Compagnes partons ores  
 Que la fraischeur est rousoyante encores.  
 Ores que l'air n'est encores cuifant  
 Sous le rayon du soleil doux luyfant.  
 Or que sa flamme espargne les campagnes  
 Dardant ses rais aux fines des montagnes.  
 Mais allon doncq, allon ma chere trope :  
 Suiuez les pas de vostre chere Europe.  
 Ainsi difant, en sa main elle prit  
 Vn panier d'or, ouuré de grand esprit  
 Et grand façon : en qui se montroit l'euure  
 Et l'art parfait de Vulcan le Dieu feuure.  
 Vulcan jadis Libye en estrena,  
 Quand de Neptun au lit on la mena :  
 Elle depuis le donne à Telephasse  
 Europe apres tant sa mere pourchasse,  
 Que la derniere elle en fut estrenee,  
 Ains que pour femme à nul estre mence.  
 En ce panier Ion fille d'Inache  
 Pourtraicte d'or estoit encores vache,  
 Ayant perdu toute semblance humaine :  
 Vn tan au flanc l'époïcone & la meine :  
 Vn vent epaix rouloit de ses narines :  
 Elle nouoit par les voyes marines.

La mer estoit d'azur. Sus vn rocher  
 Que l'eau costoye, vn étonné nocher  
 Ayant choisi la vache à l'impouruec  
 Beoit apres sans detourner sa veue.  
 Iupiter peint en doucette blandice  
 De sa grand' main aplanit la genisse:  
 Et sur le Nil de vache la rappelle  
 Au naturel d'une femme trefbelle.  
 L'onde du Nil de fin argent est faite:  
 La vache estoit d'airain fauve pourtraite:  
 Et Iupiter en son orine image  
 Le bout du pié mouille en l'eau du riuage.  
 Sus le couuercle estoit tiré Mercure  
 Sanglant encor : aupres de sa figure  
 Arge gisoit roide mort étandu:  
 Son sang pourprin par la terre épandu,  
 Qui de ruisseaux le couuercle enuironne,  
 Va tournoyant l'entour de sa couronne:  
 Puis il se range, à ondee plus grosse,  
 Dessous la vouste ainsi qu'en vne fosse:  
 Vn pan en sort, qui en la couleur gaye  
 De son pennache enorgueilli s'égaye.  
 Il faict la rouë, & pour la fin de l'œuvre  
 Du panier d'or les léures il encueure.

Ce panieret chargeoit la main d'Europe,  
 Quand elle saute au milieu de sa trope,  
 Et se meslant parmy elles, s'auoye  
 Par vn sentier qui dans les prez conuoye,  
 Où de coutume elles fouloyent s'ébatre,  
 Au bruit du flot qui la coste vient batre.

Or aussi tost qu'elles furent entrees  
 Où commençoit le tapis de ces prees,  
 On les eust veu alenny se pancher,  
 Pour les honneurs des herbes detrancher  
 D'ongles pillards, marchantes à chef bas,  
 Comme aux moissons demarche pas-à-pas  
 Le peuple oyfif, par qui sont ramassez  
 Les blonds espis hors des gerbes laissez.

Qui en glainant eurent pauvreté,  
Parmy les chams, au plus chaud de l'aisté.

Ainsin estoient par ces filles baiſſees  
A qui mieux mieux toutes fleurs amassees.  
Sans nulle epargne on y serre les lis,  
Les bassinets, l'œillet, & le narcis,  
Et le safran : le tin, la mariolaine,  
Le serpolet, s'arrachent de la plaine.

Tandis la vierge au milieu du troupeau,  
Tenant en main de roses vn houeau,  
Ores courbee auoit basse la teste,  
Les mains aux fleurs : ores elle s'arreste,  
Encourageant ses compagnes hastiues,  
Courbes en bas à la pree ententiues :  
Là tout luy sied, ou soit qu'elle se baiſſe,  
Ou soit encor que haute elle se dresse.

Mais tu ne dois, Pauvre, tu ne dois pas  
Long tems aux prez jouir de tels ébats :  
Or, que tu as ta bande & le loisir,  
Or soule toy soule toy de plaisir,  
Voicy venir Iupiter, qui t'apreste  
Bien d'autres jeux, & bien vne autre feste.

Ce Dieu Tonant reuenoit de Cyrenes,  
D'une hecatombe à luy fricte aux arenes  
Du vicil Ammon, par l'air prenant la voye  
Pour retourner à son temple de Troye,  
Quand il auise, assez loing d'une ville,  
Pres de la mer, ceste troupe gentile,  
Quand luy, pendant par le vague des cieux,  
La seule Europe il choisit de ses yeux.

Comme Venus sous le tenebreux voyle  
Romt la lueur de chacune autre esloyle,  
Comme la lime, en sa luisante face,  
La resplendeur de Venus mesme efface :  
Non moins aussi la royalle pucelle  
En gran' beauté ses compagnes excelle.

Comme il la vit, aussi tôt fut épris  
Du feu cuisant du brandon de Cypris,

Qui seule peut sous sa maistresse destre  
Donter des Dieux & le pere & le maistre.

Non autrement qu'un rauiffard Vautour  
Le lieure veu fait pardefus maint tour  
Virevoustant, & ne vole point droit,  
Mais coup sur coup tournoye un mesme endroit.  
Le lieure est là : le pauvre ne s'en doute :  
Qui tôt se montre & tôt apres se boutte  
Sous un buisson. L'oyseau sa proye guette  
Jusques à tant qu'en prise elle se jette.

Ainsi dans l'air soutenoit ce grand Dieu  
Guétant Europe, & ne bouge d'un lieu :  
Mais de son vol cernant un mesme espace,  
Tient l'œil fiché dessus sa tendre face,  
Qui plus l'enflamme. Amour & gravité  
En mesme lieu n'ont jamais habité :  
Ce tout puissant, ce pere des hauts Dieux,  
Qui fait trembler & la terre & les cieux,  
Hochant le chef : qui a la destre armée  
Du feu vangeur d'une foudre enflammée,  
Voulant tromper une nice pucelle,  
Il se deguise, & sous un bœuf se cele :  
Non sous un bœuf, qui à penible aleine  
D'un coudre aigu va fillonnant la plaine,  
Ny sous celui, qui des vaches mary  
Pour un troupeau dans l'estable est nourry :  
Son poil luisant eust bien de sa blancheur  
Eteint le teint de la plus blanche fleur :  
De son front lé deux cors étinceloient,  
Deux cors orins, qui l'or mesme exceloient :  
Son blanc fanon, & plus que neige blancs,  
D'étoiles d'or estoient semez ses flancs,  
Si que deslors on l'eust peu juger digne  
D'estre au ciel mis pour le douzième signe.

Or luy qui fut tant benin & tant beau,  
Vint se mesler au milieu d'un troupeau,  
Qui de fortune en la prée champêtre  
Du mont voisin estoit là venu paître.

*Mais peu-à-peu, des autres se tirant,  
Il fuit l'ardeur qui le va martyrant,  
Et se robant alecart de ces bœufs,  
Toujours toujours s'approche de ses vœus.*

*Quand desta pres les vierges l'aperceurent  
Loing du troupeau, de frayeur ne s'emeurent,  
Ains son doux flair les attire & conuie,  
Et sa douceur donne à toutes enuie,  
En l'abordant de plus pres l'approcher,  
Et ce toreau tant aymable toucher.*

*Mais il s'arreste aux jambes de sa belle,  
Qui à son dam ne luy estant rebelle,  
De son amant enhardie s'approche  
Luy essuyant l'écume de la bouche:  
Non pas écume, ainçois vne ambrosie  
Passant la gomme au mont Liban choisie.  
Sa douce aleine éteint, rault & emble  
L'odeur des fleurs de tous les prez ensemble:  
De ses naseaux le safran chét menu,  
Tel qu'on l'eust dit de Cilice venu.  
Elle le baise, & luy treffaillant d'aïse  
Le vermillon de ses léures rebaise,  
Et ne pouuant presque le reste attendre,  
Ores sa main, ores sa gorge tendre  
Il baise & lesche : elle ores enuironne  
Son large front de tortisse couronne,  
Ores de fleurs ses cornes entortille :  
L'amant aux bras de s'amie fretille :  
Puis à chef bas sus l'herbe bondissant,  
Il s'agenouille : & d'un œil blandissant,  
Tournant le col il guigne son Europe,  
Par doux atrait luy presentant la crope.  
Mais du toreau cette mine rufée  
La vierge simple a soudain abusée,  
Qui nicement d'un fol desir éprise  
Va decourrir aux autres son emprise.*

*O cheres Sœurs, mais onques vistes vous  
Un autre bœuf, ou plus bel ou plus doux?*

Mais ie vous pry voyez vn peu sa grace,  
 Et la douceur qui se montre en sa face.  
 Apriuoisé son echine il nous tend:  
 Voyez voyez, il semble qu'il attend  
 Qu'vne de nous dessus le dos luy monte.  
 Qu'attendez-vous? montons brigade pronte:  
 Car de façon c'est vn homme à le voir,  
 Si de parler il auoit le pouuoir.  
 Non ne craignés qu'il vous face vn faux pas:  
 Aués-vous peur qu'il vous renuerse à bas?  
 Compagnes, fus, aidez moy à monter,  
 Ie le veu bien la premiere donter.

Ces mots finis sur le dos elle monte  
 De ce toreau, non sçachant qu'elle donte  
 Le dos courbé sous soy premierement  
 D'vn qui la doit donter bien autrement:  
 Et qui chargeant en crope son desir  
 Sur piés se leue, & marchant à loisir  
 Va va tousiours jusque à ce qu'il arriue,  
 Portant sa proye, à la marine riue:  
 Et dés qu'il fut sur le riuage, il entre  
 Dedans la mer jusqu'à mouiller son ventre:  
 Puis perd la terre, & va tant qu'à la fin  
 L'eau le porta nouant comme vn daufin.  
 Elle pleurant crioit à ses compagnes,  
 Qui la suiuyent à trauers les campagnes:  
 Et ses bras nus deuers elles tendoit,  
 Mais leur secours en vain elle attendoit.

Comme le beuf vogoit, les Nereïdes  
 Saillirent hors de leurs antres humides,  
 Chacune assise au dos d'vne baleine,  
 Le conuoyant par la marine plaine.  
 Mesme Neptun le grand Dieu de la mer  
 Dauant ses pas fist les vagues calmer:  
 Et lors seruant à son frere de guide  
 Luy fist passage en son pais liquide.  
 Autour de luy, de leurs aleines fortes  
 Les Dieux Tritons dans leurs coquilles tortes

*Vn chant noffal hautement entonnerent,  
Chant que les rocs apres eux refonnerent.*

*Europe eftant deffus le beuf affife  
D'vne des mains vne corne tient prife,  
D'vne, creignant les flots de la marine,  
Elle trouffoit fa vesture pourprine.  
Deffus fon dos dans vn guimple de toyle  
Le vent s'entonne ainfi qu'en vne voyle,  
Dont la roideur d'vne aleine assez forte  
Sur le toreau la pucelle fupporte.  
Incontinant les fleurettes qui furent  
En fon panier dans la marine churent,  
Et rien fi fort elle ne regrettoit,  
Telle simpleffe en la pucelle eftoit.*

*Quand le beuf l'eut du riuage diftraite  
En haute mer d'vne fi longue traite,  
Qu'elle n'eust fceu choisir nulle montagne,  
Ny bord aucun que la marine bagne,  
Quand l'air en haut se voioit feulement,  
En bas la mer par tout egallement,  
Lors la creintive au toreau dit ainfi :*

*Ne fçay lequel, beuf ou Dieu, qu'est-cecy?  
O Dieu-toreau, qui es-tu qui me guides  
Voguant des piés par les voyes liquides?  
Mais, qui te fait aux eaux auenturer?  
Est-ce pour boire, est-ce pour pafturer?  
Quelle pasture y penfes-tu trouuer?  
Et quelle humeur pour d'elle t'abreuuer?  
N'es-tu point Dieu? pourquoy donques fais-tu  
Ce que feroit la diuine vertu?  
Ny le daufin fur la terre ne jouë,  
Ny le toreau dedans la mer ne nouë,  
Mais fur la terre & fur les eaux profondes  
Tu vas trefleur fans que point tu affondes.  
Le croy, tantost t'clançant de ces eaux  
Tu voleras comme font les oyfeaux.  
O laffe moy! moy comble de misere,  
Qui vâ quittant païs, & pere & mere,*

*Et tous amis, pour ce beuf qui me meine  
D'un train nouveau par le moyte domaine.*

*Roy de la mer, ô grand prince Neptune,  
Ayde moy Dieu, & guide ma fortune  
Sous ta faueur : par qui vraiment j'espere  
Bien acheuer ce voyage prospere.  
Car sur ce beuf ces ondes je ne passe  
Sans le secours d'une diuine grace.*

*Ainsi dit-elle, & les pleurs qui coulerent  
De ses doux yeux par ses jouës roulerent  
Dedans son sein : Quand le beuf adultere  
Meu de ses pleurs, plus long tems ne sceut taire  
Ce qu'il estoit, ains luy dit : Pren courage,  
Ne crein ne crein des flots marins l'orage,  
Tendre pucelle : autre chose je suis  
Que je ne semble, autre chose je puis  
Qu'un beuf muglant, dont la forme j'ay prise  
Pour ton amour dedans mon cœur éprise,  
Qui m'a forcé de vestir cette face,  
Et de passer de tant de mers l'espace,  
Moy Iupiter, moy le pere des Dieux,  
Moy le seigneur sous qui branlent les cieux,  
Pour apaiser de ma flamme segrette  
La chaude ardeur en cette isle de Crete  
Ma nourriciere : icy faut que tu ailles,  
Icy seront tes saintes epousailles,  
Icy de moy tu auras des enfans,  
Rois sur la terre en gloire triomphans.*

*Ainsi dit-il : & tout comme il disoit  
D'ordre arresté par apres se faisoit.  
Il vient abord, & dans Crete venu  
Le toreau feint n'a long tems retenu,  
Ains sa figure au riuage a reprise,  
Puis accomplit son amour entreprise :  
Et denouant le viergeal demiceint,  
Qu'Europe auoit pour l'heure encore ceint,  
Ensemble fit & femme & mere, celle,  
Qui jusq' à lors auoit esté pucelle.*

A M O N S I E V R L E  
G R A N D A V M O N I E R.

A M I O T, quand je voy ton liure,  
 Qui merite à jamais de viure,  
 ( Pris d'un precepteur d'Empereur,  
 Le meilleur qui fut onc sur terre,  
 Soit pour la paix soit pour la guerre,  
 Bon justicier bon conquereur : )  
 Que pour nostre public vsage  
 Tu traduis en François langage,  
 Toy bon precepteur d'un bon ROY,  
 Qui poussé de bonne nature,  
 Instruit de bonne nourriture,  
 Droiturier embrasse la Foy.  
 Quand je voy ton liure, & son titre,  
 Où ton nom de croffe & de mitre  
 Porte le sacré saint honneur,  
 Pris de merueille & non d'enuie,  
 Le dys en benissant ma vie :  
 Valeur trouue son guerdonneur.  
 Car ce beau titre à plus d'un âge  
 Portera certain témoignage  
 De la vertu d'un Prince grand.  
 L'honneur, qui se donne en la forte,  
 Double honneur des deux parts aporte,  
 A qui le done, & qui le prend.  
 Mais quand je vien mettre en lumiere  
 Mes vers, bien qu'ils ne valent guiere,  
 Que je ne puis desflimer,  
 ( Car chacun aime son ourage )  
 Me voyant auant dans mon âge,  
 Lequel j'ay tout mis à rimer :

Quand moy, qui n'ay mitre ne crosse,  
 Vien publier la masse grosse  
 De mes ourages assemblez :  
 Si je pense qu'en grosse letre  
 Baïssans titre me faut metre,  
 Le sen mes esperits troublez.  
 Non pas que tresbien je ne sçache,  
 Que moy, qui mes œuvres ne cache,  
 Le n'aquiere assez de renom :  
 Il me deplaisit que, quand j'auance  
 Mes vers pour l'honorer, la France  
 Rougisse de mon pauvre nom.  
 Vraiment c'est à la France honte,  
 Que lon y fait si peu de conte  
 De ceux qui plus d'honneur luy font :  
 Ce qui plus mon cœur époinsonne,  
 C'est, pour vn bien qui bien se donne,  
 Que mille sans merite en ont.  
 Et si ne sçay doù vient la faute,  
 Sinon de la bonté peu caute  
 Des plus grans, qui, sans y penser,  
 Les biens donnent par trop faciles  
 Aux personnes les moins abiles,  
 Fors à courir pour s'auancer.  
 De là coule toute la mine  
 Des abus, qui font la ruine  
 De l'état diuin & mondain.  
 Trop long tems a qu'elle commence :  
 Car si auant elle s'auance,  
 Qu'on attend le mechef soudain.  
 Dicu bon Dieu detourne ton ire :  
 De mon Roy le bon cœur inspire  
 De ta tressainte volonté.  
 Qu'il puisse terrasser le vice  
 Sous la florissante justice  
 Dessur l'apuy de sa bonté.  
 Iustice & Picté je prise,  
 Et pour tres royale deuise  
 leaa de Baïf. — II.

*Deuot je les honoreray.*  
*Qu'vn Docteur de Pieté parle,*  
*Moy ton Poëte, ó grand ROY CHARLE,*  
*De justice je parleray.*  
*Il faut propofant belle montre*  
*D'vn deffein de telle rencontre,*  
*Ne laiffer le rebours courir.*  
*O bon ROY, fay qu'vn jour encore*  
*Iuftice & Pieté s'honore:*  
*L'etat qui chet vien fecourir.*  
*Iuftice est la vertu de l'ame,*  
*Vertu des vertus feule Dame,*  
*Qui depart le sien à chacun.*  
*Quiconque la Iuftice exerce,*  
*L'humain & diuin ne renuerfe:*  
*Et n'endure forfait aucun.*  
*En telle Iuftice bien prife,*  
*La Pieté mefme est comprise,*  
*Qui rend bien le diuin honneur,*  
*Entre les amis departie*  
*Et les parens & la patrie,*  
*Et le fuget & le feigneur.*  
*En vofre Iuftice bien prife*  
*Prudence premiere est comprise,*  
*Qui refte vaine fans l'effét.*  
*Et iuftice est l'effét d'icelle.*  
*La Prudence feule apar-elle*  
*Ailleurs qu'en l'ame rien ne fait.*  
*Iuftice contient l'atrempance,*  
*Qui bien toutes chofes difpance,*  
*Reglant nos violens defirs:*  
*Et qui, à la honte ou domage*  
*De fon prochain, ne s'auantage*  
*De vouloir prendre fes plaifirs.*  
*Iuftice contient Fortitude,*  
*Qui contre les rebelles rude,*  
*Aux humbles clemente fera:*  
*Et gardera que l'ame ateinte*

*De friuole esperance ou creinte  
 Vne lacheté ne fera.  
 Dauant liberale Iustice  
 S'enfuit la taquine auarice,  
 Qui l'autruy derobe & le sien.  
 Où la justice est florissante  
 La prodigalité s'absente,  
 Qui perd ingratement le bien.  
 En elle est la vraie Esperance,  
 Avec la fidelle assurance,  
 Et la loyale Charité.  
 O juste ROY, fay la justice  
 Regner vainquereffe du vice :  
 Entrepren-le en prosperité.  
 De tes aïeux l'vn Debonaire,  
 L'vn du peuple, l'vn des ars Pere,  
 L'autre le Sage est furnommé :  
 De tous ces beaux noms la memoire  
 Seul aboliras de ta gloire,  
 CHARLE LE IVSTE étant nommé.*

## A M O N S I E V R

## D E B E L O T .

**B**ELOT, que non vn faux visage,  
 Et moins vn afeté langage,  
 Ny quelque flateuse façon,  
 Font aimer : ains vne bonne âme,  
 Qui le vice rejete, & blâme  
 Même du vice le soupçon.  
 De la Court ne te chaut plus guiere,  
 Qui veux laisser l'annee entiere

Couler, sans venir voir le Roy.  
 Creins-tu que la Court soit deserte  
 Depuis la tant insigne perte  
 De ces ennemis de sa foy?  
 Ou quelque amour toute nouvelle  
 Auroit bien gagné ta ceruelle,  
 Faisant oublier tes amis?  
 Où est ce Iuin? voila Novembre  
 Passé: nous entrons en Decembre:  
 En Iuin tu nous auois promis.  
 Voicy ta maison arrestee,  
 Et qui t'attend toute aprestee:  
 Et nous tes amis t'attendons.  
 Qui te fait ton retour remettre?  
 Aumoins à nous vn mot de lettre,  
 Qui tes nouvelles demandons.  
 As-tu conçu quelque rancune  
 Contre la Court? Si la fortune  
 Ne répond pas à ton desir?  
 Pour y voir l'indigne (peut estre)  
 En honcurs & biens soudain croestre,  
 Le bien inutile moisir?  
 N'y vien pas, si tu n'y veux viure  
 Tenant le chemin qu'il faut suiure  
 Pour heureusement paruenir.  
 Moy, sur l'autonne de mon âge,  
 Par force je mès en vsage  
 Le vray moyen qu'il faut tenir.  
 Necessité, des ars maitresse.  
 M'enseigne la saine sagesse  
 Contre le sçauoir mal appris.  
 Le cuid y pour auoir salaire  
 Que ce fust assez de bien faire:  
 Et qu'ainsi lon gaignoit le pris.  
 En cette fote fantaisie  
 Le métier de la Poésie  
 J'ay mené bien pres de vingt ans  
 De mes vers mis en euidence

*J'esperoy quelque recompense,  
 Quand ne faisoÿ que perdre tems.  
 Mais depuis par experience  
 Paquier bien vne autre science.  
 Car outre qu'il faut faire bien,  
 Sois importun en toutes sortes:  
 Frappe, demande à toutes portes:  
 Autrement tu n'emportes rien.  
 Laisse chés toy ta preudomie,  
 Du vray la trop seure amie.  
 Si tu n'es flateur ou menteur,  
 La verité sçaches bien taire.  
 Ne deplay ne pouuant complaire:  
 Sois ou menteur ou lamenteur.  
 La Court requiert & que lon mente,  
 Et que souuent on se lamente:  
 Tousiours faut se ramenteuoir.  
 Et faut s'y trouuer en personne:  
 Aux absens jamais on ne donne.  
 C'est le chemin pour en auoir.  
 J'ay vu mon compagnon d'école,  
 Et mon maistre en cette bricole,  
 Lequel n'y a pas quatorze ans,  
 Vouloit faire à toute fortune  
 A partir entre nous commune,  
 Des biens auenir & presans.  
 Comme il auoit l'esprit agile,  
 La langue souple, & l'âge abile.  
 En la Court ariue inconnu.  
 Tient ce chemin : poursuit : s'auance,  
 Digne encor de meilleure chance  
 Pour ne s'estre pas méconnu.  
 Moy tardif qu'une humeur pesante,  
 Cause d'une honte nuisante,  
 Rendoit & sauage & retif:  
 Suis retardé bien loin darriere.  
 Sus sus redoublon la carriere  
 Pour ne viure pauvre & chetif.*

*Aux grans je me suis fait conoistre :  
 Ils ont fait ma fortune croistre :  
 Et me donnent certain espoir  
 De la faire encore meilleure.  
 S'ils le font, soit en la bonne heure :  
 Sinon, j'auray fait mon deuoir.*

L A N I N F E B I E V R E .

AV SEIGNEVR DE BERNI.

**B**RVLARD, ta franche gaillardise,  
 Qui nostre Muse ne meprise,  
 Me conuie à te rechanter,  
 Ce qu'vne fois dessus la riuie  
 De BIEVRE à la Ninfe plaintiue,  
 Elle fist ainsi lamanter.

RACE des hommes deploreë,  
 Oieꝝ d'vne Ninfe éploreë  
 Vn grief & lamentable chant :  
 Et si n'en faites autre conte  
 Pour le moins confesseꝝ la honte  
 De vostre siecle tresmechant.

Moy qui dans mon giron ameine  
 De cent fourjons l'eau néte & saine,  
 Gardant dés ma source mon nom,  
 Iusqu'à tant que mon ruisseau treuue  
 Contre Paris le large fleuue  
 De vostre Sène au grand renom :  
 Moy de qui l'eau fresche conduite  
 Par vne rigole construite

De ciment, œuvre des Romains,  
 Souloit abreuver vostre ville:  
 Aujourdhuy je me traine vile  
 Pour des teinturiers inhumains,  
 Qui font de l'eau de mon riuage  
 Dans leurs chaudieres vn lauage  
 De guesde & pastel meflangé:  
 Qu'apres dans mon sein reuomiffent:  
 Et de leurs drogues me honniffent  
 Mon courant ainfin enfangé.  
 Valoit bien leur sale teinture,  
 Vaine bobance toute ordure!  
 Qui perd des laines le naïf,  
 Que j'alasse deshonoree  
 Traîner mon eau decolorée,  
 Perdant ce que j'auoy de vif?  
 Lors que d'vne courfe naïue  
 Racueillant mainte source viue  
 Je m'égaioy dans mon canal,  
 Tremçant le bas de la coline,  
 Dont la longue pampreuse échine  
 S'étand du long d'vn plaissant val.  
 Menant ma riuerote nète,  
 Qui ne couloit encor infète  
 Des poisons de vos Gobelins,  
 Lors me jettoy non dédaignée  
 Dans ma riue droit-alignée  
 De la Sene aux flots azurins.  
 Cotoyant toujours la montagne,  
 Dont le pié de mon eau je bagne,  
 Je gardoy mes flots beaux & nets,  
 Iusqu'en la ruë à qui demeure  
 Le nom de Bieure encor asteure:  
 Mais ils y font le Troupunais.  
 Ainfi tout par tout vilenée  
 En la malheure je fu née.  
 Que mal viene à mes ennemis!  
 Qui par auarice méchante

*Me gastans mon eau clair-coulante,  
 En deshonneur m'ont ainsi mis.*  
 O Dieu du fleuve de la Sène,  
*Tu vois comme je vas à péne,  
 Reculant par mille détours  
 En ma riuere tortueuse :*  
*Tant je crein t'ofenser, honteuse  
 De mesler mon eau dans ton cours :*  
 Encor dans ton canal jettee,  
*De leurs venims toute infectee,  
 Le coule tant loin que je puis,  
 Sans que mon onde soit confuse  
 Avec ton eau, qui me refuse  
 Ainsi vilaine que je suis.*  
 Jadis non ainsi dédaignee,  
*Mais de tes Ninfes bien veignee,  
 Mes eaux je melloy dans vos eaux,  
 Parauant que de leur teinture  
 Cette enfance me fist l'injure,  
 Qui deshonore mes ruisseaux.*  
 Mais si mes eaux je vous aporte,  
*Mon nom desia plus je ne porte,  
 Que ces Gobelins m'ont osté.  
 Ma honte je cache pauvréte :*  
*Et mon nom plus je ne regrete,  
 Puis qu'ils m'ont tolu ma beauté.*  
 O bande aux neuf Muses sacree,  
*Que mon onde fouuent recree,  
 Soit au valon de Gentilly,  
 Soit d'Arcueil au peupleux riuage,  
 Où des arcs est debout l'ouurage,  
 Par où sur les mons je failly :*  
 DORAT des Poètes le pere :  
*Ronsard à qui j'ay sceu tant plere :*  
*Des-Portes, Passerat : Belleau,  
 Qui dois de ma piteuse plainte  
 Dautant plus auoir l'ame ateinte,  
 Que prens ton nom de la belle eau :*

*Si jamais fus ma verde riuë  
 Au murmure de mon eau viuë,  
 Vous printes quelque doux fonceil :  
 Si de mes ondes argentées  
 Vos paupieres auez frotees  
 Vous lauans à vostre reueil :*  
*Si jamais à vos amourètes :*  
*Si à vos verues plus segrètes :*  
*(Quand vous soulaffiez à requoy  
 En plus d'une cachéte ombreuse)  
 Témoin fidele & bien-heureuse  
 J'ay presté mon riuage coy :*  
*Touchez de cette doleance,  
 Venez embrasser ma vangeance  
 Contre la sacrilege erreur  
 Des mauuais qui me font outrage.  
 Que vostre bande s'encourage  
 Contre eux d'une juste fureur.*  
*Tant qu'ou leurs fautes ils resistent,  
 Et si bien atains se repentent,  
 Qu'ils me rendent mon libre cours :  
 Ou si le gain tant les manie,  
 Comme ils m'ont salement honnie,  
 Soyent honnis par vostre secours.*

---

A M E S D A M O I S E L L E S,  
 I A N E D E B R I S S A C , E T  
 H E L E N E D E S V R G E R E .

*Soyez des Muses immortelles,  
 O Pair de compagnes fidelles,  
 Qui, outre le sang qui vous joint,  
 Vous belles & bonnes cousines,*

Sentez mesmes graces diuines  
 Sous mesme desir qui vous point :  
 Quand du vray sçauoir curieuses  
 Je vous voy toujours studieuses  
 Tenir quelque liure en la main,  
 En langue nostre ou estrangere,  
 Ninfes de Briffac & Surgere,  
 Que vous ne fucilletez en vain.  
 Ainsi que les blondes auêtes  
 Vont voletant par les fleurètes  
 En la saison du renouueau :  
 Quand de naturelle industrie  
 Entre les fleurs font vne trië,  
 Pour confire leur fruit nouueau :  
 Et font dès la saison nouvelle  
 De miel vne reserue belle,  
 Pour passer l'automne & l'yuer.  
 Ainsi vous bonnes menageres,  
 Qui tenez les heures bien chères,  
 En la primeur de vostre ver :  
 A tout le reste de vostre âge,  
 Pour vostre bien-heureux vsage,  
 Par les liures dignes à voir,  
 A fin d'orner vostre belle âme,  
 D'un honneur mieux flairant que bâme,  
 Vous cueillez le miel du sçauoir.  
 Ainsi de meurs & de sagesse  
 Aquerez vne belle adresse  
 Dedans vos genereux esprits,  
 Qui font qu'en vertueuses graces,  
 Vous, comme ies deux outrepasses,  
 De l'honneur emportez le pris.  
 Moy rayy de la clairté belle,  
 Qui de vos valeurs étincelle,  
 Comme ingrat ie m'acuseroy  
 Sans espoir de valable excuse,  
 Quand au jour enuoyant ma Muse  
 Vos merites ie passeroy.

Sans vos beaux noms mise en lumiere  
 Dedans l'oublieuse fondriere  
 Digne seroit de deualer :  
 Si de vos graces admirees  
 Mes rimes n'estoyent honorees,  
 Qui ne peuuent les éгалer.  
 Et comment mes chansons rimees  
 Pourroyent faire voir exprimees  
 De vos ancestres les valeurs ?  
 Vos vertus qui sont des plus rares,  
 Vos graces qui des plus barbares  
 Atirent les plus rudes cœurs ?  
 Bien que la splendeur de richesse,  
 Et le los d'antique noblesse,  
 Acompagne vos jeunes ans,  
 Pour cela vous n'estes plus fieres :  
 Mais vos gracieuses manieres  
 Se parent d'autres ornemens.  
 Non par joyaux d'orfeueries,  
 Ou precieuses pierreries  
 Qu'on aporte de l'Inde mer :  
 Non pour quelque riche vesture  
 De broderie ou d'orfriçure  
 Cherchant de vous faire estimer :  
 Plustoſt vous vous estes parees  
 Des Vertus qu'auetz desirées  
 Pardeſus les perles & l'or :  
 Dont la gloire vraye & maſſiue  
 Mille ans apres nous fera viue,  
 Luiſſant d'un immortal tresor.  
 Soigneuses vous auetz choiſie  
 L'honneste & graue courtoisie,  
 Parement de grande valeur :  
 Aquerant, loin d'outrecuidance,  
 Et le ſçauoir & la prudance,  
 Biens qui se moquent du malheur.  
 Si cette chanſonnette baſſe  
 Meritoit de vous tant de grace,

Qu'elle püst bien vous conuier  
 A lire mes autres ouurages,  
 Je vous pri, Damoysselles sages,  
 Vostre suport ne me nier :  
 Mais soutenir contre l'enuie  
 Les premiers labeurs de ma vie,  
 Où, sans garder vne teneur,  
 Ainsi que ma verue me pouffe,  
 Tantost farouche & tantost douce,  
 Je poursuy quelque bel honneur.  
 Ainsi vos beaux noms puissent viure  
 A jamais dans mon heureux liure,  
 Et vos honneurs & vos vertus.  
 Ainsin à la vuë premiere  
 De vostre flambante lumiere  
 Mes enuieux soyent abatus.

D V N A T V R E L

DES FEMMES.

AV SEIGNEVR MOREAV

TRESORIER DE MONSEI-

GNEVR D'ANIOV.

**M**OREAV, d'amour & franc & vide  
 Je viuoy, quand de Simonide  
 Je transcris en ces petits vers,  
 Ce que du naturel diuers  
 Des femmes & de leur lignage,  
 Il chante en son Gregeois langage.

Moy François en François l'ay mis :  
 Mais ou quelqu'un de mes amis  
 En retient la seule copie  
 Dont par megarde ie m'oublie :  
 Ou quelque dangereuse main  
 Me la garde encore à demain :  
 Ou quelque mauuaise afetee  
 Sus mes vers sa pate a jetee,  
 Qui, prenant en mal tout le jeu,  
 Les a jettez dedans le feu.

Tu en auras sans plus la suite  
 Que d'autres auteurs j'ay traduite :  
 Si le tout m'est jamais rendu,  
 Tu l'auras tout, car il t'est du.  
 En attendant la piece entiere  
 Pren ce reste de la matiere  
 De la mesme étofe & façon,  
 Garçon de la main d'un garçon.

A TANT se tera Simonide :  
 Ces vers sont pris de Focylide,  
 LES RACES des femmes qui sont  
 De ces quatre leur naissance ont :  
 Ou de la chiene ou de l'auête,  
 Ou de la porque orde & mal-néte,  
 Ou de la cauale au beau crin.

Cette cy n'aura point de fin  
 D'aller venir, dispose abile,  
 Belle à voir & de taille agile.

Celle de la porque n'a rien  
 Ny de grand mal ny de grand bien.

Celle de la chiene est mauuaise,  
 Aspre aux abois, qui tard s'apaise :

Mais celle de l'auête sçait  
 Mener de la maison le fait,  
 Menagere bonne & soigneuse,  
 Aux ourrages non pareisseuse.

C'est celle qu'il te faut tafcher  
 Auoir pour femme, Amy trescher.

MAIS vn nouveau desir me tente,  
 Recordant la fable que chante  
 Le vieil Ascrois à ce propos,  
 De ne donner si tost repos  
 A ma Muse qui s'aloit taire.  
 Di-la, Muse, & ne crein deplaire  
 Bien que tu fois longue en ces vers.  
 Plaisir suit vn conte diuers.

QUAND le cauteleux Prometee,  
 Aux Dieux la flamme derobee  
 Dans vn bois creux, ut mise és mains  
 Des mortels & chetifs humains:  
 Il mordit au fons le courage  
 De Iupiter d'ireuse rage,  
 Si tost qu'il vit que l'homme auoit  
 La flamme qu'il se resferuoit.  
 Et pour la flamme (point n'arreste)  
 Vn grand mal aux hommes apreste.  
 Car l'ouurier boiteux renommé  
 Auec de la terre a formé  
 D'vne pucelle vne semblance.  
 Iupiter en fit l'ordonnance,  
 Minerue Deesse aux yeux vers  
 Ses membres a ceints & couverts  
 D'vne veture deliee.  
 Et desus le chef l'a voilee  
 D'vn guimpe qu'en ses mains tenoit,  
 Ce qui fort bien luy auenoit.  
 Outre Palas luy enuironne  
 Le chef d'vne belle couronne  
 Faite de toutes fraiches fleurs  
 Mellant par ordre les couleurs.  
 Par sus les fleurs son chef encore  
 D'vne couronne d'or decore,  
 Que le boiteux feure Vulcan  
 Luy-mesme auoit fait de sa main.  
 Et pour à Iupiter complaire  
 Autour de l'ouurage ala faire

Force imâgetes d'animaux  
 Nourris sur terre & dans les eaux,  
 Ourrage à voir emerueillable  
 Eclatant de grace admirable,  
 Tant les animaux ressembloyent,  
 Qu'estre tous vivants ils sembloient.

Après qu'en lieu du bien il ha  
 Fait ce beau mal, la mène & va  
 Où sont les autres immortels  
 Avecque les pauvres mortels.

Elle pannadoit acoutree  
 Comme Pallas l'a reparee:  
 Et la voyans dauant leurs yeux,  
 S'ebaïssoyent hommes & Dieux,  
 De la tromperie admirable  
 Qui n'est aux humains euitable.  
 De cette Pandore lon tient  
 Que la race des femmes vient.

Tel est des femmes le lignage  
 Aux humains grand charge & dommage,  
 Sortable, non à pauureté,  
 Mais à bobance & fouleté.

Comme les chetiues auettes  
 Dans leurs ruches en voute faittes  
 Nourrissent les guespes qui ont  
 Part à leur œuure, & rien ne font:  
 Elles du long de la journee  
 Jusques à la nuit retournee  
 Sont à la peine bastissant  
 Leur doux goffrage blanchissant.  
 Tandis les guespes paresseuses  
 Acouert se tienment oyseuses,  
 Et dans leur fanse font amas  
 Du labeur qu'elles ne font pas.  
 Tout ainsi Iupiter qui tome,  
 Femmes (vn mal) aux hommes donne  
 Parsonnières de leur trauail,  
 Et pour vn bien vn autre mal.

Qui abhorrant le mariage,  
 Et des femmes le tribouillage,  
 Marier point ne se voudra:  
 Quand en la vieilleffe viendra  
 N'ayant personne qui le traite,  
 Languira riche en grand' difette:  
 Luy mort, ceux qui s'en gaudiront  
 Son bien par entr'eux partiront.  
 Mais qui se met en mariage,  
 Et rencontre vne femme sage,  
 Honneſte & de bon entretien,  
 Le mal ſe contrepoiſe au bien  
 A cetuy-cy toute ſa vie.  
 Mais auſſi l'homme qui ſe lie  
 A celle du tige peruers,  
 Vit acablé de maux diuers,  
 Portant touſiours en ſa poitrine  
 Vn ennuy qui jamais ne ſine,  
 Et va tel malheur encourir  
 Qu'on ne pourroit l'en recourir.

Ainſi ne peut eſtre paſſee  
 Du grand Iupiter la penſee,  
 Que nul homme ne doit penſer  
 Ny dérober ny deuancer.

MOREAU, que Dieu te doint l'auète  
 Menagere qui bien te tréte.  
 L'auète auiene à mon amy,  
 Et la gueſſe à mon ennemy.

---

## A LA LYRE.

DOUCE Lyre, ie te loué,  
 Mon ſoulas & reconfort,  
 Par qui ſeule ie ſecoué  
 De mon cœur tout deconfort.

Nulles joyes tant soyent douces  
 Ne te pourroyent égaler,  
 Toy qui mes ennuis repouffes  
 Si tost qu'ils t'oyent parler.  
 Il n'a ny sens ny oreille  
 Digne d'ouïr ta chanfon,  
 Qui plein de gaye merucille  
 Ne se rauist de ton son.  
 Amphion avec toy, Lyre,  
 De murs Thebes couronna :  
 Arion hors du nauire  
 Aux Daufins s'abandonna.  
 Aux hommes ils firent honte  
 En le sauuant de la mort,  
 Quand sous le chant qui les domte  
 Le rendirent à bon port.  
 Bien auoyent l'âme brutale  
 Ces pirates assassins,  
 Cruels d'auarice sale,  
 Sourds à ses acors diuins :  
 Qui par la campagne humide  
 Tiroient les daufins courtois,  
 Menez, comme d'une bride,  
 Du son touché de ses doigts.  
 Douce Lyre enchanteresse,  
 Le mal tu fais oublier  
 Au malade, qui te laisse  
 A son mal remedier.  
 La resonante armonie  
 De tes gracieux accents,  
 Si Courvile te manie,  
 Rend aux esprits le bon sens.  
 Tel qui d'une auengle rage  
 Se lâchoit à la fureur.  
 Amolissant son courage  
 Par elle voit son erreur.  
 Tel qui de gourde paresse  
 Auoit le cœur abatu,

*Par elle enpli de prouesse  
 Se ranime à la vertu,  
 Douce Lyre ie ie louë,  
 Mon foulas & reconfort,  
 Par qui seule ie secouë  
 De mon cœur tout deconfort.  
 Nulles joyes, tant soyent douces,  
 Ne te pourroyent égaler,  
 Toy qui mes ennuis repouffes  
 Si tost qu'ils t'oyent parler.*

A MONSIEUR DE

LA MOSLE.

**M**OSLE, ta douce courtoisie  
 Fait qu'en ma libre poésie,  
 Je vien à toy me decharger  
 D'un faix que j'ay dans ma poitrine,  
 Qui m'étouffe & qui me chagrine,  
 Et cuide me decourager :  
 Quand malcontent resueur ie panse,  
 Que vingt & cinq ans par la France  
 J'ay fait ce malheureux mettier,  
 Sans receuoir aucun salaire  
 De tant d'ouurages qu'ay sceu faire.  
 O que j'usse esté coquetier !  
 Deux fois me trouuant la semaine  
 Au marché, j'usse de ma peine  
 Le loyer par un gain present :  
 Là où la nuit & la journée  
 Trauillant du long de l'année,  
 Je n'ay pas un chetif present.

Et ma teste ademy pelee  
 Grifonne : & ma barbe meslee  
 Montre des toufets de poil blanc.  
 De dents ma bouche est degarnie :  
 La goutte desia me manie :  
 Et n'ay de rente un rouge blanc.  
 Que benisic soit ta fortune,  
 Qui te cherche tant oportune  
 Qu'en la primeur de ton printemps,  
 Tu tiens une graisse abaie.  
 Toute la cour est ebaie  
 D'un tel heur en si peu de tems.  
 Ny desfortune ny disgrace,  
 Mosle, jamais ne te deplace  
 Du bon heur qui si prompt te rit.  
 Mais croissant l'amour de ton maistre  
 Ton heur croissant face décroistre  
 Toute envie qui s'en marrit.  
 Bien que toute grande largesse  
 De Fortune la changeresse,  
 Ne soit quiere sans grande peur :  
 Et bien qu'en la race mortelle  
 Nulle grandeur perpetuelle  
 Ne s'exente du sort trompeur :  
 Ta sagesse bien attrempee  
 Ne sera du hazard trompee :  
 Mais comme un marinier acort,  
 Sous la faueur de ton etoile,  
 Ou guindant ou calant la voile,  
 Te scauras sauuer à bon port.  
 Voulontiers la caute prudence  
 Au moyen trouue l'assurance,  
 Qui de son heur ne dechet pas :  
 Lors que le mortel humain sage  
 Retient son moleste courage,  
 D'aler ny trop haut ny trop bas,  
 Car s'il faut que l'homme descende  
 Du moyen le chetif est perdue

Et le mechef se peut porter.  
 Mais tombant d'une haute bu te,  
 Par trop dangereuse est la chute,  
 Qui ne se peut reconforter.  
 Quiconque bien heureux prospere,  
 Jamais ne croye ny n'espere  
 Que sa chance dure tousiours.  
 Fortune inconstante Deesse,  
 (S'il faut que ce tiltre on luy laisse)  
 Se lasse tost d'un mesme cours.  
 Mais la maudite ne se lasse  
 De me montrer toute disgrace.  
 Bien que des grands ie soy cognu:  
 Et bien que ma Muse sacree  
 Par fois leurs oreilles recree,  
 Tu me vois encores tout nu.  
 Et quatre dizaines d'annees  
 En vain desja sont retournees,  
 Depuis qu'au monde ie nasqui.  
 Je criray s'il faut que ie meure,  
 (Si ie n'ay fortune meilleure)  
 Je meur qui jamais ne vesqui.  
 Je n'estime pas que soit vie,  
 Viure plein d'une bonne enuie,  
 Et de desirs gaillards & sains:  
 Et sçachant bien le bien élire,  
 Ne pouuoir, quand on le desire,  
 Parfaire vn seul de ses desseins.  
 Encore sen-ie dans mon âme,  
 Qu'une fureur diuine enflâme,  
 Quelque valeureuse vigueur,  
 Pour entreprendre vn haut ouurage,  
 Que poursuiuray d'un chaud courage,  
 Si nos Princes m'aident le cœur.  
 Voire en dépit de ma misere  
 A nos enfans montrer j'espere,  
 Par l'ongle quel fut le Lyon.  
 Et que nostre âge par la France

*De bestes d'une telle enjance  
 Ne nourrit pas un million.  
 Si les arts étoient en estime,  
 Je sçay, si ie ne suis le prime,  
 Que ie ne suis pas le dernier.  
 Lors ma vertu recompensee,  
 Elargiroit de ma pensée  
 Le desir qui meurt prisonnier.  
 C'est à moy malheur : mais c'est honte  
 A mon siecle, ne faire conte  
 Du sçavoir ny de la vertu.  
 MOSLE, il m'est permis en mon âge  
 D'en degorger bien davantage,  
 Qui n'ay pas le cœur abatu.*

## A V C H E V A L I E R

B O N E T.

*B I E N que plusieurs larges campagnes,  
 Bien que maintes hautes montagnes,  
 Et longues trauerfes de mer,  
 BONET, aujourdhuy nous separent,  
 Mon cœur entier elles n'égarent  
 Du vray deuoir de bien aimer.  
 Car ie retien le mot du sage,  
 Que ie m'é souuent en usage :  
 (Et vers toy ne soit pas omis.)  
 Aye des amis souuenance  
 En absence autant qu'en presence :  
 C'est le deuoir des vrais amis.  
 En cette souuenance douce  
 Je discour : & ie me courrouce*

Des fadézes du genre humain :  
 Qui pour un vain honneur aquerre,  
 Ou pour du bien, vagabond erre,  
 Ne sçachant s'il viura demain.  
 Encore pour un tems j'excuse  
 Le jeune homme nouveau sans ruse,  
 Qui ne peut chez luy s'amuser :  
 Mais voit des hommes les manieres,  
 Meurs & façons particulieres,  
 Pour se façonner & ruser.  
 Epoint de si louable enuie  
 M'auint une fois en ma vie  
 Les monts des Alpes repasser,  
 Pour voir Venise ma naissance.  
 Une fois desja dès l'enfance  
 On me les avoit fait passer.  
 Mais fils de François ie me vante  
 François : & la France ie chante  
 Que j'honore pour mon païs.  
 Autres que nos Princes ne prise  
 Pour seigneurs : autre foy n'ay prise  
 Pour tenir que la foy du Lis.  
 Doncque moy François ie repasse  
 Les monts, que l'eternelle glace  
 Et la nége couvre l'esté.  
 Passé de là ie considere  
 Tout tant que j'y voy fait ou faire,  
 Par bonne curieuseté.  
 Je n'y voy rien que des campagnes,  
 Torrents, rivières, & montagnes :  
 Coutaux, rochers, bois, vignes, eaux :  
 Prez, friches, pâtis, paturages :  
 Bourgades, villes, & vilages :  
 Châteaux, bordes, & des hameaux.  
 P'y voy qu'on labore la terre :  
 On sème blés : puis on les ferre :  
 On mét la vendange au pressoir.  
 On traispeut le blaid. on tomogue

L'un perd, l'autre gagne : on besogne.  
 Le matin y est, & le soir.  
 Le soleil de jour y éclaire :  
 De nuit, pourveu qu'elle soit claire,  
 La lune avec les astres luit.  
 Il y pleut & gresle : il y tonne :  
 Il y nége. L'esté, l'automne,  
 L'yuer, le printems, s'entresuit.  
 I'y voy les humains enfans naistre :  
 Et puis garçons ie les voy croistre :  
 Et d'autres hommes deuenus,  
 Qui à diuers metiers s'adonnent.  
 P'en voy de barbus qui grisonnent :  
 Et d'autres desfa tous chenus.  
 Et bien ne verray-ie autre chose ?  
 Ce di-je en moy-mesme : & propose  
 Là plus long tems ne sejourner.  
 Mes desirs contents ie ramasse :  
 Et soudain les monts ie repasse  
 Pour en ma France retourner.  
 Puis que sans bouger de ma terre,  
 Sans que dans mille perils j'erre,  
 I'y voy tout ce qu'on voit ailleurs :  
 Où ne sont fontaines plus saines,  
 Ny de vents plus saines alénes,  
 Ny cher, ny pain, ne vin meillcurs :  
 Que me sert changer de contree ?  
 Que me sert d'auoir l'âme outree  
 De mille vains & fots desirs ?  
 Pour se perdre loin à la queste  
 De la chose qui pres & preste  
 Nous offre l'aïse des plaisirs ?  
 Ce fut ma certaine pensee  
 Du tems que la Paix, embrassée  
 Du peuple François, florissoit :  
 Et loin de ciuile rancune  
 La France, patrie commune  
 De tous, concorde nouu rïsoit :

Mais s'il faut que d'avis ie change  
 Pour chercher loin en terre étrange  
 Sous bonnes loix ferme vnion?  
 Que la mere en fust auortee  
 De celle maudite portee,  
 Qui peruertit religion!  
 D'elle fut des-autorifce  
 L'ancienne foy méprifce,  
 Et l'honneur diuin terraffé :  
 Par elle chut en noftre France  
 Des loix la faincte reuerance  
 Detruite, & le bonheur chaffé.  
 Que Dieu le bon Dieu fauorife  
 De mon Roy la haute entreprife  
 D'extirper ces malins peruers!  
 Mais que le bon il garentiffe,  
 Qu'aucc le méchant ne patiffe,  
 Iettant fes deffeins alenuers.  
 Tandis que fa prompte fageffe  
 Et de fes Freres la proueffe  
 Les fous rebelles reduira,  
 Ma chiere Mufe, retiree  
 Où regne la Paix affuree,  
 A plus haut ffile fe duira.  
 Meditant en pais efrange  
 Des vers dignes de la louange  
 De ces vaillans & nobles cueurs,  
 Ie reuiendray vanter leur gloire,  
 En quelque beau chant de victoire,  
 Lors qu'ils trionferont vainqueurs.  
 Ie le dy : mais il faut atendre,  
 Quelque fin qu'il en doine prendre :  
 Dieu me gardera fi luy plaift.  
 Meur ou vy quand & ta patrie :  
 Bien meurt qui luy donne fa vie :  
 Qui la furuit miferable eft.  
 Que Dieu d'un ceil benin regarde  
 L'oufiours voftre bande gaillarde :

Et conduise en ses jeunes ans  
 Du Marquis l'ame genereuse,  
 Tant que sa vertu valeureuse  
 Soit la fraieur des mécreans.  
 Tu saliras le bon Delbene,  
 Luy disant, qu'il trompe la pene  
 De l'amour, du trauail de Mars.  
 A tous ceux de ma conoissance,  
 (Bonet je t'en auouë) auance  
 Millz souhets bons & gaillars.  
 Ainsi vostre guerre parfête  
 Par vne Turquesque deffête.  
 Vous ramene pleins de bulin.  
 Nous dirons faisans bonne chiere,  
 Vous vos beaux faits, nous la maniere  
 Dont sera domté le mutin.

---

### A SON LIVRE.

RYMES, sortez de la poussiere:  
 Et vous decouurez en lumiere  
 En beau papier bien imprimé.  
 Qui naguere en brouillas traſſees  
 Giziés dans l'ordure leſſees,  
 Faites vn gros liure estimé.  
 Tu veux donque sortir, mon Liure.  
 Que pusses-tu longuement viure  
 De quelque bon ange conduit!  
 J'ay peur de ton outrecuidance,  
 Qui vas te mettre en euidance  
 En tems qui aux Muses ne duit.  
 Foy canons, tambours & trompettes,  
 Ecarmouches, assauts, deffettes:

*Les fleuves vont le sang coulant.*  
*Rien que guerre, famine, peste.*  
*Ce qui d'elles échapé reste,*  
*Le sac & gast le va foulant.*  
*Je voy galiasses ramees,*  
*Je voy naus volantes gommees,*  
*Grosses d'armes couvrir la mer.*  
*Je voy grandes haines ouuertes :*  
*Je voy les campagnes couuertes*  
*Des batailles qui vont s'armer.*  
*Que vois-tu que rage & turie ?*  
*Vois-tu la meurtriere furie,*  
*Qui hoche ses cheueux épars,*  
*Sa baue venimeuse crache,*  
*Les serpens de son chef arrache,*  
*Et les épand de toutes parts ?*  
*Les pauvres Muses dedaignees*  
*Cherchent retraites éloignees*  
*En quelque desert écarté,*  
*Tant que la barbare fumiere,*  
*Qui cache la bonne lumiere,*  
*Refuië dauant la clarté.*  
*Plus prompt à fortir deuois estre :*  
*Ou plus rétif encore à nestre*  
*En quelque âge moins vicieux.*  
*Mais souuent entre les epines,*  
*Et parmy les ronces malines,*  
*Sortent fleurons delicieux.*  
*Que Dieu sauue les lis de France,*  
*Qui nous gardent hors de souffrance,*  
*Des Muses l'aimable confort !*  
*Le seul ornement de nostre âge,*  
*Des lettrés le bon auantage.*  
*Leur party soit tousiours plus fort.*  
*Houore nos Princes : & t'arme*  
*De leur écu, comme d'un charme*  
*De grande efficace & valeur :*  
*Qui me garentist de l'enuie.*

Et garde mon heureuse vie  
 Pour tout jamais de tout malheur.  
 Ne tay que leur bonté royale  
 Ont ouuert la main liberale  
 A Baif, qui ne veut tenir  
 Sinon d'eux, & qu'à eux, Mon Liure,  
 Te dedy', pour y faire viure  
 Leurs noms, & pour se maintenir.  
 Mé dunque CHARLE en aparance,  
 Comme il aſiert au ROY de France.  
 Montre HENRI Duc valeureux.  
 FRANCOIS le gentil y reluiſe.  
 CATERINE bonne conduiſe  
 En plus d'un lieu mon cours heureux.  
 Les vns diront, que tu es rude :  
 D'autres, que tu ſens plus l'etude  
 Que la Court : tant tu es diuers.  
 Laiſſe toy blâmer & reprendre,  
 A qui ne voudra point aprendre  
 De la lecture de tes vers.  
 Tel loua ce que moins je priſe :  
 Et tel, ce que plus j'autoriſe,  
 En ſe moquant mépriſera.  
 Iupiter ou pleuve ou ne pleuve,  
 Touſiours quelque fâcheux ſe treuve,  
 Qui du tems ſe douleuſera.  
 Dy, que je ſuis du bon Lazare  
 Fils naturel, qui ne m'égaré  
 De la trace de ſa vertu :  
 Afin qu'autant qu'on me retranche  
 D'une part, à mon âme franche  
 Se rarde l'honneur qui eſt du.  
 Dy, que pauvreté ny l'enuie  
 N'ont ſçu tant abatre ma vie,  
 Que mon los ne ſoit aparu :  
 Et que volant d'aſſez haute œle  
 Pour trouuer la gloire immortelle,  
 Dauant les grands j'ay comparu.

Pour vn, qui mené d'ignorance  
 Ou d'une maline méchance,  
 Voulut amoindrir mon renom,  
 Dix sçauans & francs de rancune  
 Ont dite ingrater ma fortune,  
 Qui ne répondoit à mon nom.  
 J'eue les membres grelles alegres,  
 Forts assez, bien qu'ils fussent megres,  
 Pour gaillard & sain me porter.  
 De hauteur moyenne & non basse,  
 Dieu m'a fait souuent de sa grace  
 Valeureux le mal supporter.  
 J'eue large front, chauue le feste,  
 L'œil tané creusé dans la teste,  
 Assez vif, non guiere fendu :  
 Le nez de longueur mesuree :  
 La face viue & coloree :  
 Le poil chatein droit etandu.  
 Dy leur que je fu debonére :  
 Souuent pensif : par fois colére :  
 Mais soudain il n'y paroissoit.  
 Oust dans Paris vit le carnage,  
 Le Feurier dauant de mon âge  
 L'an quarentième acomplissoit.  
 L'aspét de Mercure & Saturne  
 Me firent prompt & taciturne  
 Inuentif & laborieux.  
 Des Iumeaux la douce influence,  
 Au ciel montant sur ma naissance,  
 Des Muses m'ont fait curieux.  
 Venus d'un regard amiable,  
 Auec Iupiter fauorable,  
 D'amour m'aprirent les ébas.  
 Et sur le tard m'ont fait conoitre  
 Aux Grands : & dauant eux paroître,  
 M'empefchant d'auoir le cœur bas.  
 Mon Liure n'oubly pas à dire,  
 A quiconque te viendra lire,

*Que n'ay foruoyé de la foy :  
Dy que jamais dans ma ceruelle  
N'entra religion nouvelle,  
Pour oster celle de mon Roy.  
Dy que cherchant d'ornier la France  
Le prin de Courvile acointance,  
Maistre de l'art de bien chanter :  
Qui me fit, pour l'art de Musique  
Reformer à la mode antique,  
Les vers mesurez inventer.  
Et si queleun autre se vante  
D'auoir pris le premier la sante,  
Sans mentir nous nous vanterons  
Dauansant leur tardine course,  
Que nous, des Muses en la source,  
Les premiers nous des-alterons.*

FIN DES POEMES

DE I. A. DE BAIF.







## NOTES

---

### I. LE PREMIER DES METEORES, p. 1.

Cet ouvrage a paru d'abord isolément. Baif nous apprend les motifs qui l'ont empêché « d'achever la chanson » (Voyez p. 31) et réclame, dans sa dédicace à Catherine de Médicis, les moyens de terminer ce poème commencé sous ses auspices (p. 3). Ce premier livre a d'abord paru sous le titre suivant :

LE PREMIER  
DES METEORES  
DE IAN ANTOINE  
DE BAIF  
A CATERINE DE MEDICIS

ROYNE MERE DV ROY.

A PARIS,

*Par Robert Estienne Imprimeur dudict Seigneur*

M.D.LXVII.

*Avec priuilege de Sa Maiefté.*

Ce volume, de format in-4<sup>o</sup>, porte sur le frontispice la grande marque de Robert Estienne. Il se compose de 40 pages et de 4 feuillets non chiffrés, dont les 3 premiers portent les signatures typographiques : F. i. F. ii. F. iii. Voici ce qu'ils renferment :

F. i (recto) : A MONSEIGNEUR LOUIS DE GONZAGUE DUC DE NEVERS, PAIR DE FRANCE (sonnet).

(Verso) : AU PEUPLE FRANÇOIS, DU ROY ESTANT A PARIS LE I. DE L'AN 1567.

Ces pièces ne se trouvent pas dans les recueils généraux de Baif. Nous les placerons à leur date dans les Poésies diverses.

F. ii et F. iii : PRESAGES D'ORPHEVS... réimprimés en tête du PREMIER LIVRE DES POEMES (Voyez p. 33-36 du présent volume).

Feuillet non chiffré ni signé (recto) : A LA FRANCE. ELEGIE (signée JODELLE), réimprimée dans ses OEUVRES (t. II, p. 185-186 de notre édition).

(Verso) : SONET, en l'honneur de Baif, signé : PHILIPPE DE HOTMAN.

Quant à la pièce : SVR LES METEORES DE I. A. DE BAIF, recueillie dans les OEUVRES de Jodelle (Voyez t. II, p. 184, 185 et 364 de notre édition), nous avons déjà fait remarquer qu'elle ne figure ni dans l'édition originale des *Meteores* ni dans les OEUVRES de Baif.

2. A... CATERINE DE MEDICIS, p. 1.

Dans l'édition originale on ne trouve pas cette adresse à la Reine, et la dédicace commence, sans titre, par : *le chante la fuyon*.

3. *Les grand's pointes*, p. 1, v. 5.

1567. *Les grand' pointes*.

4. ...*ouurier*, p. 5, v. 19.

En deux syllabes, comme tous les mots de ce genre, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

5. *Sa fureur afoiblit*, p. 7, l. 27.

Ici *afoiblit* est neutre. Corneille l'a encore employé de la sorte :

*J'afoiblis*, ou du moins ils se le persuadent.

(Tome X, p. 312, édit. des *Grands Écrivains*.)

Cette leçon de l'édition originale était devenue, dans l'édition de Granet : *Je foiblis*.

6. ...*futile*, p. 11, v. 3.

Orthographe conforme à la prononciation.

7. ...*violément secouff's*, p. 12, v. 10.

*Secouffe*, secouée. Participe féminin du vieux verbe *secore* (ou *secourre*, secouer), qui faisait au participe *secours* ou *secous*.

8. ...*l'enflamezon couliffe*, p. 15, v. 27.

*Couliffe*, féminin de l'adjectif *coulis*, qui subsiste encore dans « vent coulis ».

9. ...*on la reu'*, p. 23, v. 5. *La* est une réunion arbitraire du pronom féminin *la* élidé et de *a*, 3<sup>e</sup> personne du présent du verbe *avoir*; quant à *reu'*, c'est le participe féminin *reue* avec élision de l'e muet.

10. ...*le Sur*, p. 23, v. 7. Le Sud. Les consonnes finales des monosyllabes, ne se prononçant pas, ou du moins se prononçant très faiblement, pouvaient sans inconvénient varier dans l'écriture. *Sur* figure dans le dictionnaire de Cotgrave; c'est la forme espagnole. Voyez JAL, *Glossaire nautique*.

11. ...*baudrier*, p. 28, v. 36. Voyez ci-dessus, note 4.

12. ...*déjà deffa*, p. 67, v. 5.

Ce mot est ainsi répété dans le texte avec une double orthographe.

13. ...*jouatil*, p. 72, v. 30.

Baif a l'habitude d'écrire ainsi en un seul mot diverses locutions divisées par le sens, mais réunies par la prononciation.

14. *Autour d'Orphee en un rond affemlee*, p. 76, v. 35.

Il y a *Orphé* dans le texte; mais nous avons suivi l'habitude la plus ordinaire de Baif, qui écrit *Orphée*, devant une voyelle, avec élision de l'e muet :

*Adonc Orphee à lafon...* (p. 79, dernier vers); ou à la rime :

*Ainsi le Preux s'acompanyant d'Orphee* (p. 82, v. 22); et même dans le corps du vers, devant une consonne, quand ce nom compte pour trois syllabes :

*Elles fuivir d'Orphee les doux fons* (p. 85, v. 7), et qui ne met *Orphé* que dans le corps du vers, devant une consonne, quand ce nom ne compte que pour deux syllabes :

*Doncques Orphé race de Calliope* (p. 81, v. 8).

15. ...*blasmeur de la femme*

*De l'Atride puisné...* p. 120, v. 36.

Stésichore, qui attaque dans ses vers Hélène, femme de Ménélas. nous n'avons pas coutume de faire des notes historiques ou mythologiques; mais il y a ici une série d'énigmes dont il faut au moins donner les mots.

16. ...*le mari de sa mere*, p. 121, v. 3.

Œdipe.

*Iean de Baif*. — II.

17. ...*le chaste fils d'Hippolyte guerriere*, p. 121, v. 10.  
Hippolyte, fils de Thésée et de l'Amazone Hippolyte.
18. ...*le Roy de Megare*, p. 121, v. 13.  
Nisus, à qui sa fille Scylla arracha le cheveu de couleur pourpre auquel était attachée la conservation de son royaume.
19. ...*violateur de la forêt sacrée*  
*A Cérés...* p. 121, v. 25.  
Érisichthon, Thessalien, qui, ayant abattu une forêt consacrée à Cérés, fut puni par la déesse du supplice de la faim.
20. ...*l'aueugle guide*  
*Des preux par la coulombe*, p. 121, v. 29.  
Phinée.
21. ...*vn qui se fouilla, domestic estranger,*  
*Dans le sang maternel pour son pere vanger*, p. 122, v. 13.  
Oreste.
22. ...*l'autre Hercule*. p. 122, v. 25.  
Thésée.
23. ...*le courbepin Sine*, p. 122, v. 28.  
Le brigand Sinnis, surnommé Πτυοζάμπτρις, « qui courbe les pins ».
24. ...*le bourreau Sciron,*  
*Qui les rocs mal-nommez diffama de son nom*, p. 122, v. 29.  
Un passage le long des monts Géraniens portait le nom de « roches Scironides ».
25. ...*le Duc Itacois*, p. 123, v. 7.  
Ulysse. *Duc* a ici son sens latin de chef.
26. ...*Egide*, p. 123, v. 9.  
Nom patronymique de Thésée, fils d'Égée. Au vers suivant, *Minoïde* désigne Phèdre, fille de Minos.
27. ...*quelle à Præte fut celle*, p. 123, v. 13.  
Sténobée, femme de Prætus, roi d'Argos, qui, ayant accusé Bellérophon de l'avoir voulu séduire, fut cause qu'on lui donna la Chimère à combattre.
28. *La niépe du Soleil*, p. 123, v. 24.  
Pasiphaé, fille, et non pas nièce du Soleil.
29. ...*celuy qui par trop aux parjures fidelle*, p. 124, v. 4.  
Régulus.

30. ...*le fol Satyre*, p. 124, v. 7.

Marsyas.

31. ...*le trop chaste Thésée*, p. 124, v. 11.

Hippolyte, fils de Thésée.

32. ...*le coturné Poëte*, p. 124, v. 15.

Euripide.

33. ...*de Calliope*

*Le trainzbois enfant*, v. 124, v. 19.

Orphée.

34. ...*les Belides sœurs*, p. 125, v. 37.

Les Danaïdes, filles de Danaüs et petites-filles de Bélus.

35. ...*le torreau, dont l'espreuve*

*Se fait par son ourrier*, p. 126, v. 35.

Phalaris, tyran d'Agrigente, fit brûler Pérille dans le taureau d'airain que celui-ci avait fait.

36. ...*à tout son eau*, p. 130, v. 21.

*À tout* est ici une locution prépositive qui a le sens d'*avec*.

37. *On a gagné Rifban : la fortereffe forcee*, p. 149, v. 37.

Ce vers a une syllabe de trop ; mais *fortereffé* ne compte que pour trois syllabes, conformément à sa prononciation populaire : *jortreffé*.

38. ...*entroit*, p. 153, v. 10.

Entend à demi. Du verbe *entr'ouvrir*, dont on trouve le participe présent, *entr'oyant*, au premier vers de cette page.

39. *Par elle m'ejloyent appreflez*, p. 154, v. 26.

Il y a dans le texte : *n'estoient*, qui est une faute évidente.

40. ...*lapas*, p. 154, v. 31.

En latin *lapathum*. C'est l'herbe appelée patience ou parelle.

41. *L'un & l'autre parent ému de la priere*

*De leur biforme fils, l'accorderent entiere*, p. 105, v. 2.

Cette expression *biforme* n'est pas de la création de Baffé ; elle est, ainsi du reste que le passage où elle est encadrée, littéralement transcrite des *Métamorphoses* d'Ovide (IV, 387) :

*Motus uterque parens nati rata vota biformis*

*Fecit...*

*L'un et l'autre*, traduction du mot latin singulier *uterque* a

amené *parent* au singulier ; mais le sens a fait mettre ensuite *émus* et *accordèrent* au pluriel.

42. ...*nuances*, p. 197, v. 32.

Changements. C'est la forme populaire, aujourd'hui disparue, tirée sur le latin *mutatio*, d'où l'on a fait plus tard *mutation*. Ce mot se trouve encore dans La Fontaine, à la fin du 2<sup>e</sup> livre de *Psyché*, dans un passage où l'auteur parle des « nuances », c'est-à-dire des changements de couleurs qu'on observe au coucher du soleil. Il faut toutefois avoir soin de lire ce texte dans l'édition originale, ou dans celles qui en sont des reproductions fidèles, car beaucoup de réimpressions portent : *nuances*, qui change singulièrement le sens.

43. *Par succès elles refleurissent*, p. 198, v. 11.

C'est-à-dire elles fleurissent successivement, elles se *succèdent*.

44. LA FVRIE MEGERE. ENTREMETS DE LA TRAGEDIE DE SOPHONISBE, p. 204.

Ce monologue de Mégère paraît avoir été destiné à faire partie de la représentation de la *Sophonisbe* de Saint-Gelais, jouée, comme nous le raconte Brantôme, devant Catherine de Médicis, « et tres bien représentée par Mesdames ses filles et autres dames et damoiselles et gentilshommes de sa court, qu'elle fit jouer à Bloys aux nocces de M. de Cipièrre et du marquis d'Albeuf. » (*Œuvres de Brantôme*, édit. Lalanne, tome VII, p. 346.) Ce morceau ne figure pas dans la pièce imprimée.

45. DITHYRAMBES A LA POMPE DV BOVC D'ESTIENNE IODELLE. 1553, p. 209.

Voyez, en tête des *Œuvres d'Estienne Iodelle*, les pages XVIII-XXIII de la *Notice biographique* sur ce poète.

46. *De faire au faux le vray semblable*, p. 219, v. 20.

Le texte original donne cette leçon inintelligible :

*De faire aux faux le vray semblable.*

47. ...*Il vous fommét les fiens*, p. 228, v. 19.

Le texte porte *fommét*, qui est une faute évidente.

48. LA GENEVRE, PAR SAINGELAIS ET BAIF, p. 231.

Cette pièce a paru pour la première fois en 1572, dans les *Imitations de quelques chants de l'Arioste par diuers poètes françois*. — Paris, L. Brayer, in-8<sup>o</sup>, où elle a pour titre : *Genevre, imitation des IV. V & VI chants de l'Arioste*.

Dans cette édition le texte de Saint-Gelais s'arrête à :

*Qu'il feignoît prou, & qu'il aimoit bien peu...* (P. 240, v. 11. de notre édition ; mais, dans l'édition que nous reproduisons.

le nom de BAÏF est imprimé en petites capitales un peu plus haut, en face du vers :

*Toujours croissant mon amoureuse flâme*, p. 240, v. 8.

C'est à ce même endroit que la continuation de Baïf est indiquée dans l'*Arioste françois de I. de Boesfières*. Lyon, Ancelin, 1580, in-8°. — Suivant l'opinion la plus probable, la traduction de Saint-Gelais s'arrêtait donc au milieu d'une période, sans que le sens fût achevé.

49. *...te les va reueler*, p. 245, v. 32.

Va est ici une première personne : Je vais te les révéler.

50. *Si de ces yeux*, p. 246, v. 27.

Le texte porte *ses yeux*, qui ne peut s'expliquer.

51. *Toute autre amour, soit ou bon ou meschant*, p. 265, v. 14.

Il y a bien *toute*, quoique les adjectifs qui suivent soient au masculin.

52. *Escarrouches, affauts, ce font tous ses estbas*, p. 280, v. 10.

Nous avons ajouté *ses* à ce vers, qui était faux.

53. *Dame, ie te saluë, qui que fois, qui ainsi*, p. 283, v. 19.

Le vers, ainsi imprimé dans le texte, a un pied de trop. Il faudrait, comme le font quelquefois les poètes de ce temps, supprimer le *e de saluë* et le remplacer par une apostrophe : *salu'*.

54. *...qui de Venus est dine*, p. 285, v. 24.

L'orthographe suit ici la prononciation du temps, ainsi que fait encore La Fontaine quand il écrit *maline* (*Fables*, liv. VI, fable 15).

55. *O vous que j'ay repris*, p. 311, v. 13.

Le texte porte à tort : *qui j'ay repris*.

56. *Le meurtre felon de ton Pere*, p. 330, v. 10.

Il y a dans le texte *le meutre*. C'est assurément une faute, car Baïf met toujours *meurtre* et *meurtrier* ; mais cette faute nous indique peut-être la prononciation, et mérite, à cause de cela, d'être signalée.

57. *Bois & rochers artez au fon*

*De ma charmeresse chanfon*, p. 333, v. 19.

*Artez* est une contraction du patois normand pour *arrêtez* :

A cela ne vous fault *arter*.

(*Farce d'un amoureux*. Voir *Ancien Théâtre françois*, collection de la *Bibl. élève*, t. I, p. 214.)

Les altérations de ce genre sont fréquentes dans les œuvres des poètes du XVI<sup>e</sup> siècle, et particulièrement chez Baïf :

Le fils que tu auras *porta* le nom d'Énée (p. 287, v. 18).

58. ...*targe*, p. 339, v. 10.

Ce mot, qui signifie un bouclier, rime ici avec *fruitage*, ce qui, contrairement aux habitudes des poètes de la *Pléiade*, ne donne qu'une simple assonance. Peut-être l'*r* de *targe* se prononçait-elle alors très faiblement.

59. *La fureur la surprit : & soudain la fureur*

*Dans les autres aussi se saisit de leur cœur*, p. 349, v. 5.

Peut-être faut-il lire *autres* au lieu de : *autres*.

60. *Que le faincant chassé de place*, p. 396, v. 7.

*Faincant* ne compte ici que pour deux syllabes, suivant la prononciation populaire *feignant*, qui, du reste, suivant Génin (*Des variations du langage françois depuis le XII<sup>e</sup> siècle*, 1845, in-8°, p. 371-373), se rattache au mot *feindre*.

61. *Au gré du vent ne fouloit se ranger*, p. 405, v. 5.

*Ne*, indispensable au sens et à la mesure, n'est pas dans le texte

62. *O toy donc Paix! ô toy sainte Equité!* p. 406, v. 13.

Le premier *toy* manque dans le texte, ce qui rend le vers faux.

63. *Comme aux moissons démarche pas-à-pas*

*Le peuple oyfif*, p. 425, v. 35.

Il y a *demarchent* dans le texte.

64. *Ne tay que leur bonté royale*

*Ont ouvert la main libérale*, p. 450, v. 3.

Voici une construction qui dépasse les libertés de la syllepse la plus hardie; peut-être n'y faut-il voir qu'une faute qu'il eût été facile de corriger; néanmoins ces tournures sont familières à Baïf. Voyez ci-après, la note 66.

65. *Lufter ou pleuve ou ne pleuve,*

*Toujours quelque facheux se treuve*, p. 450, v. 24.

Il y a bien dans le texte des *v* dans les mots *pleuve* et *treuve*, et en général assez souvent après un *u*, ce qui n'empêche pas que, dans l'avant-dernier vers de cette page, on lit bien dans le texte, ainsi que nous l'avons mis : *trouuer*.

66. *L'aspét de Mercure & Saturne*

*Me firent*, p. 460, v. 25.

Le pluriel peut s'expliquer facilement en sous-entendant *& l'aspét de Saturne*. Mais *Des lumeaux la douce influence... m'ont fait*, qu'on trouve un peu plus bas, est une licence beaucoup plus forte.



## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME

---

### LE PREMIER DES METEORES.

A tresauguste & tresage Princeffe Caterine de Medicis Royne Mere du Roy . . . . .	1
(Le premier des Meteores). . . . .	4

### PREMIER LIVRE DES POEMES.

Prefages d'Orpheus sur les tremblemens de terre. A Ian de Belot. . . . .	33
Vie des chams. . . . .	36
Le Laurier. A Monsieur de Fizes Secretaire d'Estat . . . . .	43

### LE SECOND LIVRE DES POEMES.

A Monseigneur le Conte de Retz. . . . .	57
L'Hippocrene. A Monsieur de Villeroy Secretaire d'Estat. —Vers Baifins. . . . .	61

Les Muses. A Monsieur Belot. . . . .	71
Du Menil la belle Agnes Sorelle. Au Seigneur Sorel. . . . .	92
Au Roy. . . . .	95
Embassade de Venus. Au Seigneur de Mondre- uille . . . . .	97

LE TIERS LIVRE  
DES POEMES.

A Monsieur Brulard Secretaire d'Etat. . . . .	109
Amymone. A Pierre de Ronfard. . . . .	128
Remontrance sur la prinse de Calais & Guine. . . . .	148
A Monsieur de Fittes Tresorier de l'Epargne. . . . .	152
Amour vangeur. A Monsieur de Pogni. . . . .	155
A lan Dorat . . . . .	160

LE QVATRIEME LIVRE  
DES POEMES.

Le Meurier, ou la Fable de Pyrame & Thifbe. A Madame Claude Caterine de Clermont Com- tesse de Rees . . . . .	165
Helene. A Madame de La Tour . . . . .	182
Cartel des tenans pour Amour. A Monsieur d'En- tragues. . . . .	187
Cartel des affaillans contre Amour. . . . .	189
Salmaci. Au Sieur Mandat. . . . .	190
Les Rofes. Au Sieur Guibert. . . . .	195
Au Seigneur Berteiemi . . . . .	198
Contretrene. A Nicolas Vergece, Candiot. . . . .	202
La Furie Megere. Entremets de la Tragedie de Sophonifbe. . . . .	204
A Nicolas Nicolai. . . . .	206

Dithyrambes à la pompe du bouc d'Estienne Iodelle. 1553. Au Seigneur Ian de Sade Sieur de Mazan. . . . .	209
L'Aurore. A Peroton & Batiste Tibaus. . . . .	215
A Ian Vatel. . . . .	218

LE CINQUIÈME LIVRE  
DES POÈMES.

L'Hymne de la Paix. A la Royne de Nauarre. .	223
Au Roy. . . . .	229
La Geneure, par Saingelais & Baif. A Monsieur de Royssi Chancelier du Roy de Nauarre . . .	231
Fleurdepine. A Monsieur de Maintenon, Cheua- lier de l'ordre du Roy, Grand Marchal des logis . . . . .	261
Complainte de la Royne Marie. Au Seigneur Simon Nicolas. . . . .	273
A Madamoiselle Victoire. . . . .	276

LE SIXIÈME LIVRE  
DES POÈMES.

Hymne de Venus. A Madamoiselle de Chateau- neuf. . . . .	279
La Sorgue. A Monsieur de La Tour. . . . .	291
A Phelippes Des Portes . . . . .	295
L'Amour de Medee. A Monsieur de Maintenon.	298
Hymne de Pan. Au Seigneur de Bray, Tresorier ordinaire des Guerres . . . . .	304
Atalante. Au Seigneur Iules Gassot. . . . .	310
Epithalame. A Monsieur d'Asserac Seigneur de La Fueillee . . . . .	316

LE SETTIEME LIVRE  
DES POEMES.

A Monfeigneur Louis de Gonzague Duc de Nevers. . . . .	321
Le Mariage de François Roydaulin & de Marie Roine d'Ecoffe. A Monfeigneur le Cardinal de Guife . . . . .	325
A Monfeigneur le Duc de Guife. . . . .	328
La Mafcarade de Monfeigneur le Duc de Longueuille à Bayonne. . . . .	331
L'Entree de la fee . . . . .	331
La Fee . . . . .	333
Infeription des arbres. . . . .	336
Inferiptions des rochers. . . . .	338
Inferiptions des pommes d'or. . . . .	339
A la Roine. . . . .	339
Au Roy . . . . .	339
A la Roine d'Efpagne . . . . .	339
A Monfieur . . . . .	340
A Madame Marguerite fœur du Roy. . . . .	340
Au Duc d'Arbe. . . . .	340
Sur les pommes pour les Dames . . . . .	340
A lan Poiffon Griffin . . . . .	342
Chant, des trois Parques & de Saturne, au baptême de Henri Huraut premier fils de Monfieur de Cheuerni Chancelier de Monfeigneur le Duc d'Anjou parreïn d'avec le Roy de Navarre & Madame de Lorraine. A l'enfant . . . . .	345

Les Bacchantes. A Monsieur Pinard, Secrétaire d'Etat . . . . .	346
A Monsieur Garraut Tresorier de l'Epargne . . . . .	350
Epithalame. A Monsieur Morel Ambrunoy. . . . .	352
Allegorie. A Monsieur Brethe. . . . .	358
A Michel Anteaume . . . . .	359
A Monsieur de Pimpont. . . . .	361
Du trepas de Marguerite de Valoys Royne de Nauarre . . . . .	363
Du latin de Dorat . . . . .	365
A Monsieur de Mauru. . . . .	366

LE HVITIEME LIVRE  
DES POEMES.

A tres auguste & tres vertueuse Princesse Cate- rine de Medicis Royne Mere du Roy. . . . .	369
A la Roine Mere du Roy. . . . .	376
A Monseigneur de Lanfac. . . . .	378
L'Avantnaissance de Madame. . . . .	382
A Monsieur de Merillac Controleur general des Finances . . . . .	385
Amour de Vertun & Pomone. Au Seigneur Pelloy . . . . .	387
A Joachim Tibaud de Courville. . . . .	391
A Monseigneur le President de Birague. . . . .	394
Au Seigneur de Nogent Tresorier de la Maison du Roy . . . . .	397
A Remy Belleau. . . . .	400
A Monseigneur de Villequier. . . . .	403
Sur la paix avec les Anglois, l'an mil cinq cens quaranteneuf. . . . .	404
A la Roine Mere du Roy . . . . .	407

LE NEUVIÈME LIVRE  
DES POÈMES.

A Monfeigneur le Duc d'Aniou. . . . .	409
Au Roy. De la victoire de Moncontour fous la conduite de Monfeigneur le Duc d'Aniou . .	418
Le Rauffement d'Europe. A Monfeigneur de Cheuerni Chancelier de Monfeigneur d'Aniou.	421
A Monfieur le Grand Aumonier . . . . .	432
A Monfieur de Belot . . . . .	435
La Ninfe Bieure. Au Seigneur de Berni. . . . .	438
A Mefdamoifelles, Jane de Briffac, & Helene de Surgere. . . . .	441
Du naturel des femmes. Au Seigneur Morceau Treforier de Monfeigneur d'Aniou. . . . .	444
A la lyre . . . . .	448
A Monfieur de La Mofle. . . . .	450
Au Cheualier Bonet. . . . .	453
A fon liure. . . . .	457

FIN DE LA TABLE.



*Achévé d'imprimer*

LE VINGT NOVEMBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-TROIS

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS



















PQ  
1665  
A1  
1881  
t.2

Baif, Jean Antoine de  
Evvres en rimé

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

